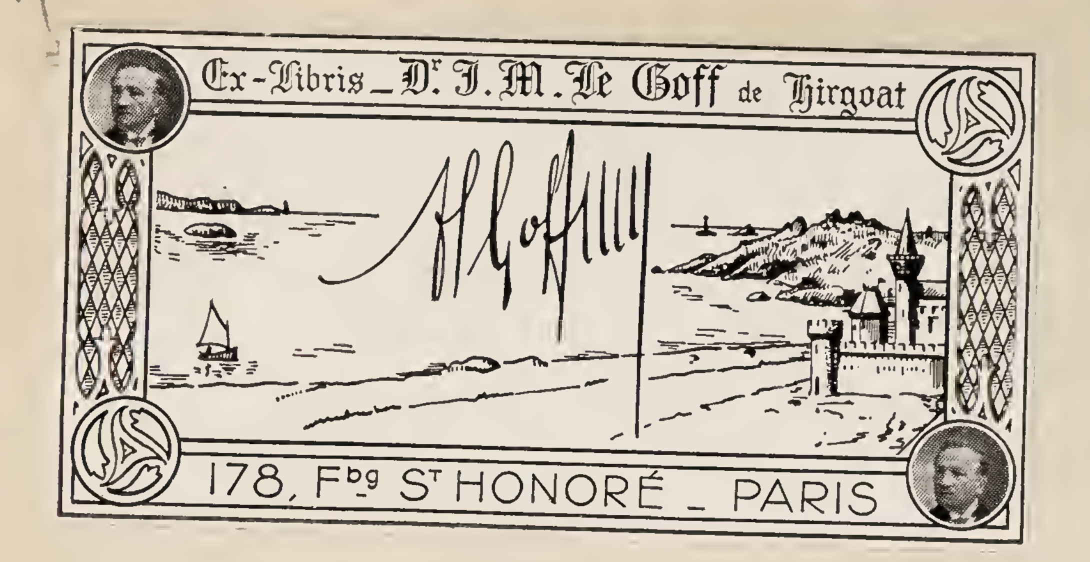


SYDENHAM, T.

MÉDECINE
PRATIQUE
DE SYDENHAM.

MÉDECINE
PRATIQUE
DE SYDENHAM,

AVEC DES NOTES;

OUVRAGE traduit en Français, sur la dernière édition anglaise,

Par feu M. A. F. JAULT, Docteur en Médecine, et Professeur au Collége Royal.

Cette Édition est augmentée d'une Notice sur la Vie et les Écrits de SYDENHAM, par M. PRUNELLE, Professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.
CICERO, *de naturâ Deorum.*

TOME PREMIER.



A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE M.ME V.E PICOT, NÉE FONTENAY, SEUL IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCC. XVI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

Quelqu'utiles que soient les Ouvrages que l'illustre Sydenham nous a laissés sur la Médecine, il faut toujours se souvenir de deux choses, pour éviter l'abus qu'on en pourrait faire. La première, c'est que l'Auteur était Anglais, et qu'il a exercé la Médecine en Angleterre; et que par conséquent la méthode qu'il suit dans le traitement des Maladies, ne saurait convenir en tout pour les Français, dont le climat, les alimens, la manière de vivre, et les maladies ne sont pas, du moins entièrement, les mêmes qu'en Angleterre. La seconde chose, c'est que les remèdes que l'Auteur recommande, ne doivent pas être employés au hasard, ou par le premier venu, mais seulement par l'ordre ou le conseil d'un Médecin sage, auquel il appartient de décider sur cette matière, selon l'exigence des cas. Il est aisé de voir que, sans

une telle précaution, les meilleurs remèdes, faute d'être appliqués à propos, pourraient devenir nuisibles, et même quelquefois pernicieux, et qu'il vaudrait beaucoup mieux n'en point prendre du tout ; c'est à quoi on prie le Lecteur de bien faire attention.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR
DES
ŒUVRES DE SYDENHAM.

Si les Auteurs qui ont écrit avec distinction sur quelque matière, méritent d'être connus par des traductions de leurs Ouvrages, on peut dire avec fondement qu'entre les Auteurs de Médecine, Sydenham le mérite d'une façon particulière.

Les Ouvrages qu'il nous a laissés ne sont pas de ces fruits d'une imagination vive et féconde, de ces explications ingénieuses des causes qui produisent les maladies, de ces vains systèmes dont les livres de Médecine ne sont que trop remplis, et qui sont plus propres à occuper des Philosophes oisifs, qu'à instruire dans l'Art de guérir. Ce sont des observations de bien des années, et faites sur une infinité de malades avec tout le soin et l'application imaginables, par un homme d'un génie supérieur, d'une bonne foi et d'une sincérité merveilleuses, et qui joignait à un esprit cultivé par les Sciences, cette prudence et cette sagesse qui font le caractère d'un véritable Médecin, et sans lesquelles il ne saurait employer utilement, dans l'exercice de sa profession, les lumières et les connaissances qui lui sont d'ailleurs si nécessaires.

Sydenham est le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil considérable d'observations. Je n'entends pas ici par le terme d'*observations*, un amas de faits particuliers qui souvent ne mènent à rien, quoique je ne nie pas qu'ils ne puissent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des descriptions exactes de maladies, et des méthodes curatives qui résultent d'un très-grand nombre d'observations particulières, et qui deviennent alors des règles de pratique.

On peut juger combien un Ouvrage de cette nature est propre à perfectionner la Médecine. Aussi l'exemple de Sydenham a-t-il animé plusieurs autres Auteurs qui nous ont donné, depuis lui, d'excellentes observations.

Je sais qu'un célèbre Médecin, dont on a publié depuis peu les Ouvrages posthumes, a affecté de rabaisser, et même de rendre suspectes les Observations de notre Auteur, en disant qu'il a écrit ce qu'il a vu, ou du moins ce qu'il a cru voir; mais il n'est rien qu'on ne puisse rendre suspect par une semblable réflexion.

D'ailleurs, celui qui parle de la sorte de Sydenham, ne traite pas mieux les autres Auteurs de Médecine, et il paraît les mépriser tous également. Il y a apparence que le Public équitable n'en jugera pas tout-à-fait de même, et qu'il leur rendra plus de justice.

Mais, dira-t-on, quelle nécessité de traduire Sydenham en Français ? n'est-ce pas mettre des armes entre les mains des ignorans ? Objection usée, et mille fois réfutée. N'a-t-on pas écrit en français ou traduit en cette langue une infinité de livres sur des matières encore plus délicates ? L'abus qu'on peut en faire est-il une raison suffisante pour les supprimer, et peut-il contrebalancer

les avantages qu'on en retire? D'un autre côté, n'abuse-t-on pas des meilleures choses ? Et ne peut-on pas abuser aussi d'un livre Latin ?

Quand on donne en Français les ouvrages de Sydenham, c'est afin que les personnes qui n'entendent pas la langue Latine, puissent en profiter, et que ceux même qui l'entendent, mais qui aiment encore mieux ce qui est écrit dans leur langue naturelle, lisent plus volontiers des écrits si instructifs et si utiles.

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, je prétende que Sydenham soit exempt de fautes; on lui en a reproché plusieurs. Les uns ont trouvé, par exemple, qu'il ne saignait pas assez dans la pleurésie; les autres, que la quantité de quinquina qu'il prescrivait dans les fièvres quartes était insuffisante. Ceux-ci l'ont blâmé de ce qu'il interdisait les lavemens dans certaines fièvres, de peur d'empêcher la coction légitime de l'humeur morbifique; ceux-là ont condamné le grand usage qu'il faisait de l'opium : d'autres ont cru qu'il employait trop de rafraîchissans dans le traitement de la petite-vérole confluente, etc.

Mais quand Sydenham ne se serait trompé en rien, il n'en faudrait pas conclure qu'on dût le suivre en tout. Il faudrait pour cela rencontrer précisément les mêmes maladies, les mêmes tempéramens, et ainsi de tout le reste. D'ailleurs, ce qui convient dans un pays, ne convient pas dans un autre, où il se trouve de grandes différences par rapport aux alimens, à la manière de vivre, aux tempéramens, à l'air, aux maladies, à la vertu et à l'effet des remèdes, et à plusieurs autres circonstances qui demandent une grande attention de la part du Médecin, et qui l'obligent de se régler sur ce qui est plus convenable au pays où il exerce

son art, et non pas précisément sur ce qu'ont pratiqué en d'autres climats d'illustres Médecins.

A la vérité, ils doivent lui servir de guides; mais il ne doit pas les suivre aveuglément; il doit profiter de leurs lumières, mais non pas s'y abandonner entièrement.

Je demanderais volontiers à ceux qui craindraient qu'on abusât des Œuvres de Sydenham traduites en Français, s'ils n'appréhenderaient pas la même chose pour celles d'Hippocrate, de Galien, et de tous les autres Auteurs de Médecine, tant anciens que modernes. Il s'ensuivrait de-là qu'on n'en devrait traduire aucun, et même qu'on ne devrait rien écrire sur la Médecine en langue vulgaire. Idée absurde et extravagante qui ne peut partir que d'un esprit aveuglé par des préjugés ridicules, ou sottement jaloux de sa prétendue science.

Pourquoi donc les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes ont-ils écrit sur la Médecine chacun dans leur langue naturelle? Pourquoi un grand nombre de Médecins de nos jours publient-ils, chacun dans la langue de leur pays, les mystères de l'art? Plût à Dieu que tout le monde fût un peu instruit dans la Médecine! Les Médecins pratiqueraient avec plus d'agrément et de succès. On en sent assez les raisons, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a dans Sydenham quantité de formules qui peuvent devenir nuisibles par le mauvais usage qu'il est aisé d'en faire. J'ai déjà répondu à cette objection; et j'ajoute que, si elle avait ici quelque force, elle en aurait encore bien davantage contre une infinité d'autres ouvrages de Médecine qui sont beaucoup plus chargés de formules, proposées souvent au hasard, ou avec

peu de choix et de jugement; au lieu qu'ici elles sont le produit de l'expérience, et remplissent les indications naturelles que fournissent les maladies.

C'est au Médecin à se servir plus ou moins de ces formules, à diminuer ou à augmenter les doses des remèdes, suivant que les différens cas l'exigent, et que la prudence le demande.

On avait d'abord résolu de ne point ajouter de notes à la traduction, se contentant de présenter le texte d'une manière claire et fidèle, et laissant à chacun la liberté d'en porter le jugement qu'il lui plairait. On considérait que des notes sur un pareil ouvrage, pour avoir toute l'utilité qu'on en pouvait attendre, ne demandaient rien moins qu'un Praticien consommé, et qu'elles ne seraient pas moins sujettes à la censure que le texte même. Cependant on s'est ensuite déterminé à en ajouter, dans l'espérance que telles qu'on les donne, elles ne seront pas tout-à-fait inutiles; et on est bien aise d'avertir ici qu'elles sont presque toutes prises du Traducteur Anglais des œuvres de notre Auteur, qui les a lui-même tirées la plupart des meilleurs Ecrivains de différentes nations.

Au reste, quand je parle d'une traduction fidèle, on comprend bien que cette fidélité consiste uniquement à rendre d'une manière exacte le sens de l'Auteur. Je dis cela afin qu'on ne soit pas surpris de ce que j'ai resserré et abrégé certains endroits que je n'ai pas cru pouvoir rendre avec grâce en Français dans la même étendue qu'ils ont en Latin; de ce que j'en ai retranché quelques-uns qui n'ajoutaient rien au sens; et de ce que j'ai fait de légères transpositions dans quelques autres. Ces petites licences doivent être plus que permises dans un ouvrage de cette nature.

Je ne me suis pas moins attaché à la clarté du

style, qu'à la fidélité de la traduction ; et j'espère qu'on me saura quelque gré d'avoir facilité, par ce moyen, l'intelligence d'un Auteur qui n'est pas toujours fort aisé à entendre, et dont le style, quelquefois un peu trop diffus, embarrasse les Lecteurs qui n'y sont pas accoutumés.

A MONSIEUR

JEAN MAPLETOFT,

Docteur en Médecine, Professeur dans le Collége de Gresham à Londres, et Membre de la Société Royale.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous rendre compte ici de deux choses : premièrement, des raisons qui m'engagent à publier ce Traité; secondement, des motifs qui me déterminent à vous le dédier.

Quant au premier article, il y a maintenant trente ans que, venant à Londres, dans le dessein de retourner une seconde fois à Oxfort, où les malheurs de la première guerre civile m'empêchaient depuis quelques années de me rendre, je rencontrai heureusement le

célèbre Médecin M. Thomas Coxe, dans le temps qu'il avait soin de mon frère qui était alors malade. Cet habile homme qui pratiquait la Médecine avec une réputation extraordinaire, et qui joignait une grande probité avec beaucoup de politesse, me demanda agréablement à quoi je me destinais, puisque j'allais reprendre mes études, et que j'étais en âge de me déterminer. Comme il me vit indécis, il m'exhorta à prendre le parti de la Médecine. Et, quoique je n'eusse jamais eu la moindre pensée d'embrasser cette profession, ses exhortations firent tant d'impression sur mon esprit, que je m'y déterminai entièrement. C'est pourquoi, si mon ouvrage est jamais de quelque utilité au public, on en aura l'obligation à ce Grand Homme, dont les conseils m'ont engagé dans l'étude de la Médecine.

Après avoir étudié cet Art durant quelques années dans l'Université, je revins à Londres, où je commençai à pratiquer. Et comme je m'y appliquais avec tout le soin et toute l'attention possible, je reconnus bientôt que le meilleur moyen d'apprendre la Médecine, était l'exercice et l'usage; et que, suivant toute appa-

rence, le Médecin qui étudie avec le plus de soin et d'application les phénomènes des maladies, devait être nécessairement le plus capable de connaître les véritables indications curatives.

Voilà la méthode à laquelle je me livrai entièrement, bien persuadé que, si je suivais la Nature, quand même je marcherais dans des routes inconnues jusqu'alors, et abandonnées, je ne m'écarterais jamais en rien du droit chemin. Me gouvernant donc par cette règle, je m'appliquai à observer exactement les fièvres; et après m'être donné, pendant quelques années, bien des peines, des fatigues et des inquiétudes, je découvris enfin une méthode pour les guérir, et je la publiai, il y a déjà long-temps, à la prière de mes amis.

Depuis ce temps-là, ayant observé de nouvelles espèces de fièvres qui m'étaient inconnues auparavant, et qui se succédaient continuellement les unes aux autres, je résolus de joindre ensemble, avec le plus de soin qu'il me serait possible, tout ce qui regardait cette matière, ou qui en dépendait, afin de réparer la petitesse de mon premier Ouvrage, par une Histoire plus exacte et plus complète de ces maladies.

Lorsque je méditais ce dessein, et que j'étais entièrement occupé à chercher une Méthode propre à guérir toutes sortes de fièvres, eu égard aux divers changemens que la Nature y opère, et aux divers remèdes qu'il faut employer, je reconnus bientôt qu'au lieu de la reconnaissance que j'avais sujet d'attendre, je n'essuierais que des reproches; et que les uns m'accuseraient de ne suivre d'autre règle que mes propres imaginations, et les autres de n'en suivre absolument aucune.

J'aurais souhaité ne donner au public mes observations qu'après les avoir encore augmentées et confirmées par l'expérience de quelques années; mais, fatigué à l'excès par les insultes et les railleries de ces hommes insolens dont la malignité n'épargne personne, j'ai cru devoir condescendre à la volonté de mes amis, au nombre desquels je me fais toujours honneur de mettre l'illustre Docteur Gautier Needham, également habile dans la Médecine et dans les Belles-Lettres. Dans cette vue, j'ai entrepris ma propre défense, en publiant des Observations qui, à ce que j'espère, mettront tous les honnêtes gens de mon côté.

Quant aux autres, je ne m'attends pas d'en être épargné, mais aussi je ne m'en embarrasse nullement. C'est pourquoi, s'il se rencontre de ces gens, que leur humeur satyrique porte à se déchaîner avec fureur contre moi, sans examiner si ce que je dis est vrai ou non, qui blâment aussitôt tout ce qu'un autre qu'eux avance de nouveau, ou ce qu'ils n'ont pas encore entendu, j'espére que je les supporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure; je me contenterai de leur répondre ce que Titus-Tacitus *répondit autrefois à* Métellus *qui l'insultait : Vous pouvez m'attaquer librement, lui disait-il, parce que je ne répondrai pas à vos insultes: vous avez appris à outrager les gens; et moi, à qui la conscience ne reproche rien, j'ai appris à mépriser les outrages: si vous êtes maître de dire tout ce qui vous vient à la bouche, je suis maître de vous entendre sans m'en offenser.* **R***éponse vraiment digne d'un Chrétien. Voilà les raisons qui m'ont engagé à publier cet Ouvrage.*

Celles qui m'ont porté à vous le dédier, Monsieur, *sont, d'un côté, notre amitié mu-*

tuelle ; et de l'autre , la situation où vous êtes de pouvoir juger , mieux que personne , du prix de mes observations , ayant vu vous-même de vos propres yeux , depuis sept ans , plusieurs des principales choses qu'elles contiennent. Votre parfaite probité , que tout le monde connaît si bien , ne vous permet pas de vouloir induire les autres en erreur par de faux exposés , surtout quand il s'agit de la vie des hommes. D'un autre côté , vous êtes si habile et si éclairé, qu'il me serait impossible de vous en imposer, quand même je l'entreprendrais sérieusement. Encore moins pourriez-vous vous faire illusion à vous-même au sujet des expériences par lesquelles vous avez reconnu sur vos malades mêmes, la vérité de certaines choses que j'ai rapportées dans cet Ouvrage, ou que je vous ai déclarées de vive voix.

Vous savez d'ailleurs que M. Jean Lock , notre ami commun , qui connaissait à fond ma méthode, l'approuvait entièrement ; et que c'était un homme également recommandable par son exacte probité , et par l'étendue de son génie, et la finesse de son jugement. Mais je n'ai pas besoin de solliciter davantage votre appro-

bation ; il y a long-temps que je suis sûr de l'avoir. Pour ce qui est des autres, de quelque manière qu'ils reçoivent mon Ouvrage, je le souffrirai sans peine : car, comme je suis déjà avancé en âge, je prétends faire en sorte, pendant le peu de temps qui me reste à vivre, de ne me point chagriner moi-même, et de ne point chagriner les autres, et par ce moyen de jouir du bonheur que Fracastor a décrit si agréablement en ces termes :

Heureux et comparable aux Dieux.
Le tranquille mortel qui, d'un luxe odieux,
Des plaisirs inquiets, d'une gloire incertaine,
Méprise tout l'eclat, ainsi qu'une ombre vaine;
Et qui, vivant sans bien, sans crime, sans remord,
Loin du monde et du bruit, peut défier la mort (*).

Au reste, MONSIEUR, *je vous prie d'agréer cet Ouvrage, comme une preuve de mon amitié et de mon estime pour vous; d'autant que les fautes qui s'y rencontreront, ne peuvent en*

(*) *Felix ille animi, Divisque simillimus ipsis,*
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Sollicitat, non fastosi mala gaudia luxûs;
Sed tacitos sinit ire dies, et paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.

aucune façon vous être imputées, et doivent être mises uniquement sur mon compte. Cependant, quelque défectueux que soit mon Livre, je ne regretterai pas les peines qu'il m'a coûtées, puisque mes erreurs mêmes m'auront fourni l'occasion de faire connaître à tout le monde l'attachement sincère et le parfait dévouement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, THOMAS SYDENHAM.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

1. Le corps humain est composé de particules qui se détruisent continuellement, c'est ce qui fait qu'il ne saurait toujours demeurer dans le même état; et il est si fort exposé à l'action des causes extérieures, qu'il ne saurait s'en défendre en toute occasion. De-là cette multitude de maladies qui, dans tous les temps, a affligé le genre humain. Aussi n'y a-t-il pas lieu de douter que déjà plusieurs siècles avant l'Esculape Grec, et même avant l'Esculape Egyptien, plus ancien que l'autre de mille ans, la nécessité n'ait obligé les hommes de chercher des remèdes à leurs maux.

Origine de la Médecine.

2. Mais, comme il n'est pas aisé de savoir qui, le premier, a inventé les bâtimens et les habits pour se garantir des injures de l'air, de même on ne saurait montrer les premiers commencemens de la Médecine; d'autant que cet Art, ainsi que certains autres, a toujours été en usage, quoiqu'il ait été plus ou moins cultivé, suivant la différence des temps et des pays (1).

Difficile à marquer.

(1) Si l'on accorde que l'origine de la Médecine a été le désir de sa propre conservation, il n'est aucun Art qui puisse s'attribuer une plus grande antiquité, puisque, dans ce sens, la Médecine est presque anssi ancienne que le monde; car elle doit, sans doute, avoir commencé immédiatement après la chute de nos premiers pères, lesquels, en punition de leur

Anciens et modernes l'ont enrichie.

3. On sait combien les anciens, et sur-tout Hippocrate, l'ont enrichie. C'est à eux et à ceux qui ont recueilli leurs Ouvrages, que nous sommes redevables de la plus grande partie de nos connaissances thérapeutiques. Dans les siècles suivans, il y a eu des hommes illustres qui, en s'appliquant à l'Anatomie, ou à la Pharmacie, ou à la Pratique, ont travaillé à perfectionner la Médecine. Notre pays même et notre siècle n'ont pas manqué de gens habiles qui se sont distingués dans toutes les

---

désobéissance, devinrent nécessairement, eux et tout le reste des hommes, sujets à une infinité de maladies et d'accidens, même à la mort.

Je ne prétends pas néanmoins que la Médecine ait été réduite en Art dès les premiers temps; mais elle se pratiquait indifféremment par tout le monde, chacun étant son propre Médecin. Dans la suite elle devint un Art par le moyen d'un certain nombre d'observations et d'expériences que l'on avait faites; et alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier, qui, à cause de cela, furent nommés *Médecins*. C'est ainsi que la Médecine exista avant qu'il y eût de Médecins, quoiqu'elle ne pût être appelée proprement un Art, jusqu'à ce qu'il se trouvât des gens qui fissent une profession particulière de l'exercer.

En effet il semble que la maladie et la douleur ont dû nécessairement engager les hommes à chercher un prompt secours, et que ceux-ci ne pouvaient être assez stupides et assez insensibles à leurs propres maux, pour négliger une recherche si intéressante. Car on ne s'imaginera pas que l'homme seul fût tellement sourd à la voix de la nature et de la raison, qu'il ne s'embarrassât pas de conserver ou de rétablir sa santé, tandis que nous voyons que les animaux sont poussés violemment à cela par le seul instinct naturel.

Après tout, on doit plutôt consulter la certitude et l'utilité d'une Science ou d'un Art, que son antiquité. C'est par ces deux qualités que l'on doit juger de son excellence, et non par son antiquité seule, qui, d'elle-même, ne lui donne aucun mérite réel, et qui, par une vénération mal entendue qu'elle inspire, ne sert souvent qu'à établir des erreurs pernicieuses.

sciences capables de l'enrichir, et dont le mérite est au-dessus des louanges que je pourrais leur donner (1).

Ce qu'a fait l'Auteur.

4. Nonobstant les travaux des autres, j'ai toujours cru que j'aurais à me reprocher d'avoir vécu inutilement, si ayant pratiqué, comme j'ai fait, la Médecine, je ne contribuais pas, du moins de quelque petite chose, à l'avancement de cet art. C'est pourquoi, après de longues et sérieuses réflexions, et des observations faites avec beaucoup de soin durant plusieurs années, j'ai résolu en premier lieu de publier mon sentiment touchant les moyens de perfectionner l'Art de guérir, et ensuite de donner un échantillon de ce que j'ai exécuté dans cette matière.

Moyens de perfectionner la Médecine.

5. Or, je pense que, pour l'avancement de la Médecine, il est nécessaire, 1.° d'avoir une Histoire ou Description de toutes les maladies, la plus exacte et la plus fidèle qu'il est possible;

---

(1) En comparant l'ancien état de la Médecine avec l'état présent où elle se trouve enrichie des savantes et utiles découvertes des modernes, on sera surpris du peu de progrès que l'on a fait dans cet Art. Mais cela vient assurément de ce qu'on s'est écarté de la seule et véritable méthode de le perfectionner, en joignant la raison avec l'expérience. Quiconque lira attentivement les Auteurs praticiens, trouvera qu'ils ont avancé, touchant les causes et la nature des maladies, plusieurs choses contraires à l'expérience, comme il paraîtra clairement, si on consulte un certain nombre de ces Auteurs sur quelque maladie particulière. On voit par-là combien il faut apporter de circonspection pour n'être pas induit en erreur. D'ailleurs l'expérience nous enseigne une méthode de guérir diverses maladies, plus courte et plus facile que l'ordinaire, et il est absurde de raisonner contre les faits. D'où il s'ensuit qu'on ne doit pas s'astreindre à suivre scrupuleusement les méthodes curatives généralement reçues, mais qu'on doit abandonner les chemins battus, suivant que la raison et l'expérience indiqueront.

2.° d'avoir une méthode sûre et constante pour les traiter (1). Il est aisé de décrire superficiellement les maladies ; mais de le faire d'une manière exempte des défauts que le célèbre Vérulam reprochait aux Ecrivains de l'Histoire naturelle, c'est toute autre chose. « On ne saurait disconve-
» nir, dit ce grand homme, que nous n'ayons
» une Histoire naturelle très-ample, pleine d'une
» agréable variété, et même de recherches cu-
» rieuses. Néanmoins, si on en retranche les fa-
» bles, les citations d'Auteurs, les disputes inutiles,
» enfin l'érudition étrangère, et les ornemens
» (choses qui sont plus propres à des entretiens
» de table, et à des conversations de Savans,
» qu'à former des Philosophes), il se trouvera
» qu'une telle Histoire sera réduite à fort peu de
» chose, et qu'elle sera bien éloignée de celle
» dont je me forme l'idée. »

Il est très-aisé pareillement de proposer, à la manière ordinaire, des moyens de guérison ; mais d'en proposer qui aient réellement le succès qu'on

(1) L'Histoire des maladies, dit Baglivi, doit être distinguée de la partie curative. La première est une science particulière, et doit uniquement se puiser dans les sources pures de la nature ; ou pour parler sans figure, elle consiste dans une description claire et exacte des maladies, telles qu'un soigneux et judicieux Observateur les remarque dans leur commencement, leur augmentation, leur force, leur déclin et leur fin. La Médecine curative peut retirer beaucoup d'utilité des autres Sciences, et sur-tout de celles avec qui elle a quelque rapport, et qui en sont comme les branches, telles que la Chimie, la Botanique, la connaissance des six choses non naturelles, la Philosophie expérimentale, l'Anatomie et autres semblables. Toutes ces Sciences peuvent beaucoup servir à perfectionner la méthode, et à tirer des indications curatives des moindres circonstances. *Baglivi, Op. p.* 14, 15.

promet, c'est ce qui paraîtra d'une toute autre difficulté à ceux qui ont observé qu'il se trouve dans les Auteurs Praticiens un grand nombre de maladies que, ni ces Auteurs, ni aucun autre Médecin n'ont pu guérir jusqu'à présent.

6. Quant à l'Histoire des maladies, si on examine la chose avec attention, on verra facilement que, pour en donner une bonne, il est nécessaire de porter ses vues beaucoup plus loin qu'on ne croit communément. Voici quelques-unes des choses qu'on doit observer.

L'Histoire des maladies est un ouvrage difficile.

7. En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des espèces précises et déterminées, avec le même soin et la même exactitude que les Botanistes ont fait dans leurs Traités sur les Plantes. Car il se trouve des maladies qui, étant du même genre et de même nom, et, outre cela, semblables en quelques symptômes, sont néanmoins d'une nature bien différente, et demandent aussi un traitement différent. On sait que le nom de *chardon* est commun à plusieurs espèces de plantes. Ce serait néanmoins être un Botaniste peu exact, que de donner seulement une description générale de cette plante, et de la distinguer par-là des autres, sans s'embarrasser de marquer les signes propres et particuliers qui en caractérisent et distinguent chaque espèce.

Il faut réduire les maladies à certaines espèces.

De même, il ne suffit pas à un écrivain de marquer seulement les phénomènes communs d'une maladie qui a plusieurs espèces : car, quoique la même variété ne se trouve pas dans toutes les maladies, j'espère néanmoins montrer clairement dans cet Ouvrage, qu'il en est plusieurs dont les Auteurs traitent sous un même nom, sans aucune distinction d'espèces, et qui sont cependant d'une nature très-différente.

Il faut bannir les hypothèses.

8. D'ailleurs, lorsqu'on trouve des maladies distinguées par espèces, c'est le plus souvent pour favoriser une hypothèse appuyée sur des phénomènes véritables ; et par conséquent une semblable distinction n'est pas conforme à la nature de la maladie, mais c'est plutôt un produit de l'imagination et des spéculations de l'Auteur. On voit par l'exemple de plusieurs maladies, combien le défaut d'exactitude en ce point a empêché les progrès de la Médecine ; car nous ne serions pas aujourd'hui à ignorer la manière de guérir ces maladies, si les Auteurs qui ont communiqué là-dessus leurs expériences et leurs observations, ne s'étaient pas laissé tromper en mettant une espèce de maladie pour une autre. C'est ce qui a fait aussi, à mon avis, que la matière médicale est devenue d'une étendue immense, mais avec très-peu de fruit.

Inconvéniens des hypothèses.

9. En second lieu, celui qui voudra donner une Histoire des maladies, doit renoncer à toute hypothèse et à tout système de Philosophie, et marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomènes des maladies qui sont clairs et naturels, imitant en cela les Peintres qui, dans leurs portraits, ont grand soin d'exprimer jusqu'aux moindres taches des personnes qu'ils veulent représenter. On ne saurait presque dire de combien d'erreurs ont été cause ces hypothèses physiques : d'un côté, les Auteurs qui s'en sont laissé entêter, attribuent aux maladies des symptômes qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau, et qui auraient dû néanmoins se manifester, si leur hypothèse était véritable ; d'un autre côté, lorsqu'un symptôme qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idée, se trouve cadrer avec leur hypothèse, alors ils exagèrent outre mesure ce symptôme, et en font, comme on dit, d'un rat

un éléphant, ni plus, ni moins, que si tout le reste dépendait de-là. Mais si le symptôme ne s'accorde pas avec l'hypothèse, alors, ou ils n'en font point du tout mention, ou ils en disent peu de chose, à moins qu'ils ne puissent l'accommoder et l'ajuster à leur système, au moyen de quelque subtilité philosophique (1).

Il faut distinguer, en décrivant une maladie, les symptômes essentiels d'avec les accidentels.

10. En troisième lieu, il faut, dans la description d'une maladie, exposer séparément les symptômes propres ou essentiels, et les accidentels ou étrangers. J'appelle *accidentels*, ceux qui

---

(1) Les hypothèses doivent leur origine à la vanité et à une vaine curiosité, d'où il est aisé de concevoir combien elles doivent empêcher les progrès de la Médecine, qui est une science fondée sur des expériences sages, et des observations exactes et suivies ; au lieu que les hypothèses ne sont établies la plupart que sur des principes obscurs ou arbitraires, et ne méritent d'autre nom que celui de *productions informes d'une imagination déréglée.* L'erreur de négliger des effets sensibles et palpables, pour en rechercher les causes secrètes, et absolument impénétrables, n'est pas une chose nouvelle. C'est ce qui a embarrassé la Médecine d'une multitude d'hypothèses qui n'ont servi qu'à rendre cet Art incertain, douteux, trompeur, mystérieux, et en quelque façon inintelligible.

En considérant ce pernicieux effet des hypothèses, il paraîtra surprenant qu'elles aient prévalu si long-temps, et qu'elles se soutiennent même encore aujourd'hui : car il est certain que, depuis plus de deux mille ans qu'on les a introduites dans la Médecine, elles n'ont pas servi à découvrir le moindre remède, ni porté le moindre jour dans la pratique ; mais qu'elles n'ont fait autre chose que l'embarrasser, la rendre incertaine, et causer des disputes qui ne se peuvent jamais terminer sans avoir recours à l'expérience qui est la véritable pierre de touche des opinions en Médecine. En effet, comme les hypothèses sont principalement établies sur des suppositions et des principes incertains, ce serait une folie de croire y trouver de la vérité et de la certitude.

dépendent non-seulement de l'âge et du tempérament des malades, mais encore de la manière de traiter les maladies : car il arrive souvent qu'une maladie est différente, suivant la manière différente dont on s'y prend pour la traiter ; et il y a des symptômes qui sont moins l'effet du mal que des remèdes ; en sorte que des gens qui auront la même maladie, mais qui seront traités différemment, auront aussi des symptômes différens. De là vient que, sans une grande attention, le jugement que l'on porte sur les symptômes des maladies, ne saurait manquer d'être extrêmement vague et incertain. Je ne parle point ici des cas fort rares ; ils n'appartiennent pas proprement à l'Histoire des maladies. C'est ainsi qu'en décrivant, par exemple, la sauge, on ne met pas les morsures des chenilles au rang des signes distinctifs de cette plante (1).

---

(1) Hippocrate découvrit, par des observations attentives, que les maladies avaient certains symptômes essentiels ou propres, et d'autres accidentels ou communs à d'autres maladies : que les premiers dépendaient de la nature constante et invariable de la maladie, et les derniers de la différente manière de la traiter, ou d'un assemblage de quantité de diverses causes. Il forma sur les premiers des aphorismes, selon les règles de l'Art, et il abandonna les derniers au jugement du Médecin.

Les symptômes constans et essentiels qu'on peut nommer les *signes caractéristiques de la maladie*, frappent quelquefois les sens, et d'autrefois demeurent cachés et obscurs. Néanmoins, quels qu'ils soient, le Médecin ne doit pas les négliger, mais il doit les remarquer soigneusement comme il les aperçoit. Car, comme les indications curatives se tirent des moindres circonstances, ainsi les moindres mouvemens qui arrivent dans les maladies, doivent être observés et décrits, quoiqu'ils soient un peu obscurs. Et, par ce moyen, on aura non-seulement une Histoire complète des maladies, mais aussi une méthode curative, ce qui est en-

11. Enfin, on doit remarquer soigneusement les saisons qui favorisent le plus chaque genre de maladie. Il y a, je l'avoue, des maladies qui attaquent dans tous les temps ; mais aussi il en est d'autres, et en aussi grand nombre qui, par un instinct secret de la Nature, à l'exemple de certains oiseaux et de certaines plantes, suivent des temps particuliers de l'année. Je me suis souvent étonné de ce qu'il y a eu jusqu'à présent si peu de Médecins qui aient observé ce caractère de certaines maladies, tandis que grand nombre d'Auteurs ont remarqué curieusement le temps auquel naissent les plantes et les animaux. Mais, quelle que soit la cause de cette négligence, je tiens pour certain que la connaissance des saisons qui produisent les maladies, sert beaucoup au Médecin, tant pour distinguer l'espèce de la maladie, que pour la guérir ; et que, faute de cette connaissance, il réussit mal dans ces deux points.

Marquer soigneusement les saisons de l'année.

12. Ce ne sont pas là les seules choses qu'il faut observer en écrivant l'Histoire des maladies, mais ce sont du moins les principales. L'utilité d'une semblable Histoire pour la pratique de la Médecine, est au-dessus de tout ce qu'on peut dire, et les spéculations curieuses et les subtilités dont les livres des modernes se trouvent remplis à l'excès, ne sont rien en comparai-

Utilité d'une Histoire des maladies pour la pratique.

core plus important. On peut rapporter aux mouvemens obscurs qui arrivent dans les maladies, les jours critiques, les changemens secrets des maladies, leur transport sur une partie, plutôt que sur une autre, la sympathie cachée et réciproque des parties, les périodes des maladies, leur augmentation à des heures marquées, comme il arrive dans certaines douleurs, dans certaines fièvres, et dans plusieurs autres maladies. *Baglivi Opera, p.* 67.

son (1). En effet, par quel moyen plus court, et même par quel autre moyen pourrait-on découvrir les causes morbifiques qu'il s'agit de combattre, ou trouver les indications curatives, que par une connaissance claire et distincte des symptômes particuliers ? Il n'y a pas la moindre petite circontance qui ne serve à ces deux fins. Car, quoique le tempérament des personnes et la manière de traiter puissent y causer quelque variété, cependant la Nature est si uniforme et si semblable par-tout à elle-même dans la production des maladies, que les mêmes symptômes de la même maladie se voient le plus souvent dans les différents sujets, et que ceux qu'on aura observés dans un sujet particulier, sont applicables à tous les sujets qui ont la même maladie. C'est ainsi que les caractères génériques des plantes conviennent à chaque espèce particulière renfermée sous un genre. Celui qui aura, par exemple, exactement décrit la violette, quant à sa couleur, son goût, son odeur, sa figure et autres particularités semblables, trouvera que cette description conviendra presque en tout à quelque espèce de violette que ce soit.

Pourquoi nous n'avons pas une Histoire exacte des maladies.

13. La principale raison, à mon avis, pour laquelle nous n'avons pas eu jusqu'à présent

(1) On ne peut rien faire de grand dans le pronostic, et spécialement dans la partie curative de la Médecine, sans une Histoire exacte et bien circonstanciée des maladies. Car, comment prédire ce qui arrivera dans une maladie, et procéder d'une façon convenable dans le traitement, si l'on ignore les symptômes essentiels et accidentels qui l'accompagnent, et son progrès général dès le commencement jusqu'à la fin, lorsqu'il ne survient rien qui interrompe son cours ordinaire, soit par une mauvaise conduite, soit par accident, ou autrement ?

une Histoire plus exacte des maladies, c'est que la plupart des Auteurs ne les ont regardées que comme des productions confuses et irrégulières d'une nature affaiblie et déconcertée ; et qu'ainsi on aurait cru perdre son temps et sa peine, de travailler à les décrire exactement (1).

Indications curatives doivent être tirées des plus petites circonstances.

14. Mais pour revenir à notre sujet, je dis que les plus petites circonstances d'une maladie peuvent fournir aussi sûrement au Médecin des indications curatives, qu'elles lui fournissent un diagnostic (2). C'est pourquoi j'ai pensé plusieurs

---

(1) Une recherche soigneuse du commencement, du progrès et de la fin des maladies, montrera clairement le contraire ; car la Nature agit d'une manière très-constante et très-uniforme en produisant, en entretenant et en terminant les maladies, pourvu qu'elle ne soit pas dérangée par quelqu'accident, ou par quelque mauvaise manœuvre ; en sorte que, si l'application et le jugement ne manquent pas, il n'est pas impossible de donner un détail juste et méthodique de tous les symptômes et phénomènes d'une maladie, sans omettre la plus petite particularité.

Quant aux causes qui ont empêché jusqu'à présent d'avoir une Histoire complète et détaillée des maladies, et aux règles qu'il faut observer en l'écrivant, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le Lecteur au second ou troisième Chapitre du second Livre de la Pratique médicinale de l'industrieux et judicieux Baglivi, où il trouvera ces matières traitées avec beaucoup de netteté, d'exactitude et de jugement.

(2) Les indications curatives dans les maladies ne peuvent se tirer plus sûrement que des symptômes les plus considérables et les plus redoutables qui manifestent mieux la nature et la violence d'une maladie. Si donc, faute de remarquer et d'examiner suffisamment toutes les circonstances, et spécialement de faire attention aux effets de tout ce qu'on donne ou qu'on applique au malade, nous nous trompons dans les indications curatives, nous aurons nécessairement un mauvais succès.

Comme il est donc de la dernière importance de former

fois que, si je connaissais parfaitement l'Histoire de chaque maladie, je serais toujours en état de la guérir, parce que ces différens phénomènes me montreraient la véritable route que je devrais tenir, et qu'étant soigneusement comparés ensemble, ils me conduiraient comme par la main aux indications les plus véritables qui se tirent du fond de la Nature, et non pas des erreurs de l'imagination.

Ce qui a rendu Hippocrate un si excellent Médecin.

15. C'est par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate est arrivé à un si haut point de réputation : c'est ce qui lui a mérité le glorieux titre de *Prince de la Médecine*. Ce Grand Homme, après avoir établi, comme un solide fondement de son Art, cet axiome incontestable, savoir que *la Nature guérit les maladies*, a composé clairement les symptômes de chaque maladie sans le secours d'aucune hypothèse, ni d'aucun système, comme on voit dans ses livres *des Maladies*, *des Affections*, *etc.* Il a aussi donné des règles fondées sur la méthode que suit la Nature dans la production et la guérison des maladies. Tels sont les

---

des indications justes, on doit employer tous les moyens qui peuvent y contribuer, en faisant attention à tout ce qui tombe sous le sens, aux routes qu'a tenues la Nature depuis le commencement de la maladie jusqu'au temps où nous sommes appelés, aux forces du malade en ce temps-là, à la cause de la maladie, à la saison de l'année, aux maladies qui règnent alors, au sexe, à l'âge, au tempérament du sujet, etc. Toutes ces particularités, mûrement considérées et comparées ensemble, conduiront certainement le Médecin aux véritables indications curatives, et par conséquent lui donneront lieu de se promettre un heureux succès, ou du moins de mettre sa réputation à couvert, en faisant connaître le danger, et annonçant les suites funestes de la maladie.

pronostics de Cos, les aphorismes, et autres Ouvrages semblables.

Voilà à peu près en quoi consiste la théorie du grand Hippocrate; elle n'est pas le fruit d'une imagination déréglée et féconde en chimères; mais elle représente au juste les opérations que la nature exerce dans les maladies du genre humain. Une pareille théorie n'étant donc autre chose qu'une exacte description de la nature, il était raisonnable qu'Hippocrate cherchât uniquement dans sa pratique à aider cette nature par tous les moyens possibles. Aussi ne demande-t-il autre chose d'un Médecin, sinon *de secourir la nature lorsqu'elle est abattue*, *de la réprimer dans ses saillies*, *et de la mettre à la raison*; tout cela en se servant des moyens qu'elle emploie elle-même pour guérir les maladie : car cet excellent génie avait bien vu que la nature seule *les termine*, *et peut opérer toutes choses.* Pour cet effet, elle n'a besoin que d'être aidée d'un petit nombre de remedes très simples, et quelquefois même elle n'en a besoin d'aucun (1).

---

(1) Quiconque se donnera la peine de lire avec attention les écrits d'Hippocrate, trouvera qu'il mérite justement la haute réputation dont il jouit depuis tant de siècles, et dont il jouira vraisemblablement dans tous les âges. On voit clairement; par ses écrits, qu'il possédait dans un degré extraordinaire, les deux qualités les plus essentielles à un Médecin; savoir, une attention singulière à observer tous les divers phénomènes des maladies, et un jugement exquis pour appliquer de la manière la plus convenable cette connaissance à la pratique.

Il remarqua avec une exactitude surprenante, tout ce qui précédait les maladies, les symptômes dont elles étaient accompagnées, et ce qui était utile ou nuisible en toute occasion. Aussi l'application constante qu'il donna à acquérir cette partie si utile de la Médecine, ne lui laissa ni le temps,

Méthode curative complète est un moyen de perfectionner la Médecine.

16. L'autre moyen que je crois propre à l'avancement de la Médecine, est d'avoir une méthode fixe, sûre et complète de traiter les maladies. J'entends une méthode fondée sur un assez grand nombre d'expériences, et avec laquelle on soit en état de les guérir : car il ne suffit pas, selon moi de décrire les succès particuliers d'une méthode ou d'un remède, si cette méthode ou ce remède ne réussit pas universellement, et dans tous les cas, du moins en supposant telles ou telles circonstances. Or, je prétends que nous devons être aussi sûrs de guérir une maladie, en remplissant telle ou telle intention, que nous sommes sûrs de pouvoir remplir telle ou telle intention par tel ou tel genre de remède : et quoique la chose ne réussisse pas toujours, elle réussit néanmoins le plus souvent. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les feuilles de séné nous lâchons le ventre, et qu'avec le pavot nous faisons dormir.

---

ni le goût de s'appliquer à des recherches moins importantes, avec assez de soin pour y faire quelque progrès considérable. Il perfectionna beaucoup l'Art de guérir, en se donnant la peine de recueillir quantité d'observations, afin de découvrir l'issue des maladies, par rapport à la vie ou à la mort, et de pouvoir prédire ce qui arriverait dans toutes les maladies qu'il conduisait ; et il poussa si loin cette partie de l'Art, que ses écrits contiennent les meilleurs pronostics que l'on puisse trouver dans aucun Auteur jusqu'à présent. Je crains même qu'en examinant les choses de près, on ne trouve que la plupart des Auteurs l'ont copié en ce point, et que peu ont ajouté quelque choses à ses découvertes.

On convient universellement qu'il trouva la Médecine fort imparfaite et dans une grande confusion, et qu'il la laissa beaucoup plus méthodique et plus sûre. C'est pourquoi il a toujours été regardé comme le Restaurateur, et même le Fondateur de cet Art.

Je ne nie pas qu'un Médecin ne doive examiner soigneusement les effets particuliers de la méthode et des remèdes dont il s'est servi dans le traitement des maladies, et les marquer par écrit, tant pour soulager sa mémoire, que pour acquérir peu à peu une plus grande habileté, et se former enfin, après des expériences fréquemment réitérées, une méthode sûre dont il ne s'écarte en rien dans le traitement des maladies (1).

Inutilité de publier des observations particulières.

17. Mais je ne pense pas qu'il soit fort utile de publier des observations particulières; car si l'observateur se contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou plusieurs fois à tel remède, de quoi cela me servira-t-il, si outre cette quantité presque immense de remèdes dont nous sommes accablés depuis long-

---

(1) Il serait fort à souhaiter que nous eussions une méthode curative aussi sûre et aussi universelle que notre Auteur l'a décrite. On pourrait peut-être l'avoir, si les Médecins y travaillaient sérieusement, et de concert. Pour qu'elle soit propre à notre Nation, il faut connaître et marquer exactement la nature de notre climat, l'air que nous y respirons, les vents qui y règnent le plus fréquemment, notre manière de vivre, les maladies auxquelles nous sommes le plus sujets, les remèdes qui conviennent le mieux à notre tempérament, la situation, le terroir, les eaux des différens lieux, et autres choses semblables. Sur ces principes, on pourrait établir pour la plupart des maladies une méthode curative générale, dont on ne serait obligé de s'écarter que par occasion, suivant que les circonstances particulières le demanderaient.

En lisant dans cette vue les écrits des Médecins d'une autre Nation, il faut toujours se souvenir qu'ils sont étrangers, qu'ils décrivent les maladies de la manière qu'ils les voient, et qu'ils les traitent relativement au lieu où ils exercent, en sorte que nous ne pouvons suivre avec sûreté les règles qu'ils donnent, sinon autant qu'elles se trouveront correspondre avec nos observations propres.

temps, on en propose un nouveau dont je n'aie point entendu parler ? Que si je rejette tous les autres pour m'attacher à celui-ci, ne faudra-t-il pas que j'éprouve sa vertu par une infinité d'expériences, et que j'examine une infinité de circonstances, tant par rapport au malade, que par rapport à la méthode même, avant que de pouvoir tirer quelque fruit d'une observation détachée ? Si l'observateur a trouvé que son remède lui réussissait toujours, pourquoi s'amuse-t-il à rapporter des faits particuliers, si ce n'est parce qu'il se défie de lui-même, ou qu'il aime mieux tromper le public sur quelques points, que sur tous en même temps (1)?

---

(1) Il semble que l'Auteur en cet endroit n'a pas fait assez d'attention aux avantages que peuvent procurer des observations exactes et fidèles qui sont le principal fondement de la Pathologie et de la Thérapeutique. L'expérience qui forme l'essentiel de l'art, n'est que le résultat de quantité de pareilles observations faites par soi-même, ou par d'autres, et la Médecine leur est beaucoup plus redevable de son avancement, qu'à toutes les découvertes physiques et à toutes les hypothèses ingénieusement inventées : car il arrive journellement dans le cours des maladies plusieurs choses qui, étant soigneusement observées, contribuent beaucoup à nous diriger en semblables cas, quoiqu'on ne puisse peut-être en rendre raison d'une manière satisfaisante.

Mais, pour rendre ces observations vraiment utiles, j'avoue qu'elles doivent être écrites avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait ordinairement, et qu'il ne faut omettre depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, aucune circonstance tant soit peu importante, soit par rapport au cours de la maladie, soit par rapport à la méthode curative qu'on a employée, ayant soin de spécifier les remèdes qu'on a donnés chaque jour, et les effets qu'ils ont eus, et d'exposer dans un grand détail le régime, etc. Entre les observations que nous ont laissées les Anciens et les Modernes, il y en a beaucoup qui sont si défectueuses, qu'elles ne méritent pas le nom d'*observations*, mais qu'elles doivent plutôt être ap-

Le plus médiocre praticien n'ignore pas combien il est aisé d'écrire de gros volumes d'observations particulières, et combien, au contraire, il est difficile d'établir, pour quelque maladie que ce soit, une méthode sûre et immanquable de guérison. Si un seul Médecin dans chaque siècle avait fait cela pour une seule maladie, il y aurait bien des années que l'art de guérir, qui est la vraie Médecine, serait arrivé à sa plus haute perfection, du moins autant que le permet la faiblesse humaine. Mais tel est notre malheur, que depuis long-temps nous avons abandonné les sages leçons d'Hippocrate et l'ancienne méthode de traiter les maladies, qui est fondée sur la connaissance des causes prochaines et manifestes. De là vient que la Médecine, sur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, est plutôt un art de discourir, que de guérir, n'étant appuyée que sur de vains systèmes.

On ne saurait découvrir les causes éloignées.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que cette accusation est sans fondement, qu'il me soit permis de faire une petite digression, afin de montrer que les causes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines spéculations, se flattent de pouvoir les découvrir, sont entièrement incompréhensibles et impénétrables, et que les causes prochaines et conjointes ou immédiates étant les seules que nous pouvons connaître, sont aussi les seules qui peuvent nous fournir des indications curatives.

pelées des *morceaux d'observations*, et qui ordinairement servent de peu ou de rien du tout pour guider le Médecin praticien dans la véritable méthode curative.

Raisons qui le prouvent.

18. Il faut donc observer que si les humeurs se trouvent retenues dans le corps plus long-temps qu'il ne convient, la nature ne pouvant les atténuer, ni les évacuer ; ou bien, si par telle ou telle constitution de l'air elles contractent un état morbifique ; ou, enfin, si elles viennent à être infectées de quelque virus contagieux qui les corrompe, elles ne manquent pas alors de s'altérer essentiellement, d'acquérir une qualité qui se manifeste par des symptômes propres et particuliers (1) : et quoique ces symptômes, lorsqu'on n'y est pas bien attentif, semblent venir ou de la nature de la partie que l'humeur occupe, ou de la nature de l'humeur même avant qu'elle eût subi cette altération, ils sont néanmoins réellement les effets du vice essentiel que l'humeur a contracté depuis peu ; en sorte que toute maladie spécifique est une affection qui provient d'une exaltation ou altération spécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé.

On peut comprendre sous ce genre la plupart des maladies qui gardent un type constant et uniforme. En effet, la nature en les produisant et en les terminant, ne suit pas moins une méthode fixe, que lorsqu'elle produit des plantes ou des animaux ; et comme chaque plante et chaque animal ont des qualités propres et particulières, il en est de même de chaque humeur qui a subi une altération essentielle. On voit

(1) Ou, pour parler plus clairement, les humeurs, par quelqu'une des causes susdites, subissent une altération qui produit une maladie accompagnée de symptômes particuliers, lesquels proviennent de cette altération, et sont conformes à la nature de la maladie qui en résulte.

tous les jours un exemple bien sensible de cette vérité dans différentes excroissances qui surviennent aux arbres et aux arbrisseaux sous la forme de mousse, de gui, de champignon, et d'autres choses semblables, soit par la corruption et la dépravation du suc nourricier, soit par d'autres causes. Or, toutes ces excroissances sont des plantes essentiellement différentes de celles qui les produisent.

19. Maintenant, quiconque examinera sérieusement et avec une grande attention les phénomènes qui accompagnent la fièvre quarte, par exemple, savoir qu'elle attaque presque toujours à l'entrée de l'automne, qu'elle garde immanquablement un ordre et un type certains, que ses accès reviennent de quatre en quatre jours avec autant de régularité qu'on en voit dans les mouvemens d'une horloge ou d'une pendule, à moins que quelque cause extérieure ne trouble cet ordre ; qu'elle commence par un frisson assez considérable, suivi d'une chaleur proportionnée, laquelle se termine par une sueur abondante; qu'enfin, dans quelque sujet que se rencontre cette fièvre, on peut rarement la guérir avant l'équinoxe du printemps: quiconque, dis-je, examinera tout cela attentivement, trouvera d'aussi fortes raisons pour croire que cette maladie est un être spécifique, que pour croire qu'une plante est une substance qui naît, qui fleurit, et qui périt toujours de la même manière, et qui, dans tout le reste, éprouve ce qui est conforme à sa nature. Autre preuve tirée de la fièvre quarte.

Il n'est pas aisé de concevoir comment la fièvre quarte pourrait provenir d'une combinaison de principes ou qualités manifestes, tandis qu'une plante, de l'aveu de tout le

monde, est une substance réellement distincte de toute autre. Je conviens néanmoins qu'au lieu que les espèces des animaux et des plantes subsistent chacune par elles-mêmes, à l'exception d'un très-petit nombre, les espèces des maladies dépendent au contraire des humeurs qui les produisent.

Les Maladies peuvent être guéries, quoiqu'on ne puisse découvrir leurs causes éloignées.

20. Mais quoiqu'il semble certain, par ce qui a été dit, que les causes de la plupart des maladies sont entièrement incompréhensibles et inexplicables, il ne s'en suit pas pour cela, qu'on ne puisse guérir les maladies. Ce que nous disons de leurs causes regarde seulement les causes éloignées. En effet, il est aisé de voir que ces spéculatifs curieux qui s'amusent à rechercher de pareilles causes, et qui veulent, bon gré, malgré, et en dépit de la nature, les découvrir et les expliquer, tentent l'impossible, en même temps qu'ils méprisent les causes prochaines, conjointes et immédiates, les seules néanmoins qu'il soit nécessaire de connaître, et que l'on peut connaître en effet sans le secours de ces vaines spéculations, puisqu'elles se présentent clairement à l'esprit, ou qu'elles ont été découvertes il y a déjà long-temps, soit par le témoignage des sens, soit par des observations anatomiques.

Il est absolument impossible qu'un Médecin connaisse les causes morbifiques qui n'ont aucun rapport avec les sens; mais aussi cela n'est-il pas nécessaire. Il lui suffit de savoir quelle est la cause immédiate de la maladie, quels en sont les effets et les symptômes, pour être en état de distinguer exactement cette maladie d'avec une autre qui lui ressemble. Dans la pleurésie, par exemple, on aurait beau se

tourmenter pendant long-temps, on ne viendrait jamais à bout de découvrir en quoi consiste précisément cette altération vicieuse du sang, laquelle est la première source du mal. Mais celui qui connaîtra bien la cause immédiate qui la produit, et saura la distinguer exactement de toute autre maladie, réussira sûrement à la guérir, quand même il ne s'amusera pas à une vaine et inutile recherche des causes éloignées. Tout cela soit dit en passant.

21. Quelqu'un pourrait demander maintenant si, outre une bonne Histoire des maladies, et une méthode sûre pour les traiter, deux choses qui manquent à la Médecine, il n'en faut pas encore une troisième, qui est de trouver des remèdes spécifiques. Je réponds que je le pense ainsi: car, quoique la méthode me paraisse extrêmement convenable dans le traitement des maladies aiguës, parce que, la Nature employant toujours quelque évacuation pour les guérir, toute méthode qui aidera la Nature dans une telle évacuation, contribuera nécessairement à la guérison: néanmoins il serait à souhaiter qu'on pût guérir plus promptement les malades au moyen des spécifiques, s'il est possible d'en trouver; et ce qui est encore plus important, qu'on pût éviter les malheurs qui arrivent, lorsque la Nature, nonobstant les puissans secours que lui donne un habile Médecin, s'égare, malgré elle, en s'efforçant d'évacuer la cause de la maladie (1).

Spécifiques manquent à la Médecine.

---

(1) Le défaut de spécifiques dans la Médecine est un mal dont on se plaint depuis long-temps, sans qu'on ait pris assez de soin pour y remédier. Le peu de spécifiques que nous avons, seraient beaucoup plus sûrs, si l'on avait

Il manque une méthode pour traiter les maladies chroniques.

22. Pour ce qui regarde la guérison des maladies chroniques, quoique je ne doute nullement qu'on ne puisse, par la méthode seule,

---

eu soin d'observer et de marquer exactement leurs effets dans toutes les différentes circonstances où on les a employés. Par ce moyen, nous aurions des règles pour savoir quand et comment il faut les donner, et quelles précautions il faut prendre pour les rendre plus utiles. Souvent les meilleurs remèdes ne réussissent pas, et cela uniqement faute d'être administrés avec la sagesse nécessaire : car, supposé qu'ils n'aient souffert aucune altération pour avoir été gardés, ou pour avoir été mal préparés, il est évident qu'ils doivent toujours produire des effets semblables dans des circonstances qui sont à peu près les mêmes ; s'il en arrive autrement, ce n'est pas la faute des remèdes, mais cela vient de ce qu'on les donne mal à propos, sans distinguer exactement les cas où ils conviennent.

Il est certain qu'un véritable spécifique est d'un si grand prix, que celui qui, par de soigneuses recherches en découvrirait un seul dans toute sa vie, serait amplement récompensé de ses peines. Pour y procéder avec quelque espérance de succès, il serait bon, 1.º d'avoir une idée nette de ce qu'on entend par un spécifique que l'on peut définir ; « un » remède qui, par une vertu singulière dont il est doué, » guérit ou soulage infailliblement une maladie particulière, » étant donné, autant qu'il est possible, dans les mêmes cir» constances ; » 2.º d'établir des règles pour diriger méthodiquement le Médecin dans ses recherches, et dans la manière de faire des expériences convenables, sans risquer sa réputation, et nuire au malade. C'est dans cette vue qu'il faut étudier la Philosophie naturelle et expérimentale, la Mécanique, l'Anatomie, la Botanique, la Chimie, etc. L'on peut aussi tirer de grands secours de l'Anatomie et de la Médecine comparée : 3.º il faudrait marquer soigneusement et fidèlement le bon et le mauvais succès d'un spécifique dans les différens cas où on l'emploie, sans omettre la moindre particularité ; en sorte qu'on puisse avoir une idée juste de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce remède, et que par conséquent les Médecins soient encouragés à y avoir recours dans les cas pareils, ou sachent qu'il doit être rejeté. Une partie de cette note est prise de Baglivi : *Voyez* cet Auteur, *Prax. Méd. p.* 224, etc.

y mieux réussir qu'on ne s'imaginerait d'abord, cependant il n'est que trop vrai que, dans quelques-unes, même des plus considérables, la méthode est insuffisante. Ce qui vient principalement de ce que la Nature n'a pas de moyens aussi efficaces dans les maladies chroniques, que dans les aiguës, pour évacuer la matière morbifique, et pour que nous puissions, en l'aidant et en la dirigeant, venir à bout de la maladie.

Un vrai Médecin est celui qui guérit radicalement une maladie chronique, en détruisant, par un remède paticulier, l'espèce de la maladie; et non pas celui qui ne fait autre chose qu'introduire une nouvelle qualité en place de la première, ce qui peut s'exécuter sans détruire l'espèce. Par exemple, on peut échauffer ou raffraîchir un goutteux, sans que la goutte soit guérie, ni même diminuée. Une méthode qui introduit simplement des qualités différentes, ne guérit pas plus immédiatement les maladies spécifiques, que l'épée n'éteint le feu. En effet, qu'est-ce que la chaleur, le froid, l'humide ou le sec, ou quelque autre des secondes qualités qui dépendent de ces premières, peuvent faire pour la guérison d'une maladie dont l'essence ne consiste dans aucune de ces qualités?

23. Si quelqu'un objecte que nous connaissons déjà depuis long-temps un assez grand nombre de remèdes spécifiques, je répondrai que si on examine les choses avec attention, on sera persuadé du contraire, puisque nous n'avons de vrai spécifique que le quinquina: car il y a une différence infinie entre les médicamens spécifiquement propres à remplir une indication curative, laquelle étant remplie,

Il y a moins de spécifiques qu'on ne croit.

le mal se trouve guéri, et les médicamens qui guérissent spécifiquement et immédiatement telle ou telle maladie, sans avoir aucun égard à telle ou telle intention curative.

Par exemple, le mercure et la racine de salsepareille passent pour des spécifiques de la vérole. Cependant ils ne doivent pas être regardés comme de vrais et propres spécifiques, à moins qu'on ne prouve, par des exemples incontestables, que le mercure a guéri la vérole, sans exciter la salivation, et la salsepareille sans exciter de sueurs (1).

Il y a des maladies qui se guérissent par d'autres évacuations. Toutefois les remèdes qu'on y emploie, et qui causent proprement ces évacuations, n'opèrent pas plus immédiatement la guérison de ces maladies, que la lancette n'opère celle de la pleurésie. Or, je crois que personne ne dira que la lancette est le spécifique de la pleurésie.

On en pourrait découvrir d'autres.

24. La découverte des remèdes spécifiques,

(1) Cette idée me paraît outrée. Je ne vois pas de bonne raison pour exclure du nombre des remèdes spécifiques le mercure dans la vérole, le lait dans un certain degré de la phthisie, l'opium dans les douleurs, le savon dans certaines espèces de jaunisses et dans le calcul, les gommes fétides dans certains accès hystériques, le sel volatil de vipère dans la morsure de la vipère; car tous ces remèdes semblent être spécialement propres à guérir les maladies susdites, ou du moins à les diminuer.

D'ailleurs, avancer qu'une infinité d'hommes savans et infatigables n'ont pu venir à bout, par leurs travaux réunis, de découvrir un seul spécifique, c'est plus qu'il n'en faut pour détourner l'homme le plus hardi d'une recherche si peu propre en apparence à le dédommager de ses peines. En effet, si le quinquina est le seul spécifique qu'il y ait, cette découverte est le fruit du hasard, et non de l'étude et de l'expérience.

dans le sens que nous l'entendons, n'est pas le partage du premier venu, ni des esprits paresseux. Je ne doute pas néanmoins que dans cette abondance de biens et de richesses dont regorge la nature, le Créateur, qui veille à la conservation de ses ouvrages, n'ait pourvu à la guérison des maladies les plus considérables qui affligent le genre humain, en formant des spécifiques qui soient à portée de chaque homme, et dans son pays natal.

Les vertus des plantes sont encore peu connues.

En vérité, il est fâcheux que les vertus des plantes nous soient encore si peu connues; car je les regarde comme la plus excellente portion de toute la matière médicale; et c'est dans le règne végétal qu'il y a le plus d'espérance de pouvoir découvrir les remèdes spécifiques dont nous venons de parler. Les parties des animaux semblent avoir trop de convenance avec le corps humain, et les minéraux semblent en avoir trop peu. Aussi j'avoue volontiers que les minéraux remplissent plus puissamment les indications, que ne font les plantes ou les remèdes tirés des animaux. Mais ils ne guérissent pas par une vertu spécifique dans le sens et de la manière que nous avons dit. Pour moi, qui, depuis quelques années, ai cherché avec des peines et des soins infinis des remèdes spécifiques, je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matière aucune découverte que je puisse proposer au public avec une juste confiance (1).

---

(1) Cette plainte n'est pas aussi bien fondée maintenant, qu'elle pouvait l'être du temps de l'Auteur, plusieurs habiles gens ayant beaucoup travaillé depuis ce temps-là pour découvrir et établir plus sûrement, soit par l'analyse, soit

Excellens remèdes outre les plantes.

25. Quoique je préfère les plantes à tout le reste de la matière médicale, je suis cependant bien éloigné de mépriser les excellens remèdes d'une autre classe qui, dans notre siècle ou dans quelque autre, ont été découverts par des gens également habiles et laborieux, et qui remplissent très-bien les indications. Le principal de ces remèdes, ce sont les gouttes qui portent le nom du Docteur Godard, et qui sont préparées par le Docteur Goodall, très-savant homme, et très-versé dans la pratique de la Médecine et dans la connaissance des remèdes. Je préfère ces gouttes à tous les autres esprits volatils, parce qu'elles me semblent remplir mieux les vues que l'on a en les administrant (1).

---

par l'expérience, les vertus des plantes. Néanmoins, si cette partie de la matière médicale était resserrée dans des bornes beaucoup plus étroites, et qu'on n'employât que des plantes dont les vertus fussent bien connues et autorisées, il y a apparence que la méthode curative se perfectionnerait extrêmement, parce que le Médecin ne serait pas embarrassé à choisir dans un si petit nombre de plantes ; et que, par les essais qu'il se trouverait obligé de faire de ce peu de plantes qu'on jugerait mériter d'être retenues, il serait pleinement instruit de ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas opérer.

On peut ajouter que les plantes et les remèdes simples ont de grands avantages sur les composés. Ils sont plus sûrs, et on est moins sujet à s'y tromper, parce qu'il n'est pas si aisé de les falsifier. D'ailleurs on peut les donner en substance, ou du moins ils ne demandent que très-peu de préparations pour être employés, au lieu que les meilleurs remèdes composés sont souvent dénués de leurs vertus par de mauvaises préparations.

(1) Ces gouttes sont un esprit alkali huileux très-volatil, qui se tire de la soie, et que l'on vante beaucoup pour les convulsions qui viennent d'acidité ; mais on ne s'en sert guère aujourd'hui.

26. Enfin comme j'ai promis dans cette préface de donner un échantillon de ce que j'ai fait pour l'avancement de la Médecine, je vais tâcher d'accomplir ma promesse, en donnant l'histoire et la curation des maladies aiguës. Je vois bien qu'en faisant cela, je vais livrer à des paresseux et à des ignorans tout le fruit d'un travail assidu de corps et d'esprit que j'ai essuyé durant la meilleure partie de ma vie; et je connais assez la méchanceté de notre siècle, pour n'espérer d'autre récompense de mon travail, que des reproches et des injures: je sens bien aussi que je me serais fait plus d'honneur en publiant quelque vaine et inutile spéculation. Mais tout cela m'est égal; et ce n'est pas ici bas que j'attends ma récompense (1).

L'Auteur publie une Histoire des maladies aiguës.

(1) Quoique notre Auteur ait si bien mérité du genre humain, il paraît néanmoins avoir eu raison de craindre que ses louables efforts pour servir les hommes, au lieu de lui attirer leur estime et leur reconnaissance, ne l'exposassent au contraire à l'envie des ignorans, à la haine des méchans et au mépris des gens prévenus. Il n'attendait guère autre chose d'un monde ingrat, que des reproches et des outrages pour récompense de ses nobles et généreux travaux; et peut-être ne s'est-il pas trompé. Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 40. *p.* 122, *et num.* 3. *p.* 108. *et num.* 14, *p.* 112.

Mais ce que la malice, l'envie et la préoccupation de quelques-uns de ses contemporains lui ont refusé pendant sa vie, lui a été abondamment restitué après la mort: car aucun Médecin, depuis le Grand Hippocrate, n'a eu une plus grande réputation que celle dont l'illustre Sydenham a joui et jouit encore aujourd'hui. Son jugement, sa probité, sa sincérité sont généralement reconnus et applaudis. Les Médecins Anglais ont recours à ses écrits comme à un Oracle, et les étrangers ne parlent jamais de lui qu'avec les plus grandes marques d'estime; jusque-là même que plusieurs l'appellent l'*Hippocrate Anglais*. Nous nous trouvons bien de marcher sur ses traces, et je puis avancer,

Il ne s'embarrasse que d'établir ses observations.

27. On m'objectera peut-être que d'autres Médecins aussi versés que moi dans la pratique, ne pensent pas de même sur cette matière. Je réponds que, sans m'embarrasser des sentimens d'autrui, je cherche uniquement à établir la vérité de mes observations; et pour celà je ne demande point au Lecteur sa bienveillance, mais seulement sa patience : car il reconnaîtra bientôt si j'ai agi sincèrement et en homme d'honneur; ou si, à l'exemple d'un homme sans foi et sans probité, j'ai écrit d'une manière à être, même après ma mort, homicide du genre humain. Tout ce que j'aurais à me reprocher, c'est de n'avoir pas écrit, avec toute l'exactitude que je m'étais proposée, l'histoire et la curation des maladies.

Je ne prétends pas donner un ouvrage parfait, mais animer ceux qui ont plus de génie que moi, et qui entreprendront à l'avenir un pareil ouvrage, à faire quelque chose de mieux.

Il donne peu d'observations particulières.

28. Une chose dont il me reste à avertir le Lecteur, c'est que je n'ai pas voulu grossir ce livre d'une multitude d'observations particulières, pour appuyer la méthode que j'y enseigne. Il aurait été inutile et ennuyeux de répéter en détail ce que j'avais déjà dit en abrégé. Il m'a paru suffisant de joindre de temps en temps à chaque observation générale, du moins à celles des dernières années, une observation particulière qui

---

sans être Prophète, que nos successeurs s'en trouveront de même, et que, tant qu'il y aura des Médecins habiles et de probité, on ne se souviendra de notre Auteur qu'avec les plus grandes marques de reconnaissance et d'estime, et que sa Méthode de pratiquer sera toujours suivie.

contient le précis de la méthode précédente. Au reste, je puis assurer que je ne propose aucune méthode générale qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées.

29. On ne doit pas s'attendre de trouver ici un tas de remèdes ou de formules ; c'est au Médecin à les employer prudemment suivant le besoin : il me suffit d'avoir marqué les indications qu'il est nécessaire de remplir, avec l'ordre et le temps dans lequel il faut les remplir. La Médecine-pratique consiste plutôt à connaître les véritables indications, qu'à inventer des remèdes propres à les remplir ; et les Médecins qui n'y ont pas fait assez d'attention, ont fourni des moyens empiriques de devenir les singes de la Médecine.

Et peu de formules.

30. Si dans certaines maladies non-seulement je n'emploie pas des remèdes pompeux, mais si j'en propose même qui n'ont presque aucun rapport avec la matière médicale, j'espère que je ne serai désapprouvé en cela que par des esprits vulgaires. Les gens sages n'ignorent pas que tout ce qui est utile est nécessairement bon, et qu'Hippocrate, en proposant l'usage du soufflet pour guérir la colique, en ordonnant de ne rien faire absolument dans le cancer, et en recommandant plusieurs autres choses de cette nature, qu'on trouve presque à chaque page de ses écrits, n'a pas moins rendu de service à la Médecine, que s'il avait rempli tous ses ouvrages de pompeuses formules de remèdes.

Il fait l'apologie de la simplicité des remèdes qu'il recommande.

31. J'avais dessein de donner l'histoire des maladies chroniques, au moins de celles que j'ai traitées le plus souvent. Mais comme c'est une entreprise très-difficile, et que je suis bien aise de voir auparavant la manière dont le public

Son dessein d'écrire sur les maladies chroniques.

recevra ce que je donne aujourd'hui, j'ai cru que je devais remettre cette histoire à un autre temps (1).

---

(1) Il semble que l'Auteur a exécuté ce dessein en abrégé dans ses *Processus integri*, ou sa *Méthode complète*, qu'on trouvera à la fin de ses autres Ouvrages, et où l'on verra, en lisant, qu'il y a très-peu de maladies chroniques dont il n'ait parlé.

MÉDECINE
PRATIQUE
DE SYDENHAM.

HISTOIRE ET CURATION
DES MALADIES AIGUËS.

SECTION PREMIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies aiguës en général.

Section I.

Définition de la maladie.

1. Quelque contraires que soient au corps humain les causes des maladies, il me semble néanmoins qu'à raissonner juste, la maladie n'est autre chose qu'un effort de la nature (1) qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à évacuer la matière morbifique (2). Le souverain Maître

(1) Voyez le terme de nature, expliqué, *Section* 2, *Chapitre* 2, *num.* 48.

(2) Pour définir exactement la maladie en général, il faut connaître auparavant ce que c'est que la santé ; (parce que la première est relative à la seconde). Or, si l'on peut dire « que la santé consiste dans une circulation facile » et régulière des fluides, dans un juste mélange et une juste proportion du

SECTION I.

de l'univers ayant voulu que les hommes fussent exposés à recevoir différentes impressions de la part des choses extérieures, ils se sont trouvés par cette raison nécessairement sujets à diverses maladies; lesquelles viennent en partie de certaines particules de l'air, qui ne sont point analogues avec nos humeurs, et qui, s'insinuant dans le corps, et se mêlant avec le sang, l'infectent et le corrompent; et en partie de différentes fermentations, ou même de différentes pourritures d'humeurs qui séjournent trop long-temps dans le corps, parce qu'à raison de leur quantité excessive, ou de leur qualité particulière, il n'a pu les atténuer, ni les évacuer.

Ses causes.

Ses symptômes.

2. Dans de pareilles conjonctures, où toute l'industrie humaine se trouve insuffisante, la nature emploie une méthode et un enchaînement de symptômes pour expulser la matière maligne et nuisible qui, sans cela, porterait bientôt un coup mortel à la machine Il est vrai que la nature, en se servant de semblables moyens, arriverait beaucoup plus souvent au but qu'elle se propose, de rétablir la santé, si elle n'était détournée de

» sang et des humeurs, dans une tension et un mouvement convenable des » solides, et une parfaite exécution des fonctions vitales et animales, on » pourra aussi définir la maladie, une altération considérable dans le mou- » vement, le mélange ou la quantité des fluides, une trop grande tension, » ou un trop grand relâchement, et par conséquent un mouvement trop » prompt ou trop lent des fluides; ce qui affecte tout le corps, ou seule- » ment quelques parties, et se trouve accompagné d'un dérangement consi- » dérable des secrétions, des excrétions, des fonctions vitales et animales, et » tend à la guérison, ou à la mort, ou à la dépravation de quelque partie, » lorsque la maladie se termine par une autre maladie.

Cette définition comprend tout ce qu'on entend par une maladie en général; car non-seulement elle montre d'une manière claire en quoi consiste actuellement la maladie, savoir, dans une dépravation des fonctions vitales et animales; mais elle en désigne encore la cause immédiate, qui est une augmentation ou diminution de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques-unes de ces parties, et elle marque les effets qu'elle opère sur le corps.

sa route par des ignorans. Cependant lorsqu'abandonnée à elle-meme, elle laisse périr le malade, soit parce qu'elle succombe sous la violence de la maladie, soit parce qu'elle se manque à elle-même au besoin, elle ne fait alors qu'obéir à la triste et inévitable loi imposée à tous les mortels, et suivant laquelle rien de ce qui est engendré ne peut durer toujours (1).

CHAP. I.

3. Établissons par un ou deux exemples la vérité de ce que nous avançons. Qu'est-ce que la peste, sinon une complication de symptômes, dont la nature se sert pour chasser au dehors, à travers les émonctoires de la peau, et sous la forme d'abcès ou d'autres sortes d'erruptions, les particules contagieuses qui sont entrées avec l'air par la respiration? Qu'est-ce que la goutte, sinon un moyen qu'emploie la nature pour purifier le sang des vieillards, et les purger à fond, comme parle Hyppocrate? On peut dire la même chose de la plupart des autres maladies lorsqu'elles sont entièrement déclarées (2).

Eclaircissement.

4. Or, la nature exécute tout cela tantôt plus

D'où viennent les maladies aiguës.

(1) *Constat, æternâ positumque lege est, constet ut genitum nihil.* BOECE, page 70.

(2) Le corps est une machine animée, formée de telle sorte, que plusieurs des maladies qui lui surviennent se guérissent d'elles-mêmes, et le rétablissent dans son état naturel; au lieu que d'autres se perpétuent et s'augmentent d'elles-mêmes, et enfin causent sa destruction. De là il s'ensuit évidemment que les Médecins doivent découvrir par l'observation les différentes voies qui mènent à ces fins contraires, dans les différentes maladies du corps, afin d'aider les premières, et de s'opposer aux secondes. Ainsi, par exemple, une matière âcre dans l'estomac et les intestins occasionne un vomissement et un cours de ventre, qui suffisent quelquefois pour guérir la maladie, en évacuant ce qui est nuisible; quelquefois ne suffisent pas; et d'autres fois sont si violens, qu'ils jettent dans l'épuisement, et causent la mort. Suivant cela, le Médecin doit donner en certains cas des émétiques ou des purgatifs; et en d'autres des narcotiques, selon que l'expérience et le raisonnement fondé sur l'expérience, le dirigeront.

SECTION I.

promptement, tantôt plus lentement, suivant la différente méthode qu'elle met en usage pour se débarrasser de la cause morbifique. Lorsqu'elle a besoin du secours de la fièvre pour séparer du sang les particules qui l'infectent, et pour les évacuer par les sueurs, le cours de ventre, les éruptions, ou par d'autres voies; comme tout cela s'opère dans la masse du sang, et par un mouvement considérable des parties, les pores étant d'ailleurs ouverts et les fibres relâchées, il arrive nécessairement de là, que la nature sauve bientôt le malade, si elle produit une évacuation critique de la matière morbifique, ou qu'elle le tue bientôt, si elle ne peut produire une telle évacuation; et de plus, que tous les efforts qu'elle fait sont accompagnés de symptômes violens et dangereux. Telles sont les maladies que nous appelons *aiguës*; savoir, celles qui arrivent à leur état rapidement et avec danger.

Il n'est pas moins vrai, dans un certain sens, qu'on peut mettre au nombre des maladies aiguës celles qui, quoiqu'à l'égard des paroxysmes pris tous ensemble, vont plus lentement, ne laissent pas, à l'égard de chaque paroxysme particulier, d'arriver promptement à leur terme critique. Et telles sont toutes les fièvres intermittentes.

D'où viennent les maladies chroniques.

5. Mais quand la matière morbifique est de nature à ne pouvoir exciter la fièvre pour opérer la dépuration universelle du sang, ou lorsque cette matière est fixée sur une partie entièrement incapable de s'en délivrer, soit à raison de sa structure propre, comme lorsque la matière morbifique est engagée dans les nerfs des paralytiques, et lorsqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine; soit par le défaut de chaleur naturelle et d'esprits animaux, comme lorsque la pituite

se jette sur des poumons affaiblis par la vieillesse ou la toux; soit enfin à cause d'un abord continuel de nouvelle matière qui corrompt le sang, lequel faisant effort pour l'expulser, surcharge et accable cette partie (1): dans tous ces cas, la matière morbifique ne parvient point du tout à la coction, ou n'y parvient que fort tard.

Les maladies qui naissent de cette matière incapable de coction, sont appelées *chroniques.*

Voilà donc deux principes contraires, dont l'un produit les maladies aiguës, et l'autre les Maladies chroniques.

Causes des maladies aiguës épidémiques.

6. Quant aux maladies *aiguës*, desquelles j'ai dessein de traiter présentement, les unes viennent d'une altération secrète et inexplicable de l'air, qui alors infecte le corps humain, et elles ne dépendent nullement d'une qualité particulière du sang et des humeurs, sinon en tant que la contagion de l'air a imprimé cette qualité au sang et aux humeurs. Ces sortes de maladies ne règnent que durant une telle constitution de l'air, et ne se font point sentir dans un autre temps. On les a nommées *épidémiques.*

Causes des maladies aiguës sporadiques.

7. Les autres sortes de maladies aiguës proviennent d'une indisposition particulière des divers sujets; et comme elles n'ont point de causes plus générales, elles n'attaquent pas aussi beaucoup de gens à-la-fois. De plus, elles arrivent indifféremment dans toutes les années et dans tous les temps de l'année, excepté dans ceux dont nous parlerons lorsque nous traiterons de ce genre de maladies aiguës. Je les appelle *intercurrentes* ou *sporadiques*, parce qu'elles se font sen-

(1) Par exemple dans la goutte.

SECTION I.

tir dans tous les temps que règnent les maladies épidémiques. Je vais commencer par ces dernières, dont je donnerai, avant toutes choses, l'histoire générale.

CHAPITRE II.

Des Maladies épidémiques.

Surprenante diversité des maladies épidémiques.

1. SI l'on examine toutes les branches de la Médecine, rien ne paraîtra peut-être plus surprenant que l'extrême diversité qui se rencontre dans les maladies épidémiques, non pas tant à l'égard des différentes saisons d'une même année auxquelles elles sont conformes, qu'à l'égard des différentes constitutions des mêmes années dont elles dépendent.

Elles demandent différens traitemens.

2. Cette diversité des maladies épidémiques se manifeste assez par les symptômes qui sont propres à chacune, et par le traitement différent qu'elles demandent. Ainsi, quoique les maladies épidémiques paraissent, à ceux qui n'y prennent pas assez garde, se ressembler entre elles par leurs dehors et par quelques symptômes qui leur sont communs à toutes, il est certain néanmoins que, si on fait bien attention, on les trouvera entièrement différentes les unes des autres, et de caractères fort opposés. Peut-être qu'un examen plus soigneux nous apprendrait si elles se succèdent toujours les unes aux autres d'une manière régulière, et par une espèce de révolution continuelle; ou si elles arrivent indifféremment et sans garder aucun ordre, suivant la disposition secrète de l'air, et les diverses constitutions des années. Mais

la vie d'un homme semblerait à peine suffire pour un pareil examen.

3. Une chose au moins dont je suis sûr par quantité d'observations trè-exactes, c'est que les espèces des maladies épidémiques, sur-tout les fièvres continues, diffèrent tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut-être funeste l'année suivante. Aussi lorsque j'ai une fois découvert la véritable méthode de traiter telle ou telle espèce de fièvre, je guéris, grâce au ciel, presque tous ceux qui en sont attaqués; bien entendu qu'en m'attachant inviolablement à cette méthode, j'ai toujours égard au tempérament, à l'âge, et aux autres circonstances nécessaires.

Cette maladie ayant cessé et ayant fait place à une autre, me voilà dans un nouvel embarras, ne sachant par où je dois m'y prendre pour traiter la nouvelle maladie. Ainsi à moins que je n'apporte une attention extraordinaire et une application infinie, il est impossible que les premiers malades qui font l'épreuve de mes remèdes, ne risquent extrêmement, jusqu'à ce qu'ayant reconnu, après un examen constant, le caractère de la maladie, je puisse l'attaquer avec une entière confiance et être pleinement sûr de la victoire.

4. Quoique j'aie observé avec tout le soin possible les différentes constitutions des années, par rapport aux qualités manifestes de l'air, afin de pouvoir découvrir par ce moyen les causes de cette grande variété des maladies épidémiques, je ne vois pas que j'aie rien avancé jusqu'ici. Car j'ai remarqué que dans des années qui se ressemblent entièrement par rapport à la température manifeste de l'air, il règne des maladies très-

SECTION I.

différentes, et au contraire. Voici comment les choses se passent.

Définition des fièvres stationnaires.

5. Il y a diverses constitutions d'années, qui ne viennent ni du chaud ni du froid, ni du sec ni de l'humide, mais plutôt d'une altération secrète et inexplicable, qui s'est faite dans les entrailles de la terre. Alors l'air se trouve infecté de pernicieuses exhalaisons qui causent telle ou telle maladie, tant que la même constitution domine. Enfin au bout de quelques années cette constitution cesse et fait place à une autre. Chaque constitution générale produit une fièvre qui lui est propre, et qui, hors de là, ne paraît jamais. C'est pourquoi j'appelle ces sortes de fièvres *stationnaires* ou *fixes*.

Elles ne dépendent pas des qualités manifestes de l'air.

6. De plus, il y a dans une même année certaines températures particulières; et quoiqu'en ce temps-là les fièvres épidémiques qui suivent la constitution générale de ladite année, régnent plus ou moins, ou commençent plutôt ou plus tard, à proportion des qualités manifestes de l'air, néanmoins les fièvres qui arrivent indifféremment dans toutes sortes d'années, et que j'appelle à cause de cela *intercurrentes* ou *sporadiques*, doivent alors, plus que toutes les autres, leur origine à une certaine température de l'air. Telles sont la pleurésie, l'esquinancie, et autres maladies semblables, qui attaquent le plus souvent lorsqu'une chaleur subite succède tout-à-coup à un froid long et violent.

Il se peut donc faire que les qualités sensibles de l'air contribuent à la production des fièvres qui se manifestent dans chaque constitution, et non pas à la production de celles qui sont propres et particulières à une certaine constitution. Toutefois on doit avouer que les qualités sensibles de l'air disposent plus ou moins nos corps à telle

ou telle maladie épidémique. On doit dire la même chose de toute erreur à l'égard des six choses non naturelles.

Certaines maladies épidémiques sont régulières.

7. Il faut remarquer qu'entre les maladies épidémiques il y en a qui, dans certaines années, sont régulières et vont toujours le même train, sont accompagnées des mêmes phénomènes et des mêmes symptômes dans presque tous les sujets, et se terminent de la même façon. Ce sont les plus parfaites dans leur genre, et c'est par elles qu'on doit apprendre la véritable histoire des maladies épidémiques.

D'autres sont irrégulières.

8. Mais il en est d'autres qui, quoiqu'elles soient nommées *épidémiques*, sont néanmoins très-irrégulières, ne gardent aucun type certain, et sont réellement d'un mauvais caractère, tant par rapport à la variété et la différence extrême de leurs symptômes, que par rapport à la manière dont elles se terminent. Cette grande irrégularité vient de ce que chaque constitution produit des maladies fort différentes de celles qui régnaient dans un autre temps. Ce qui a lieu non-seulement dans les fièvres, mais encore dans la plupart des autres maladies épidémiques.

9. Il y a encore une autre chose plus singulière, et qui est pour ainsi dire un jeu de la nature. C'est que la même maladie dans la même constitution de l'année, se montre souvent sous des faces très-différentes, dans son commencement, dans sa force, et dans son déclin. Cette variété se trouve quelquefois d'une si grande importance, qu'elle règle absolument les indications curatives.

Les unes sont de printemps et les autres d'automne.

10. Au reste les maladies épidémiques se divisent en deux classes ; savoir, les maladies du *printemps*, et celles de l'*automne* ; et quoiqu'elles

SECTION I.

puissent arriver en toute autre saison de l'année, il faut les ranger parmi celles de la saison dont elles approchent le plus, soit le printemps, soit l'automne, car quelquefois la température de l'air a une si grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant son temps ordinaire. D'autres fois, au contraire, elle en a si peu, que les corps, quoique déjà disposés à la maladie, n'en sont attaqués que quelque temps après. Ainsi quand je parle de printemps et d'automne, je n'entends pas précisément les deux équinoxes.

Différente durée des maladies épidémiques du printemps.

11. Entre les maladies épidémiques du printemps, les unes paraissent de très bonne heure, savoir, au mois de janvier, ensuite augmentant peu à peu, elles arrivent à leur plus haut degré de violence vers l'équinoxe du printemps. Après quoi diminuant insensiblement, elles disparaissent vers le solstice d'été; si ce n'est peut-être qu'elles attaquent encore quelques personnes, par ci, par-là. De ce nombre sont les rougeoles et les fièvres tièrces de printemps, lesquelles, à la vérité, commencent un peu plus tard, savoir, au mois de févrîer, mais finissent pareillement vers le solstice d'été.

Les autres maladies épidémiques du printemps ayant pris naissance en cette saison, et s'étant fortifiées de jour en jour, n'acquièrent leur plus haut degré de violence que vers l'équinoxe d'automne, ensuite de quoi elles s'affaiblissent peu à peu, et cessent enfin vers le solstice d'hiver. Telles sont la peste et la petite-vérole, dans les années où l'une ou l'autre de ces deux maladies domine sur les autres.

Et de celles d'automne.

12. Le cholera-morbus, qui est de la famille des maladies épidémiques d'automne, commence

au mois d'août, et ne dure que l'espace d'un mois. Mais il y a d'autres maladies épidémiques qui, ayant commencé dans la même saison, se prolongent jusqu'en hiver; par exemple, la dysenterie, les fievres quartes, et les fièvres tierces d'automne. Quoique toutes ces maladies affligent plus ou moins long-temps certains sujets, elles ne manquent guère de finir entièrement dans l'espace de deux mois.

D'où doivent être pris les noms des fièvres épidémiques.

13. Quant à ce qui regarde spécialement les fièvres, il faut observer que la plupart de celles qui sont *continues*, n'ont eu jusqu'à présent aucun nom particulier, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale; mais que les noms qui les distinguent sont pris d'une altération considérable du sang, ou de quelque symptôme plus évident. C'est ainsi qu'elles sont nommées *putrides*, *malignes*, *pourprées*, etc. Mais comme ordinairement chaque constitution, outre les fièvres qu'elle cause, tend a produire en même temps quelqu'autre maladie plus épidémique et de plus gande conséquence, telles que la peste, la petite-vérole, la dysenterie, etc., je ne vois pas pourquoi ces sortes de fièvres ne tireraient pas plutôt leurs noms de la constitution qui les fait éclore, que d'une altération quelconque du sang, ou d'un symptôme particulier, qui peuvent se rencontrer également dans des fièvres d'une autre espèce.

Comment se distinguent les intermittentes.

14. Les *intermittentes* prennent leurs noms de l'intervalle qu'il y a entre chaque accès. Ce caractère les distingue suffisamment, si en même temps on a égard aux différentes saisons qui les amènent, savoir, le printemps et l'automne. Il y a cependant quelquefois de ces fièvres qui sont réellement de la nature des intermittentes, sans avoir de caractère bien sensible

SECTION I.

Celles d'automne ressemblent quelquefois aux continues.

qui les fasse connaître. Par exemple, celles qui, ayant commencé dès le mois de Juillet, vont se joindre aux intermittentes d'automne, et deviennent alors plus violentes, ne prennent pas d'abord leur véritable type, tout au contraire des intermittentes du printemps; mais elles imitent si bien en tout les fièvres continues, qu'à moins d'y apporter le plus scrupuleux examen, il est impossible de les en distinguer. Ensuite à mesure que la constitution régnante s'affaiblit, elles prennent un type régulier; et à la fin de l'automne elles se démasquent entièrement, et se montrent telles qu'elles étaient au commencement, soit quartes, soit tierces. Faute de les examiner avec attention, on se tromperait lourdement dans la manière de les traiter, et on mettrait les malades dans un grand danger, en prenant de véritables intermittentes pour des continues.

Une maladie épidémique domine ordinairement sur les autres.

15. Il faut bien observer que, comme plusieurs de ces maladies règnent dans une même année, il y en a ordinairement une qui domine sur les autres, et qui les tient, pour ainsi dire, sous sa dépendance. Les autres, durant ce temps-là, sont moins violentes; en sorte qu'elles diminuent quand la maladie principale augmente, et qu'elles reprennent de nouvelles forces quand la maladie principale diminue. C'est ainsi que ces maladies se font sentir tour à tour, suivant que la constitution de l'année et la température sensible de l'air favorisent davantage l'une ou l'autre.

Ces dernières s'accommodent au caractère de la dominante.

La maladie qui règne avec plus de fureur vers l'équinoxe d'automne, et qui fait alors le plus de ravage, donne son nom à la constitution de toute l'année. En effet, on s'apercevra

facilement que la maladie épidémique qui aura dominé sur les autres en automne, domine aussi sur toutes les autres de la même année et du même temps, lesquelles s'accommodent à son caractère autant que leur nature le permet.

Chap. II.

16. Ainsi par exemple, lorsqu'il y a quantité de petites-véroles en automne, la fièvre qui règne tout le long de l'année est accompagnée de la même inflammation qui produit la petite vérole. Ces deux maladies prennent à peu près de même, et leurs symptômes essentiels se ressemblent extrêmement, si on excepte l'éruption de la petite vérole, et les autres symptômes qui dépendent de l'éruption. Les sueurs spontanées et le penchant à saliver, qui se rencontrent également dans ces deux maladies, prouvent assez la vérité de ce que nous avançons.

Exemple tiré de la petite-vérole.

Pareillement lorsqu'il y a eu en automne un grand nombre de dysenteries, la fièvre qui règne cette année-là approche beaucoup de leur caractère, à l'exception de ce que la dysenterie évacue par les selles la cause morbifique, et de quelques autres symptômes dépendans de celui-ci. La manière toute semblable dont commencent les deux maladies, les aphtes et les autres symptômes qui leur sont communs, montrent la vérité de ma proposition. En effet, la dysenterie dont il s'agit n'est autre chose que cette fièvre même, avec cette seule différence, qu'elle se porte en dedans, et va se jeter sur les intestins, par lesquels elle s'ouvre une voie critique.

Et de la dysenterie.

17. La maladie épidémique principale qui, comme un torrent débordé, ravageait tout vers l'équinoxe d'automne, se renferme dans ses bornes

La maladie épidémique dominante est affaiblie par l'hiver.

Section I.

dès que le froid de l'hiver commence à se faire sentir. Au contraire les maladies épidémiques, moins considérables que la première, augmentent alors et prennent le dessus, jusqu'à ce que cette maladie dominante les affaiblisse de nouveau, et les fasse disparaître.

Toutes les épidémies d'une même constitution sont produites par une cause commune.

18. Enfin toutes les fois qu'une constitution produit diverses espèces de maladies épidémiques, elles sont toutes d'un genre différent de celles qui, ayant absolument le même nom, sont néanmoins produites par une autre constitution. Or, en quelque nombre que soient ces espèces particulières qui attaquent sous une même constitution, elles ont toutes la même cause, savoir, une certaine disposition de l'air, et par conséquent, quelque différentes qu'elles soient entre elles par rapport à leur type et à leur forme spécifique, la constitution, qui est commune à toutes, dispose de telle façon la matière de chacune, que les principaux symptômes, qui ne regardent point la manière particulière de l'évacuation, sont semblables en toutes les espèces de ces fièvres. Elles ont encore cela de commun, qu'elles augmentent ou diminuent leur violence toutes en même temps. Il faut remarquer de plus, que dans les années où elles règnent en même temps, elles commencent toutes de même, et avec les mêmes symptômes.

D'où il faut déduire les causes des fièvres.

19. On voit par-là combien la méthode que la nature emploie dans la production des maladies, est subtile et variée. Je ne sache personne jusqu'à présent qui l'ait observée comme l'importance de la chose le mériterait. Le peu que nous avons dit sur cette matière, prouve entièrement que puisque les différences spécifiques

des maladies épidémiques, et particulièrement des fièvres, dépendent de la secrète constitution de l'air (1), il n'y a pas de raison de vouloir attribuer la production des diverses fièvres à une cause morbifique amassée dans le corps humain. Car c'est une chose évidente que tout homme, fût-il de la plus forte santé du monde, qui ira en des endroits où règne une fièvre épidémique, en sera attaqué au bout de quelques jours. Or, il n'est presque pas croyable que l'air ait produit en si peu de temps une altération manifeste dans les humeurs de cet homme (2).

---

(1) Il semble que par un nombre d'expériences exactes, on pourrait venir à bout de découvrir ce que c'est que les qualités secrètes de l'air dont parle si souvent notre Auteur, et les rendre sensibles. Et si par ce moyen il était possible d'acquérir une connaissance passable des écoulemens, des sels, et des autres matières hétérogènes dont l'air se trouve rempli en différens temps et en différens pays, cela pourrait donner une connaissance presque entière de la nature de toutes les maladies épidémiques qui peuvent arriver à l'avenir, pourvu qu'en même temps on fît une attention convenable à l'âge, au sexe, au tempérament, à la manière de vivre, etc. du malade; et toutes ces circonstances étant soigneusement examinées et comparées ensemble, pourraient probablement conduire à des méthodes curatives rationnelles qui seraient fixes et sûres.

L'exécution d'un tel dessein par la voie des expériences, et non par des conjectures ou des hypothèses, est assurément digne de l'attention de tous ceux qui ont le loisir et l'habileté nécessaire pour l'entreprendre. Une histoire de cette sorte un peu complète, serait très-avantageuse au genre humain. L'illustre Boyle a beaucoup avancé l'ouvrage, et a établi des méthodes que l'on pourrait suivre pour réussir. Voyez l'*Abrégé de ses œuvres, par le Docteur* Shaw, *en* 3 *vol. in-4.º* Arbuthnot, *des effets* de *l'air;* Hales, *expériences statiques; et* Huxham, *de aere et morb. epid.*

(2) Il n'est pas impossible que des personnes qui semblent jouir d'une parfaite santé, aient dans leurs humeurs des principes morbifiques actuellement existans, mais sans action et comme endormis. Dans ce cas là on ne saurait dire que la maladie est produite, mais seulement qu'elle est mise en action par la constitution secrète de l'air. Cela ne se vérifie-t-il pas dans beaucoup de gens qui sont attaqués de la petite-vérole, etc.; et la chose étant ainsi, la matière morbifique amassée dans le corps, en quelque petite quantité que ce soit, peut quelquefois contribuer principalement à la production d'une maladie particulière qui en dépend, contre ce qu'avance notre Auteur. Mais soit que la maladie vienne de quelque matière hétérogène, ou de quelque altération des humeurs, notre Auteur juge

SECTION I.

Difficulté d'établir une méthode générale de cure.

20. Il n'est pas moins difficile d'établir, pour la guérison de ces sortes de fièvres, des règles générales et fixes, dont on ne puisse en aucune façon s'écarter. Ainsi dans une si grande obscurité, la méthode que je suis, principalement lorsqu'il commence à paraître de nouvelles fièvres, est de temporiser d'abord, et d'aller bride en main, sur-tout quand il s'agit d'employer les grands remèdes. Pendant ce temps-là, j'examine soigneusement quelle est la nature et le caractère de ces maladies, quelles choses sont bonnes ou nuisibles aux malades, afin de rejeter les unes et d'employer les autres (1).

Difficulté de ranger par classes les maladies épidémiques.

21. En un mot, comme c'est un ouvrage très-long et très-difficile de ranger par classes toutes les espèces des maladies épidémiques suivant leurs divers phénomènes, de développer les caractères propres de chacune, et de marquer le traitement qui convient à chacune en particulier, et comme d'ailleurs elles n'arrivent pas régulièrement au bout d'un certain nombre d'années, du moins que l'on connaisse, la vie d'un Médecin ne suffit peut-être pas pour assembler sur cette matière une quantité raisonnable d'observations. Voilà un grand travail; c'est néanmoins ce qu'il faut faire avant qu'on puisse dire avoir fait quelque chose d'important pour la connaissance et la guérison de ces maladies.

---

que les indications curatives sont les mêmes dans les deux cas. C'est pourquoi cette matière ne paraît pas d'une assez grande conséquence pour mériter une dispute sérieuse.

(1) En faisant une attention convenable à la température manifeste de l'air qui régnait précédemment et qui règne alors, à la manière de vivre, au tempérament et au sexe du malade, et en même temps aux premiers symptômes d'une maladie épidémique, le Médecin pourrait peut-être procéder dans la méthode curative avec plus de sûreté que ne croit notre Auteur.

Chap. II.

Leur description les fera distinguer.

22. Mais enfin quelle méthode suivrons-nous en décrivant les diverses épidémies, non seulement celles qui arrivent fortuitement, du moins à ce qu'il nous semble, mais encore celles qui, durant l'espace d'une ou plusieurs années sont d'un même genre, et dans une autre année sont d'un genre différent les unes des autres? La méthode qui m'a toujours paru la plus commode pour cela, est de suivre l'ordre des années pendant lesquelles les maladies ont régné successivement. Cest ce que je vais tâcher d'exécuter de mon mieux, en donnant, sur les observations les plus exactes que j'ai pu faire, l'histoire et la curation des épidémies qui ont régné durant quinze ans, savoir, depuis 1661 jusqu'en 1676.

Il me paraît absolument impossible de déterminer précisément leurs causes, soit qu'elles viennent des qualités manifestes de l'air, ou d'une intempérie particulière du sang et des humeurs qu'aurait produit une secrète influence de l'air. Il n'est pas moins impossible de faire connaître les espèces des différentes maladies épidémiques qui viennent des altérations spécifiques de l'air; quoique la chose paraisse facile à ceux qui attachent les noms des fièvres à des idées qu'ils fondent mal à propos sur les altérations qui peuvent arriver au sang et aux humeurs par une dégénération des principes.

Ce n'est pas-là suivre la nature, qui est toujours un si bon guide, c'est se livrer à la passion des conjectures; et dans ce cas, on fera autant de différentes espèces de maladies qu'il plaira d'en inventer. D'un autre côté, c'est se donner une liberté qu'on n'accorderait pas facilement à un Botaniste, à qui on demande le té-

moignage des sens dans la description qu'il donne des plantes, et non pas des raisonnemens, quelque ingénieux et vraissemblables qu'ils puissent être.

23. Au reste, je ne me flatte pas, en publiant cet ouvrage sur les maladies épidémiques, de donner quelque chose d'achevé, encore moins voudrais-je garantir que les épidémies qui ont régné successivement durant les années que j'ai marquées ci-devant, reviendront toujours à l'avenir dans le même ordre. Tout mon dessein est de raconter, d'après mes observations, comment les choses se sont passées dans ces quartiers-ci et dans cette ville, afin de contribuer de quelque chose à commencer un corps de maladies épidémiques, lequel étant achevé par ceux qui viendront après moi, sera, à mon avis, d'une très-grande utilité au genre humain (1).

---

(1) Ce second chapitre contient plusieurs choses qui semblent plutôt avancées en faveur d'une hypothèse, que fondées sur l'expérience. Il est certain que plusieurs maladies aiguës sont épidémiques, et il ne l'est pas moins, que plusieurs maladies épidémiques qui portent le même nom, sont de différente nature. Mais on n'a pas encore prouvé que les qualités sensibles de l'air n'influent pas considérablement sur les maladies épidémiques, et cela faute d'observations suffisantes. Au contraire, les observations faites jusqu'ici favorisent beaucoup le sentiment opposé. En effet, si on considère les grandes altérations qui arrivent souvent à l'air, à l'égard de sa pesanteur, de son élasticité, de sa chaleur, de sa froideur, de sa sécheresse et de son humidité, et la diversité infinie des matières qu'il contient, et qui varient continuellement, on conclura sans doute que les différentes maladies épidémiques qui surviennnent en même temps, doivent nécessairement être plus ou moins violentes et dangereuses, suivant que la constitution dominante de l'air est plus ou moins capable de les favoriser, et cela semble être pleinement confirmé par les dernières observations. Mais quelle que soit la cause d'une maladie épidemique, toujours est-il vrai que la meilleure manière de la traiter est de se régler sur les symptômes comparés avec l'âge, le tempérament, etc., du malade, et non pas qu'une maladie qui est entièrement la même, demande un traitement différent dans les différentes constitutions de l'air, comme notre Auteur l'insinue; car si la maladie n'est pas entièrement la

CHAPITRE III.

Constitution épidémique des années 1661, 62, 63, 64 *à Londres.*

Description de la fièvre tierce de cette constitution.

1. L'an 1661, les fièvres intermittentes d'automne qui avaient déjà régné auparavant depuis quelques années, reprirent de nouvelles forces au commencement du mois de Juillet, surtout la fièvre tierce d'un mauvais caractère; elles allèrent ensuite chaque jour en augmentant, et se firent sentir avec le plus de violence au mois d'Août. Dans plusieurs endroits elles attaquèrent des familles presqu'entières, et emportèrent une infinité de gens. Puis elles diminuèrent insensiblement; et le froid de l'hiver étant survenu, elles cessèrent tout-à-fait, n'ayant même attaqué que très peu de monde dans le mois d'Octobre. Voici principalement en quoi les symptômes des fièvres tierces dont il s'agit étaient différens de ceux des tierces intermittentes des autres années: l'accès était plus violent, la langue plus noire et plus sèche, l'intermission moins marquée, la perte des forces et de l'appétit plus grande, et plus de pente à un double accès; enfin tous les accidens étaient plus cruels, et la maladie plus funeste que ne sont ordinairement les fièvres intermittentes.

même, il n'est pas étonnant qu'elle demande un traitement différent. Voyez Witringham, *Commentarium nosologicum*, Huxham *de aere et morb. epid.* et les Ouvrages de notre Auteur de l'édition de Genève, in-4.°, à laquelle sont ajoutés plusieurs Traités sur différentes maladies épidémiques, et différentes constitutions de l'air, par divers Auteurs.

SECTION I.

Quand elle attaquait des personnes avancées en âge, ou des cachectiques qui avaient été affaiblis par la saignée, ou par quelqu'autre évacuation, elle durait deux ou trois mois.

Elle fut suivie d'une fièvre continue.

2. Les fièvres quartes, quoique plus rares, accompagnaient celles que nous venons de décrire: mais les unes et les autres disparurent au commencement de l'hiver, et n'attaquèrent plus personne.

Elles furent suivies d'une fièvre continue, laquelle ne différait des intermittentes d'automne, qu'en ce que ces dernières avaient des intermissions, et que la fièvre continue n'en avait point; car toutes deux commençaient de la même façon: les malades qui en étaient attaqués violemment, avaient des envies de vomir, étaient altérés; les parties extérieures étaient sèches, la langue noire; et vers la fin de la maladie il se faisait en très-peu de temps, par les sueurs, une évacuation critique de la matière morbifique.

Celle-ci ressemblait aux intermittentes précédentes.

3. Ce qui faisait bien voir que cette fièvre continue était de la nature des intermittentes d'automne, c'est qu'elle paraissait très-rarement au commencement de l'année. Ainsi elle était comme un racourci des fièvres intermittentes; et au contraire chaque accès des intermittentes me semblait être un raccourci de cette continue. Par conséquent la principale différence consistait en ce que les fièvres continues allaient toujours d'un pas égal, sans cesser, ni revenir périodiquement; au lieu que les intermittentes cessaient et revenaient à diverses fois.

Une seule espèce de fièvre continue depuis 1661 jusqu'en 1665.

4. Je ne saurais dire combien de temps cette fièvre continue avait déjà régné, parce que je m'étais contenté jusqu'alors de faire attention

aux symptômes généraux des fièvres, n'ayant pas encore pris garde qu'on pouvait les distinguer suivant les différentes constitutions des années, ou suivant les différentes saisons de la même année. Ce que je sais au moins, c'est qu'il n'y eut qu'une seule espèce de fièvre continue jusqu'en l'année 1665, et que les intermittentes d'automne qui étaient fréquentes jusqu'à cette année-là, furent ensuite très-rares.

Ordre des maladies épidémiques de cette constitution.

5. La fièvre tierce qui, en 1661, avait fait des ravages infinis, se ralentit l'année d'après; et dans les automnes suivantes les fièvres quartes dominèrent sur les autres maladies épidémiques, la constitution de l'air étant toujours la même. Comme les fièvres quartes diminuaient toujours après l'automne, la fièvre continue qui, durant toute cette saison, avait été rare, se déchaînait avec fureur jusqu'au printemps. Alors venaient les fièvres intermittentes du printemps, lesquelles cessaient au commencement du mois de Mai. Ensuite il y avait par-ci par-là de petites-véroles, qui disparaissaient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'est-à-dire de la fièvre continue et des fièvres quartes. Voilà l'ordre que gardaient les maladies épidémiques, qui se succédèrent les unes aux autres durant toute cette constitution de l'air. Je vais parler de leurs différentes espèces, et nommément de la fièvre continue, et des fièvres intermittentes, soit de printemps, soit d'automne, qui ont régné dans cette constitution plus que dans les autres.

La fièvre continue était la principale.

6. Je commencerai par la fièvre continue, elle me semble être la plus considérable de toutes les autres fièvres, d'autant que dans cette fièvre, plus que dans toutes les autres, la nature opère d'une manière égale et uniforme la coction de

SECTION I.

la matière morbifique, et l'évacue ensuite au bout d'un certain temps. De plus, comme les constitutions annuelles qui produisent les fièvres intermittentes d'automne ont coutume de revenir beaucoup plus souvent que celles qui produisent les autres maladies épidémiques, il s'ensuit nécessairement que la fièvre continue dont elles sont accompagnées, est aussi plus fréquente.

Ses symptômes.

7. Outre les symptômes qui accompagnaient les autres fièvres, cette continue avait encore les suivans : le malade était le plus souvent comme un homme qui va rendre l'ame, il se trouvait tout d'un coup sans forces, il avait des envies de vomir, sa langue était sèche et noire, et sa peau sèche. L'urine dans tous les malades était épaisse ou limpide ; deux états qui marquaient également la crudité. Dans le déclin de la maladie, il survenait un flux de ventre, à moins que le Médecin n'y eût mis obstacle dès le commencement, et la maladie n'en devenait que plus longue et plus opiniâtre. D'elle-même elle ne durait guère au-delà de quatorze ou de vingt et un jours (1) ; et alors elle se terminait par une sueur, ou plutôt par une douce moiteur. Les urines donnaient le plus souvent dans ce temps-là, et non auparavant, des signes de coction.

8. Il survenait d'autres symptômes lorsque la maladie n'était pas bien traitée. Mais on connaîtra mieux ces symptômes et toute la nature de la maladie, par la méthode de la traiter dont je me

(1) Est-ce une chose démontrée par l'expérience, que toute fièvre qui n'arrive pas à la crise en quatorze jours, dure volontiers jusqu'au vingt et un ? Ou cette idée, comme quelques autres de même espèce, n'est-elle point prise des Anciens ? et ne l'ont-ils point eue, en conséquence d'une certaine harmonie qu'ils ont imaginée entre les nombres et la durée des fièvres ?

suis servi autrefois, et dont je vais mettre ici ce qui fait à mon sujet, selon que je l'ai publié il y a déjà long-temps : car alors je ne savais point encore qu'il y eût dans la nature quelqu'autre espece de fievre.

CHAPITRE IV.

Fièvre continue des années 1661, 62, 63, 64.

Cause finale du mouvement du sang dans cette fièvre.

1. Je remarque en premier lieu, que le mouvement irrégulier du sang, qui est la cause de cette fièvre, ou qui l'accompagne, est excité par la nature, soit pour séparer du sang une matiere hétérogène et nuisible qu'il renferme, soit pour donner au sang quelque nouvelle disposition.

Le terme de *mouvement* préféré à celui de *fermentation* ou d'*ébullition*.

2. Le terme général de *mouvement* me plaît davantage en cette matière, que celui de *fermentation*, ou d'*ébullition*, parce qu'il ôte toute occasion de chicaner sur les mots; ce que les deux derniers ne feraient peut-être pas si bien : car quoiqu'on puisse leur donner un bon sens, il y a néanmoins des gens qui les trouvent durs et peu convenables. Le mouvement du sang dans les fièvres imite, à la vérité, tantôt la fermentation, tantôt l'ébullition des liqueurs végétales. Malgré cela bien des gens croient qu'il en diffère en plusieurs manières. Prenons un ou deux exemples touchant la *fermentation*. Premièrement, les liqueurs qui fermentent acquièrent une nature vineuse, en sorte qu'on en retire par la distillation un esprit ardent, et qu'elles se changent aisément en vinaigre, qui est une liqueur très-acide, et qui donne par la distillation un esprit acide. Mais suivant ceux dont nous parlons, on

SECTION I.

n'a jamais observé dans le sang de changement pareil.

Ensuite ils font remarquer que dans les liqueurs vineuses la fermentation et la dépuration se font en même temps, et vont d'un pas égal ; au lieu que la dépuration du sang dans les fièvres n'arrive qu'après son effervescence : ce qu'on voit clairement, disent-ils, dans un accès de fièvre qui se termine par les sueurs.

Le terme d'*ébullition* estimé très-impropre.

3. Quant à l'*ébullition*, ils trouvent que cette dénomination convient encore moins, et qu'elle est contraire à l'expérience dans plusieurs cas où l'effervescence du sang n'est pas assez considérable pour mériter le nom d'*ébullition.*

Quoiqu'il en soit, je ne veux point entrer dans de semblables disputes ; et comme les termes de *fermentation* et d'*ébullition* sont fort en usage chez les Médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en servir quelquefois, pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité.

Toutes les fièvres qui sont accompagnées d'éruptions, montrent que le mouvement fébrile n'est excité par la nature dans le sang, que pour en séparer une matière hétérogène et nuisible. Car dans ces sortes de fièvres, il se jette sur la peau, au moyen de cette ébullition du sang, un récrément de mauvaise qualité qui y était retenu (1).

4. Il me paraît aussi que le mouvement fébrile

---

(1) Dans les fièvres accompagnées d'éruptions, les désordres du pouls cessent entièrement, ou diminuent beaucoup lorsque l'éruption s'est faite aisément ; et dans la petite-vérole, la matière que contiennent les pustules devient contagieuse au bout d'un certain temps. Ainsi il y a lieu de croire que c'est originairement la matière morbifique qui, tandis qu'elle circulait avec le sang, y causait cette grande agitation, conformément à l'idée de notre Auteur.

du sang ne tend assez souvent à autre chose, qu'à procurer à ce liquide un nouvel état et une nouvelle disposition, et qu'un homme dont le sang est pur et fort bon, peut avoir la fièvre. En effet, on sait par de fréquentes observations, qu'elle survient à des corps d'ailleurs fort sains, en qui il n'y a aucune disposition morbifique, soit du côté de la pléthore, soit du côté de la cacochymie, et en qui la fièvre ne saurait être occasionée par aucun mauvais air. Ces gens-là néanmoins en sont quelquefois attaqués lorsqu'il est arrivé quelque changement considérable dans l'air, la nourriture et les autres choses non naturelles, parce qu'alors leur sang travaille à acquérir un nouvel état et une nouvelle disposition qui soient conformes au changement d'air ou de nourriture ; mais cette fièvre ne vient nullement d'une irritation causée par des particules vicieuses qu'on supposerait séjourner dans le sang (1).

Je ne doute pas néanmoins que la matière qui a coutume de se séparer du sang après le mouvement que la fièvre y a excité, ne soit vicieuse, quoiqu'auparavant le sang fût louable. Cela ne

(1) On ne voit pas pourquoi le régime, l'air, etc., ne pourraient pas avoir déjà altéré le sang, avant que la fièvre commence. Il y a en tout ceci trop de spéculation sur les causes, avec lesquelles, et sur-tout avec les finales, la pratique n'a presque rien de commun. La théorie qui, en se perfectionnant, nous développe les causes, nous découvrira apparemment aussi l'usage qu'on en doit faire ; mais nous sommes encore bien loin de là. Le plus grand éloge qu'on puisse donner à celle de notre Auteur, c'est qu'elle paraît avoir été formée sur sa pratique, et y tendre entièrement. Au reste, la théorie n'est le plus souvent qu'une manière probable de raisonner et d'amuser une imagination inquiète qui voudrait qu'on lui fît toucher au doigt la manière dont les causes produisent leurs effets. Beaucoup de gens exigent trop des Médecins, en leur demandant des explications des choses ; mais souvent aussi ils se contentent de trop peu. Une métaphore frappante, un ingénieux contraste de mots, c'en est assez pour les satisfaire.

SECTION I.

doit pas surprendre davantage, que la corruption et la puanteur que contractent certaines portions des alimens, après qu'elles ont subi une altération considérable dans le corps, et qu'elles se sont séparées des autres (1).

Il faut contenir le mouvement du sang dans de justes bornes.

5. En second lieu, je pense que la véritable indication qu'on doit remplir dans cette maladie, est de contenir le mouvement du sang dans des bornes proportionnées au dessein de la nature ; de telle manière que d'un côté ce mouvement ne soit pas trop grand, ce qui produirait des symptômes dangereux ; et que d'un autre côté il ne soit pas trop faible, ce qui empêcherait l'évacuation de la matière morbifique, et rendrait inutiles les efforts que fait le sang pour acquérir un nouvel état. Ainsi, soit que la fièvre ait pour cause une matière étrangère qui irrite les fibres, ou le sang qui tend à quelque changement, l'indication est toujours la même. Ces principes étant établis, voici comment je traite la maladie (2).

Cas où la saignée est nuisible.

6. Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est faible (3), comme il est ordinairement dans

(1) Tout cela a besoin d'être vérifié par l'expérience, indépendamment de l'analogie.

(2) La pratique, comme on voit ici, doit être réglée sur le degré de mouvement du sang ; et le mouvement du sang, comme on verra bientôt, doit être réglé sur les symptômes. Mais pourquoi ne pas régler tout de suite la pratique sur les symptômes, sans s'amuser à une hypothèse si difficile à expliquer et à établir ? Ceci doit être un bon avertissement à tous les Médecins de se tenir sur leurs gardes, puisqu'un si excellent Praticien, et si ennemi de la spéculation, n'a pu s'empêcher de mêler dans sa pratique une hypothèse qui est plutôt une description figurée, qu'un détail réel des mouvemens qu'il attribue à la nature, sans le prouver par aucune autorité solide et tirée des faits.

(3) Qu'est-ce que la faiblesse du sang ? et par quel signe sensible la reconnaître ? Est-ce par le peu de sédiment ? Quoiqu'il en soit, il fallait exprimer nommément en quoi elle consiste, et en donner la raison, ou du moins en appeler à l'expérience.

les enfans, ou n'a pas une suffisante quantité d'esprits (1), comme dans les vieillards (2), et même dans les jeunes gens qui ont été long-temps malades, je m'abstiens de la saignée : car si je l'ordonnais en pareil cas, le sang qui est déjà trop faible, sans être diminué, ne pourrait absolument point se dépurer ; d'où s'en suivrait la corruption de toute la masse, et peut-être même la mort du malade : comme lorsque la fermentation du vin ou de la bière vient à être arrêtée mal à propos, ces liqueurs prennent ordinairement une mauvaise qualité. En effet la nature ne peut plus supporter la présence des particules qu'elle a une fois commencé d'évacuer, et qui, quoiqu'elles fussent pures, tandis qu'elles étaient distribuées également dans la masse du sang, sont devenues capables de se pourrir, et de corrompre les autres humeurs.

Chap. IV.

Je sais qu'il se trouve des malades qui, après avoir été épuisés par des saignées faites mal à propos, guérissent quelquefois par un usage convenable des cordiaux, et qu'on peut remettre le sang en état de se dépurer. Mais il valait mieux ne pas faire le mal, que d'être obligé à le guérir.

7. Au contraire lorsque j'ai à traiter des malades dont le sang est spiritueux, comme il est d'ordi- *Cas où elle est utile.*

(1) Voilà encore une chose qui, à ce que je crois, ne pourra jamais être rendue sensible.

(2) Les gens âgés soutiennent souvent mieux la saignée que les autres. Cependant la doctrine-pratique qu'enseigne ici notre Auteur, est fort bonne ; mais il eût mieux fait de la fonder sur l'expérience, ou moins sur des raisonnemens sensibles qui en résultent immédiatement. Ainsi dans les enfans et dans les personnes épuisées par une maladie précédente, la partie rouge du sang est en moindre quantité, à proportion, de celle des autres fluides, que dans les gens robustes et d'un âge fait, et leurs vaisseaux relâchés ne compriment pas si fortement les liqueurs, et ne les changent pas si promptement en la partie rouge du sang ; c'est pourquoi ils ne supportent pas si bien la saignée.

SECTION I.

naire dans les jeunes gens vigoureux et d'un tempérament sanguin, je commence par la saignée; car, excepté les cas dont je parlerai plus bas, on ne peut l'omettre ici sans danger: autrement l'ébullition excessive du sang pourrait causer des phrénésies, des pleurésies, et autres inflammations de cette sorte; et de plus, sa trop grande abondance se ferait obstacle à elle-même, et empêcherait entièrement la circulation (1).

Quelle quantité de sang il faut tirer.

8. Je fais tirer la quantité de sang que je juge nécessaire pour garantir le malade des accidens que j'ai dit pouvoir être causés par le mouvement immodéré de ce liquide (2); ensuite je gouverne et je modère son effervescence, en réitérant ou en omettant la saignée, en faisant usage ou en m'abstenant des cordiaux, enfin en lâchant ou en resserant le ventre, suivant que je vois ce mouvement augmenter ou diminuer.

En quel cas le vomissement est nécessaire, ou ne l'est pas.

9. Après la saignée, quand elle me paraît nécessaire dans les cas mentionnés ci-devant, je m'informe soigneusement si le malade n'a point vomi, ou n'a point eu des envies de vomir, au commencement de la fièvre. Si je trouve qu'oui, je ne manque pas alors d'ordonner un émétique, à moins que le malade ne soit trop jeune, ou trop faible pour cela. Il est tellement nécessaire de donner un émétique, lorsqu'il y a eu d'abord des envies de vomir, que si on n'évacue pas l'hu-

(1) Il eût fallu certainement décrire d'abord la maladie qui doit être traitée, et cela en donnant un détail exact des symptômes. Il est vrai qu'une personne d'un tempérament vigoureux ne peut guère avoir la fièvre sans qu'il soit besoin de saignée; mais le dénombrement des symptômes précédens et actuels aurait éclairci et confirmé admirablement cette doctrine, comme on voit par le petit nombre des symptômes conséquens qui sont rapportés.

(2) Il aurait été nécessaire de spécifier en particulier en quoi consiste ce mouvement immodéré.

meur qui les cause, elle sera la source de mille accidens fâcheux qui, durant tous le traitement, embarrasseront extrêmement le Médecin, et mettront le malade en grand danger.

Diarrhée quand on n'a pas fait vomir.

Un des principaux et des plus ordinaires de ces accidens, c'est la diarrhée qui survient après la fièvre, lorsqu'on a manqué de donner à temps les vomitifs; car dans le progrès de la fièvre, l'humeur âcre et nuisible qui séjourne dans l'estomac, étant un peu digérée par la nature, et continuellement poussée dans les intestins, elle les ronge de telle sorte qu'il s'ensuit nécessairement un cours de ventre (1). J'ai observé néanmoins dans les fièvres inflammatoires, qu'on regarde ordinairement comme malignes, que lorsqu'on a manqué de donner un vomitif, quoiqu'il y eût au commencement des envies de vomir, la diarrhée ne survient pas toujours comme dans la fièvre dont il s'agit maintenant. Mais nous traiterons cet article plus au long dans la suite (2).

Elle ne survient pas toujours dans les fièvres malignes.

Danger de cette diarrhée.

10. Le danger de cette diarrhée consiste en ce qu'elle augmente la faiblesse du malade déjà affaibli par la maladie ; et ce qui est encore pis, c'est qu'elle empêche entièrement la dépuration critique du sang, laquelle devait se faire dans le déclin du jour.

Elle s'arrête ordinairement par un vomitif.

11. Or, pour s'assurer que l'humeur nuisible qui séjourne dans l'estomac, produit cette diarrhée quand on ne l'évacue pas par le vomissement, il n'y a qu'à examiner ce qui s'est passé, et on trouvera presque toujours que les malades, en qui la diarrhée accompagne la fièvre, ont eu des

(1) C'est assurément une raison suffisante pour donner un vomitif; mais elle est du moins aussi forte pour donner un purgatif.

(1) Voyez plus bas, num. 11, 50, 51.

Section I.

envies de vomir au commencement de la maladie, et qu'on ne leur a point donné de vomitif (1). On trouvera aussi que nonobstant que les envies de vomir soient passées depuis long-temps, la diarrhée cessera pour l'ordinaire dès qu'on aura donné un vomitif, pourvu que le malade puisse le soutenir. J'ai souvent observé que quand le cours de ventre a une fois commencé, les astringens internes ou externes servent de peu ou de rien du tout pour l'arrêter (2).

Et non par les astringens.

12. Voici le vomitif dont je me servais ordinairement.

Potion vomitive.

Prenez infusion de safran des métaux, six gros;

Oxymel scillitique et syrop de scabieuse composé, de chacun demi once.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion émétique.

Émétiques antimoniaux demandent une boisson copieuse.

Je faisais prendre cette potion l'après-midi, deux heures après un dîner léger; et pour aider l'effet du remède, je recommandais de tenir prêtes trois ou quatre pintes de petit lait (3), pour en donner à boire un coup au malade chaque fois qu'il vomirait, ou qu'il irait au bassin. C'est le moyen de prévenir les tranchées et les efforts inutiles, et de faciliter le vomissement (4); car ces sortes d'émétiques sont dangereux, si l'on manque d'y joindre une boisson copieuse.

---

(1) C'est ici un exemple d'un raisonnement pratique.

(2) Cela est confirmé par l'expérience.

(3) L'Auteur dit du *posset*, qui est un certain breuvage, dont on fait grand usage en Angleterre, par rapport à la Médecine. Ce n'est proprement que du petit-lait fait avec l'aile ou bière douce. En France, on se sert ordinairement d'eau tiède en pareil cas.

(4) On doit donner sans délai un vomitif. Une pinte d'eau de gruau, de petit-lait, ou de quelque autre boisson semblable, étant bue un peu avant que de prendre le vomitif, rendra, en quelque temps que ce soit, son opération plus douce que ne pourrait faire un dîner léger.

13. En examinant avec soin la matière que les malades avaient rendue par le vomissement, et voyant qu'elle n'était ni en fort grande quantité, ni de fort mauvaise qualité, j'ai souvent été surpris pourquoi les malades recevaient tant de soulagement de cette évacuation : en effet, dès qu'ils avaient vomi, on voyait diminuer et même cesser les symptômes cruels qui les tourmentaient, et qui épouvantaient les assistans, comme les nausées, les inquiétudes, les agitations, la difficulté de respirer, la noirceur de la langue, etc. Et le reste de la maladie se passait doucement (1).

Chap. IV. Utilité du vomissement.

14. Si l'état du malade exige qu'on emploie la saignée et l'émétique, il sera à propos de commencer par la saignée avant que de donner l'émétique ; car lorsque les vaisseaux sanguins sont trop pleins, il est dangereux que, par les violens efforts que le malade fera pour vomir, il ne se rompe quelques vaisseaux du poumon ; ou que le sang se portant avec impétuosité au cerveau, et venant à s'épancher dans ce viscère, ne cause par ce moyen une apoplexie mortelle. Je pour-

Commencer par la saignée si elle est nécessaire.

(1) La difficulté que trouve ici notre Auteur à rendre raison du soulagement que procurait un vomitif, paraît venir, ou de ce qu'il ne connaissait pas, ou de ce qu'il ne considérait pas assez les bons effets que produit le vomissement au-delà des premières voies, par l'ébranlement considérable qu'il donne à toutes les parties. Quant à la petite quantité de matière que faisait rendre le vomitif, cela arrive presque toujours lorsque l'estomac n'est pas surchargé auparavant d'alimens solides ou liquides. Peut-être que les maladies aiguës sont moins causées par la trop grande quantité des humeurs, que par quelque qualité mauvaise que leur communique une portion infiniment petite de matière morbifique d'une certaine espèce, comme il est manifeste dans plusieurs maladies épidémiques. Aussi notre Auteur assure, et une expérience journalière le confirme, que des gens qui paraissent être en bonne santé, se trouvent quelquefois attaqués de maladie, suivant que les qualités cachées ou sensibles de l'air sont capables de corrompre les fluides, et suivant que ceux-ci de leur côté sont disposés à recevoir l'infection. Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 2, *num.* 19, et *Chap.* 3, *art.* 4.

SECTION I.

rais rapporter de tristes exemples de cette vérité; mais je me contenterai d'avertir qu'il faut user de beaucoup de précaution dans cette matière (1).

Quand est-ce qu'il faut donner le vomitif.

15. Si l'on demande en quel temps de la fièvre il faut donner le vomitif, je réponds que si j'étais le maître, je voudrais le donner tout au commencement, car par ce moyen on garantira le malade des symptômes affreux que cause l'amas des humeurs qui séjournent dans l'estomac et dans les endroits voisins; peut-être même qu'on coupera pied à une maladie qui autrement sera longue et dangereuse, étant entretenue par ces humeurs qui, pénétrant dans les veines lactées, se mêleront avec la masse du sang, ou qui, devenue plus nuisibles par leur séjour, communiqueront au sang une qualité pernicieuse.

Vomissement ne doit pas être arrêté mal à propos dans le choléra-morbus.

C'est de quoi le choléra-morbus nous fournit un exemple bien sensible; car il arrive quelquefois dans cette maladie, qu'en arrêtant mal à propos le vomissement, soit par l'opium, soit par des astringens, on cause une foule d'accidens qui ne sont pas moins dangereux. Les humeurs âcres et corrompues qu'il fallait laisser sortir étant repoussées au dedans par ce moyen, agissent sur le sang, et allument une fièvre qui est ordinairement d'un mauvais caractère, et accompagnée de fâcheux symptômes, et qu'on ne saurait presque guérir qu'en donnant un émétique, quoique le malade n'ait plus d'envies de vomir.

16. Si le Médecin étant appelé trop tard, comme il arrive souvent, ne peut donner l'émétique dès le commencement de la fièvre, je conseille de

(1) Cet avertissement est extrêmement utile, et paraît venir de l'observation, d'où tous les raisonnemens en Médecine doivent être tirés, pour être véritablement utiles.

le donner en quelque temps de la maladie que ce soit, pourvu que le malade ait encore la force de le soutenir (1); moi-même je n'ai pas fait difficulté de le donner le douzième jour de la fièvre, lorsque le malade n'avait plus d'envie de vomir, et je m'en suis bien trouvé, car par ce moyen j'ai arrêté le cours de ventre qui empêchait la dépuration du sang; et je ne ferais aucune difficulté de le donner encore plus tard, si les forces du malade le permettaient (2). Chap. IV.

17. Après le vomissement, j'ai toujours soin le soir d'appaiser le tumulte que l'émétique a excité dans les humeurs, et de procurer du repos. Dans cette vue j'ordonne, pour le commencement de la nuit, ou l'heure du sommeil, une potion calmante. Par exemple: Il faut donner le soir un calmant.

Potion calmante.

Prenez eau de coquelicot, deux onces;
Eau admirable (3), deux gros;
Syrops de pavot blanc et de pavot rouge, de chacun demi-once.
Mêlez tout cela ensemble pour une potion (4).

18. Mais si à raison de la grande quantité de Excellence du diascordium.

---

(1) Supposé aussi que quelque symptôme particulier le demande, comme la suite le fait voir.

(2) Voyez ci-dessus, num. 13.

(3) C'est une eau cordiale en usage en Angleterre. Voici celle de la Pharmacopée d'Edimbourg. Prenez petit cardamome, clous de girofle, cubèbes, galanga, macis, muscade et gingembre, de chacun un gros; écorce jaune de citron et cannelle, de chacun trois gros; feuilles de mélisse, trois onces. Pilez tout cela ensemble; mettez-le en digestion dans trois chopines d'eau-de-vie de France, et tirez la même quantité de liqueur par la distillation.

(4) Le calmant qui est ici ordonné, est très-doux; mais les raisons que l'Auteur allègue pour l'ordonner ne sont pas fort satisfaisantes, et l'expérience nous apprend que les narcotiques sont ordinairement pernicieux dans les fièvres. La plupart de ceux qui ont la fièvre dorment d'eux-mêmes après qu'ils ont été suffisamment évacués par la saignée, le vomissement, la purgation, ou les vésicatoires; et sans ces secours, les narcotiques sont souvent infructueux.

Section I.

sang qu'on aura tirée au malade pendant le traitement, ou de la quantité de matière qu'il aura rendue par l'effet du vomitif, ou à raison des fréquentes agitations qu'il a souffertes, ou de la cessation entière ou presque entière de la fièvre, il n'y a plus lieu de craindre que l'on mette le sang dans une trop grande effervescence, alors, au lieu de la potion marquée ci-devant, j'ordonne hardiment une dose assez considérable de diascordium, ou seul, ou joint à une eau cordiale. Le diascordium est un excellent remède, pourvu qu'on en donne une quantité suffisante. (1).

Vin émétique dangereux pour les enfans.

19. Avant que de finir ce que j'avais à dire sur les vomitifs, j'avertirai que ceux qui sont préparés avec l'infusion du safran des métaux, ne sont pas sans quelque danger pour les enfans et les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, même en fort petite dose. Je souhaiterais qu'à la place de ces vomitifs antimoniaux nous en eussions d'autres moins suspects, et en même temps assez efficaces pour évacuer radicalement l'humeur nuisible qui, dans le déclin de la fièvre, cause le plus souvent la diarrhée; ou du moins que nous fussions en état, par quelque remède convenable, de corriger l'acrimonie de cette matière corrosive, et de l'adoucir tellement, qu'elle ne pût exciter de cours de ventre (2).

(1) On peut demander si les cas rapportés ici ne sont pas de ceux où la fièvre est entièrement domptée, et où par conséquent une bonne nourriture est suffisante, sur-tout en y ajoutant le moindre petit cordial Si cela est, le diascordium est le plus mauvais remède dans ce cas-là, à cause de l'opium qu'il contient, et dans lequel néanmoins semble principalement consister sa vertu; car l'opium affaiblit l'estomac et épuise les forces. La plupart des gens tombent naturellement dans un profond sommeil lorsqu'ils n'ont plus de fièvre, et ce sommeil soulage beaucoup plus que celui qui est procuré par des narcotiques. Un bon vin pris modérément paraît être ici le meilleur narcotique.

(2) Il me paraît que les poudres absorbantes remplissent très-bien cette vue.

Etant appelé pour des enfans qui avaient la fièvre, j'ai souvent vu le cas d'employer l'infusion de safran des métaux qui aurait pu les tirer d'affaire ; néanmoins dans la crainte de quelque accident fâcheux, je n'ai osé la donner ; ce qui m'a fait bien de la peine (1). Mais dans les adultes je n'ai jamais observé aucune mauvaise suite de ce remède lorsqu'on l'a donné avec les précautions que j'ai marquées ci-dessus (2).

20. Le vomissement étant fini, j'examine si, nonobstant les évacuations précédentes, l'effervescence du sang est encore assez considérable pour avoir besoin d'être modérée, ou si elle s'est ralentie au point qu'il soit nécessaire de la ranimer, ou enfin si, étant réduite à de justes bornes, on peut l'abandonner à elle-même sans danger pour le malade. Disons quelque chose sur chacun de ces trois articles (3).

21. Si le sang est dans une si grande effervescence, qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne produise la frénésie ou quelque autre fâcheux symptôme, j'ordonne le lendemain du vomitif un lavement tel que celui-ci. Cas où il faut un lavement.

Prenez décoction émolliente, une livre ;
Syrop violat et sucre, de chacun deux onces.
Mêlez tout cela pour un lavement.

Je fais réitérer ce lavement suivant le besoin; par-là je rafraîchis le sang, et je modère son effer-

(1) L'Auteur connaissait assurément la vertu innocente de l'oxymel scillitique, puisqu'il l'a ordonné en pareil cas ; mais il ne connaissait pas l'ipécacuanha et la bonne façon de donner le tartre émétique aux enfans.

(2) Voyez ci-dessus, art. 12.

(3) Puisqu'on ne peut déterminer l'existence de ces cas-là que par les symptômes, pourquoi n'y avoir pas recours immédiatement ? L'Auteur a dit plus haut qu'il emploie les termes de *fermentation* et d'*effervescence* plutôt comme des termes d'un usage ordinaire, que comme ayant dans les fièvres une signification précise.

Section I.

vescence. Quelquefois néanmoins il est nécessaire de saigner encore une ou deux fois; savoir, dans les jeunnes gens d'un tempérament fort sanguin, et dans ceux qui, par un trop grand usage de vin, ont imprimé à leur sang une forte disposition inflammatoire. Mais le plus souvent il n'est pas besoin de réitérer la saignée, qui est d'ailleurs un si excellent remède : c'est pourquoi, à l'exception des cas dont j'ai déjà parlé, les lavemens suffiront pour calmer l'effervescence du sang. Lorsqu'elle est trop considérable, je fais donner un lavement tous les jours, ou de deux en deux jours, suivant le besoin, et cela jusqu'au dixième jour ou environ, de la maladie (1).

Précautions au sujet des lavemens.

22. Mais si on a tiré beaucoup de sang, ou si le malade est âgé, alors je n'ordonne point de lavemens, quoique le sang soit fort agité, car dans ces cas-là on n'a pas sujet de craindre que cette ébullition s'augmente au point de menacer de quelque funeste symptôme (2); et d'un autre côté il est certain que les lavemens affaiblissent le sang, et relâchent pour ainsi dire le ressort de ses parties, jusque-là même qu'ils troublent et arrêtent, sur-tout dans les vieillards, l'opération de la nature; aussi ne réussissent-ils pas si bien

---

(1) Cette pratique de donner des lavemens est assurément très-bonne; mais une purgation plus ou moins forte, suivant la violence et la nature particulière des symptômes, et les forces du malade, est de beaucoup préférable; car la chaleur de la fièvre rend les matières contenues dans les intestins, très-fétides et très-âcres, trouble les secrétions du foie, du pancréas et des autres viscères, soit dans leur quantité, soit dans leur qualité, et rend la digestion très-imparfaite; toutes ces raisons demandent qu'on évacue au moins les matières contenues dans les intestins; et quoique la saignée soulage plus promptement que la purgation, celle-ci néanmoins le fait d'une manière plus durable, et dispose à un sommeil tranquille et naturel.

(2) Ceci est contredit par l'expérience; et la théorie de l'Auteur l'a jeté ici dans l'erreur. Il y a dans les fièvres beaucoup de mauvais symptômes qui sont accompagnés d'un pouls faible.

dans les vieillards que dans les jeunes gens. Si on a saigné, mais non pas abondamment, alors, comme j'ai dit, je fais donner des lavemens jusqu'au dixième jour, plus ou moins, quelquefois même jusqu'au douzième (1), principalement à ceux que je n'ose pas saigner ; car il se trouve des malades qui, après des fièvres intermittentes d'automne, soit tierces, soit quartes, sont attaqués de fièvres continues, pour n'avoir pas été purgés à la fin de la maladie précédente. Si on va saigner ces gens-là, il est dangereux que le sédiment, que la fermentation précédente avait déposé, ne rentre dans la masse du sang, et ne cause de nouveaux troubles. Dans ces circonstances, au lieu de la saignée, j'emploie les lavemens jusqu'au douzième jour, lorsque le malade est jeune, et que la fermentation du sang est violente (2).

23. Au contraire, si elle est trop faible, soit qu'on ait saigné ou non, et que par conséquent elle ait besoin d'être excitée de peur qu'elle ne soit hors d'état d'aider la nature, alors je crois qu'il faut bannir entièrement les lavemens, même avant le dixième jour, et à plus forte raison ensuite ; car pourquoi chercherait-on à arrêter une fermentation qui n'est déjà que trop languissante ? Il serait aussi absurde d'employer alors les lavemens, c'est-à-dire dans le déclin de la maladie, que de donner trop d'air au vin, lorsqu'il fer-

(1) C'est l'état des symptômes, et non pas le nombre des jours, qui doit déterminer à continuer les lavemens ; et il fallait marquer précisément les cas où cela convient.

(2) Il fallait encore ici nommer les symptômes. Les règles générales servent de peu, parce qu'il est aisé de les accommoder à différentes sortes de pratiques. D'ailleurs la conduite de l'Auteur en cette occasion est fondée sur une théorie fausse, ou inintelligible.

Section I.

mente actuellement; ce serait diminuer les forces de la nature, et l'empêcher de se débarrasser de la matière morbifique (1).

24. Ainsi lorsque par des évacuations convenables on a mis le malade à couvert des symptômes que produit la trop grande ébullition du sang, ou lorsque la maladie est sur son déclin, plus on tient le ventre resserré, moins il y a à craindre, d'autant qu'alors la coction de la matière fébrile se fait doucement et sans peine : c'est pourquoi si les évacuations précédentes ont pour ainsi dire affaibli le sang, ou menaçent de l'affaiblir, ou bien si la fièvre a quitté le malade avant le temps ordinaire, ou même si elle dure jusqu'à son dernier période, non-seulement je défends tout usage des lavemens, mais j'ai recours aux cordiaux, et je travaille aussitôt à resserrer le ventre (2).

En quel temps il faut donner des cordiaux.

25. Quant aux cordiaux, je sais par expérience que si on les donne de trop bonne heure, et avant que d'avoir saigné, ils nuisent considérablement; car il est à craindre que la matière morbifique, qui alors est encore crue, ne se jette sur les membranes du cerveau, etc., ou sur la plèvre; c'est pourquoi j'ai toujours soin de ne pas donner de cordiaux lorsqu'il n'y a eu que peu ou point de sang tiré, ou lorsqu'il n'y a eu aucune autre évacuation considérable, ou lorsque le malade est encore dans la vigueur de l'âge :

---

(1) La bonne pratique en pareil cas est de donner des lavemens, s'il est nécessaire, et d'y joindre le secours des cordiaux et des vésicatoires. La théorie a aussi beaucoup de part à cette règle.

(2) Il est vrai que dans le cas d'une extrême faiblesse, une simple selle est dangereuse, et que dans un moindre degré de faiblesse, la purgation ne convient pas, à moins qu'il n'y ait raison de juger que les matières contenues dans les intestins sont extraordinairement âcres et irritantes; c'est-à-dire, à moins que cela ne paraisse par les symptômes, desquels seuls on doit tirer toutes les indications.

Chap. IV.

en effet, que servirait-il de fournir de nouvelles forces à un sang qui n'en a déjà que trop? Elles lui seraient nuisibles. Le sang a assez de force, et n'a pas besoin d'être mis en mouvement, quand il n'a pas perdu sa chaleur naturelle par des évacuations considérables. Un tel sang est lui-même son propre cordial, et ceux qu'on emploie d'ailleurs sont nuisibles, ou même pernicieux : aussi en pareil cas je n'en permets aucun, ou du moins je ne permets que les plus légers (1).

26. Mais si le malade est faible et languissant à cause des grandes évacuations qu'il a souffertes, ou s'il est avancé en âge, ma coutume est de donner les cordiaux dès le commencement de la fièvre. Le douzième jour de la maladie, qui est le temps où la secrétion de la matière peccante est prête à se faire, je crois qu'il faut employer plus largement les remèdes chauds; on peut même les employer plutôt, s'il n'y a pas à craindre que la matière fébrile se jette sur les parties nobles; car alors plus on échauffera le malade, plus aussi on accélérera la coction (2).

Ce que c'est que la coction de la matière fébrile.

27. Je ne comprends pas ce que veulent dire les Médecins, lorsqu'ils recommandent si fort les remèdes propres à aider la coction de la matière fébrile; remèdes qu'ils emploient souvent dès le commencement de la maladie, tandis qu'en ce temps-là même ils en ordonnent d'autres pour modérer la fièvre. Certainement la fièvre n'est autre chose qu'un instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les parties pures : c'est ce qu'elle exécute

(1) Cette règle est très-juste.

(2) La pratique est fort bonne, mais la théorie est un fruit de l'imagination.

SECTION I.

d'une manière entièrement imperceptible dès le commencement, et même dans la force de la maladie, mais plus sensiblement et plus manifestement dans le déclin, comme on le voit par les urines. En effet, la coction de la matière fébrile n'est autre chose que la séparation des particules morbifiques d'avec les particules saines.

Ainsi pour avancer cette coction, il ne s'agit pas de remèdes tempérans, mais il faut laisser la fièvre dans toute sa force aussi long-temps qu'il n'y a point de danger; et lorsque la coction est sur sa fin, et que la secrétion de la matière morbifique paraît manifestement, il faut alors employer les remèdes chauds, afin qu'elle se fasse plus promptement et plus sûrement. Voilà ce que c'est qu'aider la coction de la matière fébrile; au lieu que les évacuations et les remèdes rafraîchissans la retardent, et empêchent la guérison qui était en bon train, comme je l'ai souvent observé.

Dépuration vers le quatorzième jour.

Si la fermentation va comme il faut, la dépuration se fera vers le quatorzième jour; mais si on arrête la fermentation en donnant trop tard des rafraîchissans, il n'y a pas lieu de s'étonner que la fièvre dure jusqu'au vingt et unième jour, et même beaucoup au-delà dans les sujets extrêmement faibles, et qui n'ont pas été bien traités (1).

(1) Au commencement d'une fièvre, la circulation est irrégulière et trop forte; vers le milieu elle est irrégulière, et médiocrement forte; dans le déclin elle est irrégulière et trop faible : ainsi la saignée et les autres évacuations qui diminuent la force du sang, conviennent en général au commencement des fièvres, et ne conviennent pas dans le déclin. Les cordiaux et les vésicatoires qui augmentent la force du sang, ne conviennent pas au commencement, et conviennent dans le déclin. On peut regarder cela comme une règle générale assez juste; mais il s'en faut beaucoup qu'elle comprenne tous les cas différens; il est donc besoin de les détailler tous, et de donner des règles particulières pour chacun d'eux, et c'est en quoi notre

28. Une remarque importante à faire, c'est que par l'usage des lavemens, ou d'autres purgatifs ordonnés mal à propos vers le déclin de la fièvre, le malade semble quelquefois être un peu soulagé, et même n'avoir plus du tout de fièvre; mais un ou deux jours après, la première fièvre se ranime, ou plutôt il s'en allume une nouvelle; c'est-à-dire, qu'il survient un frisson, lequel est bientôt suivi de chaleur, et cette fièvre dure autant que la précédente, à moins qu'elle ne devienne intermittente. Il faut alors traiter le malade comme s'il n'avait pas eu la fièvre auparavant, et recommencer les mêmes remèdes; car le sang qui est entré de nouveau en effervescence, ne se dépurera pareillement que dans l'espace de quatorze jours, quelque triste qu'il soit pour un malade déjà affaibli par la maladie précédente, d'attendre si long-temps sa guérison (1).

Quels cordiaux l'Auteur emploie.

29. Les cordiaux que j'emploie sont ceux que j'indiquerai bientôt. Je me sers des plus doux au commencement de la maladie, lorsque le sang est dans sa plus grande effervescence (2); ensuite j'en emploie peu à peu de plus forts; suivant le progrès de la maladie, ou le degré d'ébullition du sang, me souvenant toujours que lorsqu'on a beaucoup saigné, ou que le malade est vieux,

---

Auteur excelle en d'autres endroits de ses ouvrages. Les règles générales sont presque toujours diversement entendues par différentes personnes, et servent même quelquefois à autoriser les pratiques les plus opposées.

(1) La spéculation a peut-être plus de part à ce que dit ici l'Auteur, que l'observation; du moins cela ne se montre pas souvent dans la pratique d'aujourd'hui: peut-être aussi que le fréquent usage des vésicatoires, établi depuis le temps de notre Auteur, en est la cause: quoiqu'il en soit, c'est un point très-important à vérifier.

(2) Quel besoin d'en donner du tout? Nous sommes cependant très-obligés à l'Auteur de ce qu'il a rejeté ensuite la plupart des cordiaux. La pratique moderne donne ici des rafraîchissans.

SECTION I.

on peut donner des cordiaux plus forts que lorsqu'on n'a point saigné, ou que le malade est jeune (1).

Cordiaux doux.

30. Les cordiaux *doux* dont j'ai parlé se composent avec les eaux distillées, par exemple, de bourrache, de citron, de scordium, de fraises, l'eau thériacale, ajoutant les syrops de mélisse, d'œillet, de limon, etc. (2).

Cordiaux plus forts.

Les cordiaux *plus forts* se préparent avec la poudre de pattes d'écrevisses composée, le bézoard, la confection d'hyacinthe, la thériaque, etc. Les formules suivantes sont d'un fréquent usage.

Formules de cordiaux.

Prenez eaux de bourrache, de citron, de scordium, et de cerises noires, de chacune deux onces;

Eau de cannelle orgée, une once; perles préparées, deux gros; sucre candi, ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion, dont le malade prendra quatre cuillerées plusieurs fois le jour, sur-tout quand il se trouvera faible.

Prenez eaux de citron entier et de fraises, de chacune trois onces;

---

(1) Tout ce qui augmente la force du cœur et des vaisseaux, peut passer pour cordial; et suivant ce principe, il y a deux sortes de cordiaux, savoir, 1.° un bon régime qui, en fortifiant le malade, le met en état de surmonter la maladie; 2.° tous les remèdes qui agissent par une vertu stimulante, et par conséquent augmentent le mouvement des solides et des fluides; c'est pourquoi dans les fièvres il faut avoir grand soin de s'instruire s'il est besoin ou non de stimulans; et s'il n'en est pas besoin, comme il arrive ordinairement, la nourriture doit être fort légère. Ainsi l'eau est un cordial universel, lorsque les liqueurs sont trop épaisses, et l'abstinence et la saignée en sont d'excellens dans les cas de pléthore. Il n'est presque jamais nécessaire de procurer aux fluides un mouvement extraordinaire, voilà pourquoi les cordiaux proprement dits conviennent rarement; et c'est ce que notre Auteur seul paraît avoir bien considéré. *Boerhaave*, *Prax. Med. vol.* III, *p.* 104, 177.

(2) Le suc de citron ou de limon ne peut guère être regardé comme un cordial.

Eau thériacale, syrop de mélisse et de limon, de chacun demi-once. CHAP. IV.

Mêlez tout cela ensemble pour un julep, dont le malade prendra de temps en temps.

Prenez poudre de pattes d'écrevisses composée, de bézoard oriental et occidental, et de contrayerva, de chacun un scrupule, et une feuille d'or.

Mêlez tout cela ensemble pour en faire une poudre très-fine, dont le malade prendra douze grains dans le besoin, en les mêlant dans deux gros de syrop de limon, et autant de syrop d'œillet, et il boira par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez eau thériacale, quatre onces; semence de citron, deux gros.

Pilez cela ensemble, et faites une emulsion, ajoutant à la colature ce qu'il faut de sucre pour donner un goût agréable. Le malade prendra deux cuillerées de cette émulsion trois fois le jour.

Il serait inutile de proposer un plus grand nombre de formules, parce qu'on peut en composer une infinité, et qu'il faut les varier dans le cours de la maladie, suivant les différens temps et les différens symptômes.

Cas où les remèdes sont inutiles.

31. Mais si la fermentation du sang n'est ni trop violente, ni trop faible, je la laisse dans cet état, et je ne donne aucun remède, à moins que je ne sois obligé d'accorder quelque chose à l'importunité des malades et des assistans; encore alors je ne donne rien qui soit contraire aux vues que je me suis proposées (1).

Comment l'Auteur traitait les gens malaisés.

32. Une chose que je ne veux pas passer ici sous silence, c'est que souvent étant appelé pour

(1) La plupart des remèdes précédens sont à peu près de cette nature, et peuvent être regardés comme ne faisant ni grand bien ni grand mal.

SECTION I.

aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettaient pas de dépenser beaucoup en remèdes, je ne leur ai ordonné autre chose, après les avoir fait saigner et vomir quand l'indication le demandait, sinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de se nourrir seulement de décoction d'avoine et d'orge, ou autres semblables, de boire modérément, et suivant leur soif, de la petite-bière (1), la faisant tiédir auparavant, et de prendre chaque jour, ou de deux en deux jours, jusqu'au dixième ou onzième de la maladie, un lavement de lait avec du sucre. Vers la fin de la fièvre, lorsque la séparation de la matière morbifique était commencée, je leur permettais, pour l'aider, si elle se faisait trop lentement, d'user de temps en temps d'une boisson plus forte, au lieu de cordiaux. Tout ce que je faisais de plus, était de donner, à la fin de la maladie, un léger purgatif, et de cette manière je les guérissais (2).

En quel temps il faut purger.

33. Si la méthode que j'ai décrite a été soigneusement observée, je vois ordinairement vers le

(1) C'est la boisson ordinaire des malades en Angleterre, comme le petit-cidre en quelques endroits de la France, et la tisane ailleurs. La petite-bière qui est vieille et claire, sans amertume ni aigreur, convient très-bien aux malades qui n'ont ni nausée, ni maux d'estomac, ni disposition au cours de ventre. Lorsque les symptômes sont modérés, et que le sang n'est pas trop raréfié, ce serait une sévérité inutile et souvent nuisible de défendre cette petite-bière prise avec modération, sur-tout lorsque le malade en a usé ordinairement. Néanmoins dans les sujets qui ont le sang fort agité, la petite-bière ne convient pas, parce que nonobstant sa légèreté, elle contient toujours une certaine portion d'esprit ardent propre à irriter les fibres et à leur causer des contractions plus fortes et plus fréquentes; et comme elle contient aussi de l'air très-élastique, elle est toujours prête à fermenter : ce qui ne manquerait pas d'agiter encore davantage le sang, et de produire le délire, s'il n'y en avait déjà pas auparavant. Laugrish, *modern theory and Practice of Physick*, p. 150, paragr. IV.

(2) Il paraît que l'Auteur a suivi en cette occasion sa méthode douce, naturelle, fondée sur l'observation, et par conséquent excellente.

quinzième jour, tant par le sédiment louable de l'urine, que par la diminution manifeste de tous les symptômes, qu'il est alors temps de purger, afin d'évacuer les recrémens que la fermentation précédente a déposés çà et là. Si l'on manque de les évacuer à temps, il est dangereux qu'ils ne rentrent dans la masse du sang, et ne rallument la fièvre; ou qu'en séjournant dans les parties où ils ont été déposés, ils ne deviennent ensuite une source de mille maux. Car comme ce sont des humeurs grossières et impures, ils empêchent aisément le retour du sang, lorsqu'après en avoir été séparés ils viennent à y pénétrer de nouveau par les veines. De là différentes sortes d'obstructions et de mauvais levains (1).

En quel cas la purgation est moins nécessaire.

34. Il faut néanmoins prendre garde que la purgation n'est pas d'une aussi grande nécessité après les fièvres du printemps qu'après celles d'automne; parce que le sédiment que laissent les premières, n'est ni en si grande quantité, ni si grossier, ni si nuisible que celui que laissent les secondes (2). Il en est de même des petites-véroles (3), et de plusieurs autres maladies qui règnent au printemps, dans lesquelles, suivant ce que j'ai observé, il est moins dangereux de ne pas purger, que dans celles d'automne.

On peut assurer avec assez de vérité, que le défaut de purger après les maladies d'automne, produit un plus grand nombre de maladies, que tout autre cause, quelle qu'elle soit.

---

(1) Tout ceci est bien imaginaire.

(2) La pratique peut être bonne, mais la théorie ne vaut pas grand chose.

(3) Cette règle de pratique est contraire à l'expérience. Il y a lieu de s'étonner qu'un si soigneux observateur ait pu avancer pareille chose; mais sa théorie a prévalu ici sur l'observation.

SECTION I.

35. Si le malade est très-faible, ou que la dépuration ne soit pas assez avancée pour oser purger le quinzième jour, j'attends jusqu'au dix-septième, et alors j'ordonne la potion suivante, ou une autre semblabe, à proportion des forces du malade.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros et demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau; et dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, faites dissoudre mane et syrop de roses, de chacun une once, pour une potion qui sera prise le matin à jeun.

Régime qu'il faut observer.

36. Quand le malade a été purgé, je le fais lever, au lieu que jusqu'alors je l'avais tenu au lit; et je lui fais reprendre peu à peu sa manière ordinaire de vivre. Le régime que je lui ordonne avant la purgation est presque le même que celui dont j'ai parlé ci-devant. Il consiste en des décoctions d'avoine et d'orge; des panades faites avec le pain et le jaune d'œuf, l'eau et le sucre; des bouillons de poulet; de la petite-bière houblonnée, à laquelle on peut, dans l'ardeur de la fièvre, ajouter quelquefois du suc d'orange nouvellement exprimé, et bouilli sur le feu autant qu'il est nécessaire pour ôter la crudité. Voilà ce que j'ordonne, et autres choses semblables : mais les décoctions d'avoine peuvent tenir lieu de tout le reste. Il n'est nullement nécessaire, et souvent même il est nuisible de refuser au malade de la petite-bière, bue de temps en temps en médiocre quantité.

Comment se guérit la toux qui survient dans le déclin de la maladie.

37. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les gens âgés, que le malade n'ayant plus de fièvre, et étant suffisamment purgé, reste néanmoins très-faible, et rend, soit par la toux, soit par les cra-

chats, beaucoup de flegme gluant et visqueux. Ce symptôme épouvante le malade, et a trompé quelquefois des Médecins peu attentifs, en leur faisant croire que c'était un avant-coureur de la phthisie. Mais j'ai observé que ce symptôme n'est pas fort dangereux. Pour y remédier, je fais boire au malade du vieux vin d'Espagne ou du vin muscat, dans lequel on a trempé du pain rôti. Cette liqueur donnant de la force au sang qui est affaibli par la fermentation précédente, et qui, parconséquent, ne saurait changer le chyle en sa propre substance, dissipe en très-peu de jours le symptôme en question, comme je l'ai souvent éprouvé (1).

Malignité et scorbut injustement accusés.

38. En suivant la méthode que nous avons proposée (2), on garantira le malade de plusieurs autres symptômes que l'on a coutume d'attribuer à la malignité. Car rien n'est plus ordinaire aux Médecins peu expérimentés, que d'avoir recours à cette cause, lorsque par des remèdes trop rafraîchissans, et par des lavemens donnés mal à propos, ils ont relâché le tissu du sang, et, en affaiblissant la nature qui travaillait à la dépurer, ont occasioné des défaillances et autres mauvais

(1) Il semble que ce symptôme vient plutôt de la faiblesse de l'estomac que de celle des poumons, puisque les amers le dissipent.

(2) La méthode établie dans ce Chapitre paraît supposer qu'une fièvre ne saurait être guérie qu'après avoir parcouru son période de quatorze jours ; en effet, c'est ordinairement le temps où celles qui sont abandonnées à elles-mêmes, et qui guérissent, donnent les plus grands signes d'une heureuse crise ; mais il est certain aussi que les évacuations qui se font par la saignée, le vomissement et la purgation, détruisent souvent une fièvre tout-à-fait en peu de jours, et que si elles ne réussissent pas, les vésicatoires en abrègent du moins le période. Il semble que l'Auteur a découvert cela en d'autres fièvres, qu'il a peut-être regardées par cette raison, comme étant d'une autre nature, parce qu'il les a guéries d'une autre manière. Mais il en est ici comme d'un problème que l'on peut résoudre par différentes voies, dont les unes sont plus courtes que les autres.

SECTION I.

symptômes, effets naturels des remèdes qu'ils ont administrés.

Mais si la longueur de la maladie ne permet pas d'y faire intervenir de la malignité, alors ils mettent sur le compte du scorbut tout ce qui les embarrasse dans le traitement. Néanmoins les symptômes qui accompagnaient la maladie dans sa force, ne venaient réellement d'aucune malignité; et ceux qui l'accompagnaient dans son déclin ne sont point l'effet du scorbut; mais les uns et les autres doivent être attribués à la mauvaise méthode que l'on a suivie dans la curation, comme je l'ai souvent vu.

Je le sais, et c'est une chose qui ne saurait être ignorée de quiconque est tant soit peu instruit de l'histoire des maladies, qu'il y a des fièvres, lesquelles indépendamment de l'intempérie et de la pourriture des humeurs, sont véritablement malignes, et en ont des signes très-évidens. Je ne nie pas non plus que le scorbut et quantité de maladies ne puissent être compliquées avec la fièvre; mais je dis seulement qu'on suppose souvent à tort ces maladies.

Rafraîchissans et lavemens prolongent quelquefois la maladie.

39. Si la fermentation du sang va comme il faut, la séparation de la matière morbifique se fera dans l'espace de temps que j'ai dit ci-devant. Mais si on a donné trop long-temps des remèdes rafraîchissans, ou des lavemens, la fièvre sera beaucoup plus longue, sur-tout dans les vieillards qui n'ont pas été bien traités. Il m'est arrivé quelquefois d'être appelé vers des malades de cette sorte qui avaient eu la fièvre durant plus de quarante jours. Alors je n'oubliais rien pour produire la dépuration du sang : mais il se trouvait tellement affaibli, soit par l'âge, soit par les lavemens et les remèdes rafraîchissans, que les cordiaux et

Chap. IV.

tous les autres remèdes fortifians étaient inutiles. La fièvre se soutenait avec la même vivacité ; ou si elle cessait, les malades restaient sans force et dans un abattement extrême (1).

Bons effets de la chaleur des jeunes gens.

40. Voyant que les autres remèdes n'avaient aucun succès, j'ai souvent été obligé de changer de batterie, et j'ai essayé de ranimer la chaleur des malades en faisant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très-bien réussi. Il n'est pas surprenant qu'un malade se trouve fortifié par un moyen si extraordinaire, et que cela aide la nature à se débarrasser des restes de la matière morbifique, puisqu'on comprend facilement qu'un corps sain et vigoureux transmet une grande quantité de corpuscules spiritueux dans le corps épuisé du malade. Aussi n'ai-je pas trouvé qu'en appliquant à diverses reprises des linges chauds, j'aie jamais pu faire la même chose que par cette méthode, dans laquelle la chaleur est plus analogue au corps humain, et en même temps est douce, humide, égale et continuelle.

Cette manière de transmettre dans le corps d'un malade des particules spiritueuses, et des vapeurs qui sont peut-être balsamiques, parut d'abord étrange ; mais d'autres que moi la mirent en usage, avec un heureux succès. Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remède, quoiqu'il doive peut-être m'exposer aux railleries de certains esprits fiers et hautains, qui regardent avec un souverain mépris toutes les choses communes. Pour moi je préfère infiniment le bien et la santé du prochain à toutes leurs vaines imaginations.

(1) Les vésicatoires sont le principal remède en pareil cas.

SECTION I.

Certains symptômes demandent un traitement particulier.

41. Si l'on observe soigneusement et avec prudence la méthode que j'ai décrite jusqu'à présent, on garantira les malades de la plupart des symptômes qui ont coutume d'accompagner et de suivre la fièvre dont nous parlons, et qui embarrassent et déconcertent souvent le Médecin, enlèvent même les malades, quoique la maladie n'ait paru nullement mortelle.

Cependant comme de tels accidens arrivent très-fréquemment, soit par la faute des malades qui n'appellent pas assez tôt le Médecin, soit par l'ignorance ou le peu d'attention du Médecin même, j'expliquerai ici brièvement la manière dont il faut les traiter; mais je me bornerai uniquement à ceux qui, lorsqu'ils sont arrivés, demandent un traitement particulier, qu'oiqu'on eût pu les prévenir en suivant la méthode que nous avons marquée.

Manière de traiter la frénésie.

42. Je commence par la *frénésie*. Si donc le malade en est attaqué, soit pour avoir pris mal à propos des remèdes trop échauffans, soit à cause de son tempérament tout de feu; ou (ce qui approche beaucoup de la frénésie), si le malade ne dort point du tout, s'il pousse des cris fréquens, si ses paroles sont mal articulées, si la fureur est peinte sur son visage, s'il raisonne en furieux, s'il prend avidement les remèdes et la boisson qu'on lui présente, si enfin les urines sont supprimées; dans ce cas-là j'emploie plus largement que je n'ai permis ci-dessus, la saignée, les lavemens et les remèdes rafraîchissans, sur-tout dans la saison du printemps; car alors, quand même il n'y aurait point de frénésie, on peut, sans beaucoup de danger, traiter de la sorte les jeunes gens

et les personnes d'un tempérament chaud (1).

Chap. IV.

43. Après avoir employé durant quelque temps ces remèdes, je viens assez facilement à bout de la fièvre et de la frénésie par un seul et même remède ; savoir, en donnant une dose assez considérable de quelque narcotique. Il est vrai que les narcotiques ne réussissent point dans la vigueur de la fièvre; mais donnés à propos et dans le déclin, ils font merveille. La raison pourquoi ils manquent auparavant, c'est parce qu'ils ne peuvent appaiser la violence de la fermentation, quand même on les donnerait alors en très grande dose; et aussi parce qu'ils fixent la matière peccante, qui étant alors confondue dans toute la masse du sang, n'est pas encore disposée à s'en séparer ; et qu'ainsi ils empêchent la dépuration du sang, qui est une opération si importante et si nécessaire.

Les narcotiques la guérissent.

44. Mais que ce soit-là la raison de ce phénomène, ou qu'il dépende de quelqu'autre cause plus cachée, c'est ce que je laisse à juger à ceux qui ont le goût et le loisir de s'appliquer à de pareilles spéculations. Il me suffit d'avancer comme une chose très-certaine et vérifiée par un grand nombre d'observations, que le laudanum, ou

En quel temps il faut les donner.

(1) Il faut employer tous ses soins à découvrir qu'est-ce qui produit ce symptôme, lequel peut venir de plusieurs causes très-différentes, comme, par exemple, de l'activité des esprits, ou de leur faiblesse et petite quantité, etc. S'il survient dans une fièvre aiguë, avec un pouls plein et vif, la saignée du pied est très-propre à diminuer la compression du cerveau et à détourner le sang vers les extrémités. On doit appliquer sur la plante des pieds des emplâtres stimulans, ou choses semblables. Les boissons nitrées sont d'une grande utilité, et généralement tout ce qui rafraîchit le sang diminue la tension des nerfs, atténue les humeurs, dissipe les embarras et calme l'irritation ; mais si le mal est accompagné d'un pouls faible, lent et irrégulier, il faut des vésicatoires, des atténuans chauds et des remèdes nervins. Les narcotiques sont très-dangereux en cette occasion.

SECTION I.

tout autre narcotique, si on le donne au commencement, dans l'augmentation, ou dans le fort de la fièvre dont il s'agit, n'arrête point la frénésie, et souvent même l'augmente; au lieu qu'étant donné dans le déclin de la maladie et même en dose médiocre, il réussit très-bien.

Je l'ai donné une fois le douzième jour avec succès; mais je ne l'ai jamais vu réussir étant employé plutôt. Si on ne le donne qu'au quatorzième jour, il fera encore mieux; d'autant que la séparation de la matière morbifique sera alors plus parfaite; et quoiqu'un symptôme aussi terrible que la frénésie épouvante extrêmement les assistans, on peut, sans que le malade périsse, attendre jusqu'à ce jour-là à mettre en usage les narcotiques, car j'ai observé que ce symptôme en donne ordinairement le temps, du moins si l'on a soin de ne pas enflammer davantage le sang par des cordiaux et d'autres remèdes chauds, faute de quoi les malades périssent bientôt. Les narcotiques dont j'ai coutume de me servir, sont le laudanum de Londres, à la dose d'un grain et demi (1); ou bien la potion suivante.

Formules de narcotiques.

Prenez fleurs de primevère, une poignée. Faites-

(1) Il est bon d'avertir qu'en employant le laudanum, on doit commencer par une dose beaucoup moindre, et augmenter ensuite par degrés, suivant le besoin. Il faut dire la même chose du laudanum liquide que l'Auteur ordonne à la dose de seize gouttes. On ne saurait aller avec trop de précaution dans l'usage des narcotiques, qui sont, à la vérité, de grands remèdes entre les mains d'un habile et sage Médecin; mais sont très-dangereux entre les mains de tout autre. Cette remarque faite ici au sujet des narcotiques, servira pour tous les autres endroits où l'Auteur semblerait les ordonner en trop grande dose, et on ne la répétera pas ailleurs. La dose des narcotiques, ainsi que de plusieurs autres remèdes, varie suivant les différentes circonstances; et celle qui serait trop forte pour une personne, et dans certains cas, sera trop faible pour une autre, et en d'autres cas. C'est au Médecin à se régler là-dessus, et à manier prudemment des remèdes si délicats.

les bouillir dans suffisante quantité d'eau de cerises noires, et mêlez dans trois onces de la colature, une demi-once de sirop diacode, et une demi-cuillerée de suc de limon: ou bien, Chap. IV.

Prenez eau de cerises noires, une once et demie; eau épidémique(1), *deux gros; laudanum liquide, seize gouttes; sirop d'œillets, un gros. Mêlez tout cela ensemble.*

45. J'ajouterai ici une chose qu'il me paraît nécessaire de remarquer; c'est que si la frénésie et la fièvre durent assez long-temps pour qu'on ait la commodité de purger avant que de faire prendre le narcotique, il réussira mieux. Ma coutume dans ce cas-là est de donner, dix ou douze heures avant le narcotique, deux scrupules de pilules cochées majeures, dissoutes dans l'eau de bétoine. Il ne faut pas craindre le tumulte que peuvent causer ces pilules; car la vertu du narcotique le calmera bientôt, et procurera un doux et agréable repos.

Ils doivent être précédés par la purgation.

Lorsque l'insomnie dure plus long-temps que la fièvre, sans qu'il reste d'autres symptômes, j'ai observé qu'un linge trempé dans l'eau rose et appliqué froid sur le devant de la tête et sur les tempes, réussissait mieux que tous les narcotiques.

46. Il arrive souvent que le malade est tourmenté d'une fâcheuse *toux* pendant toute la maladie. En effet le sang étant dans une agitation extraordinaire, et tout étant en trouble dans le

Manière de traiter la toux.

(1) C'est une eau fortifiante et carminative, fort en usage en Angleterre. Les principales drogues qui y entrent, sont les racines d'impératoire, de valériane sauvage, de serpentaire de Virginie et de zédoaire; les feuilles de mélisse, de rue et de scordium, les grains d'angélique et de livêche, les baies de genièvre et de laurier, tout cela infusé dans l'eau-de-vie, et ensuite distillé.

SECTION I.

corps, il se sépare de la masse du sang certaines humeurs qui, traversant les vaisseaux du poumon, se jettent sur la membrane interne de la trachée artère, laquelle membrane est très-délicate, et d'un sentiment exquis. De là vient la toux, qui d'abord est sèche, parce que la matière encore fort ténue ne saurait être expulsée. Mais ensuite cette matière s'épaissit et devient difficile à expectorer, parce que la chaleur de la fièvre la dessèche : d'où il arrive que le malade appréhende d'être suffoqué, n'ayant pas la force d'évacuer par les crachats cette matière gluante et visqueuse.

Huile d'amandes douces, recommandée dans ce cas.

Dans une pareille toux je ne me sers guère d'autre chose que d'huile d'amandes douces, fraîchement tirée, à moins que le malade n'ait horreur de l'huile, comme il arrive quelquefois; car alors je le soulage du mieux que je puis avec les remèdes pectoraux ordinaires. Cependant lorsque j'ai la liberté d'employer l'huile d'amandes douces, je la préfère à tous les autres béchiques. La principale raison de cette préférence, est que les autres béchiques ne pouvant êtres utiles s'ils ne sont donnés en fort grande quantité, ils surchargent l'estomac déjà trop affaibli et fatigué de nausées, et empêchent quelquefois l'usage des autres remèdes qu'il faudrait employer en même temps.

Ses avantages.

47. Je ne vois, ni par la raison, ni par l'expérience, pourquoi nous devons éviter l'huile d'amandes douces dans les fièvres, sous prétexte qu'elle est inflammable, et capable par conséquent d'augmenter la fièvre. Je veux qu'elle soit chaude de sa nature; cette chaleur en tout cas est compensée abondamment d'un autre côté : car cette huile, plus que toute autre chose, est

manifestement favorable à la poitrine; elle ouvre les voies, elle est adoucissante, elle facilite l'expectoration. Par ce moyen, sur-tout si l'expectoration est abondante, le sang se débarrasse d'une humeur nuisible qui sort aisément par les crachats, et se trouve même un peu rafraîchi. Ainsi quand je vois la toux survenir à la fièvre, je ne m'en inquiete pas beaucoup, sachant que ce symptôme est fort avantageux au malade.

Comment il faut la donner.

J'avertis seulement qu'il ne faut pas donner l'huile d'amandes douces à pleines cuillerées et plusieurs à-la-fois, parce qu'il est dangereux qu'elle ne cause le vomissement ou le cours de ventre. Mais il faut la donner à petites doses fréquemment réitérées, jour et nuit. De cette façon, non-seulement elle adoucira la toux en procurant l'expectoration, mais encore elle servira d'un aliment doux qui ranimera un peu les forces abattues du malade.

Saignement de nez; comment il faut l'arrêter.

48. Il survient quelquefois un *saignement de nez*, soit parce qu'on a donné dès le commencement de la maladie des remèdes trop échauffans, soit parce qu'on n'a pas suffisamment réprimé l'effervescence du sang qui vient de la jeunesse du malade, ou de la saison. Les moyens qu'on emploie d'ordinaire pour arrêter le mouvement du sang, comme les saignées, les ligatures, les remèdes astringens et agglutinatifs, et ceux qui tempèrent l'acrimonie des humeurs, etc., sont peu utiles pour la guérison de cette hémorragie. Car quoiqu'on puisse se servir de ces remèdes et d'autres semblables, suivant les conseils et la prudence du Médecin, néanmoins le point essentiel est de remédier à l'ébullition du sang, et d'arrêter sa trop grande impétuosité. Il est vrai qu'à considérer le saignement de nez en lui-même, les

Section I.

remèdes rapportés ci-dessus, et principalement la saignée, sont assez convenables, et moi même je ne ferais pas difficulté de m'en servir. Mais comme, à l'exception de la saignée, ils ne vont pas suffisamment à la cause du mal, vouloir les employer pour le guérir, ce serait vouloir éteindre le feu avec une épée.

Connaissant donc leur inefficacité par ma propre expérience, je me sers d'un remede tel que celui ci.

Potion calmante.

Prenez eaux de pourpier et de coquelicot, de chacune une once et demie; sirop diacode, six gros; sirop de primevère, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion (1).

Il ne faut pas arrêter sur le champ toutes sortes d'hémorragies.

49. Je ne prétends pas néanmoins qu'on doive tenter d'arrêter sur-le-champ avec ce remède toute sorte d'hémorragies. Au contraire, il faut souvent la laisser aller; car elle pourra être fort avantageuse au malade, en ce qu'elle diminuera la trop grande effervescence du sang, et terminera quelquefois critiquement la maladie. Aussi servira-t-il de peu de lui opposer le remède que nous proposons, si

(1) Un si faible narcotique ne paraît guère capable d'arrêter un saignement de nez, où les remèdes mentionnés ci-dessus ont échoué. Si l'hémorragie est donc violente, il sera à propos de saigner à la jugulaire, d'appliquer les ventouses, de faire des lotions rafraîchissantes à la tête et aux parties voisines, de baigner les extrêmités dans l'eau chaude, si elles sont froides, de souffler une poudre astringente dans une des narines, ou dans toutes deux, suivant qu'il sera nécessaire, ou d'y introduire une tente trempée dans quelque liqueur styptique. Voyez *Sect.* 6. *Chap.* 7. *art.* 8. Les émulsions rafraîchissantes, les narcotiques, les remèdes nitreux et légèrement astringens, doivent être employés intérieurement, et il faut une nourriture délayante et en petite quantité. La situation droite, avec la tête un peu penchée en devant, est ici la meilleure. Si le sang est âcre, clair et séreux, il faut donner beaucoup d'aglutinans. En cas de grande faiblesse causée par l'hémorragie, il faut bannir entièrement les narcotiques, ordonner des cordiaux modérés, un régime restaurant, et le repos.

elle n'a pas déjà duré quelque temps, ou même si on n'a pas saigné auparavant.

Il est nécessaire d'observer avec soin que le saignement de nez et toutes les autres hémorragies excessives, ont cela de particulier, qu'elles reviennent aisément, si après qu'elles ont été arrêtées de quelque manière que ce soit, on manque de purger avec un minoratif. Ainsi il faudra purger. Mais s'il n'y a point d'hémorrhagie, on aura égard à la fièvre, et on purgera plus tard.

50. Un autre symptôme, c'est le *hoquet*. Il arrive ordinairement aux vieillards après des évacuations abondantes par haut et par bas, et souvent il annonce une mort prochaine. J'avoue naturellement que mes recherches sur la cause du hoquet ne me satisfont point. Néanmoins j'ai souvent observé qu'il venait de l'irritation que des remèdes trop violens ont excitée dans l'estomac et dans les parties voisines; et comme la nature n'a pas eu la force de calmer cette irritation, le malade se trouve en grand danger. Ainsi, en pareil cas, j'ai cru devoir aider la nature à exécuter avec le secours de l'art ce qu'elle ne pouvait exécuter d'elle-même. Pour cela, j'ai donné le diascordium en grande dose, savoir, à deux gros, et il m'a réussi; au lieu que la semence d'Aneth, et les autres remèdes qu'on vante comme spécifiques, n'avaient eu aucun effet (1). Manière de traiter le hoquet.

(1) Le hoquet est un mouvement convulsif du diaphragme et de quelques parties voisines. Lorsqu'il arrive dans le déclin d'une fièvre, c'est un symptôme dangereux. Dans ce cas-là il se trouve ordinairement accompagné d'une faiblesse extrême; c'est pourquoi les narcotiques qu'on y emploie doivent être chauds ou cordiaux, et donnés en petite dose, autrement ils augmenteraient encore la faiblesse, et causeraient un assoupissement mortel. Hoffmann préfère ici aux narcotiques les doux antispasmodiques et les anodins, tels que le succin, le castoreum, le cinabre, le safran, etc. Lorsque le saignement de nez est causé par une matière visqueuse et irritante logée dans l'estomac ou les premières voies, le vo-

SECTION I.

Manière de traiter la diarrhée.

51. Si la *diarrhée* survient dans le cours de la fièvre continue, ce qui est ordinaire comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus (1), lorsqu'on n'a pas donné de vomitif au commencement de la maladie, quoique l'indication le demandât; dans ce cas-là il faut le donner en quelque temps que ce soit de la maladie, si les forces du malade le permettent, nonobstant qu'il n'ait depuis long-temps aucune envie de vomir.

Mais comme nous avons suffisamment traité cette matière ci-dessus, j'ajouterai seulement ici ce qu'il convient de faire, supposé que la diarrhée survienne, quoiqu'on ait donné l'émétique. Le cas est très-rare, excepté dans la fièvre inflammatoire, où le vomitif non-seulement n'empêche point la diarrhée, mais encore la produit quelquefois, ce qui est remarquable. Dans une pareille conjoncture, j'ai trouvé que le lavement suivant m'avait mieux réussi que tous les autres astringens.

Lavement astringent

Prenez écorce de grenades, demi-once; roses rouges, deux pinces. Faites bouillir dans suffisante quantité de lait de vache; et dans demi-livre de la colature dissolvez une demi-once de diascordium pour un lavement.

Je ne conseille pas de donner ce lavement en plus grande quantité; car quoiqu'il soit astringent de sa nature, on doit craindre qu'il ne fatigue les intestins par son poids; et qu'ainsi il n'excite

missement convient, si le malade est assez fort pour le soutenir. Lorsque le mal est produit par des évacuations immodérées, un régime restaurant et un usage modéré du vin le guérit. S'il vient d'une excoriation interne, ou d'une inflammation causée par quelque poison corrosif, ou autre chose semblable, il faut faire boire copieusement du lait un peu chaud, de l'huile d'amendes douces ou d'olives, et en donner beaucoup de lavemens.

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 19.

davantage le cours de ventre que l'on voulait arrêter (1).

Chap. IV.

52. Quelqu'un m'objectera peut être, qu'il semblerait plus à propos d'abandonner la diarrhée à elle-même, sur-tout si elle arrive dans le déclin de la maladie, que de l'arreter; d'autant que cette évacuation est quelquefois critique, et termine la maladie.

Il ne faut pas abandonner cette diarrhée à elle-même.

Je réponds, qu'à la vérité, la fièvre se termine quelquefois par la diarrhée. Mais la chose arrive trop rarement pour oser entreprendre quelque chose sur cette espérance. D'ailleurs, la raison que nous avons alléguée en parlant de la curation générale des fièvres, pour faire voir la nécessité qu'il y a d'arrêter ce flux de ventre, subsiste ici dans toute sa force.

J'ajouterai une remarque qui me paraît importante, c'est que pour une entière dépuration du sang, il ne faut pas seulement qu'il se fasse une secretion de certaines parties grossières qui sortent par les selles; mais il faut encore qu'il se fasse une secrétion de parties subtiles, comme on voit tous les jours dans d'autres liqueurs spiritueuses et composées de parties hétérogènes. Si donc on laisse trop aller le cours de ventre, la dépuration si nécessaire ne se fera qu'à demi, et peut-être ce qui devait sortir le dernier, sortira le premier.

(1) Il est très-difficile de fixer une méthode générale pour guérir ces diarrhées symptômatiques, parce qu'elles peuvent venir d'un grand nombre de diverses causes, et qu'il faut les arrêter ou les entretenir, suivant les occasions; néanmoins lorsqu'elles surviennent près de la crise, et qu'elles ne sont pas trop violentes, on ne doit nullement les arrêter, d'autant qu'elles peuvent terminer la maladie; mais si on craint quelque danger à raison de la petitesse du pouls, de l'abattement du malade, etc., alors les vésicatoires, les diaphorétiques, et les doux cordiaux, soit du genre pharmaceutique, soit du genre diététique, sont très-utiles pour arrêter la diarrhée: ce qu'ils opèrent en faisant révulsion, et en fortifiant le malade.

Section i.

J'avoue que la diarrhée n'est pas fort dangereuse si elle arrive après la séparation des parties subtiles, laquelle, pour le dire en passant, se fait insensiblement, et plutôt d'ordinaire par une transpiration abondante, que par une sueur manifeste. Il faut toutefois prendre garde qu'une telle diarrhée vient uniquement de ce qu'on n'a pas purgé à temps; car les matières fécales acquérant par leur séjour un certain caractère de malignité, elles irritent les intestins, et les obligent de se décharger; et de plus, la consistance des matières, qui est le plus souvent très-liquide, montre assez qu'on ne doit pas les regarder comme une crise qui termine la maladie (1).

D'où vient la passion iliaque.

53. On pourrait peut-être mettre au nombre des symptômes qui surviennent aux fièvres, la *passion iliaque*, parce qu'elle est quelquefois la suite des vomissemens énormes qui arrivent dans le commencement des fièvres.

Ce mal horrible, et que presque tout le monde a regardé jusqu'à présent comme mortel, vient d'un renversement du mouvement péristaltique des intestins, dont les fibres au lieu de se contracter de haut en bas, se contractent de bas en haut, et poussant les matières vers l'estomac, les font sortir par la bouche; en sorte que les lavemens les plus âcres deviennent émétiques, et que les purgatifs pris par en haut sont aussitôt revomis. La douleur cruelle et insupportable qui accompagne cette maladie, ne vient, selon moi, que du renversement du mouvement péristaltique des intestins, lorsque les plis que forment leurs différentes circonvolutions, et qui sont disposés de manière à faciliter la descente de la matière fécale, se trouvent

(1) Le raisonnement contenu dans ce numéro est bien spéculatif.

obligés de céder à un mouvement contraire à la direction de leurs fibres. Cette douleur est fixe dans un endroit, et s'y fait sentir comme si on le perçait avec un instrument, quand la valvule du colon, qui empêche le retour des matières dans l'ileum, ou quelqu'autre membrane de cette cavité, soutient seule l'impression de ce mouvement déréglé.

On peut assigner deux causes du renversement qui produit la douleur; savoir, l'obstruction et l'irritation.

D'où vient le renversement du mouvement des intestins.

54 En premier lieu, tout ce qui bouche fortement le canal intestinal, et empêche que rien ne descende en bas, doit nécessairement causer le renversement du mouvement péristaltique : cela est clair. Or, les choses qui, selon les Auteurs, peuvent boucher l'intestin, sont des matières durcies, des vents en grande quantité, lesquels nouent en quelque manière les boyaux, des hernies qui les ressèrent, l'inflammation, et d'autres tumeurs considérables.

Il faut avouer néanmoins que le mouvement contraire qui est produit par ces causes, doit être plutôt regardé comme un mouvement des matières contenues dans les intestins, que des intestins mêmes; et que le renversement n'occupe pas tout le conduit intestinal, mais seulement les intestins qui sont au-dessus du siége de l'obstruction. C'est pourquoi je donne le nom de *fausse* à la passion iliaque qui dépend de là.

55. En second lieu, je crois que la cause la plus ordinaire du renversement du mouvement péristaltique des intestins, est celle que je vais dire. Le sang étant en tumulte au commencement de la fièvre, il se dépose, dans l'estomac et les intestins les plus proches, des humeurs âcres et malignes qui, irritant l'estomac, renversent d'abord son mouve-

Section I.

ment, et l'obligent de rejeter par la bouche avec violence la matière qui l'incommode. Les intestins grêles qui sont continus à l'estomac, et déjà affaiblis, suivent le mouvement déréglé qu'il leur imprime, et enfin les gros intestins sont contraints de se mettre de la partie. Voilà ce que j'appelle passion iliaque *vraie*; et c'est celle dont il s'agit présentement. La méthode de la traiter a été presque inconnue jusqu'ici, malgré les éloges que quelques-uns donnent au mercure et aux balles de plomb; car ces remèdes sont peu utiles, et souvent même très-nuisibles. Pour moi, je me sers avec succès de la méthode suivante.

Vues qu'il faut avoir dans le traitement de la passion iliaque.

56. Lorsque les lavemens rendus par la bouche, et les autres signes font connaître évidemment qu'il y a une vraie passion iliaque, j'ai trois choses en vue; la première, d'arrêter le mouvement déréglé de l'estomac et des intestins; la seconde, de fortifier les intestins qui ont été affaiblis par l'âcreté des humeurs; la troisième, de débarrasser de ces humeurs nuisibles l'estomac et les intestins. Pour remplir ces trois indications, voici comment je me comporte.

Comment l'Auteur les remplit.

57. D'abord je fais prendre matin et soir un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limons, et dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée, sans y ajouter ni sucre, ni aucune autre chose. L'usage seul et réitéré de l'eau de menthe fera bientôt disparaître le vomissement et la douleur: pendant ce temps là, je fais tenir continuellement sur le ventre à nu un petit chien en vie. Deux ou trois jours après que la douleur et le vomissement ont entièrement cessé, je donne un gros de pilules cochées, dissoutes dans l'eau de menthe; et pour

empêcher d'une manière plus sûre le retour du vomissement, je fais prendre souvent de cette eau pendant tout le temps de la purgation. On n'ôte le petit chien que lorsque le malade commence l'usage des pilules.

Chap. IV.

58. J'ai observé qu'il est inutile de donner ces pilules, ou tout autre purgatif, jusqu'à ce qu'on ait fortifié l'estomac, et rétabli le mouvement naturel de l'estomac et des instestins. Sans cela, tous les purgatifs pris intérieurement deviendront émétiques, et feront plus de mal que de bien. Voilà pourquoi je n'entreprends point d'ouvrir le ventre par les purgatifs, avant que d'avoir employé, durant quelques temps, tous les remèdes propres à l'estomac.

59. je réduis le malade à une nourriture très-légère, ne lui permettant que quelques cuillerées de bouillon de poulet deux ou trois fois le jour. Je lui ordonne de garder le lit pendant toute la maladie, jusqu'à ce qu'il paraisse des signes d'une entière guérison, et même de continuer, long-temps après la guérison, l'usage de l'eau de menthe, et de se bien garantir le ventre du froid, en y tenant une étoffe de laine en double, afin de prévenir les rechutes auxquelles cette maladie est plus sujette qu'aucune autre (1).

(1) Assurément la véritable passion iliaque cèdera rarement à des remèdes si faibles et en si petit nombre; c'est pourquoi nous ajouterons ici quelques avis sur le traitement de cette maladie. Lorsqu'elle a été précédée ou est accompagnée de fièvre, tous les remèdes chauds doivent être bannis, crainte de causer une inflammation des intestins, et d'attirer une gangrène mortelle. La saignée convient, et doit quelquefois être réitérée trois ou quatre fois. Il faut donner d'heure en heure, ou de deux en deux heures, un lavement émollient et laxatif. Boerhaave, dont la plus grande partie de cette méthode est prise, dit que plusieurs ont péri, parce qu'on ne leur avait pas donné assez souvent des lavemens. On peut user pour

SECTION I.

60. Voilà à quoi se réduit toute ma méthode de traiter la passion iliaque. J'espere qu'elle ne sera pas méprisée des personnes sages, sous prétexte qu'elle est simple, et n'est pas accompagnée de grands raisonnemens, ou d'un appareil pompeux de remedes.

61. Tels sont les symptômes qui se rencontrent ordinairement dans la fièvre continue dont nous parlons. Il y en a encore d'autres dont nous ne dirons rien, parce qu'ils ne demandent aucun traitement particulier, et qu'ils cessent d'eux-mêmes lorsque la fièvre a été traitee comme il faut.

C'est là tout ce que nous avions à dire sur la fièvre continue de cette constitution, et sur ses symptômes (1).

---

boisson d'une infusion chaude de graine de lin, ou de racine de guimauve, ou de chose semblable, et y ajouter suffisante quantité de nitre, de suc de limon, d'esprit de nitre dulcifié, etc. Il est à propos de continuer ces remèdes, et de tenir le malade à un régime rafraîchissant, émollient et très léger, pendant deux ou trois jours au moins après que la maladie a cessé, afin de prévenir la rechute. On peut donner les narcotiques avec les purgatifs.

Si le mal dépend d'un étranglement causé par une descente, il faut, avant que de donner aucun remède, tâcher de réduire l'intestin, en employant sur la partie affectée les fomentations émollientes et les cataplasmes de même nature; et tout cela étant inutile, recourir à l'opération chirurgicale requise en pareille occasion; mais si le cas n'est pas extrêmement pressant, il faut essayer toute sorte de moyens raisonnables avant que d'en venir à l'opération qui est toujours dangereuse, et demande dans celui qui la fait une habileté et une adresse extraordinaire. Le bain dans une décoction chaude de racines de guimauve, de graine de lin et de fénugrec, de fleurs de sureau et de camomile, de têtes de pavôt, et d'autres semblables ingrédiens, faite avec le lait et l'eau, est un remède admirable, sur-tout dans le dernier cas dont nous avons parlé. Dans les cas désespérés, le mercure, prudemment administré, a quelquefois réussi. La méthode est de commencer par une petite quantité, et d'augmenter par degrés.

(1) Nous avons remarqué en passant, les défauts de cette histoire du traitement d'une fièvre, qui nous a paru trop générale, trop hypothétique, et trop incomplète; il semble que notre Auteur en a jugé de même;

CHAPITRE V.

Fièvres intermittentes des années 1661, 62, 63, 64.

1. Nous avons dit auparavant que la constitution de ces années-là produisit des fièvres intermittentes de toutes les sortes. Ainsi je vais donner les observations que je fis alors avec soin sur ces fièvres; j'y ajouterai ce que j'ai observé sur un petit nombre d'intermittentes sporadiques qui ont paru depuis ce temps-là, afin de n'être pas obligé d'interrompre le fil de mon discours, lorsque je donnerai l'histoire des années suivantes.

Trois temps dans les fièvres intermittentes.

2. Pour avoir au moins quelque idée de la nature et du caractère des fièvres intermittentes dont il s'agit ici, il faut considérer trois différens temps dans leurs accès : 1.° le temps du frisson ; 2.° le temps de l'ébullition ; 3.° le temps que j'appelle de la *despumation.* Disons quelque chose de chacun de ces trois temps.

Description du premier temps.

Le frisson vient, à mon avis, de ce que la matière fébrile qui a été mal travaillée et mal assimilée avec le sang, étant devenue non-seulement inutile, mais encore nuisible à la Nature, elle la fatigue et l'irrite ; d'où il arrive que celle-ci voulant en quelque façon se délivrer de ce qui l'incommode, excite dans le corps un frisson et un tremblement, comme pour marquer l'horreur dont

car il est beaucoup plus exact dans les traités suivans, où l'on trouvera d'ordinaire une juste et entière description de la maladie dont il s'agit, un détail circonstancié de ses symptômes ordinaires et extraordinaires, et des méthodes de pratique sûres et judicieusement adaptées aux divers changemens qui lui arrivent.

elle est saisie : c'est ainsi qu'une potion purgative qu'aura prise une personne délicate, ou bien un poison avalé par mégarde, cause aussitôt le frisson et d'autres symptômes de ce genre.

Description du second temps.

3. La nature étant donc irritée de la sorte, et cherchant à se débarrasser de son ennemi, elle a recours à la fermentation qui est le moyen ordinaire dont elle se sert dans les fièvres et dans quelques autres maladies aiguës, pour délivrer le sang de la matière peccante qu'il contient : car, au moyen de cette effervescence, les particules nuisibles qui étaient séparées les unes des autres, et mêlées egalement dans toute la masse du sang, commencent à se réunir en quelque manière ; par conséquent, elles peuvent plus aisément être atténuées, et devenir propres à la despumation.

Cette despumation est si importante, que ceux qui meurent pendant l'accès des fièvres intermittentes, meurent dans le temps du frisson ; car, s'ils vont jusqu'au temps de l'effervescence, ils réchappent du moins pour cette fois. Or, durant ces deux premiers temps, les malades sont en danger.

Description du troisième temps.

Ensuite vient la despumation, pendant laquelle tous les symptômes s'adoucissent d'abord, et enfin disparaissent entièrement. Par le terme de *despumation*, je n'entends autre chose que l'expulsion ou la séparation de la matière fébrile atténuée et comme vaincue ; et dans cette action, il se sépare des parties subtiles et des parties grossières, de même que dans les autres liqueurs.

D'où vient le retour de l'accès.

4. La fièvre ayant donc cessé, voyons comment l'accès revient ensuite. C'est que toute la matière fébrile, n'ayant pas encore été expulsée, elle se manifeste de rechef au bout d'un certain temps plus ou moins long, suivant la différence des

types, et irritant de nouveau la nature, cause les mêmes symptômes que nous avons expliqués auparavant.

5. Si l'on me demande maintenant pourquoi ce foyer, qui, ayant résisté à l'ébullition précédente, est demeuré dans les premières voies pour causer ensuite de nouveaux troubles, et par conséquent n'a pas été expulsé avec le reste de la matière peccante, ne garde pas les mêmes périodes dans toutes les fièvres intermittentes, et a besoin tantôt d'un, tantôt de deux, tantôt de trois jours pour se mûrir et pour exciter un nouvel accès; si, dis-je, on me presse là-dessus, je répondrai que je n'en sais rien du tout: et je ne crois pas non plus que personne ait découvert la raison d'un tel phénomène.

Je n'ambitionne pas le nom de *Philosophe ;* et quant à ceux qui se flattent de mériter ce titre, et qui me blâmeront peut-être de n'avoir pas essayé de pénétrer dans ces mystères, je les prie de vouloir bien, avant que de condamner les autres, m'expliquer certaines opérations de la Nature qui sont communes et ordinaires. Par exemple, je leur demanderais volontiers d'où vient qu'un cheval arrive à sept ans à son plus grand accroissement, et un homme à vingt et un ans? D'où vient qu'entre les plantes, les unes fleurissent au mois de Mai, les autres au mois de Juin, et d'autres en d'autres temps, pour ne rien dire d'une infinité d'autres choses (1)?

(1) S'amuser à rechercher les causes efficientes ou matérielles des choses de la nature, est certainement une occupation des plus inutiles, et on ne saurait plus mal employer les facultés de son entendement. Comme ces causes passent de bien loin la portée de nos sens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche; et quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles serviraient plutôt à contenter une vaine curiosité, qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne serait-il pas plus

SECTION I.

Que si les plus savans hommes n'ont pas de honte d'avouer ouvertement leur ignorance dans ces sortes de choses, je ne vois pas qu'on doive me blâmer si je n'entreprends pas d'expliquer une chose qui n'est pas moins difficile, et qui est peut-être entièrement inexplicable, étant très-persuadé, comme je suis, que, dans la production des fièvres intermittentes, de même que par-tout ailleurs, la Nature suit une méthode et un ordre certain. Car la matière de la fièvre quarte et de la fièvre tierce n'est pas moins soumise aux lois de la Nature, et n'est pas moins gouvernée par elle que tous les autres corps.

Description des symptômes et des espèces particulières des fièvres intermittentes.

6. Toutes les fièvres intermittentes commencent d'ordinaire avec un frisson et un tremblement auquel succède une chaleur qui est suivie d'une sueur. Dans le temps du froid et dans celui de la chaleur, le malade a des envies de vomir; il se trouve fort mal, il est altéré, sa langue est sèche, etc. Tout ces symptômes disparaissent à mesure que la sueur augmente; et quand elle sort abondamment, l'accès finit (1).

sage de nous en tenir à la volonté et au bon plaisir du Créateur, sans prétendre vouloir pénétrer des mystères qu'il a couverts d'un voile impénétrable, et de nous appliquer à remarquer les effets et l'action des causes pour en tirer des règles de pratique, lesquelles étant appuyées sur un si solide fondement, et d'ailleurs appliquées judicieusement, et variées suivant les circonstances particulières, pourraient servir à nous conduire d'une manière sûre dans la plupart des occasions.

Si la plupart des Médecins, par exemple, qui ont mis inutilement leur esprit à la torture pour découvrir les causes éloignées et secrètes des effets simples et sensibles, n'avaient eu que ce but et cette vue dans leurs recherches, quel riche fond de connaissances utiles n'auraient-ils pas amassé pendant ce temps-là? C'est une chose étrange, que durant un si long espace de temps ils n'aient pas compris qu'ils n'étaient nullement capables de recherches si sublimes, et que toutes les connaissances certaines et vraiment utiles qu'ils pouvaient jamais se flatter d'acquérir, devaient être uniquement le fruit de l'observation et de l'expérience, tout le reste étant sujet à des disputes éternelles, comme n'existant que dans l'imagination.

(1) Comme la maladie est ici décrite très-imparfaitement, nous donnerons

Le malade se trouve ensuite assez bien, jusqu'à ce que l'accès revienne au temps ordinaire ; savoir, toutes les vingt-quatre heures dans la fièvre quotidienne, de deux jours l'un dans la fièvre tierce, de trois jours l'un dans la quarte, en comptant depuis le commencement de l'accès jusqu'au commencement de l'accès suivant.

Chap. V.

Ces deux derniers genres de fièvres ont assez souvent des accès doubles ; en sorte que la tierce attaque tous les jours, et la quarte deux jours de suite, ne laissant que le troisième de bon. Quelquefois même elle revient trois jours de suite, et alors c'est une triple quarte, parce qu'elle tire son nom du type qu'elle a pris d'abord.

D'où vient la multiplicité des accès.

7. Cette multiplicité d'accès est produite quelquefois par une abondance et une activité excessive de la matière fébrile, et alors l'accès secondaire dévance le principal. D'autres fois elle vient d'un épuisement causé par des remèdes trop rafraîchissans ou des évacuations trop copieuses, qui ont jeté le malade dans une extrême faiblesse, et ont trop diminué la violence de l'accès précédent. Dans ce cas-là l'accès secondaire arrive plus tard que le principal, il est moins violent, et dure plus long-temps.

---

un détail plus exact et plus circonstancié des symptômes, qui sont : pesanteur du corps, mal de tête, douleur dans les membres et dans les lombes, pâleur du visage, froid des extrémités, bâillement, extension, et souvent secousse violente ; pouls petit et lent, soif, envie de vomir, et quelquefois vomissement de matière bilieuse. Dans le chaud de la fièvre, chaleur de tout le corps, rougeur et tension de la peau, pouls fort et fréquent, veille, respiration courte, et quelquefois rêverie, urine haute en couleur, sans sédiment. Ces symptômes diminuent peu à peu, et il vient une sueur universelle qui termine bientôt l'accès, lequel dure ordinairement dix ou onze heures, et quelquefois vingt, suivant la diversité des tempéramens et la nature de la cause morbifique. Le malade est indisposé le jour suivant, se trouve froid, et frissonne aisément ; son pouls est petit et lent, son urine pâle et épaisse, avec un sédiment ou un nuage suspendu dans la liqueur.

SECTION I.

Dans les premiers cas, l'orgasme de la matière fébrile n'attend pas le temps ordinaire du retour de l'accès, et par conséquent l'évacuation de cette matière s'opère plutôt. Dans le second cas, le sang n'ayant plus assez de force pour se débarrasser de la matière fébrile dans un seul accès, il en produit un nouveau, afin d'expulser les restes de cette matière. C'est peut-être même par ces deux causes contraires que les accès des fièvres intermittentes ordinaires et régulières, anticipent le temps accoutumé, ou arrivent plus tard; et cela se voit souvent dans les fièvres dont les accès durent vingt-quatre heures entières.

Fièvres intermittentes sont de printemps, ou d'automne.

8. Les fièvres intermittentes sont les unes de printemps et les autres d'automne : car, quoiqu'il en paraisse quelques-unes dans les autres saisons, néanmoins, comme elles sont moins fréquentes, et qu'elles peuvent se réduire à celles du printemps ou de l'automne, dont elles sont les plus proches, je les comprendrai toutes à cause de cela, sous les deux genres de *fièvres de printemps* et de *fièvres d'automne.*

Le temps où elles règnent principalement sont les mois de Février et d'Août; cependant elles se font sentir quelquefois plus tôt, et quelquefois plus tard, suivant qu'il y a dans l'air plus ou moins de disposition à les produire; et de là vient aussi qu'elles sont plus ou moins épidémiques. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les fièvres intermittentes d'automne de l'an 1661; car je me souviens que cette année-là, une femme de mon voisinage eut un premier accès de fièvre quarte le propre jour de la St.-Jean. Plusieurs autres personnes furent attaquées vers ce temps-là de fièvres intermittentes qui devinrent ensuite épidémiques. Et cela prouve

bien qu'il y avait dans la température de l'air une grande disposition à produire ces maladies, lesquelles devenaient plus fréquentes à mesure que l'année avançait.

Ces deux genres diffèrent essentiellement.

9. La distinction que je fais des fièvres intermittentes, est si nécessaire, que, si on ne l'a continuellement devant les yeux dans la pratique, on ne pourra faire aucun pronostic certain sur leur durée, ni ordonner un régime salutaire conformément à la saison de l'année et à la nature de la maladie. Il est vrai que les fièvres des deux saisons ont entre elles quelque ressemblance, soit à l'égard du premier accès qui commence d'abord par le frisson, produit ensuite la chaleur, et se termine par la sueur; soit à l'égard de la différence des types, y ayant des fièvres tierces au printemps et en automne. Je ne doute pas néanmoins que ces deux sortes de fièvres ne soient essentiellement différentes.

Fièvres intermittentes du printemps; leur origine et leurs progrès.

10. Et pour parler d'abord des fièvres intermittentes du printemps, elles sont presque toutes ou quotidiennes ou tierces, et elles attaquent plus tôt ou plus tard, suivant la différente disposition de la saison. En hiver, les esprits étant concentrés par le froid, se fortifient; ensuite la chaleur du printemps les met en mouvement. Et comme ils se trouvent mêlés parmi des humeurs visqueuses que la Nature durant l'hiver a accumulées dans la masse du sang, quoique ces humeurs soient encore moins visqueuses que celles qui ont été desséchées et épaissies par les chaleurs de l'été, et qui causent les fièvres d'automne; les esprits, dis-je, se trouvant embarrassés et comme emprisonnés dans des humeurs visqueuses, font effort pour s'en dégager, et, par cet effort, produisent l'ébullition qui arrive

dans les fièvres du printemps. C'est ainsi que, si on approche du feu des bouteilles pleines de bière, et qui ont été long-temps gardées dans le sable ou dans une cave froide, la liqueur bouillonne aussitôt, et cherche à s'échapper.

Le sang, agité de la sorte, travaille à se dépurer, et, par le secours des esprits qui sont de nature volatile, il en vient assez promptement à bout, à moins qu'il ne soit surchargé de sucs visqueux qui retardent la fermentation commencée. Quoiqu'il en soit, il est rare que la fermentation du printemps soit continue, et aille d'un même train ; mais elle se partage d'ordinaire en divers accès : car, comme le sang se trouve alors abondamment fourni d'esprits vigoureux, la Nature entreprend avec précipitation son ouvrage, et, par des accès particuliers, se débarrasse entièrement de certaines portions de la matière morbifique, avant que d'opérer une séparation générale.

Peu de fièvres continues au printemps.

Voilà, à mon avis, pourquoi au printemps, et sur-tout vers la fin de cette saison, il y a peu de fièvres continues, à moins que la constitution ne soit épidémique. Car les fermentations qui se font alors, s'arrètent tout-à-coup, ou bien ont des interruptions, ou enfin les parties de la matière peccante qui sont plus disposées à se séparer de la masse du sang, s'en séparent avant le temps, et se jettent avec violence sur d'autres endroits : d'où s'en suivent bientôt des esquinancies, des péripneumonies, des pleurésies, et d'autres maladies dangereuses qui se montrent sur-tout à la fin du printemps.

Fièvres intermittentes du printemps rarement de longue durée.

11. J'ai remarqué que les fièvres intermittentes du printemps ont été fort rarement de longue durée, et ont toujours été salutaires ; ce qui me fait

croire que même dans les vieillards et les personnes les plus délicates, elles ne sauraient presque être mortelles, quand même elles seraient traitées par le plus ignorant médecin, pourvu qu'il fût honnête homme. J'ai cependant vu des fièvres tierces de printemps qui, parce qu'on avait saigné et purgé mal à propos, et que le régime qu'on employait ne convenait pas, ont duré jusqu'au commencement de celles d'automne; car, comme ce temps-là est fort contraire à la nature des fièvres tierces du printemps, il les fait cesser aussitôt. Cependant les malades sont tellement affaiblis par le grand nombre et la durée des accès, qu'ils semblent ne pouvoir en revenir; et néanmoins je n'ai pas observé jusqu'à présent qu'aucun en soit mort.

Quelquefois suivie de manie.

12. Je n'ai jamais vu non plus dans les convalescents ces fâcheux symptômes qui, comme nous dirons ci-après, viennent à la suite des fièvres intermittentes d'automne qui ont duré long-temps; je veux dire l'inflammation mortelle des amygdales, la dureté du ventre, l'hydropisie, etc.; mais j'ai vu plus d'une fois que des malades réduits à la dernière faiblesse par la longueur de la maladie, par le grand nombre des accès, et, pour comble de malheurs, par des évacuations réitérées, ont été attaqués de manie, sitôt qu'ils ont commencé à se mieux porter, et que la manie cessait à mesure que les forces revenaient.

Fièvres intermittentes d'automne quelquefois dangereuses.

13. Les fièvres intermittentes d'automne sont bien différentes de celles de printemps. D'abord, quant à la fièvre tierce, quoique dans les années où elle n'est pas épidémique et où elle attaque les personnes saines, elle dure quelquefois très-peu, et n'a pas d'autres symptômes que ceux de la tierce du printemps; néanmoins, lorsqu'elle est épidémique et qu'elle attaque des gens âgés, ou d'un

Section I.

mauvais tempérament, elle n'est pas sans danger; elle dure même deux ou trois mois, et peut aller jusqu'au printemps suivant.

Mais les fièvres quartes sont bien plus dangereuses et bien plus opiniâtres que les tierces. Car, lorsqu'elles attaquent des gens âgés, elles les enlèvent quelquefois dans peu d'accès; et alors les malades meurent le plus souvent dans le frisson, c'est-à-dire au commencement de l'accès. Si le malade est seulement à l'entrée de la vieillesse, il risquera moins d'être enlevé dans les premiers accès; mais il ne guérira guère que l'année suivante, et vers le temps auquel il a commencé d'être attaqué. Quelquefois aussi la maladie demeure incurable, et jette dans une langueur qui ne finit que par la mort.

Fâcheux symptômes dont la fièvre quarte est suivie.

14. La fièvre quarte change de temps en temps de forme, et produit plusieurs symptômes funestes, tels que le scorbut, la dureté de ventre, l'hydropisie, etc. Les jeunes gens sont plus en état de soutenir cette maladie, et ils en sont quelquefois délivrés vers le solstice d'hiver; mais plus souvent ils n'en sont quittes que vers l'équinoxe du printemps, ou même l'automne suivant, après qu'ils ont été saignés et purgés. J'ai souvent vu avec surprise de petits enfans au berceau qui, ayant eu cette maladie pendant six mois entiers, en sont heureusement réchappés.

Elle dure peu quand elle revient une seconde fois.

15. Il est bon de remarquer ici que, de quelque âge ou de quelque tempérament que soit la personne attaquée de fièvre quarte, si elle vient à en être reprise dans quelque autre temps de la vie que ce soit, même dans un temps fort éloigné de celui auquel elle en a été attaquée la première fois, la maladie ne sera pas fort longue cette seconde fois,

et se terminera d'elle-même après un assez petit nombre d'accès (1).

16. Pour ce qui est de la curation des fièvres intermittentes du printemps, j'ai toujours cru qu'il fallait les abandonner à elles-mêmes, et ne rien faire du tout, puisque jamais personne, que je sache, n'en est mort; et qu'au contraire, ceux qui ont voulu les faire passer, sur-tout par des remèdes évacuans, n'ont eu d'autres succès que de les rendre plus opiniâtres et plus rebelles (2). Toutefois, si le Médecin est obligé de céder aux importunités et à l'impatience du malade qui veut absolument des remèdes, il pourra traiter ces sortes de fièvres de différentes manières, et avec succès, comme je l'ai appris par de fréquentes observations.

Curation des fièvres intermittentes du printemps.

17. Un vomitif donné à propos, c'est-à-dire, de façon qu'il puisse avoir opéré avant l'accès, a quelquefois parfaitement réussi; principalement si on fait prendre une dose médiocre de sirop diacode ou de quelque autre narcotique, après l'opération du vomitif, et immédiatement avant l'accès.

Elles sont quelquefois guéries par un vomitif.

D'autres fois la maladie se guérit par les diaphorétiques, lesquels augmentent la sueur qui a commencé dans l'accès. Pour cela, il faut tenir le malade bien couvert dans son lit, et le faire suer autant et aussi long-temps que ses forces le permettent. Cette méthode a souvent réussi dans les fièvres intermittentes du printemps, sur-tout dans les quo-

Ou par des diaphorétiques.

(1) Cette observation est contredite par l'expérience.

(2) En général, les fièvres intermittentes du printemps ne sont pas dangereuses, et on peut les abandonner à elles-mêmes; cependant il est quelquefois nécessaire d'y faire des remèdes, autrement elles durent long-temps dans certains tempéramens, et produisent d'autres maladies opiniâtres. Il est remarquable qu'elles se guérissent d'ordinaire par des évacuans, comme les vomitifs, les laxatifs, les sudorifiques, les vésicatoires, et quelquefois la saignée. Ainsi il est étonnant que notre Auteur condamne cette méthode, tandis que dans l'article suivant il la donne comme bonne et avantageuse.

Section I.

tidiennes. Car, comme les humeurs ne sont pas fort épaisses dans cette saison, la crise qui, sans cela, aurait été imparfaite, devient alors parfaite, ce qui n'arrive jamais en automne.

Ou par des lavemens.

J'ai même quelquefois guéri des fièvres tierces, en donnant un lavement dans les jours d'intermission, durant trois ou quatre jours.

18. Néanmoins si, pour avoir trop saigné (1), (à quoi la saison porte aisément les Médecins peu circonspects) ou si, à cause de la faiblesse antérieure du malade, les esprits qui devraient produire la dépuration, sont appauvris et sans vigueur, il peut arriver que les fievres intermittentes du printemps, quoiqu'on ait mis en usage toute sorte de remèdes, soient aussi longues que celles d'automne. Mais cela ne leur est pas ordinaire; car elles se terminent d'elles-mêmes, ou bien on les guérit facilement avec peu de remèdes.

Description des fièvres intermittentes d'automne.

19. Les fièvres intermittentes d'automne ne sont pas si traitables. Il faut en dire maintenant quelque chose. Si la constitution de l'automne est épidémique, elles ont coutume de commencer vers le milieu du mois de Juin; sinon elles attendent le mois d'Août et le commencement de Septembre. Elles sont plus rares dans les mois suivans.

Lorsqu'il en survient un grand nombre tout à la fois, on pourra observer que leurs accès viennent le plus souvent à la même heure du jour, et qu'ils avancent ou retardent précisément de la

(1) Souvent il n'est point nécessaire de saigner du tout; néanmoins la saignée peut être utile quand la fièvre intermittente ressemble dans son commencement à une continue, et qu'elle est accompagnée de grande chaleur, de délire, que le malade est jeune, d'un tempérament sanguin, et accoutumé à boire beaucoup de vin; mais lorsque l'estomac est chargé d'impuretés, que le malade n'est pas pléthorique, la saignée est nuisible, parce qu'elle empêche les évacuations salutaires qui se feraient par les pores; ce qui rend la maladie plus longue et plus opiniâtre, comme l'expérience le prouve.

même façon. Seulement il peut arriver que cet ordre soit dérangé dans certains sujets par des remèdes capables d'avancer ou de retarder les accès.

20. Il faut encore remarquer que dans les fièvres intermittentes, sur-tout les épidémiques d'automne, il n'est pas facile de bien distinguer leur type les premiers jours, parce qu'en commençant, elles sont accompagnées d'une fièvre continue. Il n'est pas facile non plus, durant un certain temps, à moins que d'y apporter une grande attention, d'apercevoir autre chose qu'une diminution de la fièvre, laquelle néanmoins, au bout de quelque temps, devient parfaitement intermittente, et prend un type conforme à la saison.

Elles sont difficiles à distinguer.

21. Quant au type, les fièvres intermittentes d'automne sont tierces ou quartes. On peut dire avec raison, touchant les fièvres quartes, qu'elles sont un vrai produit d'automne. Cependant les unes et les autres ont tant de rapport ensemble, que souvent on voit une tierce devenir quarte, ou une quarte devenir tierce, au moins durant un certain temps, et reprendre ensuite son premier type. Mais les tierces du printemps ne deviennent jamais quartes, parce que ces deux sortes de fièvres sont entièrement différentes les unes des autres. Au reste, je n'ai jamais vu de fièvre quotidienne en automne, à moins qu'on ne veuille donner improprement ce nom à une double tierce, ou à une triple quarte.

22. Voici en peu de mots quelle est, selon moi, l'origine des fièvres intermittentes d'automne. Au commencement de l'année, le sang vient à s'exalter, et à mesure que l'année avance, il s'exalte de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au plus haut point de force et de vigueur, semblable en

Cause des fièvres intermittentes d'automne.

Section I.

cela aux plantes qui augmentent et diminuent à proportion des divers temps de l'année. Or, comme dans les changemens qu'il subit, il suit régulièrement la différence des saisons, il ne manque pas de s'affaiblir sur la fin de l'année, sur-tout lorsque des causes particulières, telles qu'une perte excessive de sang, du froid, des alimens grossiers, des indigestions, des bains pris mal à propos, et plusieurs autres choses contribuent encore à produire ce mauvais effet.

Le sang, dans cet état de faiblesse, se trouve exposé aux impressions morbifiques que peuvent faire sur lui toute sorte de constitutions de l'air, lesquelles en ce temps-là sont épidémiques pour les fièvres intermittentes ; de là l'ébullition qui se fait bientôt après. Et comme le sang est quelquefois extrêmement altéré, la fièvre qui résulte de cette ébullition, est ordinairement d'un mauvais caractère, et est accompagnée de symptômes très-dangereux. Au moins se trouve-t-il que le sang, dénué de la plupart de ses esprits, et brûlé par les chaleurs de l'été précédent, ne peut avoir qu'une ébullition très-faible, et demande un temps fort long pour se dépurer (1).

Pourquoi elles sont si difficiles à guérir.

23. Maintenant, si l'on veut connaître la difficulté qu'il y a de guérir les fièvres intermittentes d'automne, il faut considérer ici que la différence entre les continues et les intermittentes de cette

(1) Cette explication de la cause des fièvres intermittentes d'automne n'est ni claire ni satisfaisante. Il est étonnant que ce grand homme, qui blâmait si hautement les hypothèses et les spéculations, ait essayé néanmoins si souvent de raisonner sur des matières tellement au-dessus de la portée des esprits les plus subtils, qu'un peu d'attention doit convaincre de l'impossibilité d'arriver là-dessus à un certain degré de connaissance démonstrative. D'ailleurs n'est-ce pas se moquer, de vouloir approfondir des causes qui, selon toute apparence, demeureront toujours cachées, tandis qu'on néglige les effets qui seuls peuvent être de quelque utilité ?

Chap. V.

saison, consiste principalement en ce que l'effervescence dans les continues se fait tout de suite et d'un même train, au lieu que dans les intermittentes, elle se fait en divers temps et à diverses reprises. Néanmoins, dans les unes et dans les autres, la Nature opère la fermentation dans l'espace de trois cent trente-six heures ou environ; car ordinairement, il faut ce temps-là, ni plus ni moins, à la masse du sang pour se dépurer, lorsqu'on abandonne l'ouvrage à la Nature; de même que le vin, le cidre et la bière ont besoin chacun d'un certain temps pour leur dépuration.

Temps que le sang emploie à se dépurer.

24. Or, quoique dans les fièvres intermittentes, par exemple, dans la quarte, le sang travaille quelquefois pendant six mois à sa dépuration, et en vient enfin à bout; néanmoins, si l'on compte bien, il n'y emploie pas réellement plus de temps qu'il ne fait d'ordinaire dans les continues abandonnées à la Nature; car quatorze jours naturels font trois cent trente-six heures. Ainsi, en mettant cinq heures et demie pour chaque accès des fièvres quartes, vous aurez dans une quarte la valeur de quatorze jours, c'est-à-dire de trois cent trente-six heures.

C'est le même temps dans les fièvres continues et les quartes.

Si on objecte qu'une fièvre quarte, par exemple (ce qu'il faut entendre également des autres intermittentes), dure quelquefois au-delà de six mois avant que d'achever son période, je réponds que la même chose arrive assez souvent aux fièvres continues de cette constitution, lesquelles durent quelquefois plus de quatorze jours. En effet, dans ces deux sortes de fièvres, si on a soin d'entretenir l'effervescence, autrement la fermentation, dans le degré de force et l'ordre convenable, sur-tout vers la fin de la maladie, la dépuration se fera dans l'espace de temps que j'ai dit, c'est-

Section I.

à-dire, en quatorze jours, ou en trois cent trente-six heures.

Mais si alors, je veux dire vers le déclin de la fièvre, on arrête mal à propos la fermentation par l'usage des remèdes rafraîchissans, ou des lavemens, il n'est pas étonnant que les fièvres tournent en longueur, puisqu'on a troublé l'ordre de la Nature; car, de cette manière, on affaiblit en quelque façon le ressort du sang, ensuite de quoi il ne saurait opérer la dépuration. Et même dans les corps faibles et épuisés, il est quelquefois de lui-même incapable de l'opérer, et a besoin pour cela du secours des cordiaux, afin de ranimer la Nature languissante.

Il est différent dans certaines fièvres.

25. Mais je crois devoir remarquer ici que ce que j'ai dit plus haut touchant la durée et la continuité de la fermentation, doit s'entendre seulement de ces fièvres qui ont acquis un caractère fixe. Car il faut savoir, et je ne l'ignore pas, qu'il y en a certaines, soit continues, soit intermittentes, dont le caractère est variable, et qui, dans leurs fermentations, ne parviennent point au terme ordinaire. Telles sont les fièvres qui viennent quelquefois de l'abus des six choses non naturelles; savoir, les alimens, la boisson, l'air et autres semblables; car ceux qui sont attaqués de ces sortes de fièvres, guérissent souvent en très-peu de temps. La même chose arrive aussi quelquefois aux jeunes gens dont le sang est pur et fort spiritueux; d'autant que leurs fièvres étant causées par une matière spiritueuse, volatile et très-subtile, elles achèvent promptement leur fermentation, et disparaissent bientôt.

Ce qui est nécessaire pour la fermentation.

26. Il faut, pour la fermentation, que la matière qui doit fermenter, soit que ce soit du

sang, ou du vin, ou quelqu'autre liqueur, ait assez d'épaisseur et de viscosité pour embarrasser et retenir les esprits, afin qu'ils puissent se mouvoir et s'agiter dans la masse de la liqueur, de la même façon à peu près que des oiseaux pris dans de la glu, ou des mouches et des abeilles prises dans du miel, peuvent bien se remuer et se tourmenter, mais non pas s'envoler. Toutefois, pour le dire en passant, les liqueurs dont j'ai fait mention, ne doivent pas être tellement épaisses, qu'elles accablent et étouffent les esprits, jusqu'au point d'empêcher tout-à-fait leur mouvement (1).

Traitement des fièvres intermittentes d'automne.

27. Je ne sais si les principes que j'établis paraîtront aux autres fondés en raison. Pour moi, ils me paraissent tels; ainsi, on n'aura pas sujet d'être étonné si en conséquence, je ne propose d'autre méthode pour le traitement des fièvres intermittentes d'automne, que celle qui semble devoir être employée dans les continues, pour que la dépuration se fasse comme il faut. Car les premières ne diffèrent en rien des secondes, si on regarde le moyen dont se sert la Nature pour l'évacuation de la matière fébrile, je veux dire la fermentation qui s'achève dans un certain espace de temps.

Je ne disconviens pas néanmoins que les intermittentes ne diffèrent beaucoup des continues,

---

(1) Il n'est pas surprenant que nous ayons ici un détail si imparfait des choses qui sont nécessaires pour la fermentation, si l'on considère que notre Auteur n'était peut-être pas fort habile en chimie, et que de son temps cet art si utile était encore bien éloigné de l'état florissant où nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui souhaiteront avoir une explication exacte de la fermentation, pourront consulter la Chimie de Boerhaave, vol. II, où ils trouveront cette matière traitée au long; ou bien les leçons chimiques du docteur Shaw, qui la traite avec beaucoup de netteté, d'ordre et de précision.

Section I. et les unes des autres, par rapport à leur espèce et à leur nature. Ainsi, en observant avec soin la méthode que la Nature emploie d'ordinaire pour se débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus, afin d'achever la fermentation commencée, et de rendre par ce moyen la santé au malade ; ou bien en découvrant la cause spécifique des fièvres, il faudra les combattre par des remèdes efficaces et spécifiques. Voilà les deux points sur lesquels on doit prendre ses indications.

28. J'ai essayé quelquefois ces deux méthodes avec tous le soin et l'attention possible ; mais je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir, par une méthode sûre, guérir les fièvres intermittentes d'automne, avant qu'elles aient achevé leur fermentation ordinaire, quelque fâcheux que cela soit pour les malades qui se voient obligés, bon gré mal gré, d'attendre jusqu'à ce temps-là leur guérison.

Si donc il se trouve un homme qui, par une méthode sûre ou par un remède spécifique, sache non-seulement arrêter le cours des fièvres intermittentes dont nous parlons, mais encore les déraciner entièrement ; je crois cet homme obligé, par toute sorte de raisons, de faire part au Public d'un secret si important ; et s'il manque à ce devoir, j'ose dire qu'il ne mérite le nom ni d'un bon citoyen, ni d'un homme prudent. Il ne convient pas à un bon citoyen de se réserver par un motif d'intérêt la connaissance d'une chose si avantageuse à tout le genre humain ; et il n'est pas d'un homme prudent de se priver soi-même des bénédictions qu'il pourrait attendre de la bonté divine, en contribuant au bien public. D'ailleurs un homme de bien fait beaucoup moins de cas de la gloire et des richesses que de la vertu et de la sagesse.

Chap. V. La saignée et les purgatifs y sont dangereux.

29. Quelque difficile qu'il soit de guérir sûrement les fièvres intermittentes d'automne, je vais néanmoins proposer ce qui m'a paru le meilleur pour cela.

De fréquentes observations m'ont appris, il y a long-temps, qu'il est extrêmement dangereux de tenter la guérison de ces fièvres par les purgatifs (à moins qu'on ne les emploie de la manière que nous dirons ensuite), et que la saignée y est encore plus dangereuse ; car, lorsqu'on traite les fièvres tierces par cette dernière méthode, et principalement lorsque la constitution régnante est fort épidémique, si la saignée ne les emporte pas aussitôt, on ne pourra en venir à bout qu'après bien du temps, même dans les gens les plus vigoureux et du meilleur tempérament. Mais les personnes âgées, après avoir long-temps souffert, ne manquent pas d'en mourir à la fin; l'inflammation des amygdales, de laquelle nous avons fait mention (1), annonçant assez souvent que la mort est proche. De plus, la saignée attire d'avance les autres symptômes qui, comme nous avons dit, accompagnent les fièvres intermittentes dans leur déclin, ou viennent à leur suite.

Quant aux fièvres quartes, la saignée y convient si peu, que des jeunes gens qui sans cela auraient été guéris dans six mois, restent malades une fois plus long-temps; et que des veillards qui auraient pu être guéris dans un an, si on ne les eût pas saignés, risquent de garder leur fièvre au-delà de ce terme, et d'y succomber à la fin. Ce que je dis de la saignée, convient aussi à la purgation, avec cette différence que la pur-

(1) Voyez ci-dessus numéro 12.

Section I.

gation n'est pas si pernicieuse, à moins qu'elle ne soit souvent réiterée (1).

Méthode de l'Auteur pour les fièvres tierces d'automne.

30. Voici la façon dont je traite les fièvres tierces d'automne : le malade étant dans son lit, et bien couvert, je le fais suer en lui donnant, quatre heures avant l'accès, du petit-lait dans lequel on a fait bouillir des feuilles de sauge ; dès que la sueur paraît, je lui fais prendre deux scrupules de pilules cochées majeures dans une once de la mixture suivante :

Prenez *eau-de-vie, une livre ; thériaque, trois onces ; safran, un gros : mêlez tout cela ensemble pour l'usage* (2).

Le malade ayant pris cela, se tiendra continuellement en sueur, jusqu'à quelques heures au-delà du temps auquel l'accès devait venir, ayant soin de ne pas laisser interrompre la sueur par les évacuations que produira le purgatif.

Succès de cette méthode.

31. Ce remède m'a plus souvent réussi pour la guérison des fièvres tierces, que celui qui est communément en usage, et qui tend au même but, je veux dire la décoction de racines de gentiane, de sommités de petite centaurée, etc.

---

(1) La saignée est néanmoins quelquefois très-utile, comme lorsqu'on juge que la fièvre est occasionée par des embarras dans les viscères du bas-ventre ; à quoi les hypocondriaques et ceux qui ont été auparavant affligés d'hémorrhoïdes, sont fort sujets. Dans la grossesse des femmes, il est absolument nécessaire de saigner, afin de prévenir la fausse-couche que pourrait causer l'agitation violente que la fièvre produit dans le sang. Une seule saignée faite à propos a quelquefois coupé pied à une fièvre quarte opiniâtre. Pour se bien conduire dans cette matière, il faut faire attention à la saison de l'année, au degré de la maladie, à la force du sujet, à l'état des fluides et des solides, et à d'autres circonstances importantes qui doivent être mûrement considérées et comparées.

(2) Il y a lieu de craindre plusieurs inconvéniens de l'usage d'un remède si chaud, dans les jeunes gens d'un tempérament sanguin. Si l'on juge donc la sueur nécessaire, il vaudra mieux donner quelque doux sudorifique, en faisant boire souvent de l'infusion de thé, de sauge, ou autre semblable.

avec un peu de séné et d'Agaric : car, comme mon remède excite en même temps les sueurs et les selles qui sont deux mouvemens contraires, il produit le même effet que le remède ordinaire, qui est d'arrêter l'accès ; mais il l'arrête plus efficacement et avec aussi peu de danger. C'est par cette méthode que j'ai guéri beaucoup de fièvres tierces d'automne, et je n'en ai point trouvé de meilleure pendant les années dont il s'agit (1).

Manière de traiter la fièvre double tierce.

32. Dans la double tierce qui a changé de type, parce que le malade a été affaibli par des évacuations, ou de quelque autre manière, il faut de même exciter la sueur quatre heures avant l'accès, se servant pour cela du remède précédent, mais dont on retranchera les pilules cochées, parce qu'elles augmenteraient encore la faiblesse du malade que les purgatifs n'ont déjà que trop épuisé, et favoriseraient le retour de la fièvre que les purgatifs ont rendu double tièrce. Ou bien on se servira de quelque autre diaphorétique plus puissant et plus efficace, que l'on pourra réitérer dans l'accès véritable qui viendra immédiatement ensuite.

Lorsque les accès de la fièvre double tierce jettent les malades dans une extrême faiblesse, j'ordonne l'électuaire suivant :

Électuaire cordial.

Prenez *conserve de fleurs de bourrache et de buglose, de chacune une once* ; *conserve de romarin*,

(1) Cette méthode est impraticable, sinon dans des tempéramens vigoureux et flegmatiques ; car dans des tempéramens sanguins, faibles et délicats, il serait très-dangereux d'exciter ainsi deux mouvemens directement contraires ; et c'est peut-être à cause de cela que cette méthode n'a pas beaucoup été suivie jusqu'à présent, malgré la déférence extraordinaire que l'on a eue universellement au jugement de notre Auteur. La manière dont on traite aujourd'hui les fièvres intermittentes, est fort éloignée de la sienne ; mais elle est beaucoup plus sûre et plus douce.

Section I.

demi-once ; écorce de citron confite, noix muscade confite et thériaque, de chacune trois gros ; confection d'alkermes deux gros : mêlez tout cela pour un électuaire, dont le malade prendra de la grosseur d'une noisette matin et soir, buvant pardessus six cuillerées du julep suivant:

Julep cordial.

Prenez *eau de reine des prés, et eau thériacale, de chacune trois onces; sirop d'œillets, une once: mêlez cela ensemble.*

Ou bien en place de ce julep, je donne quelque eau épidémique plus simple, et adoucie avec du sucre. Je défends les lavemens, et je permets les bouillons de poulet, les décoctions d'avoine, etc.

Traitement des fièvres quartes.

33. Quant à la curation des fièvres quartes, je crois qu'il n'est personne médiocrément versé dans la Médecine, qui ignore combien tous les remèdes que l'on a découverts jusqu'ici pour la guérison de ces redoutables maladies, ont peu réussi, à l'exception du quinquina, lequel néanmoins les suspend plus souvent qu'il ne les détruit ; car, après qu'elles ont cessé deux ou trois semaines, et donné par ce moyen aux malades abattus le temps de respirer, elles recommencent avec autant de fureur que jamais ; et toutes les fois qu'on revient à l'usage du quinquina, il faut d'ordinaire bien du temps pour les guérir. Je vais néanmoins rapporter ce qui m'est connu sur la manière d'employer ce remède.

Comment il faut donner le quinquina.

34. La première attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas le donner trop tôt, c'est-à-dire, avant que la maladie se soit un peu affaiblie d'elle-même, à moins que la grande faiblesse du malade n'oblige d'y avoir recours plus tôt. Car, si on le donne de trop bonne heure, il sera peut-être inutile et même dangereux, parce qu'il arrêtera tout-à-coup le mouvement de fermenta-

tion par où le sang cherche à se dépurer (1).

La seconde attention est de ne point diminuer par la purgation, et encore moins par la saignée, la quantité de la matière fébrile, afin que le quinquina opère plus librement; car, comme ces deux évacuations dérangent à un certain point l'économie animale, les accès de fièvre reviendront plus promptement et plus sûrement, dès que l'action du quinquina aura cessé. Il me paraît aussi plus à propos de le donner peu à peu et assez loin des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à l'accès qui va venir; car, de cette manière, le remède a plus de temps pour agir comme il faut, et on évite le danger qu'il y a de vouloir arrêter subitement et hors de saison un accès qui commence à se manifester.

La dernière attention est de serrer les prises du quinquina, afin que la vertu d'une prise ne cesse pas tout-à-fait avant qu'on donne la suivante. Par ce moyen, on déracinera la fièvre, et le malade recouvrera une parfaite santé.

35. Voilà les raisons qui me font préférer, aux autres méthodes de donner le quinquina, celle que je vais expliquer:

Electuaire fébrifuge.

Prenez *une once de quinquina en poudre*; *mêlez-*

(1) Les mauvais effets du quinquina donné trop tôt dans le cas présent, viennent apparemment de la qualité astringente dont il est manifestement doué, et qui empêche la matière fébrile de s'évacuer, et la fixe au-dedans sur quelque partie noble; d'où il arrive que la fièvre intermittente se change en continue qui est ordinairement d'un mauvais caractère, ou qu'elle dégénère en quelque maladie chronique opiniâtre, comme l'hydropisie, la consomption, la dureté squirrheuse du foie, la jaunisse, la cachexie, etc.; c'est pourquoi lorsqu'on veut donner le quinquina dans une fièvre intermittente, et qu'on ne peut pas évacuer auparavant selon le besoin, il est beaucoup plus sûr d'attendre, si la maladie le permet, que la violence de la fièvre soit diminuée par quelques accès, et qu'une portion de la matière morbifique soit évacuée; ce qui s'accorde en partie avec le sentiment de notre Auteur sur cet article.

la avec deux onces de sirop de roses rouges ; et le malade, chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prendra matin et soir la quantité d'une grosse noix muscade de cet opiat, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On réitérera trois autres fois le même remède, ayant soin de mettre toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours (1).

---

(1) La simplicité de cet électuaire ne doit pas le faire rejeter, quoique la méthode de l'Auteur ne soit peut-être pas sans défaut ; c'est pourquoi je joindrai ici quelques règles fondées sur l'expérience, et quelques précautions touchant la manière de donner le quinquina.

1. La règle générale qui défend de le donner tant que l'urine demeure haute en couleur, et ne laisse pas tomber un sédiment briqueté, peut souffrir une exception. L'expérience a montré que si le corps n'est pas surchargé de sucs viciés, si les viscères sont en bon état, et ne présentent aucun signe d'inflammation interne, on peut donner le quinquina avec tout le succès et la sûreté possible, même aux personnes âgées et affaiblies, et aux jeunes gens d'un tempérament vif et sanguin, pourvu qu'on ait fait précéder les évacuations convenables.

2. Lorsque la chaleur et les autres symptômes qui en dépendent sont violents, on mêle utilement le nitre avec le quinquina.

3. Si ce remède lâche le ventre, on pourra donner du laudanum liquide après chaque dose, ou le former en électuaire avec suffisante quantité de diascordium.

4. On peut le mêler avec différentes drogues, et l'adapter par ce moyen à toutes les complications des fièvres intermittentes.

5. On doit consulter le goût du malade par rapport au choix de la forme sous laquelle on veut le donner ; mais quand le malade peut le prendre en substance, il est ordinairement plus efficace qu'en décoction, en infusion, en teinture, ou en extrait.

6. La dose doit être modérée, mais souvent réitérée.

7. Il ne faut jamais le donner immédiatement avant l'accès, ni dans la violence, ou le déclin.

8. Pendant l'usage du quinquina, un exercice modéré est très-utile ; mais il faut s'abstenir de tout remède qui peut agiter les fluides et déranger la circulation. Pour ce qui est des préparations efficaces et élégantes de ce remède, on peut consulter le Docteur Saw, *Practice of Physick*, *vol.* 1, *p.* 240, 4.*e édit.* et *Chemical Lectures*, *p.* 231.

De Gorter dit qu'un homme prit un jour une once de quinquina à-la-fois, sans qu'il en arrivât aucun inconvénient ; et qu'au contraire il fut entièrement guéri d'une fièvre quarte. Le même Auteur ajoute qu'il sait d'autres malades qui ont pris en une seule fois la quantité entière de ce remède qu'on leur avait ordonnée, sans que cette imprudence ait eu de fâcheuses suites ;

CHAP. IV.

Remèdes pour les fièvres tierces et quartes en qui sont inutiles.

36. On pourra peut-être employer le quinquina aussi utilement dans les fièvres tierces, soit de printemps, soit dautomne, que dans les fièvres quartes. Mais, à parler vrai, et sans vouloir faire une vaine ostentation de l'art, si le malade qui est attaqué de l'une ou de l'autre de ces fièvres est un enfant ou un jeune homme, le meilleur, autant que j'ai pu voir jusqu'à présent, c'est de ne faire absolument aucun remède, et de ne point faire changer d'air ni de régime ; car je n'ai jamais observé qu'elles aient eu aucune mauvaise suite lorsqu'on les a entièrement abandonnées à la Nature. C'est ce que j'ai souvent vu avec surprise, principalement dans les enfans ; car, après que le sang s'était dépuré, la fièvre s'évanouissait d'elle-même.

Au contraire, si on fait observer un régime trop sévère, ou si on purge de temps en temps, comme il est ordinaire, sous prétexte de dissiper les obstructions, et d'évacuer les humeurs qui séjournent dans les premières voies ; ou bien si on saigne dans une constitution épidémique, ce qui est le plus nuisible, la maladie sera fort longue, et, durant ce temps-là, les malades seront exposés à mille symptômes très-dangereux.

Cordiaux et fortifians sont nécessaires dans les gens âgés.

37. Mais, si les gens qui ont des fièvres tierces d'automne, ou des fièvres quartes, sont fort âgés, ils risquent non-seulement d'être long-temps malades, mais ils sont encore en grand danger de mort. C'est pourquoi, si le Médecin n'a pu dompter la fièvre, ni par le quinquina, ni par quelque autre méthode que ce soit, il faut au

---

d'où il a appris que c'est une chose inutile d'être si timide à déterminer la dose du quinquina. Voyez le *Med. compend.* du même Auteur, tom. I, p. 274.

Section I. moins qu'il aide la Nature, et lui fournisse les secours dont elle a besoin pour achever son ouvrage : car, dans les corps épuisés, si on n'entretient pas la fermentation par des cordiaux et par un régime fortifiant, comme par le vin d'absinthe et autres choses semblables, il arrivera immanquablement que les malades seront affaiblis par une suite d'accès vagues et inutiles; ainsi la maladie traînera en longueur; et lorsqu'il surviendra quelque accès plus violent, la Nature se trouvera languissante, ne pourra arriver au temps de l'ébullition, et par conséquent le malade mourra dans le frisson. C'est à quoi sont sujets les vieillards qui ont été affaiblis par une longue suite de purgatifs : on les a même vus quelquefois être enlevés dans le frisson des premiers accès, au lieu qu'on aurait pu les conserver du moins encore quelque temps, en leur donnant un puissant cordial.

Et aussi le changement d'air.

38. Lorsque le temps nécessaire pour la dépuration du sang est passé, ou même un peu auparavant, il faut que les malades qui sont d'un âge avancé, changent d'air, soit en allant dans un pays plus chaud, ce qui serait le mieux, soit au moins en quittant l'endroit ou ils ont été attaqués la première fois de la fièvre. On ne saurait dire combien le changement d'air est utile pour la guérison parfaite de la maladie. Cependant il n'est pas nécessaire de changer d'air avant le temps que nous avons dit, et même cela convient moins : car, quand on irait dans le pays le plus méridional et le plus chaud, toujours faut-il que le sang, lorsqu'il a une fois commencé à fermenter, achève de se dépurer. Or, on ne saurait attendre cet avantage d'un nouvel air, à moins que la fermentation ne soit déjà bien avancée,

et par conséquent le malade en état de recouvrer la santé.

Le vrai temps de changer d'air est donc lorsque la fièvre est sur le point de finir. Par exemple, dans la fièvre quarte qui a commencé en automne, il ne faut changer d'air que vers le commencement de Février (1).

En quelle occasion il faut aider la dépuration du sang.

39. Cependant, si le malade ne peut ou ne veut pas se transporter ailleurs, il faudra lui donner en ce temps-là même, quelque remède efficace, capable d'aider puissamment la dépuration languissante, et l'achever, s'il se peut, tout d'un coup. Pour cela, je conseillerais de faire prendre, deux heures avant l'accès, un gros et demi d'électuaire d'œuf, ou de thériaque, dissous dans l'eau de-vie commune.

Mixture.

Remèdes chauds doivent être donnés seulement dans le déclin de la maladie.

J'ai employé ce remède avec succès dans le déclin de ces maladies. J'avoue néanmoins que, si on donne trop tôt ces sortes de remèdes échauffans, ils changent la fièvre en double tierce, ou en double quarte, ou bien en continue, comme Galien l'a déjà remarqué.

On peut en agir de même à l'égard des jeunes gens malades, pourvu qu'on garde certaines précautions : mais à l'égard des enfans, cette méthode ne convient point du tout, et même j'ai observé, il y a long-temps, qu'elle n'est pas sans danger (2).

---

(1) La pratique d'aujourd'hui fournit quantité d'exemples de malades qui ont été guéris en prenant un air plus chaud, lorsque tous les autres remèdes avaient été inutiles ; mais je crois qu'il est inutile, et peut-être dangereux, d'attendre pour cela aussi tard que notre Auteur le demande.

(2) On traiterait peut-être maintenant d'imprudent, de téméraire et d'empirique, celui qui hasarderait un si violent sudorifique, sinon en des cas extraordinaires ; car lorsque le ton des solides est déjà fort relâché, et les sucs fort appauvris, il y a lieu de craindre qu'un pareil remède ne produise de funestes effets ; mais aujourd'hui que la Médecine est si perfec-

Section I.

40. Avant que de finir la matière présente, il est bon d'avertir que ce que nous avons dit sur la durée des fièvres intermittentes d'automne, et sur le temps nécessaire pour la dépuration du sang, doit s'entendre uniquement de ce que la Nature a coutume d'opérer, lorsqu'elle est aidée par les remèdes ordinaires. Car je n'ai nullement prétendu que les savans et habiles Médecins dussent perdre courage, et désespérer de trouver d'autres méthodes plus sûres, ou des remèdes plus excellens pour la guérison de ces maladies. Je suis si éloigné de penser de la sorte, que je ne désespère pas de découvrir moi-même un jour une telle méthode ou un tel remède.

Purgation est nécessaire après la cessation de la fièvre.

41. Quand il n'y a plus de fièvre, il faut purger soigneusement le malade. On ne saurait dire combien il survient de maladies après les fièvres d'automne, pour avoir négligé la purgation. Je suis surpris que les Médecins y fassent si peu d'attention, et n'en avertissent point; car toutes les fois que j'ai vu des gens un peu avancés en âge, qui ont été attaqués de quelqu'une de ces fièvres, sans avoir été purgés ensuite, j'ai pu prédire sûrement qu'il leur arriverait quelque maladie dangereuse à laquelle ils ne s'attendraient pas le moins du monde, se croyant parfaitement guéris.

Mais non auparavant.

42. Il faut néanmoins prendre garde de ne purger que quand la maladie est entièrement finie; car quoique les premières voies semblent en quelque façon être débarrassées par-là des impuretés que la fièvre y a amassées, il s'y en

tionnée, nous ne manquons pas heureusement de remèdes plus doux et plus efficaces en pareil cas, et les remèdes violents sont universellement condamnés et proscrits.

trouvera bientôt de nouvelles, et elles seront fournies par la fièvre, que l'action du purgatif et l'agitation des humeurs auront rallumée. Ainsi tout ce qu'on gagnera par la purgation, sera de rendre la maladie plus opiniâtre.

C'est ce que nous apprennent chaque jour les exemples des malades que l'on accable de purgatifs, suivant les principes de cette médecine qui croit devoir travailler uniquement à dissiper les obstructions, et à évacuer l'humeur mélancolique qu'on regarde ordinairement comme la première source du mal : car il m'est évident que ces purgatifs réitérés, quelque quantité d'humeur qu'ils puissent évacuer, rendent la fièvre plus enracinée et plus rebelle que si elle n'avait point été irritée.

Méthode de purger.

43. Ainsi pour purger, j'attends non-seulement qu'il n'y ait plus d'accès sensible, mais encore qu'il ne reste pas la moindre altération les jours que l'accès aurait dû venir, et outre cela qu'il se soit écoulé un mois. Alors je donne une potion lénitive ordinaire, que je réitère une fois la semaine pendant les deux ou trois mois suivans ; et chaque fois, lorsque l'action du purgatif est finie, je fais prendre à l'heure du sommeil un remède calmant, afin de couper pied à un nouvel accès qui, sans cela, reviendrait peut-être à l'occasion du trouble que les plus doux purgatifs excitent dans les humeurs (1).

Raisons de cette méthode.

44. La raison pour laquelle je mets l'intervalle

(1) L'Auteur avertit judicieusement de ne pas purger trop tôt, crainte de causer une rechute ; mais il n'est pas toujours nécessaire, et quelquefois même il est nuisible de purger ; et quoiqu'il puisse y avoir des cas de le faire utilement deux ou trois fois, il est rare néanmoins que des purgatifs long-temps continués ne soient pernicieux ; ainsi on ne doit pas regarder comme une règle générale ce que dit ici notre Auteur.

Section I.

d'une semaine entre chaque purgation, c'est afin de prévenir les rechutes qui arrivent aisément par l'agitation trop fréquente du sang et des humeurs (1). Mais lorsqu'il n'y a plus à craindre de rechute, on peut souvent mettre en usage l'apozème qui suit.

Apozème apéritif.

Prenez rhapontic, deux onces; racines d'asperge, de petit houx, de persil et de polypode de chêne, de chacune une once; écorces moyennes de frêne et de tamarisc, de chacune demi-once; feuilles d'aigremoine, de cétérac et de capillaire, de chacune une poignée; séné mondé et arrosé de trois onces de vin blanc, demi-once; épithyme, demi-once; trochisques d'agaric, deux gros; graine de fenouil, quatre scrupules. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine, jusqu'à la réduction d'une livre et demie. Ajoutez sur la fin trois onces de suc d'orange. Coulez la liqueur, et dissolvez-y sirop de chicorée composé, de rhubarbe, et sirop magistral pour la mélancolie, de chacun une once et demie. Faites un apozème, dont le malade prendra demi-livre le matin pendant trois jours. On réitérera ce remède toutes les fois qu'il sera besoin.

---

(1) L'hydropisie est causée par la purgation fréquente, sur-tout dans la fièvre quarte, et les purgatifs ne font que l'augmenter. Cette sorte d'hydropisie entretient la fièvre intermittente, ou la change en continue d'un mauvais caractère; mais en fortifiant le corps par des astringens, par des remèdes chauds, des stomachiques et antiscorbutiques, l'eau épanchée s'évacue d'elle-même.

Lorsque la fièvre intermittente est guérie, il ne reste rien à faire, sinon que le malade doit continuer de prendre chaque jour, pendant un mois, un demi-gros de quinquina, ou bien une once dans l'espace de quinze jours après la cessation de la fièvre, et de cette manière il n'y aura point de rechute à craindre. Si l'on donne un vomitif ou un purgatif aussitôt après la guérison, la fièvre revient aisément; mais comme alors le malade a ordinairement grand appétit, il faut avoir soin de ne pas surcharger l'estomac. *Carter, Med. compend. tom. I, p.* 152, 274.

Chap. V.

Symptômes des fièvres intermittentes du printemps en moindre nombre que dans celles d'automne.

45. Quant aux *symptômes* qui accompagnent quelquefois les fièvres intermittentes dans leur déclin, il faut observer que ceux des fièvres de printemps sont en très-petit nombre en comparaison de ceux des fièvres d'automne. La raison de cela est que les fièvres de printemps ne sont pas si longues, et d'ailleurs ne sont pas causées par des humeurs si grossières, ni si malignes.

Hydropisie dans les fièvres d'automne.

46. Le principal symptôme dont nous parlerons, c'est l'*hydropisie*, qui d'abord fait enfler les jambes, et ensuite le ventre. Elle vient de de ce que le sang a perdu une grande quantité d'esprits animaux par les fermentations fréquentes que lui a causées la longueur de la maladie, sur-tout dans les personnes déjà avancées en âge. Cette disette d'esprits animaux fait que le sang ne peut plus assimiler les sucs que lui fournissent les alimens. Ces sucs, encore crus, et indigestes, se déposent sur les jambes, et quand elles sont distendues et ne peuvent plus en recevoir, ils s'épanchent dans le ventre, ce qui forme une vraie hydropisie. Il est rare qu'elle attaque les jeunes gens, à moins qu'elle ne soit produite par des purgations souvent réitérées durant le cours de la fièvre.

Comment doit être traitée.

47. L'hydropisie qui vient de la cause rapportée ci-devant, se guérit aisément par les apéritifs et les purgatifs, lorsqu'elle est nouvelle. Je ne suis pas même fâché quand les malades en sont attaqués, parce que cela me donne espérance de leur guérison. En effet, j'en ai guéri parfaitement quelques-uns par l'usage de l'apozème précédent, sans y ajouter même aucun des remèdes qui sont plus appropriés à l'hydropisie.

J'ai observé néanmoins que l'hydropisie qui est venue d'une fièvre intermittente, ne peut se

SECTION I.

guérir par des purgatifs, tandis que cette fièvre dure : car la fièvre ne fera par ce moyen que s'enraciner davantage, et l'hydropisie ne cessera point. Ainsi il faut attendre qu'il n'y ait plus de fièvre, et alors on pourra attaquer avec succès l'hydropisie (1).

Infusions convenables en ce cas.

48. Mais si ce symptôme est d'une telle violence, qu'on ne juge pas devoir attendre, pour le traiter, que la cessation de la fièvre permette l'usage des purgatifs, il faut alors attaquer la fièvre par les infusions *de racines de raifort sauvage*, *de sommités d'absinthe et de petite centaurée*, *de baies de genièvre*, *de cendres de Genêt*, *etc.*, *faites dans du vin*; lesquelles non-seulement dissiperont l'hydropisie, en rétablissant les forces épuisées du sang, mais encore aideront fort à propos la nature à triompher de la maladie.

Description du rachitis et la manière de le traiter.

49. Les enfans deviennent quelquefois étiques après les fièvres d'automne, soit continues, soit intermittentes. Leur ventre s'enfle et se durcit ; souvent la toux et les autres symptômes de la phthisie surviennent, et ressemblent entièrement au *rachitis*. Voici comment je conseille de traiter cette maladie :

On préparera la potion purgative que j'ai ordonnée pour être prise à la fin des fièvres continues (2). On en donnera à l'enfant une ou deux cuillerées, plus ou moins suivant l'âge, le matin, pendant neuf jours, laissant, s'il est besoin, un ou deux jours d'intervalle. Il faudra tellement régler la purgation, soit en augmentant, soit en dimi-

(1) Dans ce cas-là l'eau s'est souvent évacuée d'elle-même en peu de temps par les conduits de l'urine, sans le secours d'aucun remède. *De Gorter, Med. compend. tom. I*, *p.* 152.

(2) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 4, *num.* 35.

nuant la dose du remède, qu'il n'y ait pas plus de cinq ou six selles chaque jour.

Quand on aura achevé de purger, on lui oindra durant quelques jours tout le ventre avec un liniment apéritif. J'ai coutume de me servir du suivant:

Liniment apéritif.

Prenez huiles de lis et de tamarisc, de chacune deux onces; sucs de racines de bryone et d'ache, de chacun une once. Faites bouillir jusqu'à ce que les sucs soient consumés. Ajoutez onguent de guimauve, et beurre frais, de chacun une once; gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, demi-once; cire jaune, ce qu'il en faut. Faites un liniment.

J'ai guéri par cette méthode quantité d'enfans qui avaient même un véritable rachitis.

Cependant il faut avoir grand soin, comme nous en avons déjà averti (1), de ne pas purger avant que la fièvre ait entièrement cessé. Il est vrai que la purgation pourra évacuer quelque partie de l'humeur peccante qui s'est amassée dans les premières voies. Mais la fièvre en fournira bientôt de nouvelle, qui non-seulement rendra la purgation inutile, mais prolongera encore la maladie, par les raisons que nous avons alléguées auparavant.

Enflure du ventre; bon signe dans les enfans.

50. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que quand des enfans ont eu long-temps les fièvres d'automne, il n'y a aucune espérance de les en délivrer, jusqu'à ce que la région de l'abdomen, sur-tout vers la rate, ait commencé de se durcir et de se tuméfier : car à mesure que ce symptôme vient, la fièvre s'en va; et il n'est peut-être pas de meilleur signe pour connaître qu'elle finira bientôt, que lorsqu'on le voit venir. Il en est de même des enflures des jambes qu'on voit quelquefois dans les adultes.

---

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 35.

SECTION I.

Vrais rachitis est rare.

51. La tumeur du ventre, qui arrive aux enfans après ces fièvres, dans les années que la constitution de l'air produit des fièvres intermittentes épidémiques, se fait sentir aux doigts, comme si les viscères contenaient quelque matière squirrheuse ; au lieu que la tumeur du ventre qui arrive les autres années, quoique par la même cause, se fait sentir au toucher, comme si les hypocondres étaient simplement distendus par des vents. Voilà pourquoi les vrais rachitis sont rares, excepté dans les années où les fievres intermittentes d'automne ont le dessus ; ce qui mérite attention.

Douleur et inflammation des amygdales, etc. mauvais signe.

52. La douleur et l'inflammation des amygdales, après les fièvres continues ou intermittentes, avec difficulté d'avaler au commencement, et ensuite enrouement, yeux creux, et face hypocratique, annoncent une mort certaine, et ne laissent pas la moindre espérance de guérison. J'ai observé que ce funeste symptôme était produit le plus souvent par des évacuations trop abondantes dans des sujets que la violence de la maladie a déjà presque épuisés, et par la longue durée de la fièvre.

Manie particulière; comment doit être traitée.

53. Il y a beaucoup d'autres accidens qui arrivent à la suite des fièvres intermittentes, soit parce qu'on n'a pas purgé du tout, soit parce qu'on n'a pas bien purgé. Je les passerai maintenant sous silence, d'autant que la manière de les traiter est presque la même, c'est-à-dire, qu'il faut purger les recrémens qu'a laissés la fermentation précédente, et qui occasionent ces sortes d'accidens. Mais je ne saurais m'empêcher de parler ici d'un symptôme important qui, bien loin de céder aux purgatifs et autres évacuans, pas même à la saignée, devient au contraire plus

violent par ces remèdes C'est une sorte de *manie* particulière, laquelle vient quelquefois après les fièvres intermittentes qui ont duré fort long-temps, et sur-tout après les fièvres quartes. Elle ne cède point à la methode ordinaire, et après qu'on a mis en œuvre de fortes évacuations, on a le chagrin de la voir dégénérer en une folie qui ne se termine qu'avec la vie.

La saignée et la purgation y sont nuisibles.

54. J'ai souvent été surpris de ce que les auteurs n'en disent rien du tout, quoique je l'aie vue arriver assez souvent. Les autres espèces de manie se guérissent ordinairement par des évacuations abondantes, par la saignée et la purgation ; au lieu que celle-ci résiste à tous ces remèdes; et même lorsque le malade est sur le point d'être guéri, si on lui donne seulement un lavement avec le lait et le sucre, le mal revient aussitôt. Si on s'obstine à le combattre par des purgatifs réitérés et par la saignée, on pourra bien diminuer sa violence, mais le malade tombera certainement dans une folie incurable.

Cela ne surprendra pas si l'on fait attention que l'autre espèce de manie est produite par un sang trop exalté et trop vif; au lieu que celle dont il s'agit vient de la faiblesse du sang, et pour ainsi dire de son évaporation, causée par la longue fermentation que la fièvre a excitée, en conséquence de laquelle évaporation les esprits sont entièrement incapables des fonctions animales.

Méthode du traitement.

55. Voici comment je traite cette manie. Je donne au malade, trois fois le jour, une bonne dose de quelque puissant cordial, tel que *la thériaque* (1), *l'électuaire d'œuf*, *la poudre de la*

(1) La thériaque est à la vérité un électuaire chaud ; mais je doute que

Section I.

Comtesse de Kent, la poudre de Walter Raugleigh, ou quelqu'autre semblable dans *l'eau épidémique, l'eau thériacale*, ou quelqu'autre eau cordiale. On peut aussi donner des cordiaux sous quelqu'autre forme que ce soit. Durant ce temps-là il faut nourrir modérément le malade, mais la nourriture doit être succulente, et il doit boire de bon vin, ne point sortir de la maison, et demeurer long-temps au lit. En gardant ce régime, le ventre sera resserré, et cela pourrait faire craindre que l'usage des remèdes chauds ne produisît la fievre; mais cette crainte est sans fondement, parce que les esprits qui ont été presque épuisés par la maladie précédente, ne sauraient plus en causer une nouvelle.

Au bout de quelques semaines le malade sera mieux : alors on peut omettre les cordiaux pendant quelques jours; mais la nourriture doit toujours être propre à rétablir les forces; et après un court intervalle, il faut en revenir aux cordiaux, et les continuer jusqu'à parfaite guérison.

Elle réussit dans une autre sorte de manie.

56. Cette méthode a quelquefois réussi pour guérir la manie qui n'est pas une suite des fièvres intermittentes, savoir, dans des sujets faibles et d'un tempérament froid. L'année dernière je fus mandé à Salisbury, pour traiter, conjointement avec le Docteur Thomas, savant et habile Médecin, et mon intime ami, une femme de condition qui avait l'esprit fort dérangé.

Nous employâmes les remèdes dont j'ai parlé, quoiquelle fût grosse en ce temps-là, et elle revint entièrement dans son bon sens.

---

dans le cas dont il s'agit elle mérite le nom de cordial, parce que l'opium qu'elle contient doit plus relâcher et affaiblir, que les autres ingrédiens ne fortifient et ne raniment.

57. Mais la manie ordinaire qui arrive à des gens vigoureux sans qu'il y ait eu de fièvre auparavant, est d'une autre nature ; par conséquent elle doit être traitée d'une manière bien différente, et les évacuations y sont nécessaires : ce qui n'empêche pas qu'il ne faille y employer aussi les remèdes qui fortifient le cerveau et les esprits animaux. Or, quoique ce ne soit pas ici le lieu d'expliquer la curation de cette maladie, je veux bien néanmoins le faire en passant, afin d'empêcher que la ressemblance de ces deux espèces de manie ne jette dans l'erreur.

Manie ordinaire ; comment doit être traitée.

58. Dans les personnes jeunes et d'un tempérament sanguin, on tirera deux ou trois fois huit ou neuf onces de sang au bras, laissant trois jours d'intervalle entre chaque saignée ; puis on saignera une fois à la jugulaire. Un plus grand nombre de saignées rendraient plutôt le malade fou, qu'elles ne le guériraient (1).

(1) Cette règle pour la saignée est trop limitée. On doit saigner plus ou moins suivant l'exigence des cas et les circonstances de la maladie. Le genre de manie qui est ici décrit, se guérit rarement, sur-tout dans les personnes jeunes et sanguines, sans saigner beaucoup plus souvent et plus copieusement que ne l'ordonne notre Auteur, en y joignant de puissans vomitifs réitérés suivant le besoin, et le bain d'eau froide. L'Auteur ne fait point mention de ces deux derniers secours. Le Docteur *Kinneir* recommande le camphre en grande dose, savoir, jusqu'à un demi-gros dans les manies furieuses, et il dit l'avoir éprouvé avec succès. Voyez *Abridg. of the Phys. Transact.* publié en 1734. On peut employer quelquefois utilement de puissans narcotiques après des évacuations convenables.

Hoffmann recommande le bain chaud dans la manie, dans les termes suivans. Ce n'est pas par le raisonnement, dit-il, mais en suite d'une longue expérience, que nous vantons l'excellence de ce remède dans ce cas-là ; car nous avons vu plusieurs mélancolies invétérées, et plusieurs manies heureusement guéries par ce moyen, après les saignées et l'usage des remèdes délayans et nitreux. J'ai recommandé cette méthode à plusieurs Médecins étrangers qui, comme moi, s'en sont très-bien trouvés ; c'est pourquoi je me suis souvent étonné qu'elle fût si négligée de notre temps, quoique dès les premiers temps on l'ait employée pour la même maladie, en sorte que les anciens Médecins y comptaient entièrement. Voyez *Nouvelles expériences, etc. sur les eaux minérales, par Fréd. Hoffmann.*

SECTION I.

Il faut ensuite lui faire user des pilules *de duobus*, dont il prendra un demi-gros, ou deux scrupules, suivant qu'elles opéreront, et cela une fois la semaine, et un jour réglé ; en sorte que s'il a commencé, par exemple, le lundi l'usage des pilules, il les prenne chaque semaine précisément le même jour, et non pas plus souvent, continuant ainsi pendant long-temps, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri.

Par cette méthode, les humeurs qui avaient coutume de se porter au cerveau et de le troubler, recevront une autre détermination, et s'évacueront insensiblement par en bas.

59. Les jours exempts de purgation, le malade usera, pendant tout le traitement, de l'électuaire suivant, ou de quelqu'autre remède qui ait la même vertu.

Électuaire cordial.

Prenez conserve d'absinthe romaine, conserve de romarin, et thériaque, de chacune une once ; conserve d'écorce d'orange, angélique confite, et noix muscade confite, de chacune demi-once ; sirop d'œillets, ce qu'il en faut. Faites un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade deux fois le jour, buvant par-dessus un petit coup de vin de Canarie, où l'on aura fait infuser froidement des fleurs de primevère.

60 La fièvre continue et les fièvres intermittentes que j'ai décrites ci-dessus, furent presque les seules maladies épidémiques qui parurent durant la constitution des années 1661, 1662, 1663 et 1664. Je ne saurais dire pendant combien d'années auparavant elles avaient été les principales. Ce que je sais certainement, c'est que depuis l'an 1664 jusqu'en 1677, elles furent extrêmement rares à Londres.

Particularités touchant

61. J'aurais dû parler aussi des petites-véroles

qui survenaient alors, et marquer leur nature par rapport à la constitution régnante; car, comme je l'ai déjà remarqué (1), elles sont très-différentes suivant les diverses constitutions qui les produisent. Mais ne les ayant pas examinées en ce temps-là avec assez de soin, je les passe sous silence, me contentant de remarquer une chose qui leur était particulière, c'est que dans ces années-là elles étaient en très-grand nombre dès le commencement de Mai, et qu'elles disparaissaient à l'arrivée des maladies épidémiques d'automne, savoir, de la fièvre continue et des fièvres intermittentes. On voyait le plus souvent sur les pustules, de petites fossettes qui ressemblaient à des têtes d'épingles. Lorsque la petite-vérole était discrète, le plus grand danger était le huitième jour : alors la sueur ou la moiteur qui avait duré jusque-là, s'arrêtait tout d'un coup, et la peau devenait sèche, sans que les meilleurs cordiaux pussent rappeler la sueur. La frénésie survenait avec beaucoup d'agitation, de douleur et d'inquiétude; le malade urinait souvent, mais en petite quantité; et après les plus belles apparences de guérison, il mourait dans peu d'heures.

CHAP. V. les petites-véroles de cette constitution.

(1) Voyez *Sect. Chap.*, 2. *num.* 12. 16.

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique des annés 1665 *et* 1666, *à Londres.*

Dénombrement des maladies de cette constitution.

1. Après un hiver très-froid et une gelée sèche, qui dura sans interruption jusqu'au printemps, le dégel étant venu tout d'un coup à la fin du mois de Mars, c'est-à-dire au commencement de l'année 1665, suivant la manière de compter des Anglais, on vit aussitôt des péripneumonies, des pleurésies, des esquinancies, et d'autres maladies inflammatoires faire de grands ravages. Il parut aussi alors une fièvre continue épidémique, très-différente des fièvres continues qui avaient regné dans la constitution précédente; au lieu qu'on ne voit presqu'aucune de ces dernières dans le temps dont il s'agit maintenant. Cette fièvre continue épidémique était accompagnée d'une plus violente douleur de tète que les fièvres des années précédentes, et de plus grandes envies de vomir.

Dans la plupart des malades, la diarrhée que nous avons dit auparavant pouvoir être prévenue par un vomitif, était ici produite par le même remède, et néanmoins les envies de vomir ne cessaient point. La peau était sèche comme dans les fièvres de la constitution précédente. Cependant on pouvait exciter la sueur, et le meilleur moyen pour cela était la saignée. Dès que la sueur paraissait, les symptômes étaient moins violens. On pouvait faire suer dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la fièvre des années précédentes, il était dangereux de l'entreprendre

avant le treizième et le quatorzième jour de la maladie ; encore avait-on bien de la peine à en venir à bout. Le sang était souvent de même couleur que celui des pleurétiques et des gens attaqués de rhumatisme, excepté que la partie gélatineuse n'était pas si blanche. Voilà quels étaient d'abord les symptômes qui distinguaient cette maladie.

Peste et ses progrès.

2. L'année avançant, la peste survint avec un grand nombre de ses symptômes pathognomoniques, savoir, les charbons, les bubons, etc. Elle augmenta de jour en jour, et vers l'équinoxe d'automne, elle se trouva dans sa plus grande force ; car elle enleva alors dans une seule semaine environ huit mille ames, quoique les deux tiers au moins des habitans se fussent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Depuis ce temps-là elle diminua, et aux approches de l'hiver, elle disparut presqu'entièrement ; car durant toute cette saison jusqu'au commencement du printemps suivant, elle attaqua seulement quelques personnes par-ci, par-là ; et le printemps étant venu, elle cessa tout-à-fait. Mais la fièvre subsista toute l'année suivante, et même jusqu'au commencement du printemps de l'an 1667, quoiqu'elle ne fût pas si épidémique. Je vais traiter maintenant de ces deux maladies.

CHAPITRE II.

Fièvre pestilentielle et peste des années 1665 *et* 1666.

Certaines fièvres faussement estimées malignes.

1. J'AI remarqué plus haut, qu'il y a certaines fièvres que l'on met ordinairement au nombre

Section II.

des fièvres malignes (1), quoique la violence de leurs symptômes, qui donne lieu à cette idée, ne vienne d'aucune malignité, mais de la mauvaise façon dont elles ont été traitées : car quand on ne fait pas assez d'attention aux moyens dont se sert la nature dans le dessein qu'elle a de términer la maladie, et qu'on emploie mal à propos une autre méthode, on trouble l'économie animale, on bouleverse tout, et on change entièrement la face de la maladie qui, n'étant plus la même, devient beaucoup plus fâcheuse, et se trouve accompagnée d'un grand nombre de symptômes étrangers.

Fièvre véritablement maligne est rare.

La fièvre maligne n'est pas une maladie commune (2), elle est tout-à-fait différente des autres espèces de fièvres qui, à raison de l'irrégularité de leurs symptômes, portent le nom de malignes. Mais elle est de la même espèce que la peste,

(1) Voyez *Sect.* 1, *chap.* 2, *num.* 13.

(2) Les ignorans se trompent souvent en imaginant une certaine malignité dans les maladies, et cela vient fort souvent faute d'avoir suffisamment examiné les causes antécédentes, et d'avoir fait attention aux symptômes et à la totalité de la maladie ; d'où s'ensuivent de grandes bévues dans la pratique. On ne convient pas universellement de ce qu'on doit entendre par le terme de malignité ; mais il est difficile de s'en former une idée assez claire et assez juste pour en faire une application sûre à certaines fièvres, et pour autoriser la methode curative qui est fondée là-dessus. Les fièvres qu'on appelle ordinairement malignes, étant examinées selon leurs symptômes, paraissent venir d'une coagulation ou d'une dissolution des fluides, et par conséquent elles demandent un traitement différent, les remèdes volatils et atténuans étant propres dans les premières, et les acides modérés, les émulsions rafraîchissantes, les aglutinans, comme la gelée de corne de cerf, etc. dans les secondes ; et comme ces sortes de remèdes agissent par des qualités manifestes, on peut raisonnablement en conclure que les fièvres viennent aussi de causes manifestes, en sorte que l'idée d'une malignité prétendue tombe d'elle-même. Les fièvres qu'on estime véritablement malignes, dépendent de quelques qualités particulières et contagieuses de l'air, lesquelles ne peuvent peut-être pas se connaître par les sens ; ou bien d'alimens corrompus et pourris, de la morsure des animaux venimeux, etc. ; mais ces causes ne sont pas à beaucoup près si communes que l'on croit ordinairement.

et n'en diffère que parce que son degré de violence est moindre. C'est pourquoi j'expliquerai dans le même chapitre l'origine et la curation de ces deux maladies.

Chap. II.

Disposition de l'air produit des maladies.

2. Qu'il y ait dans l'air une certaine température ou disposition qui, en divers temps, produit différentes maladies, c'est de quoi on ne saurait douter si l'on fait attention que la même maladie attaque en certains temps une infinité de gens, et devient épidémique; au lieu qu'en d'autres temps elle n'en attaque qu'un fort petit nombre. La chose est évidente touchant la petite-vérole, et sur-tout touchant la peste, qui fait la matière de ce chapitre.

Cette disposition est difficile à connaître.

3. Mais quelle est cette disposition morbifique de l'air, et quelle en est la nature ? C'est ce que nous ignorons absolument, de même que plusieurs autres choses sur lesquelles de prétendus Philosophes, également orgueilleux et insensés, débitent mille niaiseries (1). Cependant nous avons de grandes actions de grâces à rendre à la bonté et à la miséricorde divine, de ce qu'elle a voulu que les constitutions de l'air qui produisent la peste, c'est-à-dire la plus terrible et la plus pernicieuse de toutes les maladies, arrivassent beaucoup plus rarement que celles qui causent d'autres maladies moins funestes. De là vient qu'en Angleterre il n'y a guère plus souvent de peste que tous les trente ou quarante ans, du moins de peste qui soit furieuse, et qui fasse des ravages extraordinaires (2).

(1) Il y a beaucoup de phénomènes qui surpassent la petitesse de notre intelligence, et qu'on ne doit pas cependant mépriser ; mais quand on ne saurait connaître par le raisonnement la nature d'une cause, on doit toujours en remarquer soigneusement l'effet sensible, afin de tirer de là des règles sûres de pratique.

(2) C'est une opinion commune et répandue par des Auteurs d'un grand nom, que la peste vient d'ordinaire en Angleterre une fois dans trente ou

Section II.

Les maladies contagieuses qu'on voit de côté et d'autre pendant quelques années après une peste considérable, et qui diminuent et disparaissent insensiblement, doivent être attribuées à une disposition pestilentielle de l'air, laquelle subsiste encore en partie, et n'a pas été entièrement changée en une disposition plus salutaire. Il faut les regarder comme des reliquats de la peste qui a précédé. De-là vient aussi que les fièvres qui règnent un ou deux ans après une grande peste, sont ordinairement pestilentielles; et quoiqu'elles n'aient pas certaines marques d'une véritable peste, elles en ont néanmoins le plus souvent la nature et le caractère, et doivent être traitées de la même façon, comme nous le montrerons plus bas.

Causes qui produisent la peste.

4. Mais outre cette constitution de l'air, qui est en quelque manière une cause générale, il faut encore une cause particulière, c'est-à-dire un miasme ou virus, qui soit communiqué par quelque corps pestiféré, et qui soit reçu ou immédiatement et par une communication personnelle, ou médiatement et par un foyer; et si cela arrive pendant la constitution de l'air dont nous avons parlé (1), une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie; et la peste, en mettant une infinité de gens au tombeau, corrompt l'air dans tout le pays où elle règne, et le rend contagieux, tant par la respiration des malades, que par les cadavres des morts; en sorte que pour la multiplication de cette affreuse maladie, il n'est plus besoin alors d'un foyer, ou d'une communication personnelle; mais que tout homme, quelque soin qu'il

quarante ans; mais c'est une pure imagination qui n'est fondée, ni sur la raison, ni sur l'expérience, et ne doit rien faire craindre de pareil. Voyez *un discours sur la contagion pestilentielle, par le Docteur Mead.*

(1) Voyez *num.* 3.

ait de se tenir éloigné des pestiférés, peut aisément prendre la peste par le moyen de l'air qu'il respire, pourvu que les humeurs de son corps se trouvent disposées à recevoir la vapeur contagieuse.

En quel temps elle commence, et sa durée.

5. Quand cette maladie n'est que sporadique, elle attaque indifféremment en toute saison un petit nombre de gens auxquels elle se communique. Mais quand la constitution de l'air est outre cela épidémique, la maladie commence entre le printemps et l'été, qui est le temps de l'année le plus propre à produire une maladie dont l'essence consiste principalement dans l'inflammation des humeurs, comme nous le montrerons ensuite. Au reste la peste a son accroissement et son declin, de même que les autres choses naturelles. Elle commence dans le temps que nous avons dit; elle se fortifie à mesure que l'année s'avance; et elle diminue vers le déclin de l'année, jusqu'à ce qu'enfin le froid de l'hiver cause à l'air une disposition qui est contraire à la maladie.

Effet des vicissitudes des saisons sur la peste.

6. Si les vicissitudes des saisons n'influaient en rien sur la peste, et que le virus pestilentiel se transmît perpétuellement d'une personne à l'autre sans pouvoir être détruit par aucun changement de l'air, il arriverait nécessairement que quand ce virus aurait une fois pénétré dans une ville considérable, il enlèverait tous les habitans les uns après les autres autres, jusqu'à ce qu'il n'en restât aucun. Cependant on a vu le contraire, puisque le nombre de ceux qui moururent de la contagion dans une seule semaine du mois d'Août, montait à plusieurs milliers, et que sur la fin de Novembre il mourait très-peu de monde, et presque personne. J'avoue néanmoins que la peste peut commencer en d'autres temps de l'année, suivant le témoignage de quelques Auteurs, qui disent que cela est

arrivé : mais la chose se voit rarement, et alors la contagion n'est pas fort violente.

Air pestilentiel, incapable de lui-même de causer la peste.

7. D'un autre côté, j'ai de grands soupçons que la disposition de l'air, quelque pestilentielle qu'elle soit, est incapable d'elle-même de causer la peste ; et que cette maladie subsistant toujours en quelque endroit, ou par un foyer, ou par sa communication avec quelque pestiféré, elle est apportée des lieux infectés dans les autres, où elle ne devient épidémique qu'au moyen d'une certaine disposition de l'air qui la favorise. Sans cela je ne comprends pas comment il peut se faire que, dans un même pays, une ville est affligée de la peste, qui y fait de grands ravages, tandis qu'une autre ville peu éloignée de la première, s'en garantit absolument, en s'interdisant tout commerce avec la ville pestiférée. C'est ainsi que par les soins et la prudence du grand Duc de Toscane, la peste qui ravageait, il y a peu d'années, presque toute l'Italie, ne pénétra point du tout dans la Toscane.

Symptômes de la peste.

8. La maladie commence presque toujours par un frisson, de même que les accès des fièvres intermittentes ; ensuite des vomissemens énormes, une douleur vers la région du cœur, comme si elle était serrée par un pressoir, une fièvre ardente accompagnée de ses symptômes ordinaires, tourmentent sans cesse les malades, jusqu'à ce que la mort vienne terminer leurs souffrances, ou qu'un bubon ou une parotide, venant heureusement à paraître, les mette hors de danger, en attirant au dehors la matière morbifique.

Il est rare que la peste attaque sans fièvre, et qu'elle tue tout à coup ; auquel cas il paraît, même lorsque les gens sont encore sur pied, des taches de pourpre qui annoncent une mort prochaine. Mais cela n'arrive guère que dans le commencent

d'une peste extrêmement funeste, ce qui est digne de remarque; et jamais on ne l'a observé dans le déclin de la contagion, ou dans les années qu'elle n'est pas épidémique.

Quelquefois aussi les bubons ou les parotides se manifestent sans qu'il y ait auparavant ni fièvre ni aucun fâcheux symptôme. Je crois cependant qu'il y a toujours eu un petit frisson, quoiqu'il n'ait pas été sensible : ceux à qui cela arrive peuvent aller librement par-tout, et s'acquitter de toutes leurs fonctions ordinaires, comme les gens qui se portent bien, sans être obligés de garder aucun régime.

Essence de la peste et des autres maladies est inexplicable.

9. Au reste je n'entreprends pas de déterminer précisément en quoi consiste essentiellement la peste (1). Les gens de bon sens trouveront peut-être qu'il serait aussi absurde à quelqu'un de me demander ce qui constitue formellement telle ou telle espèce de maladie, qu'il le serait à moi de faire la même question à cet homme, au sujet du cheval par exemple, entre les animaux, ou au sujet de la bétoine entre les plantes. La nature produit toutes choses par des lois invariables, mais avec un art qui n'est connu que d'elle seule; et elle couvre d'épaisses ténèbres les essences de ses productions, et les formes qui constituent leurs différences. Aussi chaque espèce de maladie, de même que chaque espèce d'animal ou de plante, a des propriétés constantes qui ne conviennent qu'à elle-même seule, qui coulent de son essence, et qui en sont

(1) Il est absolument impossible de déterminer *à priori* la nature spécifique du miasme pestilentiel, en quoi consiste l'essence de la peste, d'autant que ce miasme ne tombe pas sous les sens ; ainsi toute la connaissance que nous en pouvons avoir vient uniquement de ses effets, lesquels donnent lieu de croire qu'il est en partie d'une nature putride, sulfureuse et fermentative, et en partie d'une nature très-âcre et très-caustique, mais plus alcaline qu'acide.

Section II.

inséparables. Et qu'on ne me demande pas comment on pourra guérir les maladies, tandis qu'on ignore leurs causes : car ce n'est pas par la connaissance des causes qu'on guérit les maladies, mais par la connaissance d'une méthode convenable et confirmée par l'expérience.

En quoi consiste la peste.

10. Mais pour revenir à notre sujet, comme nous avons coutume de déduire l'origine de toutes les maladies similaires, du vice des premières ou des secondes qualités, qui est tout ce que nous pouvons faire dans une si grande obscurité, je suis à portée de croire que la peste est une fièvre d'un genre particulier (1), et qui vient d'une inflammation des particules les plus spiritueuses du sang, lesquelles, à raison de leur ténuité, semblent être fort proportionnées à la nature très-subtile de cette maladie.

Pourquoi elle tue en peu de temps.

Si donc le virus pestilentiel se trouve au plus haut point de subtilité où il puisse être, comme on le voit dans le commencement et dans la force d'une constitution épidémique, il dissipe tout à

« (1) La peste, ou la fièvre pestilentielle, est définie par Hoffmann, la » plus aiguë de toutes les fièvres, qui vient d'un miasme ou virus contagieux » apporté ordinairement des pays du Levant, et qui est mortel, à moins » que le virus ne soit promptement poussé en dehors par la force des mou- » vemens vitaux, au moyen des bubons ou des charbons. »

Elle diffère des autres fièvres malignes, contagieuses et exanthématiques par les particularités suivantes. 1.° Elle est la plus aiguë de toutes les fièvres, et quelquefois se trouve mortelle dès le premier ou le second jour. 2.° Dans notre climat, elle n'est ni épidémique, ni sporadique, mais causée simplement par une contagion apportée des lieux infectés. 3.° Elle ne se termine pas, comme d'autres fièvres putrides et malignes, par une sueur copieuse, un cours de ventre, etc., mais par des tumeurs critiques qui viennent à suppuration. 4.° Le miasme ou virus pestilentiel, s'attache facilement aux matières spongieuses et poreuses, et peut ainsi être porté à une grande distance sans rien perdre de sa qualité pernicieuse. 5.° La peste a cela de particulier, que le froid arrête son progrès ; c'est pourquoi elle règne rarement dans une saison froide et dans les pays froids ; au contraire, elle se fait sentir violemment et fréquemment dans une saison chaude et dans les climats chauds.

coup la chaleur naturelle, et enlève promptement les malades, laissant leurs cadavres tout couverts de taches de pourpre, à raison de la fonte et de la dissolution entière qu'a causées au sang la violence du combat intérieur.

11. L'extrême subtilité du virus pestilentiel est cause qu'il produit tant de ravages, sans exciter dans le sang aucune ébullition fébrile, et sans faire sentir auparavant aucune incommodité; tout au contraire de ce qui arrive ordinairement lorsque la cause morbifique est moins subtile, et qu'elle porte, pour ainsi dire, des coups plus faibles. Montrons cette différence par un exemple sensible. Si on met sous un coussin un aiguille, ou quelqu'autre chose pointue, et qu'on la pousse de force contre, elle ne soulèvera pas le coussin, comme ferait un instrument qui ne sera pas pointu, mais elle le percera (1).

Quand est-ce que cela arrive principalement.

12. Au reste il est assez rare que la peste tue subitement; et cela n'arrive, comme nous avons dit plus haut, que dans le commencement et la force de la maladie (2). La peste, de même que les autres fièvres, attaque le plus souvent par un frisson, qui est ensuite suivi de chaleur, et cette chaleur dure jusqu'à ce que, par un effet de la sage prévoyance de la nature, les particules enflammées du sang soient portées aux émonctoires, et y soient

(1) Cette comparaison n'est ni juste, ni propre à éclaircir le raisonnement de l'Auteur, et on en trouve plusieurs semblables dans ses écrits. Il faut avouer que les comparaisons, quand elles sont justes, jettent beaucoup de jour sur les matières, autrement rien n'est moins concluant et plus trompeur. Les fausses similitudes et les analogies mal fondées ne font qu'obscurcir les matières et embrouiller l'esprit. Quant aux comparaisons en particulier, on doit se souvenir que pour être parfaitement concluantes, elles ne doivent se faire qu'entre des choses de même genre, comme entre des animaux et des animaux, entre des plantes et des plantes, entre des minéraux et des minéraux, et ainsi du reste.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 8.

SECTION II. changées en pus, comme dans les flegmons ordinaires.

Maintenant si l'inflammation est encore moins violente, elle produit les fièvres qu'on nomme *pestilentielles*; comme il arrive souvent à la fin d'une constitution pestilentielle, et peut-être même un ou deux ans après, jusqu'à ce qu'enfin ces sortes de fièvres disparaissent entièrement.

Ressemblance entre la peste et l'érysipèle.

13. Je trouve une grande ressemblance entre la peste et l'érysipèle. Cette dernière maladie, au jugement des plus habiles Médecins, est une fièvre continue, causée par la corruption et l'inflammation de la partie la plus fine du sang, dont la nature cherche à se délivrer, en la déchargeant sur quelque partie extérieure du corps où elle forme une tumeur, ou plutôt une grande tache rouge, appelée *rose*; d'autant que la tumeur n'est souvent pas fort apparente. Cette fièvre, après avoir duré un ou deux jours, se termine critiquement par la tumeur; de là vient qu'on ressent une douleur dans les glandes de l'aisselle, ou dans celles des aines, comme il arrive dans la peste.

Preuves de cela.

14. L'érysipèle commence, de même que la peste, par un frisson, qui est suivi de chaleur; tellement que les personnes qui en sont attaquées pour la première fois, croient avoir la peste, jusqu'à ce qu'enfin la maladie se manifeste dans une jambe, ou dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs, quelques auteurs soupçonnent de la malignité dans cette maladie; c'est pourquoi ils veulent qu'on la traite par les sudorifiques et les alexipharmaques (1). Quand elle a une fois excité l'ébullition frébrile, au moyen de laquelle les particules du sang, qui étaient pour ainsi dire brûlées et gan-

(1) Voyez *Sennert, Liv. II. Chap. XVI. de febr. symptom. contin.*

grenées, sont en peu de temps chassées au dehors, elle cesse d'elle-même sans aucune suite fâcheuse (1).

CHAP. II.

15. Mais la vapeur de la peste est beaucoup plus puissante et plus active que celle de l'érysipele : elle pénètre comme un éclair, par son extrême subtilité, les endroits du corps les plus reculés; elle détruit tout à coup les esprits du sang, et cause quelquefois une entière dissolution de cette liqueur avant que la nature, accablée d'un mal imprévu, ait le temps d'exciter l'ébullition frébrile, qui est le moyen ordinaire dont elle se sert pour débarrasser le sang qui lui est nuisible.

Peste est plus violente que l'érysipèle.

16. Si quelqu'un ne veut pas convenir que la peste vienne d'une inflammation, je le prie de considérer les raisons qui appuient ce sentiment; savoir, que la peste est accompagnée de fièvre, et que le sang qu'on tire aux pestiférés est de même couleur que celui qu'on tire dans la pleurésie et le rhumatisme; que les charbons paraissent brûlés, comme si on y avait appliqué le cautère actuel; que l'inflammation de la peste est suivie aussi souvent de bubons, que les autres inflammations le sont d'autres tumeurs, et sur-tout d'abcès. Il semble même que la saison où commence ordinairement la peste épidémique, contribue encore à produire l'inflammation ; car c'est justement alors,

Elle vient d'une inflammation.

(1) L'érysipèle et la peste se ressemblent, 1.° dans leurs principaux symptômes, qui sont frisson soudain, abattement, douleur violente à la tête et au dos, vomissement, etc. ; 2.° dans l'expulsion de la matière morbifique sur la peau, entre le troisième et le quatrième jour, avec diminution des symptômes ; 3.° dans une enflure, une rougeur, et une douleur qui se fait d'abord sentir dans l'aine, ou près de là, et qui descend ensuite aux pieds ; 4.° en ce que ces deux maladies attaquent les parotides lorsque la tête est menacée, et les glandes de l'aisselle lorsque la poitrine est en danger ; 5.° en ce qu'elles enflamment les glandes de l'aisselle, et la poitrine ; 6.° en ce qu'il y a du danger quand la matière morbifique rentre en dedans.

SECTION II.

savoir, entre le printemps et l'été, que surviennent les pleurésies, les esquinancies, et les autres maladies épidémiques qui viennent d'un sang enflammé. Aussi ne les ai-je jamais vues plus fréquentes que durant quelques semaines avant la dernière peste de Londres.

Une chose remarquable, c'est que cette année-là même, qui vit périr tant de milliers d'hommes, fut d'ailleurs très-saine et exempte de toute autre maladie; que ceux qui n'eurent pas la peste, se portèrent mieux que jamais; et que ceux qui en réchappèrent, ne furent point ensuite sujets à la cachexie, ni aux autres indispositions qui sont les suites ordinaires des maladies précédentes. De plus, les abcès et les charbons, quelque grands qu'ils fussent, guérissaient aisément par les remèdes ordinaires de la Chirurgie, dès qu'une fois la suppuration avait dépuré le sang.

Alexipharmaques, comment y sont utiles.

17. Mais, dira peut-être quelqu'un, si la peste consiste dans une inflammation, d'où vient que les remèdes chauds, comme sont presque tous les alexipharmaques, sont si utiles, tant pour la guérir que pour la prévenir? Je réponds que si les remèdes chauds réussissent dans la peste, ce n'est que par accident; savoir, à cause de la transpiration qu'ils excitent, laquelle débarrasse le sang de ses parties enflammées. Mais s'ils ne font pas suer, comme cela arrive souvent, ils augmentent par leur chaleur l'inflammation du sang; en quoi ils sont manifestement pernicieux.

Quant à la vertu de préserver de la peste, qu'on leur attribue communément, rien n'est plus mal fondé. Bien loin de là, le vin et d'autres prétendus préservatifs encore plus forts, pris chaque jour à des heures réglées, ont causé la peste à quantité

de gens qui, vraisemblablement, ne l'auraient point eue sans cela.

Chap. II.

18. Pour ce qui est du traitement de la fièvre pestilentielle et de la peste, on m'accusera peut-être de présomption et de témérité, de ce qu'ayant demeuré loin de Londres, pendant la plus grande partie du temps que la dernière peste a ravagé cette ville, et par conséquent ne pouvant avoir fait un assez grand nombre d'observations, j'ose néanmoins traiter cette matière. Mais comme les habiles Médecins qui ont eu la hardiesse et le courage de braver la mort, et d'exposer continuellement leur vie pendant toute la contagion, n'ont pas eu jusqu'à présent la volonté de publier ce qu'une longue expérience leur a appris sur la nature de cette horrible maladie, j'espère que les gens de bien ne trouveront pas mauvais, si j'en dis ici mon sentiment, qui est fondé sur mes propres observations, quoiqu'elles soient en petit nombre.

Manière de traiter la peste.

19. Il faut parler d'abord des indications curatives. Elles consistent en général, ou à aider la nature, en suivant exactement la conduite qu'elle tient pour détruire la maladie, ou si l'on ne croit pas devoir se fier à la méthode que la nature emploie contre la maladie, à lui en substituer de notre invention une autre plus sûre. Quelqu'un dira peut-être que les remèdes alexitères contre la peste, dont on trouve un grand nombre chez les Auteurs praticiens, réussissent assez heureusement dans cette maladie. Mais il y a très-grand sujet de douter si les bons effets de ces remèdes ne doivent pas être attribués à leur faculté manifeste, par laquelle en excitant abondamment les sueurs, ils donnent issue à la matière morbifique plutôt qu'à une vertu spécifique qu'ils aient reçue de la nature pour détruire le virus pestilentiel.

8..

SECTION II.

Doute sur la manière dont les remèdes agissent.

20. Il y a également lieu de douter, touchant les remèdes des autres maladies, s'ils les guérissent plutôt par une vertu spécifique, qu'en procurant quelqu'évacuation. Car si on objecte, par exemple, que le mercure ou la salsepareille sont les remèdes spécifiques de la vérole, il faut que celui qui fait cette objection, apporte des exemples de véroles guéries par le mercure sans salivation ni cours de ventre, ou par la salsepareille sans sueurs ; ce qui lui sera, je crois, fort difficile. Pour moi, je pense que le remède propre et spécifique de la peste est encore caché dans les secrets de la nature, et qu'on ne peut guérir cette maladie que par une voie mécanique.

Première indication examinée plus au long.

21. Ainsi, pour examiner plus au long (1) la première vue, qui est d'aider convenablement la nature à chasser au dehors la matière morfibique, il faut observer que, dans la véritable peste, lorsque la nature ne s'écarte point elle-même de son chemin, et qu'on ne la force point à se dérouter, elle donne issue à la matière morbifique, au moyen d'un abcès qui se forme dans quelque émonctoire. Mais dans la fièvre pestilentielle, elle évacue la matière en excitant la sueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que, la nature prenant une différente route dans ces deux maladies, il faut aussi les traiter par une méthode différente. Vouloir évacuer par les sueurs la matière de la véritable peste, c'est s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour cela les abcès. Au contraire, vouloir évacuer autrement que par les sueurs la matière de la fièvre pestilentielle, s'est s'opposer également à la nature.

Sueur quelquefois préjudiciable dans la peste.

22. Au reste, dans la véritable peste, on ne

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 20.

connaît point encore de remède sûr pour aider l'évacuation naturelle de la matière morbifique, c'est-à-dire l'éruption des abcès, à moins qu'on ne regarde un régime fortifiant et les cordiaux comme capables d'y contribuer. Cependant je doute fort qu'ils n'augmentent encore la chaleur du malade, qui n'est déjà que trop grande. Je sais du moins très-certainement que les sueurs sont inutiles en ce cas-là; quoique je ne nie pas que la tumeur ne se manifeste quand le malade, après avoir sué abondamment durant trois ou quatre heures, cesse de suer. Mais je ne crois nullement qu'elle vienne de la sueur, puisque, tandis que la sueur coule, elle ne donne aucun signe d'éruption; et que, quand la sueur est finie, elle paraît comme par accident, savoir, lorsque la sueur a déjà enlevé une certaine quantité de la matière qui surchargeait trop la nature, et que le corps est fortement échauffé par les cordiaux qui ont été donnés pour exciter la transpiration.

Mais ce qui prouve combien est trompeuse et infidèle la méthode de vouloir procurer par les sueurs l'éruption des abcès, afin d'évacuer la matière peccante, c'est ce qui est arrivé aux malades qui ont été traités de la sorte; car de trois à peine en est-il réchappé un, pour ne rien dire de plus. Au contraire, plusieurs dont les abcès étaient fort bien sortis, dans le temps même qu'ils vaquaient à leurs affaires ordinaires, et sans leur avoir causé aucune lésion des fonctions naturelles, vitales ou animales, ont recouvré en peu de temps la santé. Il faut en excepter ceux qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de quelque charlatan, et qui, par ses avis, se sont tenus au lit pour suer; car aussitôt ils ont commencé à se trouver plus mal, quoique auparavant ils fussent en très-bon

Section II.

état ; et la maladie allant toujours en augmentant, ils ont payé aux dépens de leur vie la faute de leur imprudence.

Effet incertain des tumeurs critiques.

23. D'un autre côté, rien de plus incertain et de plus douteux que l'événement des tumeurs critiques dans la peste. Une chose qui le montre clairement, c'est que quelquefois un bubon, qui était d'abord très-bien sorti, et qui avait fait diminuer les symptômes, disparaît ensuite tout à coup; et qu'au lieu du bubon, il vient des taches de pourpre qui annoncent une mort certaine. Il y a sujet de croire que les grandes sueurs par lesquelles on a dessein de procurer l'éruption du bubon, sont justement ce qui le fait rentrer, d'autant qu'elles détournent vers toute la superficie du corps, et emportent au dehors une bonne partie de la matière qui devait servir à grossir et à entretenir la tumeur.

Point de méthode sûre pour guérir la peste.

24. Quoiqu'il en soit, il est du moins très-constant que dans les autres maladies, la bonté divine fournit des moyens assurés pour éloigner la cause morbifique, au lieu que dans la peste dont Dieu se sert pour châtier les grands crimes, il ne fournit que des moyens très-incertains et très-équivoques ; et on pourraît peut-être attribuer avec autant de raison à cela, qu'à la malignité de cette maladie, les ravages étonnans qu'elle fait, car la goutte et d'autres maladies où l'on ne soupçonne guère de malignité, causent aussi sûrement la mort, lorsque la matière morbifique vient à rentrer dans le sang.

Il suit manifestement de tout cela, que le Médecin qui, dans le traitement des autres maladies est obligé de suivre exactement la conduite et le penchant de la nature, doit y renoncer dans la peste. Comme très-peu de gens ont connu jusqu'à

présent la vérité de cette maxime, cela a été cause que la peste a enlevé une bien plus grande quantité de monde.

25. Aussi puisqu'il n'est nullement sûr de vouloir suivre les traces de la nature pour guérir cette maladie, il s'agit maintenant de remplir la seconde vue dont nous avons parlé, c'est-à-dire d'employer une meilleure méthode contre la peste, que celle dont se sert la nature. Je crois qu'on peut y réussir de deux façons, savoir, par la saignée, ou par les sueurs. Quant à la saignée, je n'ignore pas que la plupart des gens l'ont en horreur dans la peste. Mais, sans nous arrêter aux préjugés du vulgaire, examinons avec toute l'équité et la bonne foi possible les raisons de part et d'autre.

Il ne faut pas suivre ici la nature.

La saignée et les sueurs conviennent.

26. D'abord j'en appelle aux Médecins qui restèrent à Londre pendant la dernière peste, et je leur demande si quelqu'un d'eux a observé que des saignées copieuses et en grand nombre, faites avant qu'il parût aucune tumeur, aient été funestes aux pestiférés. Il n'est pas étonnant qu'on se trouve toujours mal de saigner peu, ou de saigner quand la tumeur paraît déjà; car lorsqu'on ne tire qu'une médiocre quantité de sang, on arrête l'action de la nature, qui emploie toutes ses forces à produire la tumeur, et on ne lui fournit d'ailleurs aucun moyen suffisant pour évacuer la matière morbifique; et si on saigne quand la tumeur paraît, comme la saignée attire de la circonférence au centre, elle cause un mouvement entièrement opposé à celui de la nature, lequel se fait du centre à la circonférence. Rien néanmoins de plus ordinaire aux défenseurs du sentiment contraire, que d'alléguer les mauvais effets de la saignée ainsi faite en petite quantité et hors de saison, comme un puissant argument

Comment la saignée doit être employée.

Section II.

contre la saignée en général dans la peste, comme on voit dans Diemerbroeck et dans les autres Ecrivains qui ont donné des observations. Pour moi, je ne saurais me rendre à leur raisonnement, jusqu'à ce que je sache ce qu'ils répondent à la question que j'ai proposée ci-dessus.

Elle est recommandée par plusieurs grands Auteurs.

27. Grand nombre d'Auteurs très-célèbres ont été d'avis, il y a déjà long-temps, que la saignée convenait dans la peste. Les principaux sont Louis Mercatus, Jean Costæus, Nicolas Massa, Louis Septalius, Trincavel, Forestus, Mercurialis, Altomarus, Paschalius, Andernach, Pereda, Zacutus Lusitanus, Fonseca, et d'autres. Mais Léonard Botal, fameux Médecin du dernier siècle, est le seul que je sache qui ait fait consister tout le traitement de la peste dans des saignées copieuses, telles que nous les demandons; et afin qu'on ne croie pas que nous soyons seuls de notre sentiment, nous mettrons ici les propres paroles de cet Auteur.

Sur-tout par Botal.

28. « Je pense, dit-il (1), qu'il n'y a aucune sorte » de peste où la saignée ne puisse être utile au-» dessus de tous les autres remèdes, pourvu qu'on » la fasse dans le temps convenable, et qu'on tire » une quantité suffisante de sang. Si elle s'est trou-» vée quelquefois inutile, c'est qu'elle a été faite » trop tard, ou en trop petite quantité, ou qu'on » a manqué en même temps dans ces deux points. » Il ajoute un peu après : « Mais quand on est si » timide, et qu'on tire si peu de sang, comment » pouvoir juger de ce que la saignée peut faire de » bien ou de mal dans la peste ? Si une maladie » où il était nécessaire pour la guérir de tirer » quatre livres de sang, et où l'on n'en tire qu'une,

(1) *Cap. 7. de curatione per venæ sectionem.*

» vient à tuer un homme, elle ne le tue pas parce » qu'on a saigné, mais parce qu'on a trop peu » saigné, et peut-être aussi parce qu'on n'a pas » saigné à temps. Mais des gens de mauvaise » volonté ne manquent jamais d'accuser un re- » mède innocent, qu'ils veulent injustement dé- » créditer; ou s'ils n'agissent pas par malice, c'est » au moins par ignorance, deux choses qui sont » assurément pernicieuses, quoique la première » le soit encore davantage. »

Botal confirme tout cela par l'expérience, en ajoutant un peu plus bas: « Après cela tout Mé- » decin raisonnable, loin de blâmer la saignée » dans la peste, doit au contraire la louer et la » recommander comme un remède merveilleux, » et l'employer avec confiance, ainsi que je fais » moi-même depuis quinze ans. Aussi dans les » maladies pestilentielles qui regnaient durant le » siége de la Rochelle, dans celles qui régnaient » à Mons en Hainaut il y a quatre ans, dans celles » qui ont régné à Paris durant ces deux dernières » années entières, et à Cambrai l'année passée, » je n'ai rien trouvé de plus utile et de plus salu- » taire pour tous mes malades, dont le nombre » était infini, que de saigner copieusement et » promptement (1). »

---

(1) La saignée paraît dangereuse au commencement de cette maladie, parce qu'elle ralentit toujours à un certain degré le cours du sang vers les parties extérieures, et par conséquent diminue la transpiration; d'où il arrive que le virus est retenu au dedans. D'ailleurs la terreur et l'effroi dont les malades sont ordinairement saisis, poussent le sang vers les parties internes; et comme la saignée a un effet semblable, elle doit par cette raison être nuisible; mais si la coutume, l'abondance du sang, ou l'usage de la bonne chère, la rendent nécessaire, on peut saigner le second ou le troisième jour, après avoir donné auparavant un doux sudorifique, car en diminuant le volume du sang, on facilite l'expulsion du virus dans les glandes, et cela réussit encore mieux, si l'on donne ensuite de doux sudorifiques, afin d'aider le cours du sang vers les parties extérieures.

SECTION II.

Ensuite il cite des exemples de guérisons que je ne rapporte pas, crainte d'être trop long; mais je ne saurais m'empêcher de joindre ici une chose arrivée en Angleterre, il y a quelques années. L'histoire est très-singulière, et convient à mon sujet.

Histoire de guérisons par la saigné copieuse.

29. Entre les autres misères et calamités qui affligèrent l'Angleterre pendant la guerre civile, il y eut une peste qui ravagea plusieurs endroits. Ayant pénétré dans le fort de Dunstar, qui est situé dans la Comté de Sommerset, elle attaqua un grand nombre de soldats de la garnison, dont quelques-uns moururent tout à coup avec des taches de pourpre. Un certain Chirurgien qui, après avoir long-temps voyagé dans les pays étrangers, servait alors en qualité de soldat, pria instamment le Commendant du Fort de lui permettre de traiter à sa manière ses camarades pestiférés. Le Commandant y consentit : le Chirurgien les saigna tous dès le commencement de la maladie, et avant qu'il parût aucune tumeur; et il leur tira une grande quantité de sang, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils commençassent à chanceler sur leurs pieds; car il les sagnait de bout et en plein air, n'y ayant pas de vaisseaux pour mesurer la quantité de sang qui coulait à terre ; ensuite il les envoya se coucher dans leurs logemens, et ne leur fit aucun autre remède après la saignée. Cependant, chose merveilleuse, d'un très-grand nombre qu'il traita de la sorte, il n'en mourut pas un seul (1).

(1) Le succès dont fut suivie cette méthode singulière, n'engagera pas, suivant toute apparence, un Médecin prudent à l'essayer en pareille occasion, et ne mettra pas l'Auteur à couvert des justes reproches que mérite une conduite si violente et si téméraire. Saigner d'une manière si outrée dans

Je tiens cette histoire de M. François Windham, Colonel, qui était alors Commandant du Fort de Dunstar. C'est un homme de très-grande distinction, recommandable par sa probité et sa bonne foi, et d'ailleurs très-poli. Il est encore vivant, et peut confirmer la vérité du fait à tous ceux qui en douteraient.

Je rapporterai plus bas ce que j'ai observé moi-même de singulier et de remarquable sur cet article, lorsque je ferai part au lecteur de ce que l'usage et l'expérience m'ont appris durant la dernière peste de Londres.

Sueur préférable à la saignée.

30. Or, quoique je reconnaisse l'utilité de la saignée dans la peste, et que l'expérience m'en ait convaincu il y a déjà long-temps, je trouve néanmoins que la méthode de dissiper par la transpiration le levain pestilentiel, est préférable par plusieurs raisons, à celle de l'évacuer par la saignée, d'autant qu'elle n'épuise pas tant les forces du malade, et n'expose pas la réputation du Médecin ; mais elle ne laisse pas d'avoir ses inconvéniens.

Ses inconvéniens.

Car, en premier lieu, il y a beaucoup de personnes, et sur-tout de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il est très-difficile de faire suer ; et si on donne de forts sudorifiques à ces sortes

---

une maladie ordinairement accompagnée d'une extrême faiblesse, est une pratique très-déraisonnable et très-dangereuse ; mais traiter de la sorte un grand nombre de personnes, sans aucun égard à la différence du tempérament, de la disposition, et des autres circonstances, c'est le comble de l'ignorance, de l'impéritie, et de l'extravagance, sans parler que certains sujets perdent beaucoup plus de sang que d'autres avant que de tomber en faiblesse ; ce qui néanmoins paraît avoir été la seule raison qui déterminait notre empirique à arrêter le sang, et que la quantité qui en coulait devait être fort différente dans les sujets, selon que l'ouverture était plus grande ou plus petite, et le sang plus ou moins épais ; par où l'on voit clairement que cet homme agissait plutôt par caprice que par raison.

Section II.

de malades, et qu'on les couvre beaucoup, on risque de leur causer une frénésie; ou, ce qui est encore plus fâcheux, au lieu des sueurs que l'on espérait, on verra paraître des taches pestilentielles.

Taches pestilentielles, et pourquoi.

31. Comme la peste attaque principalement les parties les plus spiritueuses du sang, il arrive de là, que le mouvement des parties grossières de cette liqueur est ordinairement plus faible que dans les autres inflammations : mais ses parties plus fines recevant un surcroît d'agitation par la nouvelle chaleur que leur communiquent les sudorifiques, elles entrent comme en fureur, et faisant effort contre la partie fibreuse, la brisent et la divisent entièrement. C'est à cette dissolution des fibres du sang, que je crois qu'on doit attribuer les taches de la peste, lesquelles semblables à des vibices que laissent des coups violens sur une partie musculeuse, sont d'abord fort rouges, et peu de temps après deviennent noires, ou livides.

Rentrée des bubons.

32. En second lieu, si dans les corps qui suent aisément on arrête trop tôt la sueur, c'est-à-dire avant que toute la matière morbifique soit dissipée, les bubons qui avaient commencé sur la fin de la sueur à sortir heureusement, prennent un mauvais train; car, comme une partie de la matière qui devait les grossir leur a été soustraite, ou ils rentrent facilement, ou du moins ils ne suppurent jamais parfaitement, ainsi qu'il arrive aussi dans la petite-vérole, quand le malade a trop sué les premiers jours. Or, le mal étant rentré en dedans, il s'excite dans le sang une effervescence qui cause souvent des exanthêmes, de la manière que nous avons dit ci-dessus; et ces exanthêmes sont des signes d'une mort prochaine.

Chap. II.

33. Mais pour mieux faire voir comment on peut obvier à ces inconvéniens et à d'autres semblables, je vais rapporter fidellement ce que j'ai fait et observé dans cette maladie depuis le commencement de la dernière peste.

Cas extraordinaire.

34. Au commencement de Mai de l'année, 1665, je fus appelé auprès d'une Dame de condition, âgée d'environ vingt et un ans, et d'un tempérament sanguin. Outre une fièvre ardente dont elle avait été prise peu de temps auparavant, elle était tourmentée de vomissemens violens, et avait d'autres symptômes fébriles. Je commençai par la faire saigner. Le lendemain, je prescrivis un vomitif, afin de prévenir la diarrhée qui, comme nous avons dit au commencement de cette Section, survient dans le déclin de la fièvre, parce qu'on a manqué au commencement de la maladie de donner un émétique, nonobstant qu'il y eût des envies de vomir (1). Le vomitif vida assez bien l'estomac.

Le lendemain matin étant retourné voir la malade, je trouvai qu'elle avait le dévoiement, ce qui me parut extraordinaire, et me donna beaucoup d'inquiétude. Je jugeai de là que la fièvre n'était pas d'un caractère ordinaire, ce qui fut confirmé par l'événement, et qu'ainsi il fallait la traiter d'une manière différente de celle que j'ai expliquée ci-dessus, et que j'avais toujours employée jusqu'alors avec succès. C'est pourquoi je crus devoir appeler avec moi un Médecin plus ancien. Nous réitérâmes d'un avis commun la saignée, qui nous parut nécessaire à cause de l'âge et du tempérament de la malade, et de l'ébullition violente du sang. Nous fîmes donner des cordiaux médiocrement rafraîchissans, et des lavemens de deux en deux jours. Vers

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 4, *num.* 9.

Section II.

la fin de la maladie, comme il survint de symptômes extraordinaires, qu'on regarde ordinairement comme des signes d'une excessive malignité, nous ordonnâmes quelques puissans alexipharmaques. Mais tout fut inutile, et la malade mourut vers le quatorzième jour.

Réflexions qu'il occasionna.

35. Le caractère extraordinaire de cette fièvre me tourmenta l'esprit durant quelques jours ensuite; et je ne savais qu'en penser Enfin me rappelant que, même apres qu'on eût réitéré la saignée, la chaleur brûlante avait persévéré, que la malade avait les joues rouges, qu'un peu avant sa mort elle avait rendu quelques gouttes de sang par le nez, que le sang qu'on lui avait tiré, étant refroidi dans les pœlettes, ressemblait à celui des pleurétiques; qu'elle avait eu un peu de toux et de légères douleurs de poitrine; qu'on était alors à la fin du printemps et au commencement de l'été, qui est un temps où il n'y a guère de fièvres continues, car alors elles cessent d'elles-mêmes, et deviennent intermittentes, ou tournent en pleurésies et en d'autres inflammations de ce genre; qu'enfin les pleurésies étaient alors très-épidémiques :

Méthode curative qui en résulta.

Toutes ces circonstances bien examinées, je fus d'avis que la fièvre dont il est question, n'était que le symptôme d'une inflammation, ou fluxion de poitrine, quoiqu'elle ne fût pas accompagnée des signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripneumonie, et qu'il n'y eût ni douleur de côté, ni difficulté considérable de respirer. En un mot, je me persuadai que j'aurais dû traiter cette maladie entièrement de la même façon que j'avais souvent traité avec succès la pleurésie.

Cette idée fut ensuite heureusement confirmée par l'expérience; car peu de temps après, ayant été appelé auprès d'un homme qui avait absolu-

ment la même maladie, je le traitai et le guéris par le remède qui convient dans la pleurésie, c'est-à-dire, par des saignées réitérées. Vers la fin de Mai et le commencement de Juin de la même année, quantité de malades qui avaient la même fievre, laquelle était déjà fort épidémique, eurent recours à moi, et je les guéris de même par des saignées. Ce fut alors que la peste commença à faire d'horribles ravages à Londres; et elle vint à un tel degré de violence, que dans cette seule ville elle enleva sept mille ames en sept jours.

36. Je n'ose pas décider si on doit donner le nom de peste à la fièvre dont je parlais tout maintenant. Ce que je sais indubitablement, c'est que tous ceux de mon voisinage qui, en ce temps-là et quelque temps après, furent attaqués de la peste et de tous les symptômes qui lui sont particuliers, eurent les mêmes accidens, soit au commencement, soit dans le cours de la maladie.

Au reste, voyant le danger qui me menaçait de près, je me déterminai enfin par le conseil de mes amis, à fuir avec les autres, et je transportai ma famille à quelques lieues de Londres. Mais je revins en cette ville avant mes voisins, et dans le temps où la contagion était encore assez violente, pour qu'on fût obligé d'avoir recours à moi, faute de meilleurs Médecins. Peu de temps après je vis un grand nombre de malades qui avaient la fièvre; et je fus extrêmement surpris de trouver que cette fièvre ressemblait à celle que j'avais traitée avec tant de succès avant mon départ. C'est pourquoi, fondé sur ma propre expérience, et la préférant à tous les préceptes qui ne sont appuyés que sur la théorie, je ne fis pas difficulté d'employer pareillement la saignée dans cette occasion.

Fièvre pestilentielle guérie par les saignées.

37. Je continuai ainsi avec un succès merveil-

Inconvénient de trop peu saigner.

Section II.

leux à traiter plusieurs malades par des saignées copieuses, en y joignant une tisane et une diète rafraîchissante; mais il y en eut quelques-uns où je ne réussis pas, à cause de l'opiniâtreté des assistans qui, se laissant aller aux préjugés vulgaires, ne me permirent pas de tirer la quantité nécessaire de sang. Les malades en furent la victime; car en faisant tant que de les saigner, il eût fallu les saigner suffisamment, ou bien ne pas s'en mêler du tout. Me voyant donc ainsi traversé dans ma pratique, je crus qu'il serait avantageux de trouver un autre moyen que la saignée pour guérir cette maladie.

38. Mais avant que d'en parler, je rapporterai ici un exemple du mauvais succès que j'eus une fois, non pour avoir saigné, mais parce qu'on m'empêcha de saigner autant que je voulais, et par conséquent sans qu'il y eût de ma faute.

Preuve de cela par un exemple.

Ayant été appelé auprès d'un jeune homme d'un tempérament sanguin et robuste, qui depuis deux jours avait une fièvre violente, avec des douleurs de tête, des étourdissemens, un vomissement énorme, et d'autres pareils symptômes, et ne trouvant aucun signe de tumeur, j'ordonnai qu'on lui fît sur-le-champ une saignée copieuse. Le sang, étant refroidi, se trouva couvert d'une coëne, comme celui qu'on tire aux pleurétiques. Je prescrivis aussi une tisane rafraîchissante, avec des bouillons et des juleps de même. Après-midi, le malade fut saigné pour la seconde fois, et on lui tira une pareille quantité de sang; ce qui fut encore réitéré de la même façon, le grand matin du jour suivant.

Etant allé voir mon malade sur la fin de ce jour-là, je le trouvai beaucoup mieux. Mais ses amis ne voulaient pas absolument qu'on le saignât davan-

tage. Je leur soutins au contraire que cela était nécessaire, ajoutant qu'il ne fallait plus qu'une saignée pour mettre le malade hors de danger; que si on ne la faisait pas, il eût mieux valu n'en point faire du tout, et s'y prendre par les sueurs; en un mot, que le malade mourrait très-sûrement, si on ne le saignait pas. L'événement vérifia ma prédiction ; car cette dispute ayant fait perdre l'occasion d'agir, il parut le lendemain des taches de pourpre, et le malade mourut au bout de quelques heures ; d'autant que toute la masse du sang fut corrompue et son tissu dissous par les restes de la matière peccante qui y séjournèrent, et qui auraient dû être évacués entièrement, puisque la saignée si souvent réitérée, avait empêché la formation de l'abcès.

39. Comme donc je rencontrais fréquemment de pareils obstacles, et que cela me chagrinait, je me mis à examiner, avec la plus sérieuse attention, si je ne pourrais pas découvrir, pour traiter cette maladie, une méthode qui fût aussi efficace que la saignée, et qui, cependant, révoltât moins les esprits. Après beaucoup de recherches et de méditations, je découvris enfin la méthode suivante, dont je me suis toujours bien trouvé, et qui m'a parfaitement réussi.

Méthode substituée à la saignée.

40. D'abord, si la tumeur ne paraissait pas encore, je faisais faire une saignée médiocre et proportionnée aux forces et au tempérament du malade ; ensuite de quoi la sueur venait aisément; au lieu que sans cela il était extrêmement difficile de l'exciter, et qu'on risquait même par-là d'augmenter l'ardeur de la fièvre; et par conséquent de produire des taches de pourpre. Le dommage que la saignée, quelque petite qu'elle fût, aurait causé en d'autres occasions, se trouvait abondamment compensé par la sueur avantageuse qui suivait immédiatement.

Section II.

Après la saignée, que je faisais faire dans le lit, lorsque toutes choses étaient déjà prêtes pour provoquer la sueur, j'ordonnais aussitôt qu'on couvrît bien le malade, et qu'on lui mît autour de la tête une bande de flanelle. Cette bande de flanelle aide plus à la sueur qu'on ne s'imaginerait d'abord : ensuite, s'il n'y avait pas de vomissement, je donnais les sudorifiques que voici, ou d'autres semblables.

Bol sudorifique.

Prenez thériaque d'Andromaque, demi-gros ; électuaire d'œuf, un scrupule ; poudre de pattes d'écrevisses composée, douze grains ; cochenille, huit grains ; safran, quatre grains ; suc de kermès, quantité suffisante. Faites un bol, que le malade prendra de six en six heures, buvant par dessus six cuillerées du julep suivant.

Julep sudorifique.

Prenez eaux de charbon bénit, et de scordium composée, de chacune trois onces ; eau thériacale distillée, deux onces ; sirop d'œillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

Temps de donner les sudorifiques.

41. Lorsque le vomissement empêchait l'usage des sudorifiques, comme il arrive très-souvent dans la peste et dans les fièvres pestilentielles, j'attendais pour les donner, que le malade commençât à suer par le seul poids des couvertures, et en lui mettant de temps en temps un bout du drap sur le visage, pour retenir les vapeurs de la respiration. Car comme le cours de ventre et le vomissement viennent de ce que les particules de la matière morbifique sont repoussées en dedans, et se déposent sur l'estomac et les intestins, ces deux accidens ne manquent pas de cesser d'eux-mêmes, dès que les particules de cette matière se portent vers la superficie du corps ; et c'est une chose qui mérite infiniment d'être remarquée. Ainsi quelque violent qu'ait été

le vomissement avant que le malade ait commencé à suer, les rémèdes que l'on donnera ensuite ne seront plus revomis, et ils contribueront à augmenter les sueurs.

42. Je me souviens, qu'ayant été une fois appelé par un apothicaire, pour voir son frère qui était fort mal d'une fièvre pestilentielle, et ayant proposé de donner au malade un sudorifique, l'Apothicaire me répondit qu'il lui en avait déjà donné plusieurs, et des plus forts, mais inutilement, parce qu'il les avait tous revomis. Là-dessus, je dis à l'Apothicaire d'apporter le plus disgracieux et le plus dégoûtant de tous ceux qu'il avait donnés à son frère, et que je ferais aisément en sorte qu'il ne le revomît pas. La chose arriva comme j'avais promis, car le malade ayant commencé à suer, sans autre secours que le poids des couvertures, il prit un gros bol de thériaque de Vénise, et le garda. Ce remède lui procura une sueur copieuse qui le tira d'affaire.

43. Quand la sueur avait une fois commencé, je l'entretenais en faisant avaler de temps en temps au malade un verre de petit-lait altéré par la sauge, ou de bière dans laquelle on avait fait bouillir un peu de macis; et je continuais la sueur durant vingt-quatre heures, défendant d'essuyer en aucune façon le malade pendant ce temps-là: je ne permettais pas même de changer de chemise, quelque sale et trempée qu'elle fût, que ving-quatre heures après que la sueur était finie: et c'est à quoi il faut avoir grande attention; car si la sueur cesse plus tôt, les symptômes recommençent aussitôt avec violence; et la vie du malade, qu'une plus longue sueur aurait mise en sûreté, reste par-là en très-grand danger.

Combien de temps devait durer la sueur.

Section II. Réponse à une objection contre cette conduite.

44. Aussi ne puis-je assez m'étonner de la conduite de Diemerbroeck et de quelques autres Médecins qui, sur un prétexte aussi léger que celui de ménager les forces du malade, interrompent la sueur : car quiconque est tant soit peu versé dans le traitement de la peste, doit nécessairement avoir observé, que lorsque le malade est trempé de sueur, il a plus de forces qu'auparavant. Je ne craindrai pas de rapporter ouvertement, et de soutenir ce que l'usage et l'expérience m'ont appris sur cette matière.

Plusieurs malades que j'ai fait suer l'espace de vingt-quatre heures, bien loin de se plaindre que cela les eût affaiblis, assuraient au contraire qu'ils étaient plus forts à proportion qu'ils suaient davantage. J'ai souvent vu avec étonnement, que quelques heures après la première sueur, qui était l'effet des remèdes, il en venait une autre plus naturelle, plus abondante, qui soulageait beaucoup plus, et qui semblait être véritablement critique, et emporter jusqu'à la racine de la maladie.

Au reste, je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient de donner au malade, dans le fort de la sueur, des bouillons propres à le fortifier. Ainsi on a tort d'objecter qu'il n'est pas en état de supporter de longues sueurs. Que si l'on a lieu de craindre qu'il ne tombe en défaillance vers la fin de la sueur, je permets de lui donner un peu de bouillon de poulet, un œuf, ou quelque autre chose semblable. Tout cela joint aux cordiaux et aux boissons que j'emploie pour entretenir la sueur, empêchera suffisamment que les forces ne s'épuisent. Mais il n'est pas besoin d'apporter un plus grand nombre de raisons en faveur d'une pratique, dont l'utilité est manifeste ; et ce qui

le prouve démonstrativement, c'est ce qui arrive tandis que le malade est baigné de sueur ; car alors il croit se bien porter, et les assistans jugent de même qu'il est hors de danger. Mais dès que le corps commence à se dessécher et que la sueur est interrompue, tout va plus mal, et la maladie devient pire que jamais. CHAP. II.

45. Durant vingt-quatre heures, depuis que la sueur est finie, il faut éviter soigneusement le froid, et laisser la chemise se sécher d'elle-même sur le corps ; il faut que tout ce que l'on boit soit un peu chaud, et continuer encore alors l'usage du petit-lait altéré par la sauge. Le lendemain, je donne une médecine ordinaire ; savoir, une infusion *de tamarins*, *de feuilles de séné et de rhubarbe*, *où l'on ajoute la manne*, *et le sirop de rose solutif* (1). Ce fut par une telle méthode, que l'année qui suivit la peste, je guéris un grand nombre de gens qui avaient la fièvre pestilentielle ; en sorte qu'il ne me mourut pas une seule personne de cette maladie, depuis que j'eus commencé à suivre cette méthode (2). Ce qu'il faut faire après la sueur.

(1) Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 4, *num.* 35.

(2) Les indications curatives dans la peste, dit le célèbre Hoffmann, sont, 1.o d'aider la nature à évacuer le virus par les émonctoires propres, et sur-tout par ces tumeurs critiques qui sont le moyen ordinaire pour cela ; 2.o de soutenir les forces, et d'obvier aux symptômes urgens. Il conseille de ménager les remèdes, et observe que le moins qu'on en donne est le meilleur. Il avertit judicieusement d'éviter les remèdes chauds, ou alexipharmaques, comme on les nomme d'ordinaire, parce qu'ils augmentent la chaleur et l'anxiété, aident la dissolution des fluides, font rentrer dans le sang le virus pestilentiel, et le poussent sur les parties nerveuses. De ce genre sont tous les esprits volatils urineux et huileux, et les sels volatils. Les mixtures avec des acides sont ici très-utiles et très-sûres. Les narcotiques sont généralement nuisibles ; mais les cordiaux modérés sont utiles. Il faut donner un émétique dès qu'il y a des maux de cœur, après quoi un sudorifique donné tout de suite a quelquefois guéri la maladie dès le commencement. Le nitre est excellent dans les corps replets, dans les tempéramens bilieux et sanguins ; et lorsque la chaleur est considérable, la fièvre violente

Section II.

46. Mais quand la tumeur a une fois paru, je n'ai jamais osé tirer du sang, même dans les sujets les moins disposés à suer, appréhendant

---

est accompagnée de soif et de mal de tête. Il est toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre, car le nitre corrige la qualité vaporeuse du camphre, et celui-ci corrige à son tour la froideur du nitre, et l'on a un remède qui est en même temps alexipharmaque et antiphlogistique. Les laxatifs sont très-nuisibles au commencement de la maladie, mais excellens dans le déclin. Les extrémités du chaud et du froid doivent être également évitées pendant le traitement.

Si les bubons sont lents à paraître, il faut les exciter par les topiques attractifs, par les ventouses, et même les vésicatoires. Quand ils paraissent, il faut aider la suppuration par des cataplasmes digestifs faits avec les figues, les oignons de lis, les oignons mis sous la cendre, la farine de graine de lin, le miel et le safran; ou par des emplâtres maturatifs, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre de mélilot, ou de mucilage. Lorsque la suppuration est formée, il faut ouvrir les bubons, et ensuite les panser avec le baume d'Arcæus, mêlé quelquefois avec le basilicum, donnant le temps à la matière de s'écouler, et ne se hâtant pas trop de cicatriser.

On traitera les charbons en frottant leurs bords avec un liniment digestif, et les couvrant ensuite d'un cataplasme fait avec l'ail rôti, la fiente de pigeon, la thériaque de Venise, et l'huile de térébenthine; et quand l'escare sera tombée, on frottera l'endroit avec l'onguent égyptiac, ou autres semblables; mais s'il y a une corruption gangréneuse, et qu'elle se répande, il faut scarifier la partie affectée, et y appliquer une liqueur capable d'arrêter l'inflammation et la corruption, telle que la suivante dont j'ai souvent éprouvé les bons effets.

Prenez *esprit de vin rectifié, quatre onces*; *camphre, deux gros*; *safran et nitre artificiel, de chacun un gros*; *mettez à infuser ces drogues ensemble.*

Le nitre artificiel est fait avec l'esprit de sel ammoniac et l'esprit de nitre, et se dissout parfaitement dans l'esprit de vin.

Si ces remèdes sont inutiles, il faut avoir recours au cautère actuel, et ensuite adoucir l'escare en la frottant avec du beurre frais.

Les meilleurs moyens de se garantir de la peste, sont, 1.o d'abandonner les lieux infectés; 2.o d'éviter tout ce qui affaiblit le corps, arrête la transpiration, et engendre des crudités dans les premières voies, comme le travail excessif, la trop grande application d'esprit, les longues veilles, le bain chaud, les trop grandes évacuations, le trop de nourriture, etc.; 3.o si le corps est plein de mauvaises humeurs, d'en corriger le vice par le moyen des balsamiques tempérés, mêlés avec les acides, pris à une dose modérée, et non pas trop souvent; 4.o de boire des liqueurs généreuses dans les temps convenables, et avec modération, particulièrement du vin du Rhin, qui, à raison de sa légère acidité, est estimé excellent contre la putréfaction; 5.o enfin, d'éviter les passions violentes, tâchant de conserver une constante fermeté d'âme, et éloignant de soi toute crainte et tout abattement de cœur.

que la matière morbifique venant tout à coup à rentrer dans les vaisseaux désemplis, ne causât la mort sur-le-champ. Néanmoins on pourait peut-être saigner sans beaucoup de danger, pourvu qu'on fît suer incontinent après la saignée, et que la sueur fût continuée aussi l'ong-temps que nous avons dit ci-dessus, afin qu'elle pût dissiper insensiblement toute la tumeur. Cette méthode serait bien moins dangereuse, que d'attendre trop long-temps la parfaite maturation de l'abcès, laquelle, dans une maladie aussi rapide que la peste, est extrêmement douteuse et incertaine.

47. Enfin, pour finir cette matière, si le Lecteur trouve que je me sois trompé en quelque chose par rapport à la théorie, je le prie de m'excuser ; mais pour ce qui est de la pratique, je déclare que je n'ai rien dit que de vrai, ni rien proposé qui ne me soit parfaitement connu. Aussi, quand le dernier jour de ma vie sera arrivé, ma conscience me rendra témoignage, non-seulement que j'ai travaillé avec toute la diligence et la bonne foi possible à la guérison de tous les malades, de quelque état et condition qu'ils fussent, qui se sont confiés à mes soins, n'y en ayant aucun que je n'aie traité comme je voudrais qu'on me traitât moi-même, si j'avais les mêmes maladies; mais encore que j'ai employé toute l'application d'esprit dont j'ai été capable, afin de pouvoir laisser après ma mort une méthode plus sûre de guérir les maladies : car je crois que la moindre nouvelle découverte dans cet art, quand elle n'apprendrait autre chose qu'à guérir le mal de dents, ou les cors des pieds, est infiniment plus estimable que toutes les spéculations subtiles et les hypotèses, qui ne servent peut-être pas davantage au Médecin pour la guérison des

Section II.

maladies, qu'il servirait à un Architecte d'être habile Musicien pour construire des édifices.

Le terme de *nature* expliqué.

48. Je joindrai ici une remarque, afin de faire entendre ma pensée, et d'empêcher qu'on ne la prenne dans un mauvais sens. On a vu qu'en parlant de la peste je me sers souvent du mot de *nature*, et que j'attribue à cette nature divers effets, ni plus ni moins que si c'était une substance particulière, mais répandue par tout l'univers, et qui gouvernât tous les corps avec jugement et avec intelligence, comme quelques Philosophes semblent l'avoir entendu quand il parlent de l'*ame du monde*.

Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien, mais dans un bon sens, ce me semble, et dans le même sens que l'entendent et que l'emploient tous les gens sages : car par la *nature*, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles, qui, quoique brutes et entièrement destituées d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations et leurs effets ; d'autant que le souverain Etre dont la puissance les a produites, et de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées par sa sagesse infinie, qu'elles suivent, dans les opérations qui leur sont propres, un ordre fixe et une méthode constante ; et quoiqu'elles ne fassent rien au hasard, et qu'elles agissent toujours de la manière la plus avantageuse au bien commun de l'univers, et la plus convenable à leurs natures particulières, elles ne laissent pas d'être de purs automates, qui ne se meuvent point d'eux-mêmes, mais seulement par la volonté du Créateur (1).

(1) Le terme de *nature* n'étant pas expliqué par notre Auteur d'une manière entièrement conforme au sens dans lequel il se prend d'ordinaire en

SECTION III.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique des années 1667, 1668, *et en partie de* 1669, *à Londres.*

Progrès des petites - véroles de cette constitution.

1. L'AN 1667, aux approches de l'équinoxe du printemps, les petites-véroles qui, durant la constitution pestilentielle des deux années précédentes, n'avaient point paru du tout, ou n'avaient paru que très-rarement, commencèrent à se faire sentir; et augmentant de jour en jour, elles furent très-épidémiques en automne. Depuis ce temps-là elles diminuèrent peu à peu, et à l'entrée de l'hiver elles étaient rares. Mais le printemps suivant elles se renouvelèrent avec violence, et persis-

---

Médecine, nous joindrons ici une définition de ce terme plus claire et plus complète, tirée du même Hoffmann. « Nous n'entendons autre chose par » *nature*, dit-il, que le mouvement progressif et circulaire du sang et des » autres liqueurs, dépendant de la contraction et dilatation réciproque du » cœur, des vaisseaux, et des autres solides qui contiennent les fluides, par » lequel mouvement des solides et des fluides il se fait une secrétion conti- » nuelle des parties utiles ou nutritives, qui doivent être retenues pour » le service du corps, et une excrétion des parties inutiles et excrémentielles » qui doivent être évacuées par les émonctoires et couloirs convenables. »

Dans un autre endroit, Hoffmann explique d'une manière plus concise le sens dans lequel il prend le terme de *nature*. « La *nature*, dit-il, est un » terme dont nous nous servons pour signifier la structure et le mécanisme » du corps, agissant avec certaines puissances, et selon certaines lois né- » cessaires et mécaniques établies par le Créateur. »

Hippocrate appelle en peu de mots la *nature* « l'assemblage de toutes les » choses qui concourent à une santé parfaite », et fait entendre qu'elle doit être le fondement de tout raisonnement en Médecine.

tèrent dans cet état jusqu'à l'hiver, qui les affaiblit comme l'année d'auparavant. Enfin elles se renouvelèrent pour la troisième fois au commencement du printemps suivant, mais elles furent moins violentes et moins fréquentes qu'elles n'avaient été les deux années précédentes; et au mois d'Août de 1669, elles cessèrent entièrement pour faire place à une dyssenterie épidémique.

Bonne espèce de petites-véroles.

Sur la fin des deux années pendant lesquelles cette constitution régna, il y eut à Londres un plus grand nombre de petites-véroles que je ne me souviens d'en avoir jamais vu, ni avant ni depuis ce temps-là; mais comme elles n'avaient rien d'extraordinaire, elles enlevèrent peu de gens, eu égard au grand nombre de ceux qui en furent attaqués.

Nouvelle fièvre en même temps.

2. Lorsque les petites-véroles commencèrent, il parut une nouvelle sorte de fièvre, peu différente des petites-véroles d'alors, si on excepte l'éruption des pustules et tout ce qui en dépend. Nous traiterons de cette fièvre en particulier dans la suite; elle attaqua beaucoup moins de gens que ne firent les petites-véroles; mais elle dura aussi long-temps. Elle prit de nouvelles forces en hiver, dans le temps que les petites-véroles diminuaient; et lorsque celles-ci se renouvelèrent au printemps, elle leur céda la place; en sorte qu'elles furent les principales maladies épidémiques de cette constitution. Mais la fièvre dont il s'agit ne cessa jamais entièrement pendant ce temps-là; et ce ne fut qu'au mois d'Août de 1669 qu'elle disparut tout-à-fait avec la petite-vérole.

Et diarrhée.

3. Ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troisième, savoir, d'une diarrhée, surtout pendant le dernier été que dura

cette constitution, et lorsqu'elle était déjà disposée à produire la dyssenterie qui vint ensuite. Quoiqu'il en soit, il est du moins constant que cette diarrhée avoit tant de rapport avec la fièvre qui régnait alors, qu'elle ne semblait être autre chose que la fièvre même qui s'était jetée en dedans, et qui exerçait son action sur les intestins.

4. Je traiterai en particulier de ces trois maladies, qui étaient les seules véritablement épidémiques de cette constitution; et je commencerai par les petites-véroles, sur lesquelles je m'étendrai davantage, parce que celles qui régnèrent pendant ces années-là me parurent les plus naturelles et les plus regulières qu'on puisse voir, d'autant qu'elles offraient les mêmes phénomènes et produisaient les mêmes symptômes dans tous ceux qui en étaient attaqués; et qu'ainsi on doit se régler sur elles, comme sur les plus parfaites en leur genre, pour connaître la véritable histoire de la petite-vérole, et la véritable manière de traiter cette maladie.

Fièvre et petite-vérole particulière dans chaque constitution.

5. Car il faut remarquer que chaque constitution particulière cause non-seulement une fièvre qui lui est propre, mais encore un genre particulier de petites-véroles, qui sont d'un même genre pendant les années de cette constitution, et d'un autre genre les années suivantes, quelque ressemblance qu'elles paraissent avoir, à raison de certains phénomènes qui sont communs à toutes les petites-véroles. Tel est le jeu de la nature dans la production des maladies épidémiques.

6. Je vais donc décrire, avant toutes choses, l'histoire des petites-véroles des années dont il s'agit maintenant; et je les nommerai *régulières*, afin de les distinguer des petites-véroles *irrégu-*

SECTION III.

lières qui régnèrent les années suivantes ; ensuite j'ajouterai la méthode qui m'a le mieux réussi en les traitant.

CHAPITRE II.

Petites-Véroles régulières des années 1667 ; 1668, *et d'une partie de* 1669.

En quel temps commencent les petites-véroles.

1. LORSQUE les petites-véroles sont épidémiques, et en même temps régulières et bénignes, comme celles dont nous parlons, elles commencent vers l'équinoxe du printemps ; lorsqu'elles sont non-seulement épidémiques, mais encore irrégulières et dangereuses, elles commencent quelquefois plus tôt, savoir, dès le mois de Janvier (1) ; elles attaquent des familles entières, sans épargner personne, de quelqu'âge qu'il soit, à moins qu'on ait déjà eu cette maladie. Ceux même qui ont eu des petites-véroles bâtardes, lesquelles sont d'une nature bien différente des autres (2), ne sont pas exempts de celles-ci.

(1) Boerrhaave observe que si la petite-vérole vient à se faire sentir dans un lieu où il n'y en ait pas eu depuis six ans, soit qu'elle commence vers la fin de Janvier, ou dans le mois de Février, il règnera l'été suivant des petites-véroles épidémiques très-dangereuses, mais que la maladie est facile à guérir dans le commencement ; c'est pourquoi il faut avoir beaucoup d'attention à sa nature et au traitement qu'elle demande, etc, en sorte que l'été, quand elle sera extrêmement dangereuse, on soit prêt à lui opposer les remèdes les plus convenables, quoiqu'alors elle soit ordinairement mortelle ; mais si la petite-vérole ne paraît qu'au mois de Mai, elle sera bénigne, et d'une bonne espèce. Voyez *Prax. Med. vol.* 5, *p.* 299.

(2) De mille personnes qui ont eu la petite-vérole, à peine une seule l'a-t-elle une seconde fois, à moins qu'elle ne soit d'une espèce différente. Ainsi une personne qui a eu une petite-vérole discrète, peut en avoir une confluente ; mais si elle en a eu une confluente, elle ne sera jamais plus attaquée de cette maladie. *Le même.*

CHAP. II.

Deux sortes de petites-véroles.

Les petites-véroles, soit régulières, soit irrégulières, sont de deux espèces, savoir, *discrètes* ou *confluentes*; et quoique ces deux espèces ne diffèrent pas essentiellement, on les distingue néanmoins sans peine l'une de l'autre par certains symptômes considérables qui accompagnent l'une et non pas l'autre.

Petites-véroles discrètes, et leurs symptômes.

2. Les petites-véroles *discrètes* commencent par un froid et un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête et au dos, d'envies de vomir, d'une grande disposition à suer (ce qu'il faut entendre des adultes; car je n'ai observé cette disposition dans les enfans, ni avant ni après l'éruption des pustules); d'une douleur vers la fossette du cœur quand on la presse; d'un assoupissement, sur-tout dans les enfans, et quelquefois même d'accès épileptiques. Si les enfans qui sont attaqués de ces accès ont déjà toutes leurs dents, je soupçonne toujours que la petite-vérole va paraître; et en effet, elle paraît ordinairement quelques heures après, ce qui justifie mon pronostic. Par exemple, si l'enfant a un accès épileptique sur le soir, comme il est ordinaire, la petite-vérole paraîtra le lendemain matin; et j'ai très-souvent observé que les petites-véroles qui arrivent aux enfans immédiatement après des accès épileptiques, produisent de grosses pustules, sont bénignes, d'un bon caractère, et rarement confluentes.

Voilà à peu près les symptômes qui accompagnent la petite-vérole dans son commencement, et qui, le plus souvent, précèdent l'éruption des pustules. Néanmoins, il arrive quelquefois dans les sujets dont le sang est d'un tissu fort lâche et fort susceptible d'altérations, que la séparation de la matière morbifique se fait insensiblement et

Section III.

par degrés, sans aucune incommodité considérable, jusqu'à l'éruption des pustules, qui n'est autre chose que l'expulsion de cette matière.

Temps et manière de l'éruption.

3. L'éruption des petites-véroles discrètes se fait ordinairement le quatrième jour de la maladie, en comprenant dans ce nombre le premier jour: quelquefois elle se fait un peu plus tôt, fort rarement plus tard. Alors les symptômes diminuent extrêmement, ce qui est le plus ordinaire, ou même ils disparaissent tout-à-fait, et le malade est assez bien, si ce n'est que les adultes ont des sueurs dont on ne saurait presque les garantir, quelque légèrement qu'on les couvre. Cette disposition à suer ne cesse que quand les pustules parviennent à maturité; et alors elle cesse d'elle-même.

Voici la manière dont se fait l'éruption. On aperçoit d'abord au visage des pustules rougeâtres très-petites, puis au col, à la poitrine, et enfin sur toutes les parties du corps. Les malades ont une douleur de gorge, et cette douleur augmente à mesure que les pustules croissent. Quand elles ont acquis une certaine grosseur, elles enflamment la peau et la chair voisine.

Commencement et progrès de la suppuration.

4. Environ le huitième jour depuis le commencement de la maladie (car c'est ainsi que je compte toujours), les intervalles qui auparavant étaient blanchâtres, commencent à devenir rouges, et à se tuméfier à proportion du nombre des pustules dont ils sont environnés: ils causent une douleur tensive et lancinante qui augmente toujours, et par conséquent ils s'enflamment. Les paupières sont quelquefois si chargées de pustules et si grossies, que le malade ne peut plus voir, et alors elles ressemblent assez bien à une vessie gonflée et transparente qu'on leur aurait mis dessus. Les malades

perdent quelquefois la vue plus tôt; savoir, lorsqu'il sort une grande quantité de pustules dès la première éruption. Aussitôt après l'enflure du visage, vient celle des mains, et même des doigts quand les pustules sont en grand nombre.

Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'au huitième jour, les pustules du visage sont rouges et polies ; mais ensuite elles deviennent blanchâtres et rudes, ce qui est le premier signe que la suppuration commence, et elles rendent une liqueur jaune de couleur de miel. Comme l'inflammation du visage et des mains est alors à son plus haut degré, les intervalles des pustules sont d'un rouge vif et fleuri; et plus les petites-véroles sont bénignes et naturelles, plus aussi les pustules et la peau qui est dans leurs intervalles, approchent de cette couleur. A mesure que les pustules du visage mûrissent, elles deviennent chaque jour plus rudes et plus jaunes. Au contraire, celles des mains et du reste du corps deviennent chaque jour moins rudes et plus blanches.

Temps où les pustules commencent à se dessécher.

5. Le onzième jour l'enflure et l'inflammation du visage diminuent visiblement; et les pustules, tant du visage que du reste du corps, ayant alors acquis la maturité et la grosseur convenable (qui, dans les années dont nous parlons, égalait celle d'un pois médiocre), elles commencent à se dessécher et à tomber, et pour l'ordinaire elles disparaissent entièrement le quatorzième jour. Néanmoins les pustules des mains sont ordinairement plus opiniâtres que celles des autres parties, et durent un ou deux jours davantage. Les pustules du visage et du reste du corps s'en vont par écailles, et celles des mains se crevent. Les pustules du visage sont suivies d'écailles farineuses, qui laissent quelquefois des creux dans la peau. Ces creux ne s'aper-

SECTION III.

çoivent point encore lorsque les pustules commencent à tomber; ils ne se font que lorsque les écailles se forment et se détachent successivement, et souvent ils persistent bien du temps après la maladie.

Il est cependant très-rare que ceux qui ont eu une petite-vérole discrète, en soient marqués, à moins qu'ils ne l'aient eue dans les six derniers mois de l'année; car alors elles laissent des marques, au lieu que la petite-vérole confluente en laisse toujours, comme nous dirons ensuite. Durant toute la maladie, le malade ne va point à la selle, ou n'y va que très-rarement. Voilà ce que nous avons à dire sur les petites-véroles discrètes.

Description des petites-véroles confluentes.

6. Les symptômes des petites-véroles *confluentes* sont les mêmes que ceux des discrètes, si ce n'est qu'ils sont plus violens. La fièvre, l'inquiétude, l'agitation, les envies de vomir, etc., sont plus grandes; et c'est par ces signes qu'un Médecin habile reconnaît, même avant l'éruption, qu'une petite-vérole sera confluente. Cependant le malade ne sue pas si facilement que dans les discrètes, où cette grande disposition à suer marque par avance ce qu'elles doivent être. De plus, la diarrhée précède quelquefois l'éruption, et dure un ou deux jours; ce que je n'ai pas encore vu dans les petites-véroles discrètes.

Temps de l'éruption.

7. L'éruption des confluentes se fait d'ordinaire le troisième jour, quelquefois avant, presque jamais après; au lieu que celle des discrètes arrive ou le quatrième jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie, ou ensuite, et très-rarement plus tôt. Plus l'éruption des confluentes précède le quatrième jour, plus aussi elle est abondante (1). Or, quoique ordinairement elle

(1) La plupart des Praticiens remarquent que plus la petite-vérole sort

n'attende presque jamais le quatrième jour, il arrive néanmoins quelquefois, mais fort rarement, qu'à raison de quelque symptôme cruel, elle ne se fait que le quatrième ou même le cinquième jour; par exemple, lorsqu'auparavant le malade est tourmenté d'une douleur aiguë, tantôt aux lombes, comme dans la colique néphrétique; tantôt au côté, comme dans la pleurésie; tantôt dans les membres, comme dans le rhumatisme; tantôt enfin dans l'estomac avec de grands maux de cœur et un grand vomissement. Ces cruels symptômes sont rares, mais ils retardent par leur violence l'éruption des pustules; et comme ils paraissent des premiers, ils me font connaître assez clairement que la petite-vérole qui doit les suivre, sera confluente et dangereuse.

8. Nous avons dit que dans les petites-véroles discrètes, les symptômes qui se font sentir dès le commencement de la maladie, cessent aussitôt après l'éruption. Mais dans les petites-véroles confluentes les choses sont bien différentes; car la fièvre et les autres symptômes subsistent plusieurs jours après l'éruption.

9. Lorsque les petites-véroles confluentes sortent, elles ressemblent quelquefois à l'érysipèle, et d'autres fois à la rougeole, et il n'y a qu'un Médecin fort expérimenté qui puisse les en distinguer du moins quant à leur apparence extérieure; car autrement la distinction est aisée, si l'on fait une attention sérieuse au temps de leur éruption, qui n'est pas la même, et aux autres circonstances qui

Elles ressemblent quelquefois à l'érysipèle, ou à la rougeole.

lentement, plus elle est bénigne, et mieux elle suppure; celle qui paraît dès le premier jour de la maladie, est estimée la plus mauvaise; celle qui paraît le second, moins mauvaise; celle qui paraît le troisième, encore plus douce, et celle qui paraît le quatrième, la plus bénigne de toutes. *Boerhaave, Prax. Med. vol. 5, p.* 302.

Section III.

sont bien différentes de ce qui arrive dans l'érysipèle et dans la rougeole.

Dans le progrès de la maladie, les pustules ne sélèvent pas d'une manière sensible comme dans les petites-véroles discrètes qui occupent principalement le visage; mais étant pressées les unes contre les autres, elles ressemblent d'abord à une vésicule rouge qui couvre tout le visage, et elles le tuméfient encore plutôt que ne fait la petite-vérole discrète ; ensuite elles sont comme une péllicule blanche, étendue sur la surface de la peau, et peu élévée au-dessus.

Temps où elles commencent à se dessécher.

10. Après le huitième jour, la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, et prend une couleur plus brune, mais non pas jaune comme dans les petites-véroles discrètes ; enfin elle tombe par grandes écailles; ce qui n'arrive en certains endroits du visage, qu'après le vingtième jour, lorsque la maladie a été violente. Plus la petite-vérole est confluente, plus aussi les pustules deviennent brunes en mûrissant, et plus lentement elles s'en vont : au contraire, moins la petite-vérole est confluente, plus aussi les pustules jaunissent, et plus vîte elles disparaissent.

Cette pellicule ou gale étant tombée, ne laisse aucune inégalité sur le visage ; mais elle est bientôt suivie d'écailles farineuses très-corrosives, qui non-seulement creusent beaucoup plus que la petite-vérole discrète, mais défigurent encore le visage par de vilaines cicatrices. Quelquefois même, lorsque la maladie a été fort violente, l'épiderme des épaules et du dos s'en va, et laisse ainsi ces parties à découvert.

Par où on juge du danger de cette maladie.

11. On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des pustules du visage, et non par la quantité de celles qui occupent le reste du corps.

Si le visage en est entièrement couvert, quoiqu'elles soient en très-petit nombre et discrètes dans les autres parties, le danger est aussi grand que si tout le corps en était couvert comme le visage (1). Au contraire, le danger est beaucoup moindre s'il y en a peu sur le visage, quelque quantité qu'il y en ait sur le tronc et sur les extrémités. Ce que nous disons du nombre des pustules, peut se dire pareillement du caractère de la maladie. On voit clairement à l'inspection du visage si elle est maligne ou bénigne.

CHAP. II.

Pustules plus grosses aux pieds et aux mains.

12. J'ai toujours observé dans les petites-véroles confluentes, que les pustules des mains et des pieds étaient plus grosses que celles du reste du corps, et qu'en général les pustules devenaient toujours plus petites depuis le bout des extrémités jusqu'au tronc. Voilà ce que j'avais à dire sur les pustules.

Salivation et diarrhée dans cette maladie.

13. Mais il y a dans les petites-véroles confluentes deux autres symptômes non moins importans que les pustules, ou l'enflure, ou aucun autre des symptômes dont nous avons parlé ci-devant; je veux dire la salivation dans les adultes, et la diarrhée dans les enfans. La salivation est si ordinaire aux adultes, que de tous ceux que j'ai vus attaqués de petites-véroles confluentes, je n'en ai trouvé qu'un seul qui ne l'ait pas eue. Mais la diarrhée n'est pas si ordinaire aux enfans dans cette maladie. De savoir si la nature produit à dessein de telles évacuations, parce que dans les petites-veroles confluentes les pustules étant petites et peu élevées, la matière morbifique ne saurait être entièrement expulsée, comme dans les petites-véroles

(1) Boerhaave observe que le danger est toujours proportionné à la quantité des pustules qui occupent la tête; et il conseille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de pustules aux extrémités. *Prax. Med. vol. 5, p.* 316.

SECTION III.

discrètes où les pustules sont grosses et plus élevées ; c'est ce que je ne décide point, d'autant que j'écris simplement une histoire, et que je ne résous pas des problêmes. Ce que je sais certainement, c'est que les deux symptômes dont il s'agit accompagnent le plus souvent les petites-véroles confluentes; et qu'outre cela, l'évacuation qu'ils causent est d'une aussi grande nécessité que les pustules, ou l'enflure du visage et des mains.

Temps où commence et finit la salivation.

14. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, et quelquefois un jour ou deux après. On rend d'abord une matière claire qui, durant quelque temps, sort avec facilité et une grande abondance. Cette salivation ne diffère pas beaucoup de celle que produit le mercure, excepté qu'elle n'a pas une si mauvaise odeur. Vers le onzième jour, la salive s'étant épaissie, le malade crache avec beaucoup de peine, il est altéré, il tousse de temps en temps en buvant, et la boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent dès ce jour-là. Quelquefois aussi, après avoir cessé entièrement pendant un jour ou deux, elle recommence ensuite; mais cela est rare. Le même jour, c'est-à-dire le onzième, le gonflement du visage diminue en même temps que la salivation ; au lieu de quoi les mains se tuméfient, ou doivent se tuméfier.

Temps où commence la diarrhée.

15. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfans que la salivation aux adultes : mais en quelque temps qu'elle survienne, elle dure pendant toute la maladie, à moins qu'on ne l'arrête par des remèdes.

Temps où la fièvre est plus violente.

16. Dans les petites-véroles discrètes et dans les confluentes, la fièvre est violente depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption ; ensuite elle est moindre jusqu'au temps de la sup-

puration et de la maturation des pustules; après quoi elle cesse entièrement.

17. J'ai toujours observé que quand la maladie était violente, il y avait une espèce de redoublement le soir, et que les symptômes étaient aussi plus terribles en ce temps-là.

18. Voilà une histoire exacte des petites-véroles régulières avec leurs phénomènes véritables et naturels. Je vais parler maintenant des symptômes étrangers ou irréguliers qui leur arrivent lorsqu'elles ne sont pas traitées comme il faut.

Huitième jour est le plus dangereux dans les petites-véroles discrètes.

19. Ces symptômes irréguliers qui surviennent le huitième jour dans les petites-véroles discrètes, et le onzième dans les confluentes (en comptant toujours dès le premier commencement de la maladie), sont de la dernière importance, et méritent par conséquent une attention singulière; car il est certain que la plupart des malades qui meurent de l'une ou de l'autre de ces petites-véroles, meurent le huitième ou le onzième jour.

Régime chaud, quand est pernicieux.

20. Ceux qui ont une petite-vérole discrète, voyant qu'ils suent facilement, comme nous avons dit que cela arrivait aux adultes, et se promettant une heureuse guérison, parce qu'ils espèrent de pouvoir ainsi évacuer le virus morbifique par les pores de la peau, insistent soigneusement sur les sueurs, tant par des cordiaux pris intérieurement, que par un régime chaud; et ils le font d'autant plus volontiers, que dans le commencement ils se trouvent bien de cette méthode, et qu'elle s'accorde mieux avec l'opinion mal fondée des assistans. Mais enfin la sueur ayant dissipé la matière qui devait servir à faire élever les pustules et gonfler le visage, il arrive au contraire que cette partie, qui aurait dû le huitième jour être tuméfiée, se trouve flasque, et que les intervalles

Symptômes mortels qu'il cause.

Section III.

de ses pustules, au lieu d'être enflammés et rouges, se trouvent blancs, nonobstant que les pustules soient rouges et élevées, même après la mort du malade. La sueur, qui jusqu'alors venait très-facilement, se supprime tout à coup d'elle-même, sans que les plus puissans cordiaux puissent la rappeler. Cependant la frénésie survient, le malade s'agite et se tourmente beaucoup, et il est très-mal; il urine souvent et peu à la fois; enfin il meurt au bout de quelques heures contre l'attente des assistans.

Il faut remarquer néanmoins que si les pustules sont en petit nombre, si c'est en hiver, si le malade est avancé en âge, ou si on l'a saigné, le régime trop échauffant que nous condamnons ici n'empêche pas aussi sûrement le gonflement du visage, et par conséquent n'est pas aussi funeste que quand la petite-vérole est confluente, que l'on est dans le printemps ou dans l'été, que le malade est jeune, et qu'on n'a point saigné.

Onzième jour est le plus dangereux dans les petites-véroles confluentes.

21. Mais dans les petites-véroles confluentes le danger est extrême, et la plupart des malades meurent le onzième jour; car comme la salivation qui jusqu'alors mettait le malade en sûreté, cesse ordinairement d'elle-même vers ce temps-là, il faut, pour y suppléer, que le gonflement du visage subsiste encore quelque temps après, et que les mains commencent dès-lors à s'enfler considérablement; sans quoi le malade ne saurait manquer de périr. Et de fait les pustules étant aussi petites qu'elles sont dans ce genre de petites-véroles, non-seulement la salivation, mais encore le gonflement du visage et des mains est absolument nécessaire pour évacuer comme il faut, la matière morbifique; et si l'une de ces deux choses manque ou cesse trop tôt, la mort est certaine.

Or, comme dans cette maladie où la chaleur n'est déjà que trop grande, le sang se trouve fort souvent dissous par le régime excessivement chaud qu'on y emploie, et qu'il se trouve tellement enflammé, qu'il n'est plus propre à chasser peu à peu au dehors le virus (sans rien dire ici des maux que l'on cause en faisant suer à contretemps); il arrive de là, ou que le visage et les mains ne se tuméfient point du tout, ou que ce gonflement cesse avec la salivation. Il est vrai que l'enflure du visage doit un peu diminuer le jour même que finit la salivation; mais elle ne doit cesser entièrement qu'un ou deux jours après, et les mains doivent demeurer considérablement enflées. Il n'est presque point de signe de guérison plus certain que celui-là; et au contraire, quand il manque, le danger est extrême.

D'où vient le danger.

22. Quoiqu'il en soit, la salive qui jusqu'au onzième jour était claire, et coulait facilement, devient épaisse et visqueuse, et menace de suffoquer le malade. La boisson qu'il prend tombe aisément dans le poumon, ce qui fait qu'elle est rejetée par le nez avec une violente toux, la voix est rauque, il survient un assoupissement profond, enfin le malade succombe à tant de maux, et il meurt le jour que nous avons dit.

23. Il y a encore d'autres symptômes qui arrivent dans tous les temps de la maladie, tant dans les petites-véroles discrètes que dans les confluentes.

Frénésie.

La frénésie, par exemple, survient quelquefois à cause de la trop grande effervescence du sang. Alors le malade devenu furieux, et ne pouvant souffrir la chaleur, résiste avec une force terrible aux efforts de ceux qui veulent l'arrêter et le retenir au lit.

Section III. Affection comateuse.

D'autres fois la même cause produit un effet tout contraire, savoir, une affection comateuse; en sorte que le malade ne s'éveille presque jamais qu'à force d'être poussé continuellement.

Taches de pourpre.

24. Quelquefois aussi dans cette maladie, de même que dans la peste, l'inflammation ayant causé une dissolution du sang, il paraît entre les pustules des taches de pourpre, qui sont presque toujours des présages de mort. Cela arrive principalement lorsque la maladie est épidémique, et que la constitution de l'air la favorise particulièrement. On voit quelquefois en différens endroits, sur le sommet des pustules, de petites taches noires de la grandeur tout au plus d'une tête d'épingle, avec un enfoncement au milieu. Comme ces taches viennent de trop de chaleur, elles prennent ensuite une couleur brune quand on emploie un régime plus tempéré, et enfin une couleur jaunâtre, telle que doivent l'avoir naturellement les pustules des petites-véroles régulières et légitimes; et une preuve qu'elles doivent avoir cette couleur, c'est que plus elles en approchent, quant elles sont parvenues à maturité, plus aussi tous les symptômes sont modérés; et au contraire,

Urine sanglante.

25. Dans les jeunes gens qui ont cette maladie, principalement s'ils ont fait des excès de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, le sang est quelquefois si échauffé et si agité, qu'il force les artères, et s'ouvre un chemin dans la vessie, en sorte que le malade urine du sang (1); ce qui est

(1) On a quelquefois pris la rougeur de l'urine pour une urine sanglante; ainsi il est bon d'observer que si cette couleur vient d'un mélange de sang, ce sang, après que l'urine aura reposé, se coagulera et tombera au fond du vaisseau, et la partie supérieure de l'urine restera claire.

Ce dangereux symptôme semble provenir de l'âcreté des liqueurs et de la dissolution du sang, le mélange et la cohésion de ses parties étant dé-

presque le plus redoutable et le plus funeste symptôme qu'on puisse voir dans toute cette maladie.

Crachement de sang.

26. La même cause produit quelquefois, mais plus rarement, une hémoptysie du poumon. Ces deux hémorrhagies arrivent le plus souvent dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des pustules; ou si les pustules paraissent en quelques endroits, elles ne paraissent point encore dans la plupart des autres, et elles deviendraient très-confluentes, si l'hémorrhagie ne faisait périr d'avance le malade.

Suppression d'urine.

27. Quelquefois aussi il survient pour comble de malheur une suppression totale d'urine, surtout dans les jeunes gens, et cela dans la force, ou même dans le déclin de la petite-vérole discrète.

Autres symptômes.

28. Il y a encore d'autres symptômes qui viennent quelquefois de causes contraires aux précédentes: par exemple, si le malade a souffert du froid, ou si on lui a tiré mal à propos une grande quantité de sang, ou si on l'a trop purgé, car il arrive quelquefois de là que les pustules s'applatissent et s'affaissent tout d'un coup, et qu'il survient une diarrhée, laquelle est extrêmement dangereuse, si le malade est un adulte, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus; d'autant que la matière morbifique étant portée en dedans, la nature n'est plus en état de l'évacuer comme il faut par les pores de la peau. De plus, les mêmes causes empêchent le gonflement du visage et des mains, lequel est aussi avantageux aux malades que l'éruption des pustules, à moins qu'elles ne soient en très-petit nombre.

---

truits par le degré considérable de putréfaction qui accompagne cette maladie. C'est de la même cause que viennent apparemment les selles sanglantes que l'on voit souvent dans cette maladie, et dont notre Auteur ne dit pas un mot, comme aussi toute autre hémorrhagie.

SECTION III.

Symptômes produits par le froid sont rares.

29. Les symptômes que produit le froid sont extrêmement rares en comparaison de ceux qui viennent d'un régime trop chaud, car cette maladie étant regardée avec raison comme une des plus chaudes, on pèche beaucoup moins du côté du régime froid que du côté contraire.

En quoi consiste essentiellement la petite-vérole.

30. Mais en quoi consiste essentiellement la petite-vérole ? J'avoue que je n'en sais absolument rien, et je ne crois pas que personne soit mieux instruit que moi sur cela. Il me semble néanmoins qu'en examinant avec soin les symptômes dont nous avons fait mention, on peut juger qu'elle consiste essentiellement dans une inflammation du sang et des autres humeurs (1), mais une inflammation d'une espèce différente des autres inflammations, et que la nature cherche à dissiper en digérant et atténuant pendant les deux ou trois premiers jours les particules enflammées ; ensuite en les poussant à la superficie du corps, pour y former une infinité de petits abcès, au moyen desquels elle s'en débarrasse entièrement.

Deux temps dans cette maladie.

Ainsi, pour établir sur un fondement solide le traitement de cette maladie, il faut remarquer qu'elle a deux temps : le premier, que j'appelle celui de la *séparation* ; et le second, que j'appelle celui de l'*expulsion* de la matière morbifique.

La séparation.

31. La séparation se fait d'ordinaire dans le même espace de temps que l'ébullition fébrile, qui dure les trois ou quatre premiers jours, pendant lesquels la nature travaille à rassembler les particules

(1) La matière virulente qui produit cette maladie, semble être en effet d'une nature âcre et inflammatoire, d'où proviennent la douleur, la chaleur, la rougeur, l'enflure, l'érosion et l'ulcération, et aussi d'une nature caustique et putréfactive, en conséquence de quoi elle détruit par son mouvement intestin et subtil le tissu et l'union des parties, et les corompt. C'est ce qui fait proprement la malignité de la maladie, et se manifeste particulièrement dans les petites-véroles d'un mauvais caractère.

enflammées qui corrompent le sang, et à les déposer à la superficie du corps sous la forme de pustules, ou de petits abcès; ensuite de quoi elle reprend sa première tranquillité, le tumulte que cette opération avait excité dans le sang, se trouvant alors appaisé.

L'expulsion.

La séparation étant ainsi faite par le moyen de l'ébullition du sang, vient ensuite l'expulsion qui s'exécute pendant tout le reste de la maladie, au moyen des pustules que la nature a produites à la superficie du corps; et comme ces pustules sont de véritables abcès, elles suppurent et se dessèchent de même que les autres abcès. Si tout cela se fait comme il faut, les choses vont bien, et la guérison est certaine; sinon on ne doit rien attendre que de funeste. L'expulsion demande beaucoup plus de temps que la séparation, parce que la première s'exécute dans un liquide qui est, pour ainsi dire, le foyer de la nature; et que la seconde s'exécute dans une partie dense et solide, qui est éloignée de la source de la vie.

Les indications.

32. Cela supposé, il se trouve deux indications à remplir (1). La première est d'entretenir l'ébullition du sang dans un tel degré de modération,

(1) Les indications curatives dans cette maladie, selon Hoffmann, sont d'aider la nature, par des secours convenables à corriger, à expulser et à changer en pus la matière morbifique; pour cela il faut, 1.° corriger l'âcreté et la causticité de cette maladie, ou, suivant la façon de parler des Anciens, en produire la coction, et modérer les mouvemens violens qu'éprouvent les vaisseaux et les nerfs au commencement de la maladie. 2.° Il faut aider l'éruption en augmentant ou diminuant la fièvre selon le besoin, afin que toute la matière morbifique puisse être expulsée vers les parties extérieures; mais il faut arrêter la fièvre secondaire qui suit la suppuration, et remédier aux symptômes violens. 3.° Dans le déclin, lorsque les pustules se dessèchent et tombent par écailles, il faut purger, afin de délivrer le sang et les humeurs des impuretés qu'ils ont contractées dans le cours de la maladie, et par ce moyen on prévient à temps les accidens que causent les restes de la petite-vérole.

SECTION III.

qu'elle ne soit ni violente ni trop faible, afin que la séparation ne se fasse ni trop promptement ni trop lentement, ni imparfaitement. La seconde est d'entretenir soigneusement les pustules, afin que suppurant et se desséchant comme il faut, elles emportent entièrement la matière qu'elles contiennent.

Manière de remplir la première indication.

33. Quant à la première indication, il faut surtout prendre garde alors que l'ébullition ne devienne trop violente, soit que cela arrive en couvrant trop le malade, ou en échauffant trop sa chambre, ou par l'usage des remèdes chauds et des cordiaux. Cette précaution est sur-tout nécessaire lorsque le malade est dans la fleur de l'âge, ou qu'il a le sang trop exalté par des boissons spiritueuses, ou lorsqu'on est au printemps ou au commencement de l'été. Autrement la séparation qui devait s'opérer lentement et par degrés, afin de procurer une entière dépuration du sang, se fera avec trop de rapidité; et de cette façon la nature n'aura pas le temps de rassembler un assez grand nombre de particules morbifiques; ou bien il s'en séparera, contre son intention, quelques-unes qui n'étaient point destinées à cela, et qui se mêlant avec les autres qui y sont propres, empêcheront par-là leur séparation, et conséquemment leur expulsion.

Ne pas précipiter la séparation.

34. Pour moi, je pense que la séparation se fait d'autant plus sûrement et plus parfaitement, que la nature y emploie un plus long espace de temps, pourvu toutefois que l'ébullition ne soit pas entièrement languissante. Aussi est-ce d'une telle séparation que dépend principalement le succès des remèdes qu'on emploie ensuite. Mais tout est à craindre si la séparation est précipitée : c'est alors un fruit précoce dont on ne peut rien attendre

de bon; car les cordiaux et le régime échauffant que l'on met en usage pour la procurer, causent souvent au malade la frénésie, ou, ce qui est encore plus mauvais, des sueurs copieuses, au moyen desquelles il se sépare certaines particules qui ne sont point propres à se séparer, ni à se changer en pus, quoique l'éruption de la petite-vérole aboutisse naturellement à la suppuration; ou bien le régime chaud, en faisant trop pousser la petite-vérole, la rend confluente, ce qui ne promet rien que de funeste.

CHAP. II.

Accidens qui arrivent si on la précipite.

35. Voilà quelques-uns des symptômes qui arrivent quand on force la nature. Mais je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet quand on la laisse agir; car alors n'étant point gênée, elle parvient toujours dans le temps à ses fins, en séparant et poussant au-dehors dans l'ordre, et par la voie la plus convenable, la matière vérolique; en sorte qu'elle n'a besoin (sur-tout dans les jeunes gens, et dans les tempéramens vigoureux), ni de notre secours, ni de nos remèdes, ni de notre industrie, étant d'elle-même très-forte, très-riche et très-habile. Aussi je n'ai jamais vu ni entendu dire, qu'aucun malade soit péri, parce que la petite-vérole n'était pas sortie d'abord; au lieu qu'il en est péri une infinité, parce que les pustules qui étaient d'abord sorties à merveille, et qui donnaient les plus belles espérances, sont ensuite rentrées contre la nature de la maladie (1).

(1) Cette observation n'est-elle pas contredite en plusieurs occasions par l'expérience? Les Médecins ne sont-ils pas souvent obligés d'avoir recours à des remèdes chauds pour faire sortir la petite-vérole qui est accumulée en grande quantité sous la peau, sans avancer plus loin, quoique le temps ordinaire de l'éruption soit passé? Et c'est ce qui arrive souvent, ou parce que la fièvre est trop faible, auquel cas des remèdes médiocrement chauds et actifs sont évidemment nécessaires, ou parce que les forces

SECTION III. Danger de trop diminuer l'ébullition du sang.

36. S'il est imprudent et dangereux de trop animér l'ébullition du sang par un régime chaud ou par des cordiaux, il ne l'est pas moins de la diminuer par des saignées, des lavemens, des vomitifs, des purgatifs, ou d'autres semblables remèdes, puisqu'on met par ce moyen un très-grand obstacle à la séparation des parties morbifiques qui sont propres à se séparer. Car, quoique le raisonnement ordinaire que l'on fait contre la saignée et les autres évacuations, savoir, qu'il ne faut pas déterminer les humeurs de la circonférence au centre, tandis que la nature semble vouloir le contraire dans cette maladie; quoique ce raisonnement, dis-je, ne prouve rien du tout, puisqu'il arrive très-souvent que les évacuations dont il s'agit produisent un effet tout opposé, savoir, une prompte éruption de la petite-vérole ; il y a néanmoins des raisons importantes de s'abstenir entièrement, s'il est possible, de cette pratique.

Les principales de ces raisons sont, qu'en la mettant en usage, on diminue trop l'ébullition qui devait faire une séparation exacte des particules morbifiques; et outre cela, qu'on soustrait à la nature une partie de la matière de la séparation ; d'où il arrive souvent qu'une petite-vérole qui

du malade sont abattues par la crainte qu'il a que la maladie ne soit mortelle ; ce qui empêche l'éruption et met en effet la vie en danger ; car il est manifeste que les passions de l'ame causent de grandes et soudaines altérations dans la circulation du sang et des humeurs, et dans les fonctions des parties qui en dépendent. C'est ainsi que l'inquiétude et la crainte relâchent les parties solides et arrêtent la circulation ; ce qui montre que les remèdes convenables en ce cas-là sont ceux qui peuvent rétablir le ressort des solides et augmenter le mouvement des fluides d'une manière proportionnée aux circonstances particulières, comme sont les cordiaux; et on doit, outre cela, encourager en toute occasion le malade, et le rendre gai et joyeux, ou détourner son attention du danger ; car tant que l'esprit se laisse aller à l'inquiétude et au chagrin, tous les remèdes sont sans effet.

d'abord était sortie heureusement, et peut-être d'autant plus heureusement, qu'on avait fait précéder des évacuations, rentre peu après, et disparaît tout à coup. Donc la principale cause est, qu'il n'y a pas de matière pour entretenir et soutenir l'éruption commencée.

Malgré tout cela, si avant l'éruption on a le moindre soupçon que la petite-vérole sera confluente, il sera très-utile de saigner au plutôt, et même de donner l'émétique, pour les raisons qui seront expliquées au long dans un autre endroit.

Saignée et émétique très-utile dans la petite-vérole confluente.

37. Quant à la seconde indication qui regarde le temps de l'expulsion, c'est-à-dire celui auquel la matière morbifique, après avoir été séparée, et chassée à la superficie du corps, sous la forme de petits abcès ou pustules, cette indication consiste à soutenir tellement les pustules dans leur louable éruption, qu'elles suppurent et se dessèchent dans le temps et l'ordre convenable.

Manière de remplir la seconde indication.

38. Je crois avoir montré suffisamment ci-dessus, qu'il est très-dangereux de beaucoup échauffer le malade lorsqu'il a de la fièvre et que les pustules commencent à paraître, c'est-à-dire dans le temps de la séparation. Mais il n'est pas moins dangereux de le beaucoup échauffer en quelque temps que ce soit de la maladie, et surtout vers le commencement de l'expulsion, lorsque les pustules sont encore enflammées. Car quoique le sang ne soit plus dans un si grand tumulte après que la suppuration est achevée, et que la matière morbifique a été portée à l'habitude du corps, il ne laisse pas, dans ce nouvel état qu'il vient d'acquérir, d'être encore très-susceptible des impressions d'une trop grande chaleur, d'être très-facile à s'émouvoir, à s'enflammer, et à fermenter de nouveau. Cette nou-

Danger de trop échauffer vers le commencement de l'éruption.

Section III.

velle ébullition ne tend plus, comme la première, à produire la séparation, puisque nous la supposons déjà achevée ; mais au lieu de cela, elle cause les symptômes dont nous avons parlé ci-dessus ; et de plus elle trouble l'expulsion, qui était commencée par le moyen des pustules ; et en agitant la matière qu'elles contiennent, elle devient très-nuisible.

Ainsi les particules qui sont déjà séparées et déposées dans l'habitude du corps ; étant entraînées par le mouvement rapide de cette seconde ébullition, rentre de nouveau dans le sang : ou bien les parties charnues étant échauffées au-delà de ce qu'il faut pour la suppuration, elle ne peut se faire comme il convient ; ou enfin le sang se décompose, et les fibres charnues perdent tellement leur ressort, qu'elles ne peuvent plus dompter la matière morbifique déjà expulsée, ni la convertir en un pus louable (1).

Ne pas trop rafraîchir.

39. Néanmoins, sous prétexte de prévenir une trop grande effervescence du sang, il ne faut pas empêcher l'éruption des pustules, en exposant le malade au froid. Pour que les pustules sortent bien, il faut un degré de chaleur égal à celui de la chaleur naturelle, et convenable à la nature des parties charnues. Une chaleur

(1) Tous les remèdes chauds qu'on emploie pour faire sortir la petite-vérole, sont généralement condamnables, car ils agitent violemment le sang et les humeurs, augmentent la chaleur, l'anxiété, les convulsions et le délire lorsque ces symptômes se rencontrent et rendent plus âcres et plus subtile la matière morbifique ; d'où il arrive qu'une petite-vérole bénigne devient aisément maligne. Ces remèdes, au lieu de procurer une éruption égale et soutenue, poussent trop tôt la matière avant qu'elle soit dûment préparée, en sorte qu'elle ne vient point en suppuration, mais rentre aussitôt après, avec grand danger pour le malade ; d'ailleurs ils atténuent trop le sang, détruisent le suc nourricier, et épuisent les forces par les sueurs copieuses qu'ils excitent.

moindre ou plus grande que celle-là, est également dangereuse.

Traitement de la petite-vérole est très-difficile.

40. Tout ce que nous avons dit, fait assez voir combien la petite-vérole est à craindre, et combien le traitement en est difficile. Aussi j'ose assurer que la réputation d'un Médecin qui traite souvent cette maladie, est fort exposée. Car si le malade meurt, non-seulement le public impute volontiers cette mort au Médecin, mais encore les confreres de celui-ci ne manquent pas de saisir avec empressement cette occasion pour le décréditer; en quoi ils n'ont pas de peine à réussir, ayant affaire à des juges injustes qui ne manquent pas de prononcer en leur faveur: leur dessein en cela est de se faire valoir, et d'établir leur réputation sur les ruines de celle d'autrui; conduite entièrement indigne des gens lettrés, et même des plus vils artisans, qui ont tant soit peu de probité (1).

Après ce qui arrive aux Médecins dans le traitement de la petite-vérole, il n'est pas étonnant que les gardes, lesquelles ordinairement échauffent trop le malade, réussissent souvent si mal.

(1) Il fallait sans doute que notre Auteur eût éprouvé un traitement si indigne, et en effet, il s'en plaint ensuite amèrement; cela ne prouve que trop qu'il n'est point d'habileté, ni de probité, ni de travail soutenu avec plus de zèle pour le service du genre humain, qui puisse garantir un homme qui abandonne la route commune, des injustes censures des petits esprits, des envieux, et des gens prévenus qui se rencontrent parmi ceux de sa profession. Tout homme qui fait une nouvelle découverte, laquelle tend à renverser des idées et des règles établies, plus respectées pour leur ancienneté que pour leur justesse, et à établir une théorie plus raisonnable, et une méthode curative plus efficace, doit s'attendre à essuyer de grandes contradictions de la part des ignorans, des jaloux, et des gens préoccupés, et à être traité de novateur téméraire, d'homme entreprenant et intéressé, quelque habile, prudent et bienfaisant qu'il puisse être. C'est ainsi que l'illustre Moine Bacon, et l'industrieux Harvey furent traités par un grand nombre de leurs contemporains. Qui peut donc espérer d'échapper à la censure, après que des gens d'un si éminent savoir ne l'ont pas évitée?

SECTION III.

Car il est difficile de déterminer le degré de chaleur qui convient dans cette maladie, et c'est une chose qui surpasse la capacité des femmes de cette espèce ; d'autant qu'il faut considérer en même temps la saison, l'âge et la manière de vivre des malades, et d'autres circonstances nécessaires ; ce qui demande, sans contredit, un Médecin prudent et habile.

Cordiaux ; quand et comment doivent être donnés.

41. S'il arrive, pour avoir été saigné mal à propos, ou pour avoir pris froid, que les pustules rentrent, ou que le visage et les mains se désenflent, il faut avoir recours aux cordiaux (1) ; mais il faut prendre garde de ne pas excéder en ce point. Car quoiqu'on ait saigné, il peut arriver qu'en donnant des cordiaux trop puissans, ou en les donnant trop fréquemment, dans la crainte que la saignée n'ait affaibli le malade, on excitera tout à coup une nouvelle ébullition, et même plusieurs, parce que le sang est encore très-faible et très-susceptible des impressions des remèdes chauds. C'est à ces ébullitions souvent renouvelées qu'on doit attribuer la mort des malades, plutôt qu'à la saignée. Voilà ce que nous avions à dire en général touchant les moyens de remplir les principales indications.

Détail du traitement de la petite-vérole.

42. Pour revenir maintenant sur mes pas, et entrer dans le détail de la curation, dès que j'aperçois des signes certains de la petitev-érole, je défends au malade le grand air, le vin et la viande ; je lui permets pour sa boisson ordinaire d'user de petite-bière un peu échauffée par du pain rôti, et quelquefois d'en boire à sa vo-

(1) Ces symptômes peuvent aussi être produits par la faiblesse, par de trop longues veilles, par la terreur, etc., et à moins qu'on n'y remédie sur-le-champ par des cordiaux convenables, la vie est en danger. Les vésicatoires sont extrêmement utiles en cette occasion.

lonté (1). Je lui ordonne pour sa nourriture, des décoctions d'orge, d'avoine, des pommes cuites, et d'autres choses qui ne sont ni fort froides ni fort chaudes, et qui se digèrent facilement. Je ne désapprouve pas autrement qu'il suive le régime des petites gens de campagne ; c'est-à-dire, qu'il se nourrisse de lait mêlé avec la pulpe de pomme cuite, pourvu qu'il n'en use que de temps en temps, et avec modération, et qu'outre cela on ait fait un peu chauffer le lait.

Mais j'interdis, dès le commencement de la maladie, le régime trop chaud, et tous les cordiaux dont quelques-uns se servent imprudemment pour faire sortir la petite-vérole avant le quatrième jour, qui est le temps propre et naturel de l'éruption. Car je tiens pour certain que la séparation de la matière morbifique est d'autant plus entière que l'éruption est plus tardive; et, dans ce cas-là, on doit être plus sûr que les pustules ne rentreront pas, et qu'elles suppureront bien : au lieu que, si on les fait sortir avant le temps, on précipite la matière qui est encore crue et indigeste, et qui, semblable à un fruit précoce, ne donne que des espérances trompeuses.

Inconvéniens de précipiter l'éruption.

43. Ajoutez à cela, qu'en se pressant de la sorte hors de saison, sur-tout dans les personnes d'un tempérament chaud et vigoureux, dont les principes actifs suppléent de reste aux cordiaux, il est dangereux que la Nature étant trop excitée et violentée, ne réduise, pour ainsi dire, toute

(1) Il faut observer que s'il y a un cours de ventre, ou une disposition au cours de ventre, on doit s'abstenir de la petite-bière qui ne ferait que l'augmenter : dans ce cas-là, l'eau d'orge, la décoction de corne de cerf, la tisane de scorsonère, et semblables sont des boissons beaucoup plus convenables.

SECTION III.

la substance du corps en pustules, et ne rende confluentes les petites-véroles qui auraient été discrètes, si on ne s'était pas trop pressé.

Il ne faut donc pas, aussitôt qu'on soupçonne une petite-vérole, travailler à la faire sortir, sous prétexte que le malade est ordinairement fort mal, et souffre beaucoup avant l'éruption, puisqu'on ne saurait montrer qu'une seule personne, quelque malade qu'elle ait été, soit morte précisément parce que les pustules ne sont pas d'abord sorties, ou que la Nature ait manqué de les faire sortir tôt ou tard, si ce n'est lorsqu'on a empêché son action par un régime trop échauffant, et par des cordiaux donnés de trop bonne heure (1). Car j'ai observé plus d'une fois dans les jeunes gens et dans les personnes d'un tempérament sanguin, qu'un pareil régime et des cordiaux donnés en vue d'accélérer l'éruption, l'ont au contraire retardée. En effet, le sang étant trop échauffé et trop violemment agité pour que la séparation de la matière morbifique pût s'opérer comme il fallait, il n'a paru que des signes de petite-vérole, les pustules demeurant opiniâtrement cachées sous la peau, et ne se montrant point, quelques cordiaux qu'on employât pour les faire sortir, jusqu'à ce qu'enfin ayant modéré la chaleur du sang, et l'ayant réduite à un juste degré, en faisant boire aux malades de la petite-bière, et en leur ôtant une partie des couvertures qui les accablaient, j'ai facilité la sortie des pustules, et j'ai retiré, par la grâce de Dieu, les malades du danger où ils étaient.

Mauvais effets de la méthode de garder trop tôt le lit.

44. Ceux qui, avant le quatrième jour, obligent de garder le lit, font aussi mal, selon moi,

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 35.

que ceux qui donnent trop tôt des cordiaux. Il suffit que le malade se tienne dans la chambre. Le pissement de sang, les taches de pourpre, et les autres symptômes mortels, dont nous avons parlé ci-dessus, viennent uniquement, sur-tout dans les jeunes gens, de ce qu'on fait garder le lit de trop bonne heure. Ma méthode est de le faire garder au quatrième; et alors, si l'éruption ne va pas bien, on peut l'aider en donnant, au moins une fois, quelque doux cordial. Entre les remèdes propres à cela, les calmans, tels que le laudanum liquide, le diascordium, etc., mêlés en petite quantité avec les eaux cordiales appropriées, tiennent le premier rang; car, comme ils modèrent l'agitation excessive du sang, ils mettent la Nature plus en état d'expulser la matière morbifique (1).

Calmans propres à aider l'éruption.

Mais je ne conseillerais pas de donner de cordial avant le quatrième jour, quand même il y aurait une diarrhée qui semblerait l'indiquer. Cette diarrhée vient des vapeurs inflammatoires, ou des humeurs déposées dans les intestins par le sang qui, durant les premiers jours de la maladie, est en effervescence: et, quoiqu'elle précède quelquefois l'éruption de la petite-vérole confluente, comme nous avons dit plus haut, la Nature cependant ne se manquera pas à elle-même en cette occasion; car, comme elle chasse au-dehors les particules morbifiques qui se jettant sur l'estomac au commencement de la maladie, causent le vomissement, elle ne manquera

Ne doivent pas être donnés avant le quatrième jour.

(1) Les narcotiques sont ici regardés comme des cordiaux, en ce qu'ils aident l'éruption; mais ils n'opèrent cela qu'en diminuant la tension des solides, et en modérant ainsi la circulation des fluides; ce qui facilite beaucoup la suppuration et l'expulsion de la matière morbifique, sur-tout lorsque la fièvre est violente, et que par conséquent le sang et les autres liquides sont mûs avec une grande rapidité.

SECTION III.

pas aussi dans la diarrhée de pousser à la superficie du corps les parties morbifiques qui la produisent ; après quoi, ce symptôme cessera de lui-même.

Saignée, quand est nécessaire.

45. Quand je suis appelé auprès d'un jeune homme vigoureux, et dont la maladie a été occasionée pour avoir trop bu de vin, ou de quelqu'autre liqueur spiritueuse, je ne me contente pas, afin de modérer l'ébullition du sang, de bannir les cordiaux, et de défendre au malade de garder le lit; je le fais de plus saigner du bras (1). Si on s'oppose à la saignée par le préjugé vulgaire, je demande au moins qu'on la fasse. Car l'ardeur que les liqueurs spiritueuses ont imprimée au sang, étant jointe à celle qui accompagne naturellement la petite-vérole, le sang entre dans une telle furie, qu'il pénètre assez souvent dans la vessie par la voie des urines, ou produit des taches de pourpre, et d'autres symptômes funestes qui, durant toute la maladie,

(1) Le pouls plein et fort, la rougeur du visage, la douleur et la pesanteur de tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jeunesse, la vivacité du tempérament, l'habitude de se faire saigner, la suppression d'une évacuation critique, indiquent la saignée dès le premier ou le second jour. De cette manière l'accablement et l'oppression de poitrine cessent bientôt, la peau paraît couverte d'une infinité de taches ; et on n'a pas sujet de craindre d'aussi violens symptômes après l'éruption. On a souvent observé que la trop grande abondance de sang empêchait la petite-vérole de sortir en assez grande quantité, et la rend simplement discrète, tandis qu'une partie de la matière morbifique reste dans l'habitude du corps, et produit divers symptômes, savoir, des spasmes, des convulsions, le transport, la suffocation, et même l'apoplexie vers le déclin de la maladie. Mais lorsque le pouls est dur, petit et lent, les vaisseaux peu gouflés, les forces languissantes, le tempérament phlegmatique, que le malade est un enfant, ou du moins fort jeune, qu'il est gros et gras, qu'il survient un vomissement, une toux, ou un cours de ventre au commencement de la maladie, que le malade est sujet à se trouver faible dans la saignée, il ne faut pas ouvrir la veine, de peur qu'en tirant trop de sang, la matière morbifique ne soit retenue dans le corps, et l'éruption prolongée de plusieurs jours ; ce qui serait dangereux. *Hoffmann*, *Med. Ration. système. tom. V*, *p.* 154, 155.

embarrassent extrêmement le Médecin, et causent enfin la mort au malade. Voilà pour ce qu'on doit faire avant l'éruption des pustules.

CHAP. II.

Curation de la petite-vérole discrète.

46. Dès qu'elles sont sorties, j'examine attentivement si elles sont discrètes ou confluentes; parce que ces deux sortes de petites-véroles sont très-différentes l'une de l'autre, nonobstant certains symptômes qui leur sont communs. Si donc la grandeur et le petit nombre des pustules, le retardement de l'éruption, l'état tranquille où est le malade, la cessation des symptômes redoutables qui, dans les petites-véroles confluentes, persistent même après l'éruption, me font juger sûrement que celle que j'ai à traiter, sera discrète; alors je donne au malade de la petite-bière, des décoctions d'orge, d'avoine, etc. de la manière que j'ai marquée ci-devant.

Avantages de ne pas garder le lit.

Si on est en été, qu'il fasse très-chaud, et que les pustules ne soient pas en fort grande quantité, je ne vois pas la nécessité de tenir continuellement le malade au lit et bien couvert. Il doit au contraire demeurer levé chaque jour pendant quelques heures, pourvu qu'il soit logé et vêtu de façon à n'avoir ni trop froid, ni trop chaud. Bien plus, c'est que, quand le malade se tient quelquefois levé, la maladie est moins fâcheuse, et même dure moins long-temps que quand il garde toujours le lit : car, demeurer ainsi au lit, cela rend le mal plus ennuyeux, entretient la fièvre, et cause aux pustules qui sortent, une inflammation douloureuse.

Mauvais effet de la sueur.

Mais, si le froid de la saison ou l'abondance de l'éruption oblige de garder entièrement le lit, j'ai soin que le malade n'y soit pas plus couvert, et n'y ait pas plus chaud, que lorsqu'il était en santé; et ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver, que

SECTION III.

je fais faire dans la chambre, matin et soir, un feu médiocre. Je n'oblige pas le malade de demeurer couché dans la même situation. Mon dessein en cela est d'empêcher la sueur, laquelle est extrêmement dangereuse : je le dis hardiment, fondé sur les raisons que j'ai apportées ci-dessus, et sur ma propre expérience.

Cordiaux sont utiles dans le déclin de la maladie.

47. Dans le déclin de la maladie, comme les pustules, qui sont alors revêtues de leur croûte, et ont acquis une certaine dureté, empêchent la matière purulente de transpirer librement, il sera bon de donner cinq à six cuillerées de vin de Canarie, à demi-cuit, ou quelqu'autre cordial tempéré, afin d'empêcher le pus de rentrer dans le sang (1). C'est dans ce temps-ci de la maladie que les cordiaux peuvent être mis en usage, et non pas plus tôt. On peut aussi accorder en même temps un régime un peu plus chaud ; par exemple, des bouillons faits avec le pain, la bière et le sucre, ou avec la farine d'avoine, la bière et le sucre, etc. Il n'est besoin d'aucune autre chose dans la petite-vérole discrète et bénigne, si le malade veût se laisser traiter de la sorte, à moins que les inquiétudes, les veilles ou d'autres symptômes qui menacent de la frénésie, n'obligent de recourir de temps en temps aux remèdes calmans.

48. Telle est, malgré le préjugé contraire, aussi mal fondé qu'il est universel, la vraie méthode de traiter la petite-vérole discrète ; et je ne doute

---

(1) Pour empêcher la matière des pustules qui sont en suppuration, de rentrer dans le sang, Boerhaave observe aussi que rien n'est au-dessus du vin de Canarie pris modérément, par exemple, à la quantité d'une once trois ou quatre fois le jour On peut donner un peu d'opium pour diminuer l'agitation violente du sang et des humeurs. Si cela est inutile, je ne vois pas, ajoute cet Auteur, ce qui pourra soulager. *Prax. Med. vol. V*, *p.* 319.

point que cette méthode ne s'établisse enfin après ma mort. Je ne nie pas que plusieurs malades ne guérissent par un régime entièrement opposé. Il faut avouer toutefois qu'il en meurt aussi un grand nombre; ce qui est d'autant plus triste, que la petite-vérole discrète est de sa nature absolument sans danger. Il en mourrait même encore bien davantage, si le froid de la saison où ils tombent malades, ou la saignée, quoique d'ailleurs inutile, ne leur sauvait la vie.

Saignée est quelquefois nécessaire.

C'est pourquoi, lorsque l'opiniâtreté des assistans, ou la défiance du malade ne m'a pas permis de mettre en usage le régime dont j'ai parlé, j'ai cru devoir y suppléer par la saignée; car, quoique la saignée soit d'elle-même nuisible dans la petite-vérole discrete, en ce qu'elle trouble la séparation des particules morbifiques, et enlève une partie de la matière qui devait servir à la formation des pustules, elle ne laisse pas de compenser en quelque manière le régime trop échauffant qu'on emploie ensuite; et ainsi elle rend moins dangereuse une méthode à laquelle je n'ai recours que malgré moi.

Pourquoi il meurt plus de riches que de pauvres.

49. Il sera aisé, après tout ce qui a été dit, de répondre à une question que l'on fait ordinairement; savoir, pourquoi, dans le bas peuple, il meurt si peu de gens de la petite-vérole, en comparaison de ceux qui en meurent parmi les riches. On ne saurait guère donner d'autre raison de cette différence, sinon que la manière de vivre pauvre et grossière des gens du bas peuple, ne leur permet presque pas de se nuire à eux-memes par un régime plus recherché et plus délicat. Cependant, depuis qu'ils ont appris l'usage du mithridate, du diascordium, de la décoction de corne de cerf, etc., il est mort parmi

SECTION III.

eux un plus grand nombre de gens de cette maladie, que dans les siècles précédens, moins savans à la vérité, mais plus sages. Cela vient de ce que qu'il se trouve ordinairement dans chaque maison quelque femme également ignorante et présomptueuse, qui, pour le malheur du genre humain, se mêle d'un métier qu'elle n'a pas appris. Voilà ce que nous avions à dire sur la curation des petites-véroles discrètes.

Curation de la petite-vérole confluente.

50. Mais, si la petite-vérole est confluente, le traitement devient alors une affaire bien délicate; car je pense que la petite-vérole confluente diffère autant de la discrète, que la peste diffère de la petite-vérole confluente, quoique le commun des hommes qui prend les mots pour les choses, ne mette aucune différence dans le traitement de ces deux sortes de petites-véroles. Comme celle dont il est maintenant question est le produit d'une inflammation plus considérable du sang, il faut avoir encore plus de soin, que dans l'espèce précédente, de ne pas échauffer le malade.

Nécessité de garder le lit.

Or, quoique la petite-vérole confluente demande de sa nature plus de rafraîchissement que la discrète, néanmoins, afin de procurer l'enflure du visage et des mains (sans laquelle point de guérison), comme aussi l'élévation et l'augmentation des pustules, et encore, parce que les ulcérations douloureuses qui arrivent au malade le mettent hors d'état de sortir du lit, il faut qu'il y demeure, et qu'il tienne ses mains cachées, pourvu qu'il soit médiocrement couvert, et qu'on lui permette de changer de place dans son lit, comme il voudra, ainsi que nous avons dit dans la curation de la petite-vérole discrète (1).

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 47.

Mais sur-tout dans le déclin de la maladie, qui est le temps de la maturation des pustules, non seulement on doit permettre au malade de changer de place dans son lit, mais il faut encore le lui ordonner, et même le retourner souvent de jour et de nuit, afin de tempérer la grande chaleur que cause la fièvre, et d'éviter les sueurs qui dissipent cette moiteur douce, dont les pustules ont besoin pour être détrempées et adoucies.

Nécessité d'entretenir la salivation.

51. Nous avons dit (1) que la salivation accompagne toujours la petite-vérole. Cette évacuation est une des principales qu'opère la nature, et elle la substitue à celle qui aurait dû se faire par les pustules, mais qui, à raison de leur peu d'élévation, ne saurait se faire aussi bien que dans la petite-vérole discrète. Cela étant ainsi, on doit avoir un très-grand soin d'entretenir la salivation dans sa force; en sorte qu'elle ne s'arrête point avant le jour convenable, soit par l'usage des remèdes chauds, soit en empêchant le malade de boire abondamment de la petite-bière, ou de quelque autre liqueur semblable. Et, comme la salivation, quand elle est telle qu'elle doit être, commence avec l'éruption, diminue le onzième jour, et ne cesse entièrement qu'un jour ou deux après, le danger est très grand lorsqu'elle cesse entièrement avant le onzième jour. Car l'enflure du visage, par laquelle il s'évacue quelque chose de la matière morbifique, ne manquant jamais de disparaître ce jour-là, si la salivation cesse en même temps, la matiere morbifique qui commence alors à devenir putride, infecte le malade par sa vapeur empoisonnée; et n'ayant plus d'issue pour s'évacuer, elle le met à deux doigts de la mort, à moins que

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 13.

SECTION III.

l'enflure des mains, qui commence après celle du visage, et se dissipe aussi plus tard, ne vienne au secours, comme il arrive quelquefois, et ne soit assez considérable pour tirer le malade des bras de la mort.

Moyen pour cela.

Un moyen d'aider extrêmement la salivation qui est si importante et si nécessaire dans cette maladie, c'est de faire boire au malade beaucoup de petite-bière, ou de quelque autre liqueur qui ne l'échauffe point et ne lui cause point de sueurs (1).

Utilité des narcotiques en cette occasion.

52. Outre cela, pour calmer l'ébullition du sang, qui est ici beaucoup plus violente que dans la petite-vérole discrète, et entretenir en même temps la salivation, rien ne convient si bien que les narcotiques; et, quoiqu'à raison de leur faculté incrassante, ils semblent d'abord être contraires à la salivation, ce n'est-là qu'un préjugé dont je me suis défait il y a déjà long-temps; et j'ai toujours employé ces remèdes avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade eût passé l'âge de puperté : car, pour ce qui est des enfans, comme leur sang fermente moins, puisque le plus souvent ils dorment assez bien durant toute la maladie, il n'a pas tant besoin du secours des narcotiques, lesquels d'ailleurs seraient nuisibles, en ce qu'ils arrèteraient la diarrhée, si utile aux enfans dans cette occasion.

Leurs bons effets dans les adultes.

53. Mais, quant aux adultes, voici les avantages que leur procurent les narcotiques fréquemment employés : premièrement, au moyen du sommeil modéré qu'ils causent, ils répriment la trop grande violence de l'ébullition du sang, et par conséquent ils préviennent la frénésie; secondement, ils faci-

(1) On peut se servir entre autres choses de l'eau laiteuse, qui est une décoction d'une partie de lait avec trois parties d'eau.

litent l'enflure du visage et des mains, qui est si importante dans cette maladie : comme l'enflure du visage cesse assez souvent trop tôt, et au grand malheur du malade, les narcotiques l'entretiennent et la font durer jusqu'au terme établi par la nature : car l'effervescence du sang étant une fois adoucie, les particules enflammées se portent aisément aux mains, au visage et à toute la superficie du corps, suivant le génie de la maladie. Enfin, les narcotiques aident la salivation : et quoique, dans certains sujets, elle s'arrête durant quelques heures par la vertu incrassante de ces remèdes, néanmoins la nature, fortifiée de ce nouveau secours, reprend bientôt le dessus, et achève heureusement l'ouvrage qu'elle a commencé. J'ai même observé plus d'une fois que la salivation qui ordinairement diminue vers le onzième jour, et quelquefois même plutôt, avec un grand danger pour le malade, s'est rétablie de nouveau par l'usage des narcotiques, et n'a cessé qu'au quatorzième jour, et même plus tard dans quelques sujets.

Ma coutume est de donner quatorze gouttes ou environ de laudanum liquide, ou bien une once de sirop diacode, dissoute dans l'eau de fleurs de primevère, ou dans quelque autre semblable eau distillée. Ces remèdes étant donnés tous les soirs à des adultes, depuis que l'éruption est entièrement faite, jusqu'à la fin de la maladie, non-seulement ne seront point nuisibles, mais seront au contraire d'une très-grande utilité, comme une fréquente expérience me l'a appris.

A quelle heure il faut les donner.

Je crois au reste qu'ils doivent être pris de meilleure heure que dans les autres maladies. Car il est aisé de remarquer dans les petites-véroles malignes, que la chaleur qui est plus grande le soir, cause ordinairement au malade des inquiétudes, des agi-

SECTION III.

tations et d'autres symptômes, que l'on peut, en quelque façon, prévenir, en faisant prendre le narcotique à six ou sept heures du soir.

Danger d'arrêter le cours de ventre dans les enfans.

54. La petite-vérole confluente est aussi sûrement accompagnée de la diarrhée dans les enfans, que de la salivation dans les adultes, la nature ne manquant point de produire l'une ou l'autre de ces deux évacuations, afin de se débarrasser de la matière morbifique. Ainsi, comme je n'arrête pas la salivation, je n'arrête pas non plus la diarrhée ; l'un serait aussi mal entendu que l'autre : et c'est et voulant arrêter mal à propos cette diarrhée, que des femmelettes ignorantes ont causé la mort à plusieurs milliers d'enfans, se persuadant, contre toute raison, que le cours de ventre est aussi dangereux dans la petite-vérole confluente, que dans la discrète, et ne sachant pas qu'il n'est nuisible que dans celle-ci où l'évacuation de la matière morbifique se fait par le moyen des pustules ; au lieu que dans celle-là, il est l'ouvrage de la nature qui cherche par-là à se délivrer de la maladie (1).

C'est pourquoi, abandonnant la diarrhée à elle-même pour suivre la nature, selon le précepte d'Hippocrate, je vais mon train dans la curation.

(1) Le cours de ventre, même considérable, dit Hoffmann, n'est pas à craindre en cette occasion ; car bien loin qu'il empêche l'éruption ou la suppuration, et fasse rentrer la matière morbifique, je l'ai vu au contraire durer sans danger pendant toute la maladie ; et comme les fièvres malignes pourprées se terminent souvent d'une manière critique par un cours de ventre, l'expérience fait voir aussi la même chose dans la petite-vérole.

Hoffmann dit ailleurs, que dans un été sec la petite-vérole est particulièrement inflammatoire, et souvent accompagnée d'un cours de ventre qu'il ne faut pas arrêter, mais seulement le modérer par des remèdes convenables, ayant soin d'éviter le régime échauffant et les remèdes chauds, et d'un autre côté le régime rafraîchissant et les remèdes froids. Le cours de ventre, ajoute cet Auteur, n'est point nuisible non plus lorsque la petite-vérole, à cause de l'irrégularité des saisons, se trouve compliquée avec le pourpre ; mais c'est au contraire un remède salutaire qui purge admirablement les humeurs excrémentielles et malignes.

J'ordonne de tenir les enfans, tantôt dans le berceau, et tantôt hors du berceau; et s'ils sont sevrés, je leur accorde la même nourriture que j'ai accordée ci-dessus aux adultes.

Avec quoi il faut frotter le visage.

55. Les derniers jours de la maladie, comme le visage est couvert de croûtes dures et sèches qui le roidissent, je le fais frotter souvent avec de l'huile d'amandes douces, tant pour adoucir la douleur que cause la distension de la peau, que pour faciliter la transpiration des particules trop échauffées.

Je ne fais rien du tout pour empêcher le visage d'être marqué. Les huiles et les linimens ne servent à autre chose qu'à faire durer plus long-temps les écailles farineuses (1), lesquelles se succédant les unes aux autres, lorsque le malade a quitté le lit et qu'il est convalescent, forment peu à peu les marques de la petite-vérole. Mais il n'y a pas fort à craindre qu'il soit marqué, lorsque, par le régime tempéré qu'il a observé, la matière des pustules a été adoucie et n'est point devenue corrosive.

Curation des symptômes.

56. Si on emploie avec prudence et circonspection cette méthode, en la proportionnant aux circonstances particulières, on préviendra les symptômes redoutables dont nous avons parlé, et la maladie sera exempte de danger, et très-bénigne. Si néanmoins ces symptômes surviennent par quelque cause que ce soit, avant que j'aie été appelé, je suis obligé, pour les combattre et les dissiper, de changer un peu de batterie, et de me comporter de la manière suivante.

Moyen de faire enfler le visage dans la petite-vérole discrète.

57. D'abord, si dans la petite-vérole discrète, à

(1) Les applications onctueuses et huileuses bouchent les pores, empêchent la transpiration, et rendent les marques ou fossettes beaucoup plus visibles.

Section III.

cause du régime trop chaud et des sueurs continuelles, le visage du malade ne s'enfle pas, quoique les pustules sortent abondamment, et si au contraire il est flasque, et que les intervalles des pustules soient pâles, alors je travaille de tout mon pouvoir à modérer l'effervescence du sang. Pour cela, j'ai recours à un régime plus tempéré, et je fais prendre sur-le-champ un narcotique, lequel, en procurant un doux sommeil, à moins que le cerveau ne soit extrêmement échauffé, et en arrêtant par conséquent la trop grande impétuosité du sang, détermine ce liquide à se porter au visage, et à le gonfler, comme demande la nature de la maladie.

En quel cas les narcotiques ou la saignée sont nécessaires.

58. Si la sueur, après avoir été jusques-là fort abondante, vient à cesser d'elle-même, si le malade est pris d'un transport au cerveau, s'il souffre beaucoup, s'il urine souvent, et peu à la fois, alors, comme le danger est extrême, je crois qu'on ne peut secourir le malade qu'en lui donnant copieusement des narcotiques, ou en le saignant abondamment, et l'exposant à l'air. Cette méthode ne paraîtra ni absurde, ni téméraire, si l'on fait attention à ceux qui ont échappé de la mort par des hémorrhagies abondantes du nez, survenues tout à coup.

Il faut encore considérer que, dans ce cas-là, les malades ne meurent pas, parce que les pustules rentrent, puisqu'alors même elles sont élevées et fort rouges, mais parce que le visage n'enfle pas. Or, tout ce qui tempère le sang, comme la saignée et un rafraîchissement modéré, doit nécessairement être aussi avantageux que l'usage des narcotiques, pour procurer cette enflure, et par les mêmes raisons.

Éclaircissement par rap-

59. Ce n'est pas que je veuille conseiller la

saignée dans tout transport qui survient dans la petite-vérole ; car il n'est point de symptôme plus fréquent dans cette maladie ; je ne recommande la saignée que dans le transport qui vient de ce que le visage n'enfle pas; savoir, dans la petite-vérole discrète, lorsque les pustules sont en assez grand nombre, ou bien quand, par un régime extrêmement chaud, et par l'usage des cordiaux, le sang est devenu si bouillant et si fougueux, qu'il est absolument nécessaire de le tempérer par les narcotiques et les autres remèdes propres à modérer son impétuosité.

port à la saignée.

Utilité de faire sortir du lit dans le transport.

Dans un pareil cas, le Médecin qui préfère son devoir à sa réputation, doit saigner, comme il a été dit auparavant, ou rafraîchir les malades en les exposant à un plus grand air. J'en ai retiré plusieurs de la mort en les faisant sortir du lit pour un peu de temps, ce qui les a suffisamment rafraîchis. Outre les exemples que j'ai vus moi-même, il y a une infinité de malades qui ont été sauvés de la sorte. Quelques-uns de ces frénétiques trompant leurs gardes (car les frénétiques ont des ruses merveilleuses), se sont échappés de leur lit, et se sont exposés, même de nuit, à l'air froid : d'autres ayant trouvé moyen d'avoir de l'eau froide, soit par finesse, soit par force, soit par prières, en ont bu à discrétion, et par une heureuse erreur, se sont tirés d'affaire, lorsqu'ils étaient absolument désespérés.

Histoire d'une guérison singulière.

60. Je rapporterai ici une histoire que je tiens de celui-là même à qui elle est arrivée. Etant allé à Bristol, lorsqu'il était encore très-jeune et à la fleur de son âge, il fut attaqué de la petite-vérole vers le milieu de l'été, et le transport survint bientôt après. La garde étant sortie pour aller en ville, laissa le soin de son malade à d'autres personnes,

Section III.

à qui elle dit qu'elle allait revenir; mais, comme elle tarda un peu long-temps, le malade se trouva si mal, que les assistans crurent qu'il avait rendu l'ame. C'était un corps gros et gras, et cela, avec la chaleur de la saison, faisant craindre aux assistans qu'il ne sentît mauvais, ils l'ôtèrent de son lit, et le mirent sur une table avec un simple drap par-dessus. La garde revenant enfin, et apprenant cette triste nouvelle, entre dans la chambre où était le corps, ôte le drap, regarde le visage, et croit apercevoir quelques légers signes de vie. Aussitôt elle remet son malade au lit, et par je ne sais quel moyen dont elle s'avise sur-le-champ, elle le fait revenir de sa défaillance, en sorte qu'au bout de quelques jours, il se porta très-bien.

Nécessité d'un gargarisme lorsque la salive est visqueuse.

61. Si, dans la petite-vérole confluente, la salive est tellement épaisse et visqueuse à cause de la chaleur précédente, que le malade soit sur le point d'être suffoqué, ce qui n'est pas extraordinaire le onzième jour, comme nous avons dit plus haut, alors il faut nécessairement employer un gargarisme, et ordonner qu'on ne manque pas d'en injecter souvent de jour et de nuit dans le gosier avec une seringue. Ce gargarisme sera composé de petite-bière, ou d'eau d'orge avec le miel rosat, ou bien de la manière suivante.

Gargarisme.

Prenez *écorce d'orme, six gros*; *racine de réglisse, demi-once*; *vingt raisins secs dont on a ôté les pepins*; *roses rouges, deux pincées* : *faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à une demi-livre*; *passez la liqueur, et dissolvez-y oxymel simple, et miel rosat, de chacun deux onces, pour un gargarisme.*

Si le malade a été traité comme il faut, la salivation, lors même qu'elle aura commencé à diminuer, continuera autant qu'il est nécessaire, sans

qu'il soit besoin de gargarisme. Mais si le malade est à tout moment en danger d'être suffoqué, s'il est assoupi, et ne saurait presque plus respirer, ce remède est peu sûr. Dans cette extrémité j'ai quelquefois donné avec succès un émétique d'infusion de safran des métaux, mais à une dose plus considérable qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, jusqu'à une once et demie; car à cause de l'assoupissement profond où est le malade, une moindre dose n'opérerait point, et ne ferait que mettre le malade dans un plus grand danger, en agitant les humeurs qu'elle ne pourrait évacuer. Cependant un tel remède n'est point encore assez sûr. Le malheur est que nous n'en avons pas un meilleur contre un si cruel symptôme, qui seul fait périr presque tous ceux qui, ayant une petite-vérole confluente, meurent le onzième jour.

Émétique quelquefois utile en ce cas-là.

62. Comme le régime tempéré prévient les autres symptômes qui arrivent dans cette maladie, il les dissipe aussi la plupart. C'est ainsi que le transport dont nous avons parlé, et qui vient de ce que le cerveau est trop échauffé, se guérit en rafraîchissant le sang de quelque manière que ce soit. On guérit de même le coma, symptôme entièrement contraire au précédent, et qui est causé par une obstruction de la substance corticale du cerveau, lorsque le sang étant atténué par l'usage d'un régime et des remèdes échauffans, envoie avec force dans cette partie un grand nombre de vapeurs enflammées.

Avantages du régime tempéré.

Il guérit le coma.

63. J'ai vu aussi disparaître les taches de pourpre en rafraîchissant le sang; mais je n'ai pu encore, ni par cette méthode, ni par aucune autre, arrêter le pissement de sang, non plus que l'hémoptysie violente du poumon; et ces deux hé-

Et les taches de pourpre.

SECTION III.

morrhagies, autant que j'ai pu observer jusqu'à présent, annoncent une mort certaine.

Suppression d'urine; comment se guérit.

64. Dans la suppression d'urine, qui attaque quelquefois les jeunes gens et les personnes robustes, et qui vient d'un grand trouble des esprits qui servent à cette excrétion, trouble causé par le trop de chaleur et de mouvement du sang et des humeurs, j'ai tenté tous les genres de diurétiques: mais rien ne m'a si bien réussi que de faire sortir le malade du lit; car peu de temps après qu'il a fait deux ou trois tours par la chambre, soutenu par quelques personnes, il urine assez abondamment, et se trouve fort soulagé. Je pourrais citer ici pour témoins de ce que j'avance, quelques Médecins de mes amis, qui en pareil cas ont ordonné la même chose par mon conseil, et l'ont fait avec succès.

En quel cas les cordiaux conviennent dans la petite-vérole discrète.

65. Quant aux symptômes qui arrivent lorsqu'un grand froid ou des évacuations hors de saison font rentrer la petite-vérole, il faut les combattre par l'usage des cordiaux et par un régime conforme, lesquels on ne doit cependant continuer qu'aussi long-temps que durent les symptômes. Les principaux de ces symptômes sont l'affaissement ou l'applatissement des pustules, et la diarrhée dans les petites-véroles discrètes, car dans les confluentes, l'affaissement des pustules n'est pas d'un mauvais augure, puisqu'il est de la nature de la maladie; et la diarrhée dans les enfans est salutaire, loin d'être dangereuse.

Dans l'un et l'autre cas il sera très-à-propos de donner une potion cordiale avec les eaux distillées, le diascordium, le laudanum liquide, etc., non-seulement pour dissiper les symptômes dont il s'agit, mais encore en tout autre temps de la maladie, si le malade se plaint de faiblesses et de maux de

cœur ; mais à dire vrai, ces sortes de symptômes sont extrêmement rares en comparaison de ceux que cause le trop de chaleur, qui est plus nuisible que le trop de froid, quoique le préjugé vulgaire le croie moins nuisible. Pour moi, je pense que si l'on parle si souvent de pustules rentrées, c'est qu'on prend l'affaissement des pustules de la petite-vérole confluente pour des pustules rentrées par le froid, au lieu qu'il n'y a rien en cela que de naturel à cette maladie ; on commet la même faute dans la petite-vérole discrète, parce qu'on attend de trop bonne heure l'éruption et l'augmentation des pustules, ne faisant pas attention que cela ne doit arriver qu'au bout d'un certain temps établi par la nature.

66. Lorsque les pustules sont tombées, que le malade est convalescent, et a dejà commencé depuis quelques jours à manger de la viande, c'est-à-dire, vers le vingt et unième jour, il faut saigner du bras, si la maladie est violente, car l'ardeur que la petite-vérole a imprimée au sang, soit que le malade fût un adulte ou un enfant, n'indique pas moins la saignée, que les mauvaises humeurs qui se sont amassées dans le sang indiquent la purgation. C'est ce que montre assez la couleur du sang que l'on tire après une petite-vérole fort dangereuse ; car il est entièrement semblable à celui que l'on tire dans la pleurésie. C'est ce que montrent encore les ophthalmies dont cette maladie est suivie, et les autres mauvais effets d'un sang échauffé et altéré par la maladie. Aussi voit-on des gens qui auparavant jouissaient de la meilleure santé, être ensuite sujets tout le reste de leur vie à des humeurs chaudes et âcres qui se jettent sur les poumons ou sur quelqu'autre partie.

En quel temps il faut saigner.

Mais s'il y a peu de pustules, la saignée ne sera

SECTION III.

pas nécessaire. Après la saignée, je purge trois ou quatre fois.

Comment il faut remédier à l'enflure.

67. Long-temps après que le malade est guéri de la petite vérole confluente, et lorsqu'il sort déjà tous les jours du lit, il lui survient quelquefois une enflure considérable des jambes ; mais après la saignée et la purgation, cette enflure se dissipe d'elle-même, ou bien on la guérit aisément par l'usage des herbes émollientes et discussives, comme feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de laurier, et fleurs de camomille et de mélilot, bouillies dans le lait.

Voilà ce que j'avais à dire sur l'histoire et la curation des petites-véroles qui régnaient pendant les années 1667, 1668 et partie de 1669, et que j'ai nommées *régulières* et légitimes pour les distinguer de celles des années suivantes.

CHAPITRE III.

Fièvre continue des années 1667, 1668, *et d'une partie de* 1666.

Description de la fièvre de cette constitution.

1. POUR parler maintenant de la fièvre qui dominait pendant cette constitution, et qui ayant commencé avec les petites-véroles, se soutint et finit avec elles, voici comme la chose se passa. Les malades avaient une douleur à la fossette du cœur, et ne pouvaient souffrir qu'on comprimât cet endroit. Je ne me souviens pas d'avoir observé ce symptôme dans aucune autre maladie, excepté dans cette fièvre et dans la petite-vérole régulière. Il y avait douleur de tête, chaleur de tout le corps,

et on apercevait assez clairement des taches de pourpre. La soif n'était pas considérable. La langue paraissait assez souvent comme celle des gens qui se portent bien ; seulement elle était quelquefois blanchâtre, très-rarement sèche, et jamais noire. Il prenait dès, le commencement de la maladie, des sueurs spontanées très-abondantes, mais qui ne soulageaient point le malade ; et si on s'avisait de vouloir les exciter par des remèdes chauds et un régime de même nature, il était dangereux que le transport ne survînt bientôt après ; d'ailleurs elles augmentaient le nombre des taches de pourpre et la violence de tous les autres symptômes. Les urines, qui même dès le commencement coulaient assez bien, et paraissaient assez louables, donnaient de belles espérances ; et cependant les malades ne s'en trouvaient pas mieux ensuite, que des sueurs dont nous avons parlé.

Quand cette maladie n'était pas bien traitée, elle durait pour l'ordinaire très-long-temps, et ne se terminait pas simplement d'elle-même, ou par quelque crise, à la manière des autres fièvres ; mais elle tourmentait le malade durant six, sept ou huit semaines par des symptômes violens, à moins que la mort n'y vînt mettre fin. Il survenait quelquefois vers le déclin de la maladie une salivation assez abondante, savoir, lorsqu'il n'y avait eu auparavant aucune évacuation considérable, et qu'on avait fait prendre au malade des juleps rafraîchissans ; et si on n'arrêtait point cette salivation, soit par des évacuations, soit par des remèdes chauds, la maladie se terminait contre toute espérance.

Elle ressemblait à la petite-vérole.

2. Comme cette fièvre dépendait de la constitution épidémique de l'air qui en même temps produisait les petites véroles, aussi paraissait-elle être

SECTION III.

presque de même nature et de même caractère en toutes choses que ces maladies, à l'exception seulement des symptômes qui étaient des suites ou des effets nécessaires de l'éruption : car ces deux maladies commençaient de même. La douleur à la fossette du cœur, quand on y portait la main, était la même, comme aussi la couleur de la langue, la consistance de l'urine, etc., mêmes sueurs spontanées et abondantes dès le commencement; même penchant que dans les petites-véroles confluentes, à produire la salivation, lorsque la maladie était violente : et comme d'ailleurs cette fièvre régnait principalement lorsqu'il y avait à Londres une plus grande quantité de petites-véroles que je n'en ai jamais vu, on ne saurait douter qu'elle ne fût entièrement de même genre.

Elle est nommée à cause de cela fièvre de petite-vérole.

Ce que je sais sûrement par des observations très-exactes que je fis dans le temps que je traitais ces deux sortes de maladies, c'est que toutes les indications curatives y paraissaient absolument les mêmes, à l'exception de celles qui regardaient l'éruption de la petite-vérole et les suites de cette éruption, et qui ne pouvaient avoir lieu dans une maladie où il n'y avait point d'éruption. Ainsi, quoique je haïsse autant que personne les nouveaux noms, on me permettra, afin de distinguer cette fièvre des autres, de l'appeler *fièvre de petite-vérole*, *febris variolosa* (1), à cause de la ressem-

(1) En 1729, au mois de Juillet, il régna à Plimouth, en Angleterre, beaucoup de petites-véroles, et en même temps une fièvre putride qui, ayant diminué vers la fin de ce mois, et cessé ensuite pendant quelque temps, recommença de nouveau, et devint fort épidémique; elle affectait principalement l'estomac et les lombes, comme lorsque la petite-vérole est sur le point de venir, et était accompagnée d'oppression de poitrine, de sanglots, et d'une grande faiblesse. Cette maladie était peut-être ce que Sydenham appelle *fièvre de petite-vérole*. Elle attaquait sur-tout les enfans, les femmes, les jeunes gens, et les personnes faibles. Le sang que l'on tirait était rarement

blance qu'elle avait avec les petites-véroles régulières.

Elle demandait un traitement différent.

3. Mais, nonobstant cette ressemblance, aucun homme de bon sens ne se persuadera que la fièvre en question doive se traiter par la même méthode que les petites-véroles, puisque, dans ces dernières, les particules enflammées se déposent à la superficie du corps, au moyen des pustules; et que dans notre fievre, elles ne s'évacuent que par la salivation; par les sueurs copieuses qui arrivaient dans les commencemens de la maladie, étaient symptomatiques, et non pas critiques, la Nature ne paraissant avoir eu en vue d'autre évacuation que la salivation.

Cependant la Nature elle-même la dérangeait

---

visqueux. L'urine était ordinairement crue et claire, et donnait souvent un sédiment cendré, gluant et imparfait, ressemblant à de la fleur de farine, et qu'Hippocrate appelle *sédiment furfureux*. Plus le sédiment était parfait, plus il y avait espérance de guérison. La langue n'était pas sèche, mais paraissait couverte d'une espèce de mucosité visqueuse et brunâtre. Vers le déclin de la maladie, sur-tout si l'on avait manqué de faire vomir au commencement, il survenait une diarrhée, et quelquefois une dyssenterie qui était très-violente, et même quelquefois mortelle.

La saignée était inutile, à moins qu'on ne la fît dans le commencement. Le vomissement était extrêmement nécessaire; et ensuite les vésicatoires appliqués fréquemment et par degrés, les doux cordiaux, le cinabre, les narcotiques, le petit-lait, les boissons délayantes et un peu acides bues copieusement, étaient très-utiles. Dès qu'il paraissait des signes de coction, et en particulier un sédiment dans l'urine, et une diminution de la fièvre, le quinquina faisait merveille. S'il survenait un coma ou un transport de la maladie dans la tête, il était à propos d'appliquer les ventouses sur le cou et les épaules, de saigner, et d'appliquer aussitôt après les vésicatoires derrière chaque oreille et à la tête, et de donner tout de suite un lavement laxatif.

Dans le déclin, les purgations laxatives, sur-tout avec la rhubarbe, emportaient heureusement les restes de pourriture de la maladie; mais les forts purgatifs, ou les aloëtiques avaient des effets très-dangereux, car étant employés très-mal à propos, ils appauvrissaient le sang, et causaient des tranchées terribles. Après un purgatif, quoique très-doux, une potion calmante était absolument nécessaire.

Beaucoup de gens furent attaqués de cette maladie, mais peu en moururent. *Huxham, de aere et morb. épid. p.* 33, 34.

Section III.

souvent, ou par la diarrhée que causaient les particules inflammatoires (1), qui, se portant aux intestins par les artères mésentériques, les obligeaient à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie et les autres fièvres inflammatoires, à cause de l'orgasme du sang et des particules enflammées qui cherchent à s'échapper et à se dissiper), ou bien par les sueurs immenses qui accompagnaient toujours naturellement la maladie, de même qu'elles faisaient la petite-vérole : et, comme ces sueurs n'étaient que symptomatiques, elles détournaient ailleurs la salivation qui, sans cela, aurait été critique ; et si l'Art n'y suppléait par quelque autre évacuation, la maladie durait plusieurs semaines, et il ne s'y faisait point de coction, comme dans les autres fièvres.

4. Mais, pour mieux connaître la nature de cette fièvre, et établir en même temps, d'une manière solide, les véritables indications curatives, il faut bien remarquer que, dans la fièvre qui régnait sous la constitution qui produisait les fièvres intermittentes épidémiques, la matière qui devait se séparer du sang était si épaisse, qu'elle ne pouvait le faire sans être auparavant atténuée et digérée pendant le temps déterminé pour cela ; après quoi elle s'évacuait, ou par une transpiration abondante, ou par des déjections critiques ; en sorte que toute l'affaire du Médecin

(1) L'Auteur les appelle des *rayons inflammatoires*, expression qui ne donne point une idée nette de la cause de la diarrhée, puisqu'on n'entend pas suffisamment ce que ces rayons signifient, et que leur existence dans le sang n'est pas clairement prouvée. Ils sont trop subtils pour irriter les intestins, et pour être la matière d'une évacuation. Ainsi la diarrhée semble plutôt être produite par des humeurs âcres que les artères mésentériques déposent dans les intestins, et qui, en les irritant, occasionnent des déjections fréquentes : par-là on rend aisément raison du cours de ventre.

était de s'accomoder au génie de la maladie et d'empêcher d'un côté, que le sang venant à entrer dans une trop grande effervescence, ne produisît des symptômes dangereux; et d'un autre côté, que son effervescence ne fût pas trop faible pour pouvoir chasser la matière morbifique, d'autant que la Nature se servait de la fièvre, comme d'un instrument pour opérer cette sécrétion.

Matière de la peste est très-subtile.

5. Il y avait aussi dans la peste une matière qui devait se séparer du sang. Mais, comme elle était composée de parties très-subtiles et très-inflammables, qui quelquefois lorsqu'elles étaient arrivées à leur plus haut degré d'atténuation, traversaient le sang comme un éclair, et ne pouvaient y exciter d'ébullition; cette matière, dis-je, passant dans un instant à travers ce liquide, ne s'arrêtait que dans une glande ou quelque partie extérieure, où étant engagée, elle enflammait d'abord les chairs voisines, puis y causait un abcès. Or, l'abcès est un moyen dont se sert la Nature pour débarrasser les chairs de ce qui leur est nuisible; de même qu'elle se sert de la fièvre pour dissiper ce qui nuit au sang. Dans un tel cas, le devoir du Médecin est de bien conduire l'évacuation de la matière pestilentielle que la Nature entreprend au moyen de l'abcès, à moins qu'il ne croie plus à propos de substituer une autre évacuation dont il soit davantage le maître, et qu'il puisse mieux gouverner que l'évacuation naturelle.

Matière de la petite-vérole est plus grossière.

La Nature se comporte de la même façon pour expulser la matiere de la petite-verole, quoique cette matiere soit plus epaisse et plus grossière, puisqu'elle s'évacue par des pustules répandues sur tout le corps, et non par des charbons ou

SECTION III. des bubons. Dans ce cas aussi, les indications curatives doivent tendre à bien conduire l'évacuation naturelle qui se fait par les pustules.

Matière de cette fièvre n'est pas grossière.

6. Or, comme dans la fièvre continue dont il s'agit présentement, il n'y a point de matière épaisse et grossière qui, pour être évacuée, ait besoin d'être atténuée auparavant, ainsi que dans la fièvre qui a été décrite ci-dessus, il n'est pas question d'entretenir l'ébullition du sang : elle serait même fort dangereuse, en ce qu'elle pourrait augmenter la maladie qui consiste essentiellement dans une inflammation déjà trop violente. Ainsi, puisque la nature ne produit aucune éruption dans cette fièvre, tout au contraire de ce qu'on voit dans la peste et la petite-vérole, et malgré la ressemblance qui est dans tout le reste entre cette dernière maladie et la fièvre dont nous parlons, il s'ensuit nécessairement de là que tout consiste à appaiser l'inflammation par des évacuations et des remèdes tempérans. C'est là le but que je me suis proposé en traitant cette fièvre, et je l'ai guérie assez facilement par la méthode suivante.

Traitement.

7. Étant appelé auprès d'un malade, je le faisais d'abord saigner du bras, pourvu qu'il ne fût pas trop faible, et sur-tout pas trop âgé. Je réitérais la saignée deux autres fois de deux en deux jours, à moins que je ne visse des signes de guérison qui m'en empêchassent. Les jours que l'on ne saignait pas, je faisais donner un lavement avec le lait et le sucre, ou quelqu'autre semblable, et j'ordonnais le julep suivant, ou un autre de même espèce, dont on devait user fréquemment durant toute la maladie.

Julep rafraîchissant.

Prenez *eaux de pourpier*, *de laitue*, *de fleurs de primevère* ; *de chacune quatre onces* ; *sirop de*

limon, une once et demie; sirop violar, une once: faites un julep dont le malade prendra trois onces quatre à cinq fois le jour, ou à sa volonté. Chap. III.

J'accordais pour boisson ordinaire, du petit-lait, de l'eau d'orge et autres choses semblables; et pour nourriture, des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, des pommes cuites, etc.; mais j'interdisais absolument les bouillons de viande, et même ceux de poulet.

Danger de garder le lit dans cette maladie.

8. J'ordonnais sur toutes choses, que les malades ne gardassent pas toujours le lit, et que chaque jour ils demeurassent levés une bonne partie de la journée; car j'avais observé dans cette fievre, de même que dans la pleurésie, le rhumatisme et toutes les autres maladies inflammatoires, pour la guérison desquelles la saignée et les rafraîchissans tiennent le premier rang, que les remèdes les plus rafraîchissans et la saignée très-souvent réitérée, ne servaient de rien du tout, tandis que le malade s'échauffait en gardant continuellement le lit, sur-tout en été. C'est pourquoi les grandes sueurs que les malades avaient de temps en temps, ne m'empêchaient pas de les rafraîchir, soit par des remèdes propres à cela, soit en leur défendant de toujours demeurer au lit.

Il est vrai qu'en prenant son indication de ce qui est le plus souvent utile, on aurait eu raison de se promettre de grands avantages de la part des sueurs; mais l'expérience faisait toujours voir le contraire, et m'apprenait que les sueurs, au lieu d'apporter du soulagement, ne faisaient qu'augmenter la chaleur; de sorte qu'assez souvent elles étaient suivies du transport, de taches de pourpre et d'autres funestes symptômes

SECTION III.

qui venaient moins de la malignité de la maladie, que du mauvais traitement.

Défense de la méthode de l'Auteur.

9. Si l'on m'objecte que cette méthode de traiter la fièvre est entièrement contraire à la doctrine des Auteurs qui déclarent tous d'une voix, que les sueurs sont le meilleur moyen et le plus naturel pour la guérir, voici ce que j'ai à répondre pour ma défense, outre une expérience constante et très-certaine, dont le témoignage dépose par-tout en ma faveur dans le traitement de cette fièvre particulière. Je crois d'abord que les savans Auteurs qui recommandent les sueurs pour la guérison de la fièvre, parlent de ces sueurs qui arrivent après la digestion et l'atténuation de quelque humeur qui séjournait dans le sang, humeur que la Nature a travaillée pendant un certain temps déterminé, afin de la mettre en état d'être évacuée par les sueurs.

Mais la chose est bien différente ici ; car, dès le premier commencement de la maladie, il survient des sueurs très-abondantes qui seules en font une grande partie : et si on peut conclure quelque chose de tous les phénomènes de la maladie, elle semble être plutôt l'effet d'une simple chaleur et effervescence du sang, que d'une humeur qui y séjourne, et qui, après une coction convenable, doive être évacuée par les sueurs ; et quand nous accorderions qu'il y a dans cette fièvre, comme dans plusieurs autres, une semblable humeur, à quoi bon en vouloir, en excitant les sueurs par des cordiaux ou par un régime chaud, animer la Nature qui ne l'est déjà que trop, et dont un Médecin doit modérer les efforts déréglés? L'axiome commun où il est dit qu'*il faut évacuer les humeurs cuites, et non pas*

les humeurs crues (1), ne regarde pas moins les sueurs que les déjections.

Chap. III.

Confirmation par un exemple.

10. Durant cette constitution, je fus appelé pour voir le Docteur Morrice, très-habile homme, qui pratiquait alors la Médecine à Londres, et qui maintenant la pratique avec réputation à Petworth. Il était attaqué de la fièvre dont nous parlons; il suait très-abondamment, et avait quantité de taches de pourpre. Du consentement de quelques autres Médecins de mes amis et de ceux du malade, il fut saigné, il se leva, il fut essuyé, il usa des remèdes rafraîchissans, et d'un régime de même Nature. Aussitôt il fut soulagé, plusieurs symptômes disparurent; et en continuant cette méthode, il guérit en peu de jours.

Saignée et rafraîchissans arrêtaient la diarrhée.

11. La diarrhée qui accompagnait très-souvent la fièvre, ne me faisait pas écarter le moins du monde de ma méthode; et, comme cette diarrhée provenait des particules enflammées qui, se séparant de la masse du sang, et étant portées aux intestins par les artères mésentériques, les irritaient, j'ai éprouvé que rien ne l'arrêtait si bien que la saignée et les rafraîchissans, comme l'eau d'orge, le petit-lait, et les autres choses rapportées ci-dessus.

Danger du régime chaud.

12. Voilà la méthode qui m'a parfaitement réussi dans le traitement de cette maladie, et elle me paraît la meilleure de toutes. Ce n'est pas que je n'aie souvent vu des malades guérir par une méthode contraire, c'est-à dire, par l'usage des cordiaux et du régime chaud; mais aussi ils m'ont toujours paru avoir couru un grand danger, auquel on les exposait sans aucune nécessité. En effet, les taches de pourpre qui autrement étaient

(1) *Cocta, non cruda, sunt medicanda.*

SECTION III.

en fort petite quantité, devenaient très-nombreuses par le régime chaud; la soif qui ordinairement n'incommodait presque pas les malades, devenait plus violente; la langue qui avait coutume d'être humide, et n'était différente de celle des personnes saines que par un peu de blancheur, se desséchait, et souvent même paraissait noire; enfin les secours que l'on voulait procurer au moyen des cordiaux cessaient entièrement par ce moyen, car le sang ayant perdu une trop grande quantité de la sérosité qui devait le détremper, et qui était dissipée par les pores de la peau, ne pouvait plus en fournir: ainsi le corps se desséchait aussitôt, et la peau se resserrait contre nature, jusqu'à ce qu'enfin le sang venant à recouvrer de la sérosité, au moyen de ce qu'on faisait prendre au malade, s'en dépouillait de nouveau, tant par l'action des remèdes que par la chaleur fébrile, et en même temps se délivrait de la fièvre même. C'était-là une crise forcée et dangereuse, et ce qui était encore pire, elle arrivait rarement.

Cette fièvre se terminait souvent par la salivation.

13. La salivation, comme nous avons dit plus haut, terminait assez souvent la fièvre, de même que la petite-vérole confluente, qu'on peut appeler avec raison sa sœur. Cette salivation était toujours salutaire; et quand elle venait abondamment, je voyais les taches de pourpre et la fièvre même se dissiper. Dès qu'elle paraissait, il ne fallait aucune évacuation, ni par la saignée, ni par les lavemens; on aurait risque, en les employant, de détourner d'un autre côté l'humeur. Mais le petit-lait et les autres rafraîchissans étaient nécessaires pour aider la salivation. Au contraire, les cordiaux et tout ce qui échauffe l'empèchaient, en épaississant l'humeur.

Diarrhée épidémique.

14. Pendant que cette fièvre subsistait encore,

et avant qu'elle eût entièrement cessé, sur-tout l'an 1668, il régna une diarrhée épidémique, sans aucun signe manifeste de fièvre : car la constitution de l'air tournait déjà vers la dyssenterie qui se fit sentir l'année suivante, comme nous dirons bientôt. Je jugeai que cette maladie était la même chose que la fièvre continue dont nous venons de parler, et qu'elle se montrait seulement sous une autre forme et avec un autre symptôme. Car comme elle était ordinairement précédée d'un frisson de même que la fièvre, et produite par la même cause, il me parut vraisemblable qu'elle devait son origine à des particules inflammatoires qui, se détournant vers les intestins, les picottaient, et causaient cette évacuation ; tandis que la masse du sang se trouvait par ce moyen exempte des mauvais effets qu'auraient produits les particules inflammatoires, et qu'il ne paraissait au dehors aucun signe manifeste de fièvre.

De plus, les malades ne pouvaient souffrir qu'on leur pressât avec la main la fossette du cœur, symptôme qui se trouvait aussi dans les petites-véroles et la fièvre de cette constitution, comme nous avons dit plus haut (1). La douleur et la sensibilité s'étendaient souvent de même sur la partie extérieure de l'épigastre ; elles étaient quelquefois suivies d'une inflammation qui aboutissait à un abcès, et finissait par la mort. Tout cela faisait voir plus clair que le jour, que cette diarrhée était entièrement de même nature que la fièvre qui dominait alors.

Succès de la saignée et des rafraîchissans dans cette diarrhée.

Ce qui confirmait encore mon sentiment, c'est l'heureux succès que la saignée et les rafraîchissans eurent toujours dans la diarrhée, de même

(1) Voyez *Section* 3, *Chap.* 2, *num.* 2, et ci-dessus, *art.* 1.

Section III.

Mauvais effets des laxatifs et des astringens.

que dans la fièvre. On guérissait promptement la diarrhée par cette méthode ; mais quand on la traitait d'une autre manière, savoir, par la rhubarbe et les autres laxatifs, en vue d'évacuer les sucs mordicans qui irritaient les intestins et les obligeaient à se décharger, ou même par les astringens, la maladie qui, de sa nature, était légère, devenait fort souvent mortelle, comme la liste des morts de cette année-là ne le prouve que trop. Voilà ce que j'avais à dire sur les maladies épidémiques qui dépendaient de cette constitution.

SECTION IV.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'année, 1669, et des années entières 1670, 1671, 1672, à Londres.

1. Au commencement du mois d'Août 1669, il parut un *choléra morbus*, des *tranchées du ventre* horribles, sans aucune déjection, et même une *dyssenterie*. Cette maladie avait été rare depuis dix ans. Le choléra morbus, que je n'avais jamais vu auparavant si épidémique, ne laissa pas cette année-là, comme dans toutes les autres, de se renfermer dans le mois d'Août, et alla à peine jusqu'aux premières semaines de Septembre. Les tranchées sans déjections durèrent jusqu'à la fin de l'automne, accompagnèrent les dyssenteries, et furent encore plus communes. Mais à l'entrée de l'hiver, elles disparurent entièrement, et il n'y en eut plus les années suivantes que dura cette constitution, pendant laquelle les dyssenteries ne laissèrent pas néanmoins d'être fort épidémiques : ce qui venait, à mon avis, de ce que cette constitution n'était pas encore assez favorable à la dyssenterie pour produire tous les symptômes de cette maladie dans chacun de ceux qui en étaient attaqués. En effet l'automne d'ensuite, les tranchées ayant recommencé, la dyssenterie se fit sentir avec tous ses symptômes pathognomoniques. Maladies qui parurent au mois d'Août.

SECTION IV. Fièvre dyssentérique.

2. Parmi les tranchées sans déjection et la dyssenterie épidémique, il survint une nouvelle sorte de fièvre qui accompagnait ces deux maladies, et qui attaquait non-seulement ceux qui les avaient déjà, mais aussi ceux qui ne les avaient pas encore eues jusqu'alors, et qui seulement avaient ressenti quelquefois, et encore rarement, des tranchées très-légères, le ventre étant tantôt lâche et tantôt resserré. Comme cette fièvre ressemblait à celle qui accompagnait souvent les deux maladies dont nous venons de parler, il faut la distinguer des autres fièvres sous le nom de *fièvre dyssentérique*; car, comme nous le montrerons bientôt, elle était du caractère de la dyssenterie, et elle n'en différait, qu'en ce qu'elle n'avait ni les déjections, qui étaient continuelles dans la dyssenterie, ni les autres suites nécessaires de cette évacuation.

Aux approches de l'hiver, la dyssenterie disparut pour un temps; mais la fièvre dyssentérique devint plus violente. Il y eut même en quelques endroits des petites-véroles, mais qui étaient très-douces et très-bénignes.

Rougeoles au mois de Janvier 1670.

3. Dès le commencement de l'année suivante, c'est-à-dire au mois de Janvier, on vit des rougeoles qui s'étendirent de jour en jour, et dont presque aucune famille, ou du moins aucun enfant ne fut exempt. Elles augmentèrent peu à peu jusqu'à l'équinoxe du printemps; mais depuis ce temps-là elles diminuèrent par degrés, de la même manière qu'elles avaient augmenté; et ayant disparu au mois de Juillet, elles ne se montrèrent plus durant toutes les années que cette constitution fut dominante; seulement l'année d'après, dans la même saison qu'elles avaient commencé sous la

constitution précédente, on en vit quelques-unes par-ci par-là.

4. Ces rougeoles étaient les avant-coureurs d'une sorte de petite-vérole que je ne connaissais pas encore, et que je nomme *petite-vérole irrégulière de la constitution dyssentérique*, afin de la distinguer des autres petites-véroles, d'autant qu'elle était accompagnée de symptômes irréguliers et extraordinaires que je rapporterai en donnant l'histoire de cette maladie, et qui étaient très-différens de ceux des petites-véroles de la constitution précédente. Cette sorte de petite-vérole, quoiqu'elle fût beaucoup moins fréquente que la rougeole, ne laissa pas d'attaquer un assez grand nombre de gens jusqu'au mois de Juillet que les fièvres dyssentériques prirent le dessus, et devinrent épidémiques. Mais aux approches de l'automne, c'est-à-dire au mois d'Août, les dyssenteries revinrent, firent de grands ravages, et furent encore plus cruelles que l'année précédente. L'hiver étant venu, elles disparurent; et à leur place la fièvre dyssenterique et la petite-vérole durèrent tout l'hiver.

Petite-vérole irrégulière qu'elles amènent.

Maladies de cette année.

5. Vers le commencement de Février de l'année suivante, il parut des fièvres tierces, et les deux maladies dont nous venons de parler devinrent plus rares. Ces fièvres tierces n'étaient pas fort épidémiques : cependant je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu un si grand nombre depuis la consitution que nous avons dit ci-dessus, leur avoir été si favorable (1). A peine le solstice d'été fut-il passé, qu'elles disparurent entièrement, selon la coutume des fièvres intermittentes du printemps. Au commencement du mois de Juillet, les

Fièvres tierces au mois de Février 1671.

Ordre des maladies épidémiques de cette année.

(1) Voyez *Sect*. 1, *Chap*. 3, *num*. 1, 5.

SECTION IV.

fièvres dyssentériques qui avaient régné les années précédentes, reparurent de nouveau. Et l'automne étant un peu avancé, la dyssenterie revint pour la troisième fois, mais avec moins de violence que l'année précédente, où elle sembla être dans sa plus grande force. Elle disparut pour la troisième fois au commencement de l'hiver; et la fièvre dyssentérique et la petite-vérole régnèrent de nouveau pendant le reste de cette saison.

Maladies de 1672.

6. Nous avons vu qu'au commencement des deux années précédentes il y eut une maladie fort épidémique; savoir, la rougeole au commencement de 1670, et la fièvre tierce au commencement de 1671. Ces deux maladies étant les dominantes, affaiblissaient les petites-véroles, et les empêchaient de s'étendre beaucoup durant ce temps-là. Mais au commencement de 1672, les pétites-véroles n'ayant plus d'obstacle, et se trouvant les seules dominantes, devinrent très-épidémiques, et régnèrent jusqu'au commencement de juillet, que les fièvres dyssentériques revinrent. Celles-ci firent place aux dyssenteries, qui reparurent au mois d'Août pour la quatrième fois. Les dyssenteries étaient non-seulement en moindre qualité que les années d'auparavant, mais leurs symptômes étaient aussi plus doux.

Comme les petites-véroles étaient en même temps répandues par-ci par-là, il n'était pas aisé de décider quelle était la maladie dominante. Pour moi, je crois que la constitution de l'air ne se trouvant pas entièrement favorable à la dyssenterie, donna moyen à la petite-vérole de se faire sentir avec autant de force; au lieu que les années précédentes il y avait au mois d'Août un plus grand nombre de dyssenteries, et qui étaient plus cruelles. L'hiver fit cesser, comme à l'ordi-

naire, les dyssenteries, mais non pas la fièvre dyssentérique, ni la petite-vérole. Cette dernière, suivant sa coutume, prit le dessus après la cessation des dyssenteries, et régna tout le reste de l'hiver. Elle se soutint même un peu au printemps suivant et au commencement de l'été, mais beaucoup plus faible qu'elle n'est ordinairement.

7. Au reste, quand je dis que les maladies épidémiques se succèdent l'une à l'autre et se chassent mutuellement comme un clou chasse l'autre, je ne prétends pas dire que la maladie qui cède la place à l'autre, disparaît entièrement, mais seulement qu'elle est plus rare; car durant cette constitution, l'une ou l'autre des maladies dont il s'agit se voyait même dans la saison qui ne lui était pas favorable. Par exemple, la dyssenterie qui est une maladie tout-à-fait propre à l'automne, ne laissait pas, quoique très-rarement, d'attaquer par-ci par-là quelques personnes au printemps.

Comment les maladies se succédaient l'une à l'autre dans cette constitution.

8. Nous avons donc montré d'une manière suffisante, que durant toute cette constitution, les fièvres dyssentériques régnaient au commencement de Juillet, mois qui est la véritable époque des fièvres d'automne, comme le mois de février l'est des fièvres de printemps; qu'aux approches de l'automne, les dyssenteries qui, à parler exactement, sont de vraies maladies de cette saison, succédaient aux fièvres dyssentériques; que les dyssenteries cessaient l'hiver, et étaient suivies des fièvres dyssentériques et des petites-véroles; enfin que ces petites-véroles ne duraient pas seulement tout l'hiver, mais subsistaient encore le printemps, et même l'été d'ensuite jusqu'au mois de Juillet, qu'elles étaient obligées de céder la place aux fièvres dyssentériques épidémiques.

SECTION IV.

Telles étaient les vicissitudes des maladies qui régnèrent sous cette constitution.

Chaque constitution générale a ses périodes.

9. Il faut encore observer, que comme chaque maladie épidémique a ses différentes périodes dans les sujets particuliers qu'elle attaque ; savoir, son augmentation, sa force et son déclin ; de même chaque constitution générale, qui produit telle ou telle maladie épidémique, a aussi ses périodes pendant le temps qu'elle domine ; c'est-à-dire, qu'elle devient de jour en jour plus épidémique, jusqu'à ce qu'elle ait acquis sa plus grande force, après quoi elle diminue à peu près de la même manière qu'elle avait augmenté, et cesse enfin absolument, pour faire place à une autre constitution. Quant aux symptômes des maladies, ils sont tous plus violens dans le commencement de la constitution ; ensuite ils s'adoucissent peu à peu, et à la fin de la constitution, ils sont aussi légers que peut le permettre la nature de la maladie dont ils dépendent. C'est ce que montrent suffisamment les dyssenteries et les petites-véroles de la constitution dont il s'agit présentement, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long ; car nous allons traiter en particulier de cette constitution, en suivant l'ordre qu'elles ont gardé.

CHAPITRE II.

Choléra morbus de l'an 1669.

En quel temps commença le choléra morbus.

1. CETTE maladie qui, comme j'ai observé auparavant, fut plus répandue en 1669 que je ne me souviens de l'avoir vue dans aucune autre

année, arrive presqu'aussi constamment sur la fin de l'été et aux approches de l'automne, que les hirondelles au commencement du printemps, et le coucou vers le milieu de l'été.

Le choléra morbus qui survient indifféremment dans tous les temps de l'année, pour avoir trop mangé et trop bu, est d'un autre genre, quoiqu'il ait à peu près les mêmes symptômes, et se traite de la même façon.

Ce mal (1) se connaît aisément par des vomisse-

(1) On définit le choléra morbus « un renversement contre nature du » mouvement péristaltique, ou une contraction spasmodique de l'estomac » et des intestins, causée par une matière âcre et caustique de différente » sorte qui y est contenue, et accompagnée d'une évacuation prodigieuse de » matières bilieuses par haut et par bas. »

Le siége de cette maladie est dans l'estomac et dans toute l'étendue des intestins, mais sur-tout dans le duodenum et les conduits biliaires, comme on voit dans les vomissemens et les selles, qui sont ordinairement mêlés de bile. Que le duodenum soit l'endroit principal où s'opère ce mélange, c'est ce qui se manifeste en partie par les circonvolutions de cet intestin, et en partie par la route de la bile et du suc pancréatique qu'y décharge le conduit cholédoque; c'est pourquoi le duodenum semble très-propre à produire et à loger la matière âcre que l'on évacue dans le choléra morbus. Cette maladie diffère d'un cours de ventre bilieux, en ce qu'elle est toujours accompagnée de vomissemens, et que le danger y est beaucoup plus grand.

Le choléra morbus peut avoir pour cause, 1.o le poison; 2.o des émétiques ou des purgatifs violens; 3.o des alimens faciles à fermenter et à se corrompre; 4.o une violente colère.

Ordinairement il dure peu, il se termine le troisième ou le quatrième jour, rarement il va jusqu'au septième, jamais au delà, à moins qu'il ne se change en quelqu'autre maladie.

La plupart du temps il est mortel, n'y ayant aucune maladie, excepté la peste et les fièvres pestilentielles, qui tue en si peu de temps, sur-tout lorsqu'il attaque des enfans, des vieillards, ou des gens affaiblis par une longue maladie. Plus la matière que l'on rend est corrosive, et la soif et la chaleur violentes, plus aussi le danger est grand; et si l'on rend une bile noire mêlée avec un sang noir, cela dénote une mort certaine, selon Hippocrate. Voyez *Hippoc. Aphor Sect.* 4, *aph.* 22. Une évacuation excessive d'humeurs vertes par haut et par bas, les défaillances, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités, les sueurs froides, le pouls petit et intermittent, et la continuation des autres symptômes, après que le cours de ventre et le vomissement ont cessé, sont estimés des signes mortels; mais il y a espérance de guérison si le vomissement s'arrête, si le sommeil succède, et le malade paraît soulagé, et encore si la maladie dure au-delà du septième jour.

SECTION IV.

mens énormes, et par une déjection d'humeurs corrompues, qui se fait par les selles avec beaucoup de peine et de difficulté : il est accompagné de violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement et d'une tension du ventre, de cardialgie, de soif, d'un pouls fréquent, avec chaleur et anxiété, et assez souvent d'un pouls petit et inégal, de cruelles nausées, et quelquefois de sueurs colliquatives, de contractions dans les bras et dans les jambes, de défaillance, de froideur des extrémités, et d'autres semblables symptômes qui épouvantent extrêmement les assistans, et tuent souvent le malade en vingt-quatre heures.

Choléra sec extrêmement rare.

Il y a aussi un choléra morbus sec (1), causé par des vents qui sortent par haut et par bas, sans vomissement ni selles. Je ne me souviens d'en avoir vu qu'un seul exemple; savoir, au commencement de l'automne de cette année, lorsque l'autre sorte de choléra morbus était très-fréquent.

Purgatifs et astringens sont nuisibles dans le choléra morbus.

2. L'expérience et la réflexion m'ont appris qu'il ne fallait pas évacuer par des purgatifs les humeurs âcres qui causent la maladie, et que ce serait jeter de l'huile sur le feu, d'autant que l'action du plus doux purgatif augmenterait le trouble et le désordre; mais qu'aussi il ne fallait pas dès le commencement de la maladie arrêter l'impétuosité des humeurs, et s'opposer à l'évacuation naturelle, en employant les narcotiques et les astringens, parce que ce serait enfermer l'ennemi au dedans, et tuer immanquablement le malade. Voilà pourquoi j'ai cru devoir tenir un milieu entre ces deux extrémités, c'est-à-dire, évacuer

(1) Cette maladie est une distension considérable de l'estomac et des intestins par des vents qui sortent en abondance par haut et par bas, avec une anxiété extrême. On en trouve un exemple remarquable dans les *Act. Med. Berolin. Dec.* 11, *vol. III*, *p.* 75.

en partie l'humeur nuisible, et en partie la délayer. Ainsi j'ai eu recours à la méthode suivante, qui m'a toujours réussi depuis plusieurs années (1). Chap. II.

3. Je fais bouillir un jeune poulet bien tendre dans environ douze pintes d'eau de fontaine; en sorte que la liqueur n'ait presque pas le goût de viande. Le malade boit abondamment de cette

Comment il faut le traiter.

(1) Les indications curatives générales dans cette maladie, sont, 1.o de corriger et d'adoucir la matière peccante, et de la rendre propre à être évacuée, s'il y a moyen de l'évacuer par art; 2.o d'arrêter les mouvemens violens; 3.o de fortifier les parties nerveuses qui ont été affaiblies.

1.o Lorsque le choléra morbus est causé par un poison corrosif, on doit faire prendre en grande quantité par la bouche et en lavement, des huiles et des liqueurs mucilagineuses et onctueuses, comme l'huile d'olive, l'huile d'amandes douces, la décoction de rapure de corne de cerf, l'eau de gruau, l'eau d'orge, et aussi le lait qui devient plus efficace si on y mêle des poudres absorbantes.

2.o Lorsqu'il est causé par de violens émétiques ou purgatifs, les narcotiques, tels que le mithridate, la thériaque, et autres semblables, les fomentations spiritueuses et fortifiantes faites sur l'estomac et le ventre, et ensuite les embrocations sur ces parties, avec des linimens d'huile de muscade par expression, d'onguent nervin, etc., le guérissent ordinairement.

3.o Lorsqu'il est produit par des alimens qui fermentent et se corrompent, il faut aider l'évacuation par de doux émétiques et des laxatifs, par une boisson copieuse de petit lait, d'eau de gruau légère, d'eau de poulet recommandée par notre Auteur, et d'autres choses semblables, et ensuite il faut donner des remèdes fortifians pour achever la guérison.

4.o Lorqu'il est produit par une violente colère, il faut bannir entièrement les émétiques et les purgatifs, ne faire boire aussitôt après, ni eau froide, ni petite-bière, ni chose semblable, crainte de causer une inflammation d'estomac; mais il faut corriger l'acrimonie et la chaleur de la bile par des absorbans convenables mêlés avec le nitre, par la boisson d'eau de gruau, d'eau d'orge, de décoction de rapure de corne de cerf, et semblables, après quoi on pourra évacuer la matière morbifique par de doux minoratifs, comme l'ipécacuanha, ou par des laxatifs, comme une infusion de rhubarbe où l'on aura dissous de la manne.

L'eau froide est estimée un excellent remède dans le choléra morbus, et d'autant plus efficace, que le climat, la saison et le tempérament du malade sont plus chauds. Elle tempère et abat la chaleur violente que causent dans cette maladie le mouvement et le froissement intestinal des parties sulfureuses des fluides; elle détrempe et émousse l'acrimonie bilieuse des sucs contenus dans les premières voies, et enfin rétablit la force et le ressort des parties solides considérablement affaiblies par la violence du mal.

SECTION IV.

décoction tiède, ou à son défaut du petit-lait. En même temps on lui donne plusieurs lavemens avec la décoction. On continue de la sorte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus, et que le malade l'ait rendue par haut et par bas. On pourra ajouter de temps en temps, soit pour la boisson, soit pour les lavemens, une once des sirops de laitue, de violette, de pourpier, de nénufar, ou de l'un d'entre eux; quoique la décoction seule puisse suffire. Cette grande quantité de liqueur prise par en haut et par en bas, évacuera les humeurs âcres, ou les adoucira.

En quel temps il faut donner un calmant.

4. Après ce grand lavage, qui dure trois ou quatre heures, on termine la cure par une potion calmante. Je me sers souvent de celle que voici :

Potion calmante.

Prenez eau de primevère, une once; eau admirable, deux gros; laudanum liquide, seize gouttes. Mêlez tout cela ensemble.

On pourra substituer à cette potion toute autre préparation narcotique.

Cette méthode plus sûre que l'ordinaire.

5. La méthode que je propose, de détremper les humeurs, guérit beaucoup plus sûrement et plus promptement cette dangereuse maladie, que ne font les purgatifs ou les astringens dont on se sert d'ordinaire; car les purgatifs augmentent le tumulte et bouleversent tout : au contraire les astringens empêchent l'évacuation de l'humeur, et la fixent au dedans. De plus, la maladie devient plus longue, et par-là même plus fâcheuse; et d'ailleurs les humeurs corrompues ayant le temps de pénétrer dans la masse du sang, il est dangereux qu'elles n'allument quelque fièvre d'un mauvais caractère.

En quel cas il faut donner

6. Mais si, avant que le Médecin arrive, le vomissement et les déjections qui auront continué

durant plusieurs heures, par exemple, durant dix ou douze heures, se trouvent avoir tellement épuisé les forces du malade, que les extrémités soient froides, alors, sans s'amuser à aucun autre remède, il faut recourir incessamment au laudanum, comme à la dernière ressource, et le donner non-seulement pendant le vomissement et la diarrhée, mais encore quand ils ont cessé; et le continuer tous les jours matin et soir, jusqu'à ce que le malade ait repris ses forces, et qu'il soit guéri.

CHAP. II. tout de suite le laudanum.

7. Quelque épidémique que soit le choléra morbus, on voit très-rarement, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, qu'il passe le mois d'août dans le lequel il commence, ce qui me donne occasion d'admirer la conduite merveilleuse et incompréhensible de la Nature dans la production des maladies épidémiques; car, quoique les mêmes causes qui produisent le choléra morbus au mois d'août, subsistent vers la fin de septembre, je veux dire le trop grand usage des fruits d'automne, nous ne voyons pas néanmoins qu'il en résulte le même effet (1). Or, quiconque examinera soigneusement tous les phénomènes du choléra morbus légitime, duquel seul il est maintenant question, sera obligé d'avouer que celui qui arrive dans tous les autres temps de l'année, quoiqu'il vienne de la même cause, et qu'il ait quelques-uns des mêmes symptômes, diffère entièrement du légitime; et cela porterait à croire que l'air du mois d'août a quelque qualité particulière et spécifique, pour altérer le levain stomacal d'une manière qui convient à cette seule maladie.

Différence du vrai choléra morbus d'avec les autres.

(1) Pour le choléra morbus qui arrive pour avoir mangé avec excès des fruits d'automne, Boerhaave vante beaucoup l'huile de soufre tirée par la cloche. Voyez *Prax. Med. vol. 3, p. 245.*

CHAPITRE III.

Dyssenterie d'une partie de l'année 1669, *et des années entières* 1670, 1671, 1672.

Commencement et progrès des tranchées sans déjections.

1. Les tranchées sans déjections commencèrent les premiers jours du mois d'août 1669, ainsi que nous avons dit plus haut; et à la fin de l'automne suivant, elles égalerènt, pour ne pas dire surpasserent, le nombre des dyssenteries qui avaient commencé avec elles. Tantôt elles étaient avec fièvre, et tantôt sans fièvre. Elles ressemblaient entièrement aux tranchées de la dyssenterie qui regnait alors; car elles étaient très-cruelles, et se faisaient sentir par intervalles; mais elles n'étaient suivies d'aucune déjection ni stercoreuse ni musqueuse. Elles marchèrent d'un pas égal avec les dyssenteries pendant tout cet automne. Mais, comme nous avons déjà dit, il n'y en eut plus les années suivantes de cette constitution, au lieu que la dyssenterie subsista. Comme ces tranchées du ventre sans déjections ne différaient pas beaucoup de la dyssenterie, et que d'ailleurs on les guérissait très-promptement par une méthode qui était à peu près la même, je passe tout de suite à la dyssenterie.

Elles doivent être traitées comme la dyssenterie.

Dyssenterie commence à l'entrée de l'automne.

2. J'ai déjà remarqué que cette maladie commence presque toujours à l'entrée de l'automne, et qu'elle disparaît d'ordinaire aux approches de l'hiver; mais, lorsque la constitution de l'air la favorise et la rend épidémique, elle peut attaquer quelques personnes dans tout autre temps, et

même en attaquer un assez grand nombre vers le commencement du printemps, et peut-être encore plus tôt ; savoir, lorsque le froid n'est pas long, et que la chaleur vient de bonne heure. Ainsi, quelque petit que soit le nombre de ceux qui sont attaqués de la dyssenterie dans un autre temps que l'automne, cela me prouve toujours que la constitution qui règne alors, favorise beaucoup cette maladie : et c'est ce qui arriva pendant les années dont nous parlons maintenant, et qui furent si fécondes en dyssenteries ; car il y en avait encore quelques-unes par-ci par-là à l'entrée de l'hiver et du printemps (1).

---

(1) On définit la dyssenterie « un mouvement convulsif des intestins, » causé par une humeur caustique et rongeante, logée dans leurs tuniques, » et qui produit de fréquentes envies d'aller à la selle, et de fréquentes dé- » jections de matières musqueuses et bilieuses, plus ou moins teintes de » sang, avec des tranchées violentes et de la fièvre. »

Elle est ordinairement épidémique, rarement sporadique, et paraît avec différens degrés de malignité ; elle n'épargne, ni âge, ni sexe, attaque les femmes comme les hommes, les enfans et les jeunes gens comme les adultes et les personnes âgées, et n'épargne pas même les enfans à la mamelle. Les gens pléthoriques, bilieux et ceux qui ont l'estomac faible, y sont plus sujets ; elle attaque violemment ceux qui n'ont point observé de règles dans le régime, qui mangent beaucoup, sur-tout des fruits verts et faciles à fermenter.

Elle diffère, 1.° de la diarrhée, en ce qu'elle est accompagnée de tranchées plus violentes, et d'une déjection de matières sanguinolentes, purulentes, putrides, et extrêmement fétides ; au lieu que ce qu'on rend dans la diarrhée est séreux, visqueux ou bilieux, mais jamais sanguinolent.

2.° Elle diffère du choléra morbus, en ce qu'elle dure plus long-temps, qu'il n'y a point de vomissement, si ce n'est au commencement ou dans l'état de la maladie, lequel vomissement est causé quelquefois par une inflammation de l'estomac ; qu'elle est épidémique, contagieuse, et accompagnée d'un tenesme plus douloureux.

3.° Elle diffère du flux de sang hémorhoïdal, où l'on rend du sang pur avec avantage pour la santé, en ce qu'elle règne dans un temps particulier de l'année, qu'elle est ordinairement accompagnée de fièvre et d'une évacuation de sang qui est très-rarement pur, mais ordinairement mêlé d'une matière purulente, écumeuse et fétide, d'où s'ensuivent des tranchées violentes, et un tenesme très-douloureux ; que les évacuations ne soulagent point, au contraire elles affaiblissent et abattent extrêmement le malade.

Section IV. Ses symptômes.

3. La maladie commence quelquefois par un frisson qui est suivi d'une chaleur universelle, comme dans les fièvres ; à cette chaleur succèdent bientôt des tranchées du ventre, et ensuite des dé-

---

4.° Elle diffère du flux hépatique, où l'on rend sans douleur une matière liquide, semblable à de l'eau dans laquelle on aurait lavé de la chair crue, en ce que les déjections sont bien différentes, qu'elles sont accompagnées de violentes tranchées, qu'il y a de la fièvre et d'autres fâcheux symptômes.

5.° Elle diffère de ce cours de ventre d'abord muqueux, et ensuite teint de sang, qui est épidémique à Paris, et attaque presque tous les étrangers, en ce qu'elle est beaucoup plus maligne et plus contagieuse, étant accompagnée de fièvre, et épuisant beaucoup plus les forces.

La dyssenterie se divise en maligne et en bénigne : celle-ci dure plus long-temps, mais est plus douce et moins dangereuse. La première est non-seulement contagieuse, mais encore accompagnée de symptômes mortels, comme d'une fièvre d'un mauvais caractère, d'une grande perte de forces, d'une extrême soif, etc. Elle se divise encore en rouge et en blanche. Dans la première, les selles sont teintes de sang, et dans la seconde elles sont purulentes, mêlées de caroncules et de la mucosité des intestins.

Notre Auteur n'ayant point parlé du siége ni des causes de cette maladie, nous rapporterons là-dessus le sentiment d'Hoffmann, de qui nous avons tiré la plupart de ce que nous avons dit ci-devant.

On peut aisément déterminer le siége de la dyssenterie, en faisant attention à la partie qui est principalement affligée. 1.° Si l'on sent près du nombril une douleur violente, suivie de déjections qui viennent lentement, il est certain que les menus intestins sont affectés. 2.o Lorsque les tranchées attaquent la région épigastrique où est situé le colon, ou bien la région hypogastrique et les hypocondres, et que les matières viennent aussitôt, il est manifeste que le siége de la maladie est dans les gros intestins. 3.o Lorsqu'il y a des envies continuelles d'aller à la selle, ou que l'on rend une mucosité âcre et gluante, et en petite quantité, il est probable qu'il y a ulcère dans le rectum.

Quant aux causes procatarctiques, ou qui produisent les humeurs nuisibles d'où provient la dyssenterie, elles sont principalement de trois sortes ; car cette maladie peut être causée, 1.o par la saison ; par exemple, lorsque l'été précédent a été extrêmement chaud et sec, elle paraît vers la fin de l'été et le commencement de l'automne, c'est-à dire dans le mois d'Août et de septembre, sur-tout si la grande chaleur du jour est suivie de nuits froides avec un vent de nord ; car la longue chaleur précédente et la sécheresse de l'air ayant atténué considérablement le sang et causé des sueurs copieuses, les parties les plus balsamiques et les plus fluides des sucs se trouvent dissipées, et ce qui reste est âcre, sulfureux et impur, et le corps affaibli ; d'où il arrive que si les personnes dont les sucs sont ainsi dépravés et viciés, viennent à être exposées considérablement à l'air froid du soir, parce qu'elles se seront trop peu vêtues, qu'elles se seront tenues long-temps assises à terre, ou y auront dormi, etc. ; cela bouche les pores et arrête la transpiration des parties

jections. Souvent aussi, sans qu'aucune fièvre ait précédé, les tranchées viennent d'abord, et sont suivies de déjections; mais les malades souffrent toujours des douleurs violentes et un serrement des intestins, chaque fois qu'ils vont à la selle; et il leur semble que toutes leurs entrailles vont sortir du corps. Les déjections sont fréquentes et toujours muqueuses, si ce n'est qu'il vient quelquefois par intervalles une matière stercoreuse, ce qui se fait avec moins de douleur. Les mucosités que l'on rend par les selles sont mêlées de filets de sang; mais quelquefois il ne s'y en trouve point du tout; et néanmoins si les déjections sont fréquentes, et que les tranchées con-

---

fines, sulfureuses et impures des liqueurs, lesquelles s'unissant avec la lymphe vapide, dégénèrent en une matière visqueuse et très-âcre, qui, par le moyen du mouvement de la fièvre, est portée aux intestins, le grand émonctoire de ces sortes de matières impures, et cause la dyssenterie. C'est de cette manière qu'est produite la dyssenterie dans les camps, ou elle peut arriver sans le concours d'aucune vapeur maligne.

2.° La dyssenterie peut être causée par des vapeurs contagieuses, d'où s'ensuit une dyssenterie épidémique plus ou moins maligne. Ces sortes de vapeurs s'engendrent dans l'air par le moyen de certaines exhalaisons malignes qui viennent de la terre, ou par certains vents, et elles entrent dans le corps par la respiration, ou bien avec les alimens; sur-tout les herbages et les fruits qui s'en trouvent couverts; comme aussi des œufs pernicieux des insectes qui flottent alors en grande quantité dans l'air, et se mêlent ainsi avec le sang et les humeurs. Il est encore remarquable que dans une telle constitution de l'air, le virus qui est reçu dans le corps, y demeure caché et sans action, pendant un certain temps, et n'attend qu'une cause occasionelle pour être mis en œuvre: de là vient que dans le temps dont nous parlons on a souvent vu arriver une dyssenterie par une légère irritation des intestins qu'aura causée un doux purgatif ou autre chose. La contagion de la maladie peut venir aussi des vapeurs malignes qui s'exhalent des dyssentériques par la transpiration insensible, ou de leurs excrémens, de leur lait, de leur sueur. Il règne ordinairement beaucoup de dyssenteries d'un mauvais caractère lorsqu'il y a beaucoup de mouches, de chenilles, d'araignées et d'autres insectes.

3.° Enfin la dyssenterie peut venir pour avoir mangé trop de fruit, surtout s'il n'était pas bien mûr, ou pour avoir bu par-dessus ce fruit des liqueurs capables de fermenter, comme du vin nouveau et semblables. Les fruits les plus mal sains sont les cerises douces ou guignes, les pêches et les prunes, sur-tout les grosses prunes jaunes.

SECTION IV.

tinuent, on a toujours lieu de dire que c'est la dyssenterie (1).

Si le malade est jeune, ou échauffé par l'usage des cordiaux, il a de la fièvre, sa langue est couverte d'une mucosité épaisse et blanchâtre; et s'il est fort échauffé, elle est noire et sèche. Il y a un grand épuisement de forces, une grande dissipation des esprits, et toutes les marques d'une mauvaise fièvre. Cette maladie est non-seulement très-douloureuse et très-fâcheuse ; elle est encore des plus dangereuses, si on ne la traite pas comme il faut. Car les forces et les esprits se trouvant épuisés avant que la matière morbifique puisse être séparée du sang, et le froid des extrémités survenant ensuite, le malade pourra bien mourir en peu de jours ; et s'il en réchappe cette fois, il lui survient ensuite divers fâcheux symptômes.

Par exemple, au lieu des filets de sang qui, au commencement, se voyaient mêlés parmi les déjections, il arrive quelquefois dans le progrès de la maladie, qu'on rend le sang pur en abondance et sans mélange d'aucune mucosité, toutes les fois que l'on va à la selle. Cet accident qui marque une corrosion des gros vaisseaux des intestins, est un signe mortel. Quelquefois aussi les intestins sont attaqués d'une gangrène incurable, causée par l'inflammation violente que produit la matière âcre et brûlante qui y aborde copieusement (2). Dans le déclin de la maladie,

---

(1) Il semble que cette dyssenterie est celle qu'Hoffmann appelle *dyssenterie blanche*, dans laquelle on rend des matières purulentes, mêlées de caroncules et d'une mucosité qui est enlevée des tuniques des intestins. Voyez *Hoffmann*, *Med. System. tom. 4*, *part. 3*, *p.* 528.

(2) Si la douleur et la soif cessent tout à coup, si les excrémens sortent involontairement et ont une odeur fétide et cadavéreuse, si le pouls est petit et s'il survient des convulsions, on juge que les intestins sont attaqués d'une

le dedans de la bouche et le gosier se trouvent souvent couverts d'aphthes, sur-tout quand le corps a été long-temps échauffé, et qu'on a resserré le ventre par les astringens, avant que d'avoir évacué par les purgatifs la matière peccante. Tous ces symptômes annoncent ordinairement la mort.

Cette maladie finit quelquefois par un ténesme.

4. Que si le malade les surmonte, et que la maladie tire en longueur, les intestins sont affectés les uns après les autres, en tirant vers l'anus, jusqu'à ce qu'enfin tout le mal se jette sur le rectum, et aboutit à un ténesme (1). Alors les déjections stercoreuses causent une très-violente douleur dans les intestins, parce que les matières

gangrène incurable. Le délire, les aphthes, l'inflammation du gosier, la paralysie de l'œsophage, la froideur des extrémités, les grandes anxiétés, les convulsions et le hoquet sont estimés des signes mortels dans cette maladie. Elle est dangereuse dans les femmes en couche, et enlève plus souvent les personnes âgées et celles qui sont fort jeunes, que celles d'un moyen âge. Lorsqu'elle attaque des sujets cachectiques, scorbutiques, pulmoniques, ou d'un tempérament faible, ou qui ont eu pendant long-temps quelque dérangement d'esprit, elle est ordinairement mortelle. Lorsque le malade a des vers, elle est fort dangereuse. Lorsqu'elle est accompagnée d'un vomissement auquel succède le hoquet, il y a sujet de craindre une inflammation d'estomac. Lorsque les excrémens sont verts ou noirs, ou très-fétides et mêlés de caroncules, le danger est grand, parce que ces signes dénotent un ulcère des intestins. C'est encore un très-mauvais signe quand on rend les lavemens aussitôt après qu'on les a pris, ou que l'anus est si étroitement fermé, qu'on n'y saurait rien introduire. Le premier dénote une paralysie des intestins, sur-tout du rectum ; et le second une violente contraction spasmodique de cet intestin. La dyssenterie enlève quelquefois le malade en peu de temps ; c'est-à-dire en sept ou huit jours, particulièrement s'il règne en ce temps-là une fièvre maligne ; mais quelquefois elle dure jusqu'au quarantième jour, et au-delà ; et quand elle a ainsi duré long-temps, elle enlève à la fin le malade ; ou si elle se termine, elle laisse après elle quelqu'autre fâcheuse maladie, comme l'hydropisie, la lienterie, la passion céliaque, ou une étisie incurable.

(1) Le ténesme dont il s'agit ici, vient de l'extrême sensibilité que cause à la partie affligée l'irritation continuelle qu'elle souffre de la part des humeurs âcres qui y sont logées. Ces humeurs font sur elle des impressions d'autant plus sensibles, qu'elle a perdu pendant le cours de la maladie une grande partie de cette mucosité douce qui sert à la garantir de l'irritation.

Section IV.

en descendant frottent rudement ce conduit qui est encore très-sensible, au lieu que dans la dyssenterie, ce sont les déjections muqueuses qui causent le plus de douleur.

Elle est funeste aux adultes, et non aux enfans.

Cette maladie qui est assez souvent funeste aux adultes, sur-tout aux vieillards, est néanmoins très-peu fâcheuse dans les enfans, qui l'ont quelquefois durant plusieurs mois sans aucune mauvaise suite, pourvu qu'elle soit abandonnée à la Nature.

Il y a peut-être différentes espèces de dyssenteries.

5. Comme je n'ai jamais vu la dyssenterie qui est endémique parmi les Irlandais, je ne saurais dire quelle ressemblance elle a avec celle que je viens de décrire. Je ne sais pas même quel est le rapport de cette dernière, avec celles qui ont régné en Angleterre en d'autres années. Car il se peut faire que, comme il y a différentes espèces de petites-véroles et d'autres maladies épidémiques, il y ait aussi différentes espèces de dyssenteries qui soient propres aux diverses constitutions, et qui par conséquent demandent d'être traitées d'une manière un peu différente.

Nous ne devons pas être surpris de ces jeux de la Nature; puisque c'est une chose avouée de tout le monde, que plus on pénètre profondément dans ses ouvrages et dans ses opérations, plus on y reconnaît cette variété infinie et cet art divin qui sont si fort au-dessus de notre intelligence. Aussi serait-ce une entreprise également téméraire et chimérique, de vouloir comprendre et découvrir tout ce qu'opère la Nature : et si quelqu'un vient à faire quelque découverte dans cette matière, même une découverte des plus utiles, il doit être très-persuadé, s'il connaît un peu les hommes, que toute la reconnaissance qu'ils lui en témoigneront, sera de le critiquer, par cette

seule raison qu'il sera le premier auteur de cette découverte.

Chap. III.

Principe des maladies épidémiques plus subtil au commencement.

6. Il faut encore observer que toutes les maladies épidémiques semblent avoir, autant qu'on en peut juger par leurs phénomènes, un principe plus spiritueux et plus subtil, quand elles commencent, que quand elles sont déjà avancées ; et que plus elles tendent à leur fin, plus ce principe devient grossier. Car quelle que soit la nature des particules morbifiques qui, étant mêlées intimement avec l'air, forment une constitution épidémique, toujours ne peut-on s'empêcher de reconnaître qu'elles sont plus capablesd'agir puissamment lorsqu'elles commencent à se faire sentir, que lorsque le temps les a affaiblies.

Exemple tiré de la peste.

C'est ainsi que, pendant les premiers mois que régnait la peste, il n'y avait presque pas de jours que des gens n'en fussent attaqués tout d'un coup dans les rues, et n'en mourussent subitement, sans avoir auparavant senti aucun mal. Mais, quand la maladie eut duré plus long-temps, il ne mourait jamais personne sans que la fièvre et les autres symptômes eussent précédé ; ce qui montre assez que la peste était plus violente dans son commencement qu'elle ne fut ensuite, quoique d'abord elle enlevât moins de monde.

Et de cette dyssenterie.

7. De même dans la dyssenterie dont nous parlons, tous les symptômes étaient plus cruels quand la maladie commença : quoique le nombre des malades augmentât chaque jour jusqu'à ce que la maladie fût dans sa plus grande force, où par conséquent il mourait plus de gens que quand elle commença ; néanmoins, comme nous avons déjà dit, les symptômes étaient plus violens dans le commencement que dans l'état de la maladie, et beaucoup plus encore que dans son déclin; et, à

proportion du nombre des malades, il mourut plus de monde.

D'ailleurs, plus la dyssenterie durait, plus elle semblait être humorale. Par exemple, le premier automne qu'elle se fit sentir, il y eut un très-grand nombre de malades qui n'avaient absolument aucune déjection ; mais les tranchées étaient beaucoup plus terribles, la fièvre beaucoup plus violente, les forces beaucoup plus abattues, et les autres symptômes beaucoup plus cruels que les années suivantes : et même les premières dyssenteries où il y eut des déjections, paraissaient avoir un principe plus spiritueux et plus subtil que celles d'après; car, dans les premières, l'irritation et les efforts pour aller à la selle étaient plus grands et plus fréquens, et les déjections, sur-tout les stercoreuses, étaient moindres et plus rares. A mesure que la maladie avançait, les tranchées diminuaient, et les déjections devenaient plus stercoreuses, jusqu'à ce qu'enfin la constitution épidémique venant à cesser, il n'y avait presque plus de tranchées, et les déjections étaient plus stercoreuses que muqueuses.

Les indications curatives.

8. Pour venir maintenant aux indications curatives, après avoir soigneusement et mûrement réfléchi sur les divers symptômes de la dyssenterie, j'ai trouvé que c'était une fièvre particulière qui agit sur les intestins ; c'est-à-dire, que les humeurs âcres et enflammées qui sont contenues dans la masse du sang, et qui l'agitent, sont déposées sur les intestins, à travers les artères mésentériques, et étant aidées par le mouvement impétueux des liqueurs qui se portent de ce côté-là, elles forcent les orifices des vaisseaux, et donnent moyen au sang de s'épancher par les selles. En même temps les intestins faisant tous leurs efforts pour se dé-

barrasser des humeurs âcres qui les irritent continuellement, expriment la mucosité dont ils sont naturellement enduits, laquelle se décharge avec le sang, tantôt plus, tantôt moins, chaque fois qu'on va à la selle.

Chap. III.

Tout cela considéré, il me parut que les indications qui se présentaient naturellement dans cette maladie, consistaient uniquement à faire d'abord par la saignée une révulsion des humeurs âcres, ensuite à adoucir toute la masse du sang, et à évacuer par la purgation ces humeurs nuisibles (1).

Méthode curative.

9. Voici donc la méthode que je suivis : dès le

(1) A peine y a-t-il une maladie qui demande plus d'habileté que la dyssenterie pour être traitée méthodiquement. Les indications curatives en général, sont, 1.° de corriger la matière peccante, et de l'évacuer par les émonctoires propres ; 2.° d'appaiser les tranchées et les mouvemens convulsifs des intestins ; 3.° de cicatriser les intestins, s'ils sont ulcérés, ou de les fortifier s'ils sont simplement affaiblis.

La première indication se remplit par l'usage des remèdes mucilagineux et huileux pris intérieurement, et donnés en lavement ; par les doux vomitifs réitérés selon le besoin, sur-tout avec la racine d'ipécacuanha, qui est estimée un spécifique dans le commencement de la maladie, et par les laxatifs mêlés avec les absorbans. Quand il y a malignité, il faut exciter une sueur modérée, et donner des cordiaux convenables. Par rapport à l'ipécacuanha, il faut observer qu'il réussit le mieux dans les tempéramens robustes et humides qui ont l'estomac et les instestins farcis de mauvaises humeurs, d'où s'ensuivent des nausées, des envies de vomir, des anxiétés, etc., ou qui ont gagné le mal depuis peu ; mais si on le donne après que la maladie a déjà duré quelque temps, et que le malade a déjà souvent rendu des matières muqueuses et sanguinolentes, il diminuera bien à la verité ces évacuations, mais il augmentera les anxiétés, en sorte qu'on sera souvent obligé de rappeler l'écoulement par le moyen des lavemens émolliens. L'ipécacuanha est encore nuisible, si le foie est affecté, ou s'il y a inflammation, squirrhe ou cancer dans quelque viscère. Quant aux laxatifs, ceux qui sont d'un goût douceâtre et qui fermentent facilement ; comme une décoction de pruneaux, une solution de manne, une infusion de séné, et tous les sirops laxatifs, ils ne conviennent pas. Les purgatifs violens et mercuriels augmentent les symptômes. La seconde indication se remplit par les narcotiques et les remèdes légèrement astringens, et par les fomentations anodines et les linimens anodins que l'on emploie sur le ventre et l'estomac.

La troisième indication se remplit par des détersifs et des balsamiques, ou par des fortifians, selon l'exigence des cas.

SECTION IV.

premier jour que j'étais appelé auprès d'un malade, je le faisais saigner du bras (1); le soir du même jour, je donnais un calmant, et le lendemain matin la potion suivante, dont je me servais ordinairement.

Potion purgative.

Prenez *tamarins*, *demi-once*; *feuilles de séné*, *deux gros*; *rhubarbe*, *un gros et demi* : *faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau*; *et dans trois onces de ce que vous aurez coulé*, *dissolvez manne et sirop de roses solutif*, *de chacun une once pour une potion qui sera prise de grand matin.*

J'ai coutume de préférer cette potion à tous les électuaires où il entre peu de rhubarbe. Car, quoique la rhubarbe soit destinée à purger la bile et toutes les humeurs âcres, elle ne fait pas néanmoins grand chose dans la dyssenterie, si l'on manque d'y ajouter de la manne ou du sirop de roses, ou quelque autre purgatif en assez grande quantité pour purger un peu abondamment : et comme on sait que les purgatifs les plus doux, tels que les simples minoratifs, augmentent les tranchées, dissipent les forces et dérangent le malade par le nouveau tumulte qu'ils excitent dans le sang et dans les humeurs pendant qu'ils opèrent, cela est cause que je donne toujours un calmant un peu plus tôt qu'on ne fait ordinairement

(1) Quantité d'expériences ont fait voir que la saignée est absolument nécessaire au commencement de la dyssenterie, si le sujet est pléthorique, s'il est accoutumé à boire beaucoup de vin, ou si la maladie est acompagnée de fièvre continue; car c'est sans fondement que l'on appréhende que la saignée ne diminue les forces, puisque dans cette maladie non-seulement plusieurs meurent d'une inflammation des intestins, mais aussi que les gens pléthoriques, s'ils sont attaqués de fièvres continues, périssent uniquement par la surabondance du sang qui cause aisément des embarras, et même la mortification et la gangrène : d'où il s'ensuit que la saignée est le meilleur moyen de prévenir ces dangereux symptômes.

Chap. III.

après les purgatifs, c'est-à-dire à quelque heure que ce soit de l'après-midi, pourvu que le purgatif ait cessé d'agir. Ma vue en cela est d'appaiser le mouvement que j'ai excité par le purgatif.

Je fais prendre encore deux autres fois la même potion purgative, savoir, de deux en deux jours; et après chaque purgation, un calmant à l'heure que j'ai marquée ci-devant. De plus, les jours que je ne purge pas, je donne le calmant matin et soir, afin de diminuer la violence des symptômes, d'avoir le temps d'évacuer l'humeur peccante. Le calmant dont je me servais le plus, c'était le laudanum liquide, à la dose de seize ou dix-huit gouttes pour une seule prise, dans quelque eau cordiale.

En quel temps de la maladie les cordiaux conviennent.

10. Après une saignée et une purgation, je faisais user pendant toute la maladie, de quelque doux cordial, comme de l'eau épidémique, de l'eau de scordium composée, et autres semblables. Par exemple,

Julep cordial.

Prenez *eaux de cerises noires et de fraises, de chacune trois onces; eau épidémique, eau de scordium composée, et eau de canelle orgée, de chacune une once; perles préparées, un gros et demi; sucre candi, quantité suffisante; eau rose, demi-once, pour donner un goût agréable : mêlez tout cela, et faites un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses faiblesses, ou à sa volonté.*

J'employais principalement ce remède dans les vieillards et dans les tempéramens phlegmatiques, afin de rétablir un peu les forces que les grandes déjections avaient abattues, comme il est ordinaire dans cette maladie.

Boisson et nourriture.

La boisson était du lait bouilli avec trois fois

SECTION IV.

autant d'eau, ou bien ce qu'on nomme la *décoction blanche* qui se prépare ainsi :

Décoction blanche.

Prenez *corne de cerf et mie de pain blanc*, *de chacune deux onces : faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine*, *que vous reduirez à deux : édulcorez ensuite la liqueur*, *en ajoutant suffisante quantité de sucre.*

Je donnais aussi quelquefois pour boisson du petit-lait; ou, si la faiblesse des malades le demandait, je faisais bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie, et cette boisson se prenait froide.

La nourriture était quelquefois de la panade, d'autres fois du bouillon fait avec la chair de mouton maigre (1). Je faisais davantage garder le lit aux gens âgés, et je leur faisais user du cordial en plus grande quantité qu'aux enfans et aux jeunes gens. Voilà de toutes les méthodes que je connais, celle qui m'a le mieux réussi dans la dyssenterie, et il est arrivé très-rarement que cette maladie ait subsisté après la troisième purgation.

Comment il faut traiter la maladie quand elle résiste à ces remèdes.

11. Si néanmoins elle résistait encore, je donnais matin et soir le calmant dont j'ai parlé, et je continuais de la sorte jusqu'à ce que le malade fût hors d'affaire ; et même pour venir plus sûrement à bout de la maladie, je n'ai pas fait difficulté de donner mon calmant trois fois en vingt-quatre heures, à distances égales, et encore en plus grande dose que je n'ai dit ci-dessus, c'est-à dire, à la dose de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, si la première dose n'avait pas arrêté

(1) Les bouillons de veau ou de poulet, le riz et les jaunes d'œufs conviennent pour le régime. Toutes les boissons doivent être prises un peu chaudes ; et à la fin de la maladie, un verre de vin pur, ou mêlé avec de l'eau, suivant que l'estomac pourra le supporter, est propre à ranimer les esprits, et à fortifier l'estomac et les intestins.

l'écoulement (2) : je faisais aussi donner tous les jours un lavement d'une demi-livre de lait de vache, avec une once et demie de thériaque; remède qui est excellent dans tous les cours de ventre. Les médecins qui n'ont pas d'expérience des narcotiques, s'imaginent que leur fréquent usage est très-dangereux : cependant je n'ai jamais vu arriver le moindre inconvénient du fréquent usage que j'ai fait du laudanum liquide dans la dyssenterie, quoique je sache plusieurs malades qui en ont pris tous les jours durant plusieurs semaines de suite.

Traitement de la diarrhée.

Si le cours de ventre n'est qu'une diarrhée, il ne sera pas nécessaire de saigner ni de purger dans les formes, il suffira de donner tous les matins *un demi-gros de rhubarbe en poudre* (plus ou moins, suivant les forces du malade) *dont on fera un bol avec suffisante quantité de diascordium, ajoutant deux gouttes d'huile essentielle de canelle*; et les soirs, on donnera *quatorze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée*. Le régime sera le même que celui que j'ai recommandé pour la dyssenterie; et s'il est besoin, on donnera tous les jours le lavement que j'ai aussi recommandé dans cette maladie : mais ceci soit dit en passant.

Potion calmante.

Exemple de la dyssenterie guérie par cette méthode.

12. Je ne rapporterai qu'un seul exemple pour faire voir la bonté de cette méthode; car ce serait fatiguer inutilement le Lecteur, que d'en rapporter un plus grand nombre. M. Thomas Belke,

(2) Lorsque dans une dyssenterie ou une diarrhée les forces sont épuisées par les fréquentes déjections qui accompagnent cette maladie, que le malade est cachectique, ou attaqué de consomption, qu'il survient une chaleur hectique, difficulté de respirer, et des douleurs vagues dans les membres, il faut arrêter l'évacuation, donner souvent des lavemens fortifians, appliquer sur l'estomac et le ventre des topiques fortifians, et donner en même temps des remèdes internes convenables pour fortifier toutes les parties.

SECTION IV.

Docteur en Théologie, homme distingué par sa piété et sa science, et Aumônier du Comte de Saint-Alban, fut attaqué d'une très-violente dyssenterie pendant cette constitution ; et m'ayant fait appeler pour le traiter, je le guéris par ma méthode.

Comment il faut traiter les enfans.

13 Les enfans qui avaient la dyssenterie devaient être traités de même, excepté qu'il fallait leur tirer moins de sang, et diminuer la dose des purgatifs et du laudanum liquide, à proportion de l'âge. Par exemple, deux gouttes de ce narcotique suffisaient pour un enfant d'un an.

14. Le laudanum liquide dont je me servais tous les jours, était préparé simplement de la manière suivante :

Description du laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Espagne, une livre; opium, deux onces; safran, une once; canelle et clous de girofle en poudre, de chacun un gros : faites digérer tout cela ensemble au bain-marie, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la liqueur ait une consistance requise : passez-la ensuite, et la gardez pour l'usage.*

Son utilité particulière.

Je ne crois pas, à la vérité, que cette préparation ait plus de vertu que l'opium en substance ; mais je la préfère à cause de la forme liquide qui est plus commode, et parce qu'on est plus sûr de la dose, d'autant qu'on peut la mêler dans du vin, dans une eau distillée, ou dans toute autre liqueur.

Excellence de l'opium.

Et à cette occasion, je ne saurais m'empêcher de remarquer ici, avec autant de reconnaissance que de satisfaction, qu'entre tous les remèdes dont le Dieu Tout-Puissant, qui est la source de tous les biens, a fait présent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en est point de plus universel ni de plus efficace que l'opium, c'est-à-dire, le suc d'une des espèces de pavot. Il se trouve, à la vérité, des gens qui voudraient faire entendre

Elle ne dépend point de ses préparations.

aux personnes crédules, que presque toute la vertu des narcotiques, et sur-tout de l'opium, dépend d'une certaine préparation qu'eux seuls ont l'art et le secret de lui donner. Mais tous ceux qui jugent des choses par l'expérience, et qui feront un usage fréquent, tant de l'opium simple, tel que la nature le présente, que de ses préparations, joignant à l'expérience de soigneuses observations, ne trouveront presque aucune différence dans les effets; et ils seront persuadés que les merveilleux effets de l'opium doivent être attribués à la bonté et à l'excellence naturelle de la plante qui le produit, et non pas à l'adresse ingénieuse de l'ouvrier qui le prépare. Ce remède est d'ailleurs si nécessaire à la médecine, qu'elle ne saurait absolument s'en passer; et un Médecin qui saura le manier comme il faut, fera des choses surprenantes, et qu'on n'attendrait pas aisément d'un seul remède: car ce serait être peu instruit de la vertu de celui-ci, que de l'employer seulement pour procurer le sommeil, calmer les douleurs, et arrêter la diarrhée. L'opium peut servir dans plusieurs autres cas; c'est un excellent cordial, et presque l'unique qu'on ait découvert jusqu'à présent.

C'est un excellent cordial.

15. Telle était la méthode générale qui convenait dans les dyssenteries; mais il faut observer que, comme celles de la première année avaient un principe plus subtil et plus spiritueux que celles des années suivantes, aussi ne se guérissaient-elles pas si vîte par les purgatifs, que par les délayans et les adoucissans. C'est pourquoi le premier automne que régnèrent les tranchées sans déjections, et les dyssenteries, je les traitai toujours de la manière suivante, et j'eus toujours un heureux succès; mais l'hiver d'ensuite et le reste de la même année, ma méthode ne se trouva

Comment il fallait traiter la dyssenterie dans le commencement.

SECTION IV.

plus si efficace; et les années suivantes, comme le principe de ces maladies devenait grossier de plus en plus, elle se trouva entièrement inutile.

Détail du traitement.

16. Voici donc comment je m'y prenais : si le malade était jeune et avait de la fièvre, je le faisais saigner du bras; une heure ou deux après, je lui faisais boire, en aussi grande quantité que dans le choléra morbus, non pas du bouillon de poulet, mais du petit-lait froid, et on lui donnait des lavemens avec le petit-lait tiède, sans y ajouter ni sucre, ni autre chose. Les tranchées et les déjections mêlées de sang, disparaissaient après que le malade avait rendu le quatrième lavement; tout ce grand lavage ne dure que deux ou trois heures, pourvu que le malade boive comme il faut. Aussitôt après, je le faisais mettre au lit; et le petit-lait qui était entré dans le sang, lui causait bientôt une abondante moiteur que je laissais continuer pendant vingt-quatre heures sans l'exciter. Durant ce temps-là, je n'accordais rien au malade que du lait un peu tiédi, et il ne prenait même que cela pendant trois ou quatre jours, depuis qu'il s'était levé. S'il retombait pour s'être levé trop tôt, ou pour avoir quitté trop tôt l'usage du lait, il fallait recommencer les mêmes remèdes. Si cette méthode est exactement suivie, je crois qu'aucun homme de bon sens ne la rejettera, sous prétexte qu'elle n'est pas accompagnée d'un appareil pompeux de remèdes.

Dyssenterie guérie en Afrique par cette méthode.

17. La fièvre dyssentérique avec les symptômes que nous avons décrits ci-dessus, se rencontre dans les lieux où règne la dyssenterie épidémique, et dans les mêmes temps; et on doit la traiter entièrement par la même méthode : c'est ce que prouve le témoignage du Docteur Butler, également homme de bien et habile homme, et qui



accompagna le très-noble Seigneur Henri Howard, lorsqu'il fut envoyé en Afrique, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Roi de Maroc. CHAP. III.

Ce Docteur m'a raconté lui-même qu'il observa dans ce pays-là une dyssenterie épidémique, laquelle était accompagnée d'une fièvre entièrement semblable à celle que nous avons décrite. Il traita ces deux maladies, tant à Tanger qu'en d'autres endroits, par la méthode que nous avons recommandée, et il réussit toujours heureusement, soit qu'il eût affaire à des Anglais, ou à des Maures. Il ne tenait point cette méthode de moi, comme je ne la tiens point de lui. Le même hasard nous y avait conduits tous deux, quoique nous fussions très-éloignés l'un de l'autre. Il m'assurait que, dans le traitement de la dyssenterie, il s'était très-bien trouvé de noyer ses malades d'un déluge de liqueur. Pour moi, je pense que, dans un climat chaud, comme celui de l'Afrique, une telle méthode doit manquer beaucoup plus rarement de réussir qu'en Angleterre.

18. Le premier automne que régnait cette constitution, Daniel Coxe, Docteur en Médecine, homme de beaucoup d'esprit et de science, ayant été attaqué d'une très-violente dyssenterie, me consulta, et ayant suivi ma méthode que je lui conseillai, il fut guéri promptement, sûrement et agréablement. Les tranchées et les déjections sanguinolentes cessèrent après le troisième ou le quatrième lavement, lorsque j'étais encore auprès de son lit, et il n'eut besoin ensuite pour se rétablir, que de garder le lit pendant le temps que j'ai marqué, et de vivre de lait. Sur la fin du même automne, il guérit lui-même par cette méthode, un très-grand nombre de dyssentériques; mais

Exemple de son utilité.

Section IV.

ayant voulu s'en servir aussi l'année suivante, il ne réussit pas.

Comment il faut s'y prendre quand la dyssenterie dure long-temps.

19. J'ai déjà dit que, quand la dyssenterie dure long-temps, elle attaque souvent tous les intestins les uns après les autres, en tirant vers l'anus, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrête sur le rectum, et cause des envies continuelles d'aller à la selle, sans qu'on rende autre chose qu'une mucosité mêlée de sang. Dans ce cas-là, on tenterait inutilement, selon moi, aucune des méthodes précédentes, soit les lavemens détersifs, agglutinatifs et astringens que l'on a coutume d'employer, suivant les divers temps de l'ulcère qu'on suppose être dans le rectum ; soit même les fomentations, les demi-bains, les fumigations et les suppositoires qui remplissent les mêmes vues. Car il est évident que le mal ne vient point d'un ulcère du rectum, mais plutôt de ce que les intestins, à mesure qu'ils ont recouvré leur élasticité, ont poussé dans le rectum les restes de la matière morbifique ; et cet intestin continuellement irrité, se décharge à chaque selle d'une mucosité dont il est naturellement enduit.

Inconvéniens des topiques.

Il s'agit donc de fortifier le rectum, afin qu'il puisse, comme les autres intestins, se débarrasser entièrement des faibles restes de la maladie. Or, rien n'y réussira que les remèdes propres à fortifier tout le corps en général. Un topique, quel qu'il soit, étant un corps étranger qui incommode par son contact, affaiblira plutôt la partie souffrante, qu'il ne la fortifiera (1). Ainsi il faut

(1) Le ténesme est un symptôme très-incommode et très-douloureux ; mais on peut y apporter beaucoup de soulagement en fomentant l'anus avec une décoction de fleurs de sureau et de camomille dans le lait, ou en y appliquant le mucilage d'herbe aux puces, ou semence de coing, ou un mucilage d'huiles d'amandes douces, de jaune d'œuf et de safran, ou bien en faisant recevoir la vapeur chaude d'une décoction émolliente de feuilles de guimauve, de fleurs de sureau, de semence de fénugrec, etc., dans le lait.

que le malade prenne patience, jusqu'à ce que ses forces se rétablissent par les bons alimens et par l'usage de quelque liqueur cordiale fort agréable au goût, dont il boira à sa volonté ; et à mesure que les forces reviendront, le ténesme cessera.

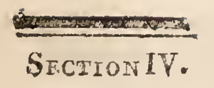
La dyssenterie dure quelquefois plusieurs années.

20. Il arrive aussi quelquefois, quoique fort rarement, qu'une personne se sentira durant plusieurs années, d'une dyssenterie qui n'aura pas été bien traitée dans le commencement. Toute la masse du sang ayant alors acquis, pour ainsi dire, une qualité dyssentérique, envoie continuellement aux intestins des humeurs âcres et échauffées, et néanmoins le malade fait assez bien toutes ses fonctions. C'est de quoi j'ai vu, il n'y a pas long-temps, un exemple dans une femme de mon voisinage, laquelle fut continuellement tourmentée de ce mal pendant les trois dernières années de cette constitution. Elle avait fait quantité de remèdes avant que de s'adresser à moi. Je ne lui ordonnai autre chose que la saignée, laquelle je fis réitérer plusieurs fois, de loin en loin, y étant déterminé par la couleur du sang qui ressemblait à celui des pleurétiques, et par le soulagement que la malade ressentait de plus en plus à chaque saignée. En effet, elle recouvra par ce moyen une santé parfaite.

Exemple d'une dyssenterie guérie par la saignée.

Dyssenterie non épidémique se guérit par le laudanum seul.

21. Je remarquerai une chose avant que de finir ; c'est que les évacuations qui, dans les dyssenteries épidémiques, étaient absolument nécessaires avant que d'en venir à l'usage du laudanum, ne le sont point du tout, lorsque la constitution de l'air ne favorise pas la maladie, et qu'alors on peut la guérir par une voie plus courte, c'est-à-dire, par le seul usage du laudanum employé de la manière que nous avons marquée : et voilà ce que nous avions à dire sur la dyssenterie.



Section IV.

CHAPITRE IV.

Fièvre continue d'une partie de 1669, *et des années entières* 1670, 71, 72.

Origine de la fièvre de cette constitution.

1. En même temps que régnait la dyssenterie, il parut une fièvre qui lui ressemblait extrêmement; elle attaquait non-seulement ceux qui avaient déjà la dyssenterie, mais encore ceux qui en étaient exempts, si ce n'est qu'ils ressentaient quelquefois, et encore rarement, de légères tranchées, tantôt avec des déjections, et tantôt sans déjections. Cette fièvre avait toujours les mêmes causes sensibles et manifestes que la dyssenterie, et les mêmes symptômes qui accompagnaient la fièvre des dyssentériques : en sorte qu'à l'exception des évacuations par les selles, et des autres symptômes qui en dépendaient, elle paraissait être entièrement de même nature que la dyssenterie. Aussi, durant toute cette constitution, elle souffrit les mêmes altérations dans tous ses symptômes que la dyssenterie en général, et elle eut les mêmes différences par rapport à son augmentation, son état et son déclin. Voilà pourquoi je la nommai *fièvre dyssentérique*.

Ses symptômes.

2. Cette fièvre, ainsi que nous avons dit, commençait quelquefois avec de légères tranchées du ventre, sur-tout les premières années; d'autres fois, les tranchées venaient ensuite, et le plus souvent, il n'y en avait point. Les sueurs qui, dans la fièvre de la constitution précédente,

étaient très-abondantes, comme nous avons remarqué plus haut, étaient rares et peu considérables dans celle-ci ; mais la douleur de tête y était plus violente que dans l'autre. La langue des malades etait humide et blanche, comme dans l'espèce précédente ; mais outre cela, elle était couverte d'une pellicule épaisse. Cette fièvre se terminait rarement par la salivation, ce qui n'était pas rare dans l'autre. Vers la fin de la maladie, il survenait plus souvent des aphthes que dans la fièvre précédente, ou dans aucune fièvre que j'aie jamais vue. Ces aphthes étaient produites par une matière âcre et hétérogène, que le sang déposait dans la bouche et dans le gosier, ce qui arrivait aussi dans la fièvre qui accompagnait la dyssenterie ; et elles venaient principalement à ceux qui avaient été plus long-temps malades, et qui étaient plus affaiblis par un régime trop chaud.

La même fièvre produisait aussi cette sorte d'aphthes qui étaient ordinaires aux dyssenteries opiniâtres, accompagnées de fièvre ; et cela arrivait sur-tout lorsque outre un régime trop chaud, on avait arrêté par des astringens les déjections, avant que d'avoir évacué par la saignée et les purgations le foyer de la maladie.

Influence des qualités manifestes de l'air sur les maladies épidémiques.

3. Voilà quels étaient les vrais signes diagnostics de cette fièvre. Les autres symptômes variaient chaque année, suivant que les qualités manifestes de l'air changeaient en certain temps, et suivant le progrès et les différens états de la dyssenterie en général. Mais, pour mieux faire entendre ce que je veux dire, puisque c'est principalement par ce moyen que la nature produit les maladies épidémiques, je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Section IV.

Il faut donc remarquer, que quoique les qualités manifestes de l'air n'influent pas tellement sur chaque constitution, qu'elles soient les vraies causes des maladies épidémiques qui se rapportent proprement à telle et telle constitution, puisque ces maladies dépendent d'une certaine disposition cachée et inexplicable qui se trouve dans la constitution; néanmoins elles ont, suivant les différens temps, une influence sur les maladies épidémiques, en vertu de laquelle celles-ci paraissent, ou ne paraissent pas, selon que les qualités manifestes de l'air les favorisent ou leur sont contraires. Mais la constitution générale demeure entièrement la même, soit que ces qualités de l'air l'avancent, soient qu'elles la retardent.

4. De là vient qu'entre différentes maladies épidémiques qui règnent sous une même constitution, telle ou telle maladie particulière arrive principalement dans la saison à laquelle elle est déterminée par les qualités sensibles de l'air, et qu'elle cède la place à une autre maladie épidémique, lorsque les qualités de l'air viennent à changer dans la saison d'ensuite. C'est ce qu'on voit dans la fièvre *stationnaire* ou *fixe*, quelle qu'elle soit, qui est du nombre des maladies épidémiques de l'année courante; car cette fièvre se fait sentir principalement au mois de Juillet, et dès le commencement de ce mois elle attaque un grand nombre de personnes en même temps: mais quand l'automne approche, elle s'affaiblit et cède la place à la principale maladie épidémique de cette année-là.

La cause de cette vicissitude est la chaleur de l'été qui, mettant les humeurs en mouvement, donne lieu aux fièvres de la constitution générale de paraître dans cette saison; au lieu que l'au-

tomne les fait disparaître, tandis que la maladie épidémique dominante reprend le dessus.

5. Or, comme ce sont les qualités sensibles de l'air qui produisent au mois de Juillet les fièvres *stationnaires*, ce sont aussi les mêmes qualités de l'air, propres à ce mois-là, qui produisent divers symptômes entièrement étrangers à ces fièvres, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale. De là vient que dans les années où il y a beaucoup de ces fièvres au mois de Juillet, et où elles sont accompagnées de plusieurs symptômes extraordinaires, outre ceux qui leur sont propres, en tant qu'elles sont l'effet de la constitution générale, elles ne laissent pas de demeurer les mêmes, quoiqu'à raison de la diversité de leurs symptômes le public les regarde chaque année comme nouvelles. Leurs symptômes particuliers ne durent que quelques semaines; après quoi elles n'ont pendant le reste de l'année que leurs symptômes propres.

Exemple de cela dans la fièvre dyssentérique.

6. C'est ce qu'on voyait clairement dans les autres fièvres, et sur-tout dans les fièvres dyssentériques des mois de Juillet de 1671 et 1672. On remarquait toujours dans la première de ces deux dernières fièvres, que les malades souffraient beaucoup, qu'ils rendaient une bile verte, et que sur la fin de la maladie ils avaient une grande disposition à la diarrhée. Dans la seconde fièvre dyssentérique, les malades ressentaient dans les muscles, et principalement dans les extrémités, des douleurs approchantes de celles du rhumatisme: le pharynx était enflammé, mais moins que dans l'esquinancie. Ces deux symptômes spécifiques se rencontraient dans la même fièvre, et se guérissaient par les mêmes remèdes. Ils ne différaient qu'à l'égard des qualités sensibles de l'air, sous lesquelles ils arrivaient.

Section IV. Comment on peut distinguer l'espèce particulière de fièvre qui règne.

La régularité avec laquelle ces fièvres paraissaient tout d'un coup au commencement de Juillet, et les symptômes particuliers dont elles étaient accompagnées durant un certain temps (lesquels néanmoins étaient de même espèce, et se guérissaient par la même méthode que la fièvre qui subsistait l'année entière); tout cela, dis-je, fait assez voir combien il est difficile de déterminer toujours par les symptômes quelle est l'espèce de fièvre qui règne; mais on peut la distinguer assez bien en faisant une soigneuse attention aux autres maladies de cette année-là, et en observant exactement les symptômes fébriles qui ont rapport à telle ou telle évacuation. Un autre moyen de découvrir l'espèce de la fièvre, c'est d'examiner par quelle méthode ou par quel remède elle se guérit le plus facilement.

7. Quant aux autres symptômes qui accompagnent les *stationnaires*, ils dépendent uniquement des divers temps de la constitution, et ils sont plus ou moins violens, suivant que les symptômes des autres maladies épidémiques auxquelles ils appartiennent augmentent ou diminuent.

8. Mais pour revenir à notre sujet, la fièvre qui, comme nous avons dit plus haut, commença avec les dyssenteries, se soutint sur le même pied qu'elles, si ce n'est qu'elle diminuait un peu lorsque les autres maladies épidémiques de ces années-là prenaient le dessus : mais elle persista durant toute la constitution avec plus ou moins de violence.

Traitement de la fièvre de cette constitution.

9. Pour ce qui regarde le traitement de cette fièvre, ayant observé, comme il a été dit auparavant, qu'elle avait absolument les même symptômes que la fièvre de la dyssenterie, je crus que je guérirais mes malades si j'imitais en quelques manières l'évacuation dont se sert ordinairement

la nature pour chasser au-dehors la matière âcre et corrosive qui est la cause prochaine de la dyssenterie, et de la fièvre de la dyssenterie.

Ainsi je mis en usage la même méthode que j'ai décrite au long ci-dessus dans le traitement de la dyssenterie, au moins quant à la saignée et aux purgations réitérées; car je trouvai que les narcotiques employés entre les purgations n'étaient pas utiles comme dans la dyssenterie, et qu'au contraire ils étaient nuisibles, en ce qu'ils fixaient la matière peccante que les purgatifs auraient dû évacuer.

Les premiers jours de la maladie, je nourrissais mes malades de crème d'orge ou d'avoine, de panades, et d'autres choses semblables, et je leur donnais pour boisson de la petite-bière un peu chaude. Après deux purgations, il n'était nullement nécessaire de leur interdire la chair de poulet, ou d'autres semblables alimens aisés à digérer; car la méthode de traiter cette maladie par les purgatifs, permettait d'accorder ce régime, au lieu qu'il n'aurait pas convenu si l'on avait suivi une autre méthode.

La maladie était le plus souvent guérie après trois purgations, entre chacune desquelles je mettais toujours un jour d'intervalle; quelquefois néanmoins il fallait encore d'autres purgations. Si après que la fièvre avait cessé, le malade se trouvait extrêmement faible, et qu'il fût long-temps à se rétablir (ce qui arrive très-souvent aux femmes hystériques), je tâchais de rétablir les forces et de réparer les esprits, en donnant une petite dose de laudanum. Rarement je réitérais ce remède, et je ne l'ordonnais jamais que deux ou trois jours après la dernière purgation. Mais rien ne contribuait tant à réta-

Section IV.

blir les forces et à réparer les esprits, que de prendre l'air dès que la fièvre avait cessé.

D'où en vient la première idée.

10. Ce qui me donna la première idée de suivre la méthode des évacuations, fut la maladie d'une jeune fille de mon voisinage, vers laquelle je fus appelé dans le commencement de cette constitution, lorsque j'examinais en moi-même avec beaucoup de soin et d'attention la nature de cette nouvelle fièvre. La malade avait la fièvre, avec une terrible douleur au devant de la tête, et les autres symptômes de la fièvre dyssentérique. Je lui demandai comment sa fièvre lui avait pris, et depuis combien de temps. Elle me répondit qu'elle avait eu la dyssenterie, qui était alors épidémique, qu'elle en était quitte depuis quatorze jours; et que cette maladie, soit qu'elle eût cessé d'elle-même, ou par la vertu des remèdes, avait été aussitôt suivie de la fièvre et de la douleur de tête. Je crus que je viendrais très-bien à bout de remédier à ces accidens, si je substituais à la dyssenterie une autre évacuation entièrement semblable à celle dont la cessation avait occasioné la fièvre. En effet, je guéris cette femme par la méthode que j'ai décrite ci-dessus. La même méthode emportait en très-peu de temps les fièvres de cette constitution.

Or, j'ai toujours été d'avis que, pour qu'une méthode de traiter les maladies aiguës soit bonne et recommandable, il ne suffit pas qu'elle réussisse heureusement, puisque cela arrive quelquefois à des femmes également ignorantes et téméraires; mais qu'il faut encore que la maladie se termine sans peine, et, pour ainsi dire, d'elle-même, autant qu'il est possible (1). C'est une réflexion que je fais en passant.

(1) Le succès général qu'a un Médecin dans le traitement d'une maladie,

11. Au commencement de Juin 1672, le comte de Salysbury, homme de la première noblesse et d'un rare génie, étant tombé malade, me fit appeler. Il avait la fièvre dyssentérique avec des tranchées, mais sans cours de ventre. Il fut guéri par ma méthode, et je n'eus pas besoin d'en employer aucune autre tant que dura la maladie.

Assoupissement dans cette fièvre, d'où provenait.

12. Dans les jeunes gens, et même dans les personnes un peu avancées en âge, cette fièvre portait quelquefois à la tête, et causait un délire, non pas frénétique comme dans les autres fièvres, mais presque léthargique. Cela arrivait sur-tout à ceux qui au commencement de la maladie avaient employé mal à propos toutes sortes de moyens pour se faire suer. J'eus beau me tourner de tous les côtés, et mettre en usage tous les remèdes imaginables, je ne pus sauver aucun des malades qui avaient ce symptôme (1). Mais en voilà assez sur les fièvres de cette constitution.

---

est assurément la meilleure preuve de son jugement et de l'excellence de sa méthode; plus cette méthode est facile, plus aussi elle fait paraître l'habileté du Médecin, et devient d'une utilité plus universelle.

(1) Il serait à souhaiter que l'Auteur eût spécifié la méthode et les remèdes qu'il employa inutilement contre ce symptôme, les fautes des grands hommes n'étant pas moins instructives en général que leurs succès, en ce qu'elles fournissent plusieurs idées utiles sur les moyens d'agir plus sûrement dans des cas semblables. Comme l'usage des vésicatoires n'était pas alors établi, et qu'il paraît par les formules de remède de notre Auteur, qu'il donnait rarement des remèdes chauds et volatils, il y a grande apparence qu'il ne se servit pas de ces deux secours, ou qu'il s'en servit trop peu, eu égard à l'exigence du cas. Dans la pratique presente on guérit souvent les stupeurs d'un mauvais caractère, en appliquant beaucoup de vésicatoires, et en faisant prendre souvent, et en petite quantité, des remèdes chauds et nervins, comme le sel volatil de corne de cerf et de succin, le castoreum, les espèces du diambra, le camphre, le safran, la racine de serpentaire de Virginie, l'esprit de lavande, le sel volatil huileux, etc.

CHAPITRE V.

Rougeoles de l'an 1670.

Commencement et progrès des rougeoles de cette constitution.

1. Au commencement de Janvier 1670, les rougeoles parurent à leur ordinaire. Elles augmentèrent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, qu'elles furent dans leur plus grande force; ensuite elles diminuèrent par degrés jusqu'au mois de Juillet suivant, qu'elles cessèrent entièrement. Comme ces rougeoles m'ont semblé les plus régulieres de toutes celles que j'ai jamais vues, je vais en tracer exactement l'histoire, autant qu'il m'a été possible de les observer.

Leurs symptômes.

2. La rougeole commence et finit dans les mois que je viens de marquer. Elle attaque le plus souvent les enfans, sans qu'aucun de tous ceux d'une ville en soit exempt. Le premier jour le froid et la chaleur se succèdent mutuellement. Le second jour il y a une véritable fièvre; la personne se trouve fort mal, elle est altérée, avec un dégoût de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être sèche; elle a une petite toux, une pesanteur de la tête et des yeux, et une continuelle envie de dormir. Il distille le plus souvent du nez et des yeux une humeur séreuse, ce qui est un signe certain de la prochaine éruption de la rougeole. Un autre signe également certain, c'est qu'il paraît ordinairement des pustules au visage, tandis qu'à la poitrine on voit plutôt des taches larges et rouges qui ne s'élèvent pas au-dessus de la peau. Le malade éternue comme s'il était enchifrené; ses

paupières se gonflent un peu avant l'éruption, il vomit; mais plus souvent il est attaqué d'une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres. Cela arrive sur-tout aux enfans qui font des dents. Cette maladie rend les enfans de plus mauvaise hmeur qu'à l'ordinaire.

Ils deviennent plus violens jusqu'au quatrième jour.

Les symptômes augmentent le plus souvent jusqu'au quatrième jour. Ce jour là, et quelquefois le cinquième, il paraît sur le front et sur le reste du visage, de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui devenant ensuite plus grandes et plus nombreuses, se serrent en forme de grappes, et sont de différentes figures. Ces taches rouges sont composées de petites pustules de même couleur, situées les unes près des autres, qui s'élèvent tant soit peu sur la surface de la peau, et dont on sent plutôt l'élévation en les touchant légérement avec le doigt, qu'on ne les aperçoit à l'œil à quelque distance. Elles n'occupent d'abord que le visage; ensuite elles s'étendent sur la poitrine et sur le ventre; puis sur les cuisses et sur les jambes. Mais elles ne forment que de simples rougeurs sur la peau du tronc et des extrémités, sans aucune éminence sensible.

Ils ne s'adoucissent pas par l'éruption

3. Les symptômes de la rougeole ne s'adoucissent pas par l'éruption, comme ceux de la petite-vérole. Toutefois je n'ai jamais vu de vomissement après l'éruption. Mais la toux, la fièvre et la difficulté de respirer augmentent; et le larmoiement, l'envie continuelle de dormir, et le dégoût persistent comme auparavant.

Vers le sixième jour, la peau du visage devient rude à mesure que les pustules s'évanouissent, et que l'épiderme se déchire; alors les taches du reste du corps sont très-grandes et très-rouges. Vers le huitieme jour il n'y a plus de taches au

Section IV.

visage, et on n'en voit presque plus sur le reste du corps. Le neuvième jour, il n'y en a plus aucune nulle part, le visage, les extrémités, et quelquefois tout le corps se trouvant alors couverts d'une espèce de farine, parce que l'épiderme qui a été un peu soulevé, venant à se détacher et à se déchirer, tombe par petites écailles.

La maladie se termine ordinairement le huitième jour.

4. La rougeole disparaît donc ordinairement le huitième jour (1). Le peuple se laissant tromper par la durée ordinaire de la petite-vérole, dit alors que la rougeole rentre, quoique réellement elle ait fini son temps; et il croit que les symptômes qui arrivent à la fin de cette maladie, viennent de ce qu'elle est rentrée. En effet, la fièvre et la difficulté de respirer augmentent pour lors, et la toux devient plus fâcheuse; en sorte que les malades ne dorment presque ni jour ni nuit. Les enfans sur-tout à qui on a fait user d'un régime chaud, ou de remèdes chauds, afin d'aider l'éruption de la rougeole, sont sujets à cet accident, qui arrive sur la fin de la maladie, et qui leur cause une péripneumonie, dont il meurt un plus grand nombre d'enfans que de la petite-vérole, ou d'aucun symptôme de cette maladie. Au reste la rougeole est absolument sans danger quand elle est bien traitée.

Elle est suivie assez souvent d'une diarrhée,

(1) L'Auteur dit ici, la rougeole disparaît ordinairement le huitième jour, et un peu auparavant il dit que les taches disparaissent entièrement le neuvième jour, ce qui semble contradictoire; mais la vérité est que, dans la plupart des sujets, les taches se dissipent dans quatre, cinq ou six jours depuis qu'elles ont commencé à paraître, à moins que la maladie ne soit d'une espèce très-maligne. Ceux qui meurent de la rougeole, périssent ordinairement le neuvième jour par la suffocation. Les symptômes dangereux dans cette maladie sont le grand abattement, le froid des extrémités, l'agitation, le vomissement violent, la toux continuelle, la diarrhée, la difficulté d'avaler; le délire, les convulsions, les sueurs abondantes, sur-tout dans les personnes avancées en âge.

qui même dure quelquefois plusieurs semaines après la cessation de la maladie et de tous ses symptômes. Cette diarrhée met le malade en grand danger par l'épuisement qu'elle lui cause. Quelquefois aussi après un régime fort chaud, les pustules deviennent livides et ensuite noirâtres. Cela n'arrive qu'aux adultes; et leur sort est désespéré, si, dès qu'on aperçoit cette noirceur, on manque de recourir aussitôt à la saignée et à l'usage d'un régime tempéré et capable de rafraîchir le sang.

Description du traitement de la rougeole.

5. La rougeole ressemble beaucoup à la petite-vérole, et doit être traitée à peu près de la même manière. Les remèdes et le régime qui échauffent sont très-dangereux, quoique des femmes ignorantes, qui se mêlent de traiter cette maladie, les emploient fréquemment, sous prétexte d'éloigner du cœur le virus morbifique. Voici la méthode qui m'a le mieux réussi. Je ne faisais garder le lit aux malades que pendant deux ou trois jours depuis l'éruption, afin que les particules enflammées qui pouvaient aisément se séparer du sang dont elles corrompaient la nature, se dissipassent doucement par la transpiration: les malades n'étaient pas plus couverts dans leur lit, et leur chambre n'était pas plus échauffée que lorsqu'ils étaient en santé. Je leur interdisais entièrement la viande, et je les nourrissais de décoctions d'orge, d'avoine, et d'autres choses semblables, et quelquefois je leur accordais une pomme cuite. Leur boisson était de la petite-bière, ou du lait mêlé de trois fois autant d'eau.

J'adoucissais la toux qui accompagne ordinairement la rougeole, en faisant user de temps en temps d'une décoction pectorale, ou d'un looc adoucissant. Mais sur toutes choses je donnais le

Section IV.

sirop diacode tous les soirs dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Par exemple:

Apozème pectoral.

Prenez décoction pectorale, une livre et demie; sirop violat et sirop de capillaire, de chacun une once et demie. Mêlez tout cela pour un apozème, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.

Looc pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; sirop violat et sirop de capillaire, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela ensemble pour un looc, dont le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.

Potion calmante.

Prenez eau de cerises noires, trois onces; sirop diacode, une once. Mêlez cela pour une potion, que le malade prendra tous les soirs.

Si le malade était un enfant, il faudrait diminuer la dose des remèdes pectoraux et du narcotique, à proportion de l'âge (1).

---

(1) Nonobstant les égards que mérite la méthode de l'Auteur, il sera peut-être bon de donner sur cette matière quelques nouvelles instructions tirées d'Hoffmann.

Si les premières voies sont surchargées de matières indigestes, il est à propos de donner un doux émétique. Si les enfans ont des vers, il faut purger au commencement. La saignée est nécessaire dans les adultes, s'il y a pléthore.

Les remèdes échauffans et le régime chaud augmentent la mauvaise qualité et la subtilité de la matière morbifique, la chaleur et l'anxiété, et épuisent les forces. Les remèdes nitreux et trop rafraîchissans, sur-tout dans les enfans, retardent l'éruption, et la matière morbifique étant retenue dans l'habitude du corps, dispose à la mortification.

Lorsque la rougeole attaque les femmes hystériques, ou survient dans le temps des règles, elle est souvent accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une contraction de l'œsophage, d'une grande anxiété, etc., ce qui retarde l'éruption : dans ce cas-là il ne faut pas l'aider par des remèdes chauds, mais plutôt avoir recours à des antispasmodiques, comme à des lavemens faits avec les carminatifs et les anodins, à de doux adiphorétiques, mêlés avec une petite quantité de castor et de nitre, et quelquefois il faut employer la saignée.

La toux, qui est le plus fâcheux symptôme, est très-bien adoucie par

6. Il est très-rare que des malades périssent quand on les traite de cette manière ; et il ne leur arrive point d'autres accidens que les symptômes nécessaires et inévitables de la maladie. Ce qui fatigue le plus, c'est la toux. Néanmoins elle n'est dangereuse qu'après la fin de la maladie. Et lorsqu'elle subsiste encore pendant une ou deux semaines ensuite, elle se guérit aisément par l'usage du grand air et des remèdes pectoraux, Bien plus, elle diminue peu à peu d'elle même, et cesse enfin entièrement (1).

CHAP. V. Bonté de cette méthode.

7. Mais si après la rougeole, comme il arrive très-souvent, le malade, pour avoir usé des cordiaux, ou d'un régime trop échauffant, est attaqué d'une fièvre violente, d'une difficulté de respirer, et d'autres symptômes de la péripneumonie, qui le mettent en danger de sa vie ; la saignée du bras est alors nécessaire, et je m'en suis toujours bien trouvé, même dans les plus petits enfans, en tirant une quantité de sang proportionnée à leur âge et à leurs forces.

Comment il faut remédier aux accidens qui arrivent après la maladie.

---

l'huile d'amandes douces fraîchement tirée, et mêlée avec du sirop de capillaire ou de guimauve, donnée fréquemment à la quantité d'une demi-cuillerée dans de l'eau de gruau.

La diarrhée ne doit être ni beaucoup excitée, ni promptement arrêtée ; elle est souvent plus utile que nuisible, parce qu'elle termine la maladie, et emporte beaucoup d'impuretés. Les lavemens émolliens, pour adoucir les humeurs âcres logées dans les intestins, conviennent très-bien.

Dans les hémorrhagies qui surviennent dans cette maladie, les astringens puissans et les narcotiques ne valent rien. La mixture suivante a été souvent employée avec succès.

Prenez *eau de cerises noires, six onces; eau thériacale, trois gros; antimoine diaphorétique et diascordium, de chacun demi-gros; esprit de vitriol, vingt gouttes; sirop de pavot rouge, deux gros. Mêlez tout cela ensemble, et donnez-en deux ou trois cuillerées de trois en trois heures.*

(1) Il n'est pas ici parlé de purgation après la maladie; néanmoins le défaut de purgation a souvent causé des maladies très-dangereuses et très-opiniâtres, comme des abcès internes, des ulcères malins, des caries des os, la consomption, l'hydropisie, l'aveuglement, etc. Ainsi on doit se souvenir que la purgation est presque aussi nécessaire après cette maladie qu'après la petite-vérole

SECTION IV.

Quelquefois même dans un cas pressant je n'ai pas fait difficulté de réitérer la saignée. Je puis dire avoir sauvé par ce moyen un grand nombre d'enfans qui étaient prêts à étouffer. La péripneumonie qui arrive aux enfans après que la rougeole est passée, leur est extrêmement pernicieuse ; elle en fait plus périr que la petite-vérole même, et je n'ai encore vu personne qui ait pu la guérir autrement que par la saignée.

La diarrhée, que nous avons dit succéder à la rougeole, se guérit de même par la saignée (1); car comme elle vient d'un sang enflammé, dont les parties les plus subtiles se jetant sur les intestins les obligent à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie, la péripneumonie et les autres maladies inflammatoires); il n'y a que la saignée qui soit utile en pareil cas, d'autant qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui causent la diarrhée, et qu'elle tempère le sang au point qui est nécessaire (2).

La saignée aussi sûre dans les enfans que dans les adultes.

8. On ne doit pas être surpris que je recommande la saignée pour les plus petits enfans. L'expérience m'a appris qu'on peut les saigner avec autant de sûreté que les adultes. La saignée leur est même si nécessaire, qu'il est impossible sans cela de remédier comme il faut à la péripneumonie dont nous avons parlé, et à quelques autres symptômes qui leur arrivent.

Son utilité dans les convulsions que causent les dents.

Comment, par exemple, remédiera-t-on sans la saignée aux convulsions que souffrent les enfans

(1) Voyez ci-devant, *art.* 4.

(2) Un doux purgatif avec la rhubarbe semble convenir ici, et étant joint avec un exercice modéré et le grand air, il guérira probablement cette diarrhée. La saignée peut convenir par occasion, mais on ne saurait dire qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui, dans ce cas, seront très-bien évacuées par la purgation.

à l'âge de neuf ou dix mois, lorsqu'ils font des dents; convulsion que causent les nerfs comprimés et irrités en conséquence de l'enflure et de la douleur des gencives? La saignée seule l'emporte de beaucoup dans cette maladie sur tous les spécifiques les plus vantés que l'on a connus jusqu'à présent. Quelques-uns même de ces prétendus spécifiques nuisent par leur chaleur, et augmentant le mal au lieu de le guérir, causent la mort des enfans. Je ne dis rien ici de la grande utilité de la saignée dans la coqueluche des enfans, où ce remède surpasse infiniment tous les remèdes pectoraux.

9. Ce que nous avons dit touchant la curation des symptômes qui surviennent à la fin de la rougeole, peut convenir quelquefois lorsque la rougeole étant dans sa force, les mêmes symptômes arrivent pour avoir trop échauffé le malade.

Exemple de l'utilité de la saignée.

Cette année 1770, je traitai une servante de Madame Anne Barington. Elle avait la rougeole avec fièvre, difficulté de respirer, des taches de pourpre sur tout le corps, et quantité d'autres symptômes très-dangereux. Comme j'attribuais tout cela au régime chaud et aux remèdes chauds dont elle avait pris un assez grand nombre, je la fis saigner du bras, et lui ordonnai de boire fréquemment d'une tisane pectorale et rafraîchissante. Par ces remèdes, auxquels je joignis un régime tempéré, les taches et tous les autres symptômes disparurent peu à peu.

10. La rougeole qui, comme nous avons dit (1), avait commencé au mois de Janvier, alla en augmentant chaque jour jusqu'à l'équinoxe du printemps. Depuis ce temps-là elle diminua insensi-

(1) Voyez ci-devant, *art.* 1.

SECTION IV.

blement, et au mois de Juillet suivant elle cessa tout-à-fait. Elle ne revint point de toute cette constitution, si ce n'est qu'au printemps d'ensuite elle parut faiblement en quelques endroits. Mais en voilà assez sur la rougeole.

CHAPITRE VI.

Petites-Véroles irrégulières des années 1670, 71, 72.

Commencement et progrès d'une nouvelle sorte de petite-vérole.

1. LES rougeoles dont nous venons de parler amenèrent des petites-véroles d'une espèce différente de celles qui avaient régné sous la constitution précédente. Ces petites véroles commencèrent presqu'en même temps que les rougeoles, savoir, les premiers jours de Janvier 1670. Et quoiqu'elles ne fussent pas si épidémiques, elles ne laissèrent pas de les accompagner tout le temps qu'elles subsistèrent; elles durèrent même après la cessation des rougeoles pendant le reste de cette constitution. Mais en automne elles furent moins violentes que les dyssenteries qui régnaient en cette saison, laquelle leur est très-favorable; et en hiver les dyssenteries ayant cessé, les petites-véroles dont nous parlons recommencèrent.

Tel est l'ordre qu'elles gardaient chaque année pendant cette constitution, si ce n'est que le dernier automne, c'est-à-dire l'an 1672, lorsque la constitution tendait à sa fin, et n'était plus si favorable aux dyssenteries, ces petites-véroles régnèrent contre l'ordinaire, et concoururent tellement avec les dyssenteries, qu'il n'était pas aisé

de dire laquelle des deux maladies attaquait plus de monde. Cependant il me parut que les dyssenteries avaient encore alors le dessus. Les petites-véroles, de même que toutes les autres maladies épidémiques, étaient plus violentes dans le commencement, et devenaient chaque jour plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elles fussent dans leur plus grande force. Ensuite de quoi elles diminuaient peu à peu, tant par rapport à la violence des symptômes, que par rapport au nombre des malades. Chap. VI.

2. Pour venir maintenant aux symptômes particuliers de ces petites-veroles, je voyais avec étonnement qu'elles en avaient un grand nombre qui ne se trouvaient pas dans les petites-véroles de la constitution précédente que j'avais observées avec soin. Je ne traiterai présentement que ces derniers symptômes, sans rien dire de ceux qui se rencontraient aussi dans les petites-véroles que nous avons décrites au long ci-dessus. Ses symptômes.

3. Voici donc quels étaient les symptômes qui distinguaient les petites-véroles discrètes irrégulières, d'avec les petites-véroles discrètes de la constitution précédente. Premièrement, l'éruption se faisait ordinairement le troisième jour dans celles dont nous parlons; au lieu que dans les autres elle précédait rarement le quatrième jour. Secondement, les pustules ne devenaient pas si grosses que dans l'espèce précédente, mais elles étaient plus enflammées; et les derniers jours, c'est-à-dire, lorsqu'elles étaient parvenues à maturité, elles noircissaient plus souvent. Troisièmement, la salivation survenait quelquefois à des malades qui avaient même très-peu de pustules. Tout cela fait voir que les petites-véroles discrètes de cette constitution approchaient davantage de la nature Symptômes des petites-véroles discrètes.

SECTION IV.

des confluentes, et étaient plus inflammatoires qu'il n'est ordinaire aux petites-véroles discrètes.

Symptômes des petites-véroles confluentes.

4. Les petites-véroles confluentes irrégulières différaient en beaucoup de choses des confluentes régulières que j'avais observées dans la constitution précédente. Elles paraissaient tantôt le second et tantôt le troisième jour, sous la forme d'une tumeur rougeâtre et uniforme qui couvrait tout le visage, et qui était plus élevée que l'érysipèle, sans qu'il y eût presqu'aucune distinction visible des pustules. Le reste du corps était chargé d'une infinité de pustules rouges, enflammées et réunies par plaques, entre lesquelles s'élevaient, principalement sur les cuisses, des vésicules assez remarquables, qui ressemblaient à des brûlures, et étaient pleines d'une sérosité limpide. Cette sérosité coulait abondamment lorsque la pellicule qui couvrait les vésicules venait à se déchirer, et alors la chair qui était au-dessous paraissait noire et sphacélée. Mais ce redoutable symptôme se rencontrait rarement, et on ne le vit que le premier mois de la maladie.

5. Dans ce temps-là, c'est-à-dire au mois de Janvier 1670, un brasseur, nommé M. Collins, de la paroisse de Saint-Gilles, me fit appeler pour voir son fils encore enfant, qui était fort mal. Il avait sur les cuisses des vésicules grosses comme des noix, et pleines d'une sérosité claire, lesquelles étant ouvertes, la chair au-dessous parut entièrement sphacélée, et peu après le malade mourut : ce qui arriva aussi à tous ceux que je vis attaqués de ce funeste symptôme.

6. Environ le onzième jour la tumeur rougeâtre du visage se trouvait revêtue en différens endroits, et peu à peu dans tout le visage, d'une pellicule blanche et luisante. Bientôt après il en sortait une

matière épaisse et luisante qui n'était ni jaune ni brune, deux couleurs qui se trouvent dans les autres espèces de petites-véroles ; mais elle était d'un rouge foncé, semblable au rouge de sang caillé, et qui, chaque jour, à mesure que la tumeur mûrissait, approchait davantage de la couleur noire ; jusqu'à ce qu'enfin tout le visage était noir comme de la suie.

Dans l'autre genre de petite-vérole confluente, le onzième jour était le plus dangereux, et la plupart de ceux que la maladie enlevait, mouraient ce jour-là. Mais dans la petite-vérole confluente dont nous parlons, les malades ne mouraient ordinairement que le quatorzième jour, et quelquefois même que le dix-septième, à moins qu'un régime excessivement chaud n'avançât leur mort ; et quand ils passaient le dix-septième jour, ils étaient hors d'affaire. Toutefois ceux à qui il survenait de ces funestes vésicules accompagnées de gangrène, lesquelles nous avons dit arriver à quelques-uns le premier mois de la maladie, mouraient peu de jours après l'éruption.

7. La fièvre et tous les autres symptômes qui précédaient ou accompagnaient cette petite-vérole, étaient plus considérables que dans l'espèce précédente, et il y avait des signes manifestes d'une plus grande inflammation. Les malades étaient plus portés à saliver ; les pustules étaient plus enflammées et beaucoup plus petites ; en sorte que quand elles commençaient à paraître, il n'était pas aisé de les distinguer de l'érysipèle, ni même de la rougeole, quoiqu'on puisse connaître sûrement cette dernière maladie par le jour de l'éruption, et par les autres signes que nous avons rapportés ci-dessus, en donnant l'histoire de la rougeole. Après que les pustules étaient tombées, les écailles fari-

neuses restaient plus long-temps, et imprimaient sur la peau des marques plus profondes.

Il est important d'ajouter que, durant cette constitution où les dyssenteries étaient si épidémiques, les petites-véroles que l'on traitait avec un régime trop chaud, se terminaient quelquefois par la dyssenterie; chose que je n'avais jamais vue une seule fois auparavant.

Cette petite-vérole s'adoucit la troisième année.

8. Il faut encore observer que ces petites-véroles irrégulières n'eurent pas toujours des symptômes également fâcheux. Car au bout de deux ans, c'est-à-dire en 1672, qui était la troisième année, elles commencèrent à s'adoucir; et de noires qu'elles étaient auparavant, elles devinrent peu à peu jaunes, qui est la couleur naturelle des petites-véroles légitimes, quand elles sont en suppuration; de telle manière que la dernière année de cette constitution, elles furent entièrement bénignes et d'un bon caractère, eu égard à leur nature. Nonobstant cela, on voyait assez par la petitesse de leurs pustules, par la grande disposition que les malades avaient à saliver, et par les autres symptômes, qu'elles n'étaient pas du genre des petites-véroles régulières.

Méthode curative.

9. Mais, quoique l'ignorance où nous sommes des causes qui produisent la différence spécifique de chaque chose, ne permît pas de comprendre pourquoi ces petites-véroles étaient différentes de celles de la constitution précédente, j'étais néanmoins très-assuré par la nature des symptômes, que l'inflammation était beaucoup plus violente dans les premières que dans les secondes; et qu'ainsi tout le traitement consistait à modérer encore davantage la trop grande ébullition du sang.

Cette indication se remplissait principalement

en donnant les narcotiques de la manière que nous avons dit plus haut, et outre cela, par un régime tempéré, c'est à-dire, en faisant boire abondamment de quelque liqueur propre à tempérer l'ardeur brûlante dont les malades étaient tourmentés, sur-tout dans le temps de la suppuration, qui est plus grande dans la petite-vérole que dans toute autre maladie. La décoction blanche qui se fait avec un peu de pain et de corne de cerf dans beaucoup d'eau et suffisante quantité de sucre, était utile; mais l'eau laiteuse, composée de trois parties d'eau et d'une partie de lait bouillies ensemble, était ordinairement plus agréable au goût des malades, et répondait mieux à l'intention qu'on avait de rafraîchir.

Utilité de la grande boisson dans cette maladie.

La grande quantité de liqueur que buvaient les malades, ne servait pas seulement à modérer la chaleur extrême qui se faisait sentir principalement durant la fièvre de suppuration; elle servait encore à aider la salivation, et à l'entretenir plus long-temps qu'elle n'aurait duré, si la chaleur eût été plus grande. Outre cela, j'ai souvent observé que la boisson copieuse des liqueurs dont nous avons parlé, avait produit de merveilleux effets; en sorte que les petites-véroles qui, durant leur éruption, semblaient devoir être confluentes et des plus malignes, devenaient discrètes dans le progrès de la maladie; que les pustules qui, en suppurant, auraient rendu une matière d'abord rouge et ensuite noire, paraissaient très-jaunes; et qu'au lieu d'être petites et fort enflammées, elles étaient grosses et d'un bon caractère.

10. Le flux menstruel qui arrive souvent aux femmes dans le temps qu'elles ont la petite-vérole, ne doit en aucune façon les empêcher de boire abondamment de ces liqueurs. Au contraire, elles

SECTION IV.

doivent en boire par cette raison-là même ; car le danger où se trouvent alors les femmes, vient uniquement de ce que le sang étant trop atténué par la chaleur excessive de la maladie, il s'échappe par les voies naturelles, sur-tout lorsque des femmes ignorantes ont imprudemment employé un régime trop chaud, et la décoction de corne de cerf avec les fleurs de souci, etc., ce qui est jeter de l'huile sur le feu. Or, tout ce qui délaie et tempère puissamment le sang, quoique non pas d'une manière immédiate, contribue nécessairement à entretenir la tumeur du visage et des mains, en arrêtant l'hémorrhagie. Au contraire, les remèdes chauds qui semblent plus propres à entretenir cette tumeur, la font diminuer, en ce qu'ils augmentent la perte de sang.

Je ne doute pas même que cette mauvaise méthode n'ait été funeste à un grand nombre de femmes : car les assistans craignant que l'hémorrhagie ne fît affaisser les pustules, tâchaient de prévenir ce malheur par l'usage des cordiaux, et d'un régime encore plus échauffant qu'à l'ordinaire; mais, en agissant de la sorte, ils tuaient plus sûrement ces pauvres femmes, quelque peine qu'ils se donnassent pour arrêter l'hémorrhagie et pour entretenir les pustules et la tumeur dans une élévation convenable, en mêlant divers astringens avec les cordiaux.

Exemple de cette utilité dans une Dame.

11. Je traitai, il n'y a pas long-temps une Dame de grande distinction et de beaucoup de mérite, qui avait une petite-vérole noire et maligne. Je lui avais interdit, dès le commencement de sa maladie, tout ce qui pouvait agiter le sang. Néanmoins, comme elle était d'un tempérament très-sanguin, qu'elle était jeune et vigoureuse, et que d'ailleurs on était alors en été, elle fut attaquée le

troisième jour de l'éruption, et hors du temps ordinaire de ses règles, d'une perte de sang si abondante, que les femmes qui étaient présentes, crurent qu'elle s'était blessée. Ce symptôme dura trois jours, sans que je crusse devoir interrompre l'usage de l'eau laiteuse que j'avais ordonnée. Je pensai même qu'elle était alors encore plus nécessaire, et qu'il fallait en donner davantage; c'est ce que je fis en effet pendant toute la maladie, sur-tout vers le temps de la fièvre suppuratoire.

Alors on appela avec moi, pour traiter la maladie, M. Millington, très-habile Médecin et très-honnête homme, mon intime ami, et qui avait été autrefois membre du même Collége que moi. Comme il vit que toutes choses allaient assez bien, eu égard à la nature de la maladie, il entra volontiers dans mon sentiment; savoir, que la malade continuât à boire copieusement de l'eau laiteuse; car elle disait souvent elle-même que cette liqueur lui était très-agréable, qu'elle la rafraîchissait, la nourrissait et faisait couler la salive. Quand le visage eut commencé à se durcir et à se couvrir d'une croûte, comme nous appréhendions que les exhalaisons putrides de la matière purulente qui, dans cette sorte de petite-vérole, rendait une fort mauvaise odeur, ne rentrassent dans le sang, nous permîmes à la malade de prendre, une fois le jour, ou toutes les fois qu'elle sentirait des douleurs d'estomac, quelques cuillerées de vin de Canarie, un peu bouilli; nous ajoutâmes à cela une potion calmante qui se prenait tous les jours à l'heure du sommeil : et avec ce peu de remèdes la malade guérit, sans être attaquée d'aucun autre symptôme dangereux, excepté l'hémorrhagie. Le visage et les mains s'enflèrent raisonnablement; les pustules furent d'une bonne grandeur, eu égard au genre

SECTION IV.

de la maladie : la salive coula abondamment et facilement jusqu'au bout. Enfin, quoique les pustules du visage semblassent disposées à noircir lorsqu'elles suppuraient, elles jaunirent néanmoins dans la plupart des autres parties.

En quel cas la grande boisson n'était pas si nécessaire.

12. Les petites-veroles de cette constitution étaient beaucoup plus inflammatoires que celles des autres constitutions. Cependant, lorsqu'elles étaient discrètes, ou en petit nombre, l'expérience montrait qu'il n'était pas besoin de faire boire une si grande quantité de liqueurs dont nous avons parlé. Il suffisait que les malades bussent de la petite-bière à leur soif et à leur volonté ; qu'ils vécussent de décoction d'avoine, de panades, et de temps en temps de pommes cuites; et s'ils étaient hors de l'âge de puberté, qu'ils prissent du sirop diacode, quand ils souffraient, ou qu'il survenait un délire causé par le défaut du sommeil.

Voilà tout ce que je faisais, quand il n'y avait pas beaucoup de pustules, sinon que je tenais les malades au lit. Mon fils, Guillaume Sydenham, qui, au mois de Décembre 1670, eut une petite-vérole discrète de cette nature, fut heureusement guéri par la seule méthode que je viens de recommander.

13. Je ne dirai rien davantage touchant les petites-véroles de cette constitution, ayant déjà traité au long des petites véroles régulières; desquelles les premières ne différaient qu'en ce qu'elles étaient plus inflammatoires. C'est pourquoi il fallait travailler avec plus de soin à tempérer l'ardeur brûlante qui leur était naturelle, et qui était si dangereuse.

CHAPITRE VII.

Coliques bilieuses des années 1670, 71, 72.

1. DURANT toutes les années de cette constitution, comme le sang avait beaucoup de penchant à déposer sur les viscères des humeurs bilieuses et échauffées, il y eut plus de coliques bilieuses qu'à l'ordinaire. Cette maladie doit être mise au rang des chroniques, et par conséquent elle n'est pas de mon sujet. Je ne laisserai pas néanmoins d'en traiter ici, parce qu'elle dépendait alors de la même altération du sang, qui produisait la plupart des maladies épidémiques de ce temps-là, et d'ailleurs, parce qu'elle était précédée des mêmes symptômes febriles que la dyssenterie d'alors; que même quelquefois, comme j'ai remarqué plus haut, elle venait à la suite de la dyssenterie qui, après avoir long-temps tourmenté le malade, semblait avoir entièrement cessé; mais, quand la colique bilieuse ne suivait pas une longue dyssenterie, elle commençait ordinairement par une fièvre qui, après avoir duré seulement quelques heures, aboutissait à cette maladie. Pourquoi il est traité ici de la colique bilieuse.

2. La colique dont nous parlons attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud et bilieux, sur-tout en été. Une douleur des plus violentes et des plus insupportables se fait sentir dans les intestins, qui, quelquefois, semblent être serrés comme avec une bande, et d'autres fois la douleur se fixant dans un point, il semble qu'elle les perce, comme on ferait avec une tarière. Cette Ses symptômes.

SECTION IV.

douleur diminue de temps en temps, après quoi elle revient de plus belle. Le malade qui en prévoit le retour, témoigne, par l'effroi qui paraît sur son visage, et par ses cris lamentables, l'horreur qu'il en a.

Au commencement de la maladie, la douleur ne se fixe pas si sûrement dans un point que dans son progres. Les envies de vomir ne sont pas si fréquentes, et le ventre ne résiste pas si opiniâtrement à l'action des purgatifs. Mais, plus la douleur augmente, et plus elle se fixe dans un point, plus aussi les envies de vomir sont fréquentes et le ventre resserré, jusqu'à ce qu'enfin la violence insurmontable des symptômes cause un renversement total du mouvement péristaltique des intestins, et en conséquence la passion illiaque, à moins qu'on n'y remédie de bonne heure. Dans cette dernière maladie, tous les purgatifs deviennent aussitôt émétiques. Les lavemens mêmes remontent avec les matières fécales le long du canal intestinal, et sont rejetés par le vomissement. La matière que l'on rend de la sorte, lorsqu'elle est sans mêlange, est tantôt verte, tantôt jaune, et tantôt de quelque autre couleur extraordinaire(1).

---

(1) La colique bilieuse vient, 1.° d'une humeur bilieuse, âcre, et corrompue, qui s'est amassée en grande quantité, et séjourne dans les menus intestins, sur-tout dans le duodenum; 2.° elle vient souvent d'une passion violente, sur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud et sec, et en été. J'ai connu une personne âgée, sujette à cette maladie, et qui toutes les fois qu'elle se mettait en grande colère, ne manquait pas d'avoir une attaque de colique bilieuse, et à la fin elle en eut une dont elle mourut en peu d'heures. Cette maladie est produite aussi par un trop grand usage des liqueurs spiritueuses et chaudes. Ses principaux symptômes sont enrouement, card algie, dégoût continuel, vomissement de bile verte, hoquet, chaleur et fièvre; insomnie, grande altération, bouche amère; à quoi succèdent quelquefois de fréquentes évacuations de matières bilieuse par les selles.

Lorsque la colique bilieuse attaque avec frisson, et que la douleur est extrêmement violente, le danger est grand, car cela dénote une inflammation, laquelle, si on n'y remédie pas, aboutit à la mortification.

Chap. VII.

Les indications curatives.

3. Tous les symptômes de la colique bilieuse montrent clairement qu'elle vient d'une humeur ou d'une vapeur âcre que le sang dépose sur les intestins. Ainsi, ma première indication est d'évacuer cette humeur, tant celle qui est encore dans la masse du sang, que celle qui est déjà déposée dans les intestins. La seconde indication est d'arrêter par l'usage des narcotiques l'impétuosité des humeurs qui se portent de ce côté-là, et de calmer la violence de la douleur (1).

Manière de les remplir.

4. Pour remplir ces indications, je fais d'abord saigner du bras copieusement, supposé qu'on ne l'ait pas déjà fait; et trois ou quatre heures après, je donne un narcotique. Le lendemain, je donne une purgation douce que je réitère en certaines occasions, jusqu'à trois fois, en gardant un jour d'intervalle, suivant qu'il me paraît rester plus ou moins de l'humeur morbifique. Si le mal est venu pour avoir mangé trop de fruits, ou quelque autre chose indigeste, d'où il s'est formé de mauvais sucs qui ont passé dans le sang, et de là dans les viscères, alors il faut, avant toutes choses, nettoyer l'estomac, en faisant boire abondamment du petit-lait que le malade revomit ensuite. Cela étant fait, on donnera une potion calmante; le lendemain, on fera une saignée du bras; et dans

Comment il faut s'y prendre quand il y a indigestion.

(1) Il est bon d'observer ici que dans cette sorte de colique, les remèdes doivent être donnés dans des véhicules tièdes plutôt que chauds, et que les infusions et décoctions chaudes, les sudorifiques et les bains chauds ne conviennent pas; tout cela n'étant propre qu'à irriter l'humeur bilieuse, et à la faire pénétrer plus intimement dans les parties nerveuses. Aussi les observations-pratiques nous apprennent que la seule boisson d'eau froide, dont Galien se servait dans cette maladie, y est extrêmement utile, et même la guérit. C'est une remarque qui mérite attention, sur-tout si la maladie est causée par un emportement violent. Mais il faut bien prendre garde que dans tous les cas où il y a sujet de craindre l'inflammation, on doit bannir absolument l'eau froide qui pourrait avoir des suites funestes.

SECTION IV.

tout le reste, on agira de la même façon et dans le même ordre que nous avons dit ci-devant (1).

---

(1) Je ne vois pas, dit l'ingénieux Huxham, quelle utilité peut avoir ici la saignée, à moins que la surabondance, la vélocité, ou la chaleur du sang ne la demandent avant tous les autres secours; car dans les sujets pléthoriques il serait dangereux de donner, par exemple, un vomitif, sans avoir fait précéder la saignée.

Cet Auteur continue ainsi; je me sers du vomitif suivant :

Prenez *racine d'ipécacuanha, un gros ou un gros et demi; sel d'absynthe, demi-scrupule : faites bouillir cela dans quatre onces d'eau de fontaine, réduites à deux; passez la liqueur, et ajoutez-y eau composée et distillée de camomille, et sirop de nerprun, de chacun demi-once, pour une potion vomitive; et pour aider l'action du remède, faites boire beaucoup d'eau de poulet, ou d'infusion de feuilles de sauge et de fleurs de camomille; ce que j'approuve davantage.*

Ce vomitif est doux, il déterge suffisamment, il agit promptement, et ne cause pas de tranchées en séjournant long-temps dans l'estomac; ce que fait souvent l'ipécacuanha pris en substance. Lorsque je veux le rendre plus fort, j'y ajoute deux ou trois grains de tartre émétique, ou bien une cuillerée ou deux d'infusion de safran des métaux. *Huxham, de morb. col. Damnoniorum, p.* 25, 27.

Lorsque la colique est violente, il faut joindre les narcotiques aux purgatifs, afin d'adoucir la douleur, de relâcher les intestins, et de rendre constant et régulier le mouvement péristaltique. La douleur est une irritation, ou pour mieux dire, l'irritation produit le sentiment de la douleur, en causant des contractions aux fibres, et même des spasmes, si elle est violente. Si donc la douleur de la colique est extrêmement vive, il y aura des contractions spasmodiques dans certains endroits des intestins qui se trouveront comme liés étroitement ensemble; en sorte que si on n'adoucit pas la douleur, ni les excrémens ni les vents ne pourront sortir par en bas. De là vient que dans une violente colique le ventre est d'ordinaire fort resserré. Dans ce cas-là on mêle utilement les narcotiques avec les purgatifs, ce qui modère la douleur, relâche et lubrifie les intestins, et les sollicite doucement à se décharger de ce qu'ils contiennent.

Mais si nonobstant l'usage de ces remèdes, le ventre continue à être resserré, il faudra l'humecter avec une fomentation émolliente, sur-tout s'il est fort tendu et fort dur. La vapeur douce de la fomentation pénètre les tuniques de l'abdomen, ramollit les intestins, et relâche leurs fibres trop tendues et trop roides. On pourra, par exemple, se servir de la suivante :

Prenez *racines de guimauve, graine de lin et graine de fenugree, de chacune trois onses; fleurs de camomille, trois poignées; têtes de pavots blancs, quatre onces. Faites bouillir cela dans parties égales d'eau et de lait pour une fomentation.*

Cette décoction sera encore plus utile si on l'emploie en forme de demi-bain. *Ibid. p.* 29, 30, 31.

Hoffmann observe que le bain chaud guérit toutes les maladies qui vien-

5. Mais, comme la violence de la douleur et le vomissement empêchent l'action des purgatifs, en renversant le mouvement péristaltique des intestins, il faut augmenter à proportion la force des purgatifs; sans cela ils n'opéreront point, à moins que le malade ne soit facile à émouvoir, et c'est de quoi il est nécessaire de s'informer soigneusement. Or, quand les purgatifs ne peuvent opérer, ils ne font que nuire au malade, car, en l'agitant inutilement, ils augmentent le vomissement et la douleur.

CHAP. VII. En quel cas les purgatifs doivent être plus forts.

L'infusion de tamarins, de séné et de rhubarbe, où l'on peut aussi dissoudre de la manne et du sirop de roses, est une potion laxative, préférable aux autres purgatifs, parce qu'elle met moins les humeurs en mouvement. Mais comme les malades ont beaucoup de peine à la garder, soit par aversion pour les médecines en liqueur, soit à cause des envies de vomir, on est obligé d'avoir recours aux pilules. Celles que j'ai toujours préférées aux autres, sont les pilules cochées, lesquelles agissent efficacement dans ce cas et dans la plupart des autres.

Quand l'estomac est si faible, et les envies de vomir si grandes, que le malade ne saurait même garder les pilules, j'ordonne d'abord un

En quel cas il faut donner un narcotique avant le purgatif.

nent d'une contraction des parties du bas-ventre. Telles sont les douleurs d'intestins, les tranchées, les violentes coliques convulsives, les pesanteurs douloureuses, causées par une pierre dans les reins, et accompagnées de suppression d'urine, la constipation, et autres maladies semblables, où le bain chaud est extrêmement utile. Il faut néanmoins observer que dans la colique qui provient d'une stagnation de sang, si le corps est pléthorique, le bain chaud est dangereux, à moins qu'on n'ait saigné auparavant. Mais dans les coliques qui viennent de la dureté des excrémens, un bain préparé avec des drogues émollientes est d'une merveilleuse utilité, en y joignant des laxatifs convenables, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le sel d'Epsom, la crême de tartre, etc. Voyez *Nouvelles Expériences et Observations sur les Eaux minérales.*

SECTION IV.

narcotique, et au bout de quelques heures un purgatif, en laissant assez d'intervalle entre ces deux remèdes, pour que l'action du premier n'empêche pas entièrement celle du second; et que néanmoins le purgatif séjourne assez long-temps dans l'estomac pour produire son effet lorsque le narcotique cesse d'agir. Cependant il sera très-bien, quand on le pourra, de donner le purgatif long-temps après le narcotique, puisque douze heures même après qu'on a pris celui-ci, le purgatif n'opère qu'avec peine.

Il faut en donner un après que le purgatif a cessé d'agir.

6. Dans cette maladie, de même que dans la plupart des autres où les narcotiques sont indiqués, les purgatifs augmentent toujours la douleur, du moins quand leur opération est finie; car, durant l'opération, cela n'arrive pas toujours. Voilà pourquoi ma méthode est de donner un narcotique dès que le purgatif a cessé d'agir. Je réitère ce narcotique matin et soir, les jours d'intervalle entre les purgations, afin de calmer plus sûrement la douleur, et je continue ainsi jusqu'à ce que le malade soit bien purgé.

Et matin et soir lorsque le malade est bien purgé.

7. Quand cela est fait, il ne reste qu'à arrêter l'effervescence des humeurs; et c'est à quoi je travaille en donnant continuellement, matin et soir, un narcotique. Il faut même quelquefois le donner plus souvent; et quand les douleurs étaient violentes, je n'ai jamais pu les calmer que par de grandes et fréquentes doses de ce remède; car des doses qui seraient capables d'appaiser d'autres douleurs, échouent contre la violence de celles-ci. Or, c'est pendant qu'elles se font sentir, qu'on peut réitérer sans aucun danger les narcotiques; mais il n'en est pas de même quand elles ont cessé. Ainsi les douleurs me guident,

et je réitère le narcotique jusqu'à ce qu'elles aient cessé, ou qu'elles soient fort adoucies, mettant entre chaque dose assez d'intervalle pour juger de l'effet de la dose précédente, avant que d'en donner une autre. Il suffit ordinairement de donner le narcotique matin et soir, à moins que la douleur ne soit extrême. Celui dont j'ai coutume de me servir, est le laudanum liquide qui a été décrit ci-dessus (1): on le mêle dans une eau cordiale, à la dose de seize gouttes ou davantage, suivant la violence de la douleur.

Mauvais effets des lavemens carminatifs.

8. Cette méthode très-simple d'évacuer d'abord par la saignée et la purgation la matière morbifique, ensuite de procurer du repos au moyen des narcotiques, m'a toujours beaucoup mieux réussi que toutes les autres méthodes que j'ai connues jusqu'ici. Les lavemens carminatifs que l'on donne en vue d'évacuer les humeurs âcres, ne font qu'irriter le mal et le prolonger par l'agitation qu'ils causent aux humeurs.

Il faut quelquefois commencer par les narcotiques.

Mais, quoiqu'on doive ordinairement commencer le traitement de la colique bilieuse par la saignée et la purgation, il y a néanmoins des cas où il faut employer les narcotiques avant tout autre remède. Un de ces cas, par exemple, est lorsqu'à l'occasion de quelque maladie précédente, une personne aura été abondamment purgée asez peu de temps avant que d'avoir la colique; car il n'est pas rare que des gens qui relèvent d'une maladie, soient attaqués de la colique bilieuse, à cause de la faiblesse qui leur reste dans les intestins, sur-tout s'ils se sont échauffés pour avoir trop bu de vin ou de liqueurs spiriteuses. Dans ce cas-là, je crois qu'il

(1) Voyez ci-dessus, *Chap.* 3, *num.* 14.

SECTION IV.

est non-seulement inutile, mais encore nuisible de purger de nouveau, parce que la purgation remettrait les humeurs en mouvement, et bouleverserait tout. D'ailleurs, ceux qui sont attaqués de la colique bilieuse, ont ordinairement pris plusieurs lavemens avant que le Médecin soit appelé : ainsi, tant par cette raison qu'à cause de la longueur de la maladie, il semble qu'on ne doit presque pas employer d'autres remèdes que les narcotiques.

Preuve de cela par un exemple.

9. Au mois d'août 1671, le très-noble Baron *Annesli* me fit appeler au château de *Belvoir* : il était attaqué d'une colique bilieuse avec des douleurs insupportables, et de fréquentes nausées Il avait essayé toute sorte de lavemens et plusieurs autres remèdes que lui avaient ordonnés les plus savans et les plus expérimentés Médecins de ces quartiers-là. Pour moi, je lui conseillai, sans aucun détour, d'user des narcotiques à plusieurs reprises, de la manière que j'ai enseignée ci-dessus : il le fit, et en peu de jours il fut guéri, tellement qu'il revint avec moi à Londres en bonne santé.

Excellence de l'exercice de cheval pour guérir cette colique.

10. Mais, comme cette douleur est sujette, plus que toute autre, à revenir, il est nécessaire de prévenir la rechute en donnant, matin et soir, un narcotique pendant quelques jours. Quelquefois la douleur revient dès qu'on interrompt le narcotique : dans ce cas-là, je n'ai rien trouvé de si bon pour guérir entièrement la maladie, que de faire faire de longues routes à cheval ou en carrosse, sans cesser durant ce temps-là de donner le narcotique matin et soir. Ces sortes d'exercices dissipent par la transpiration la matière morbifique, et dépurent, pour ainsi dire, de nouveau le sang ; ils raniment la

chaleur naturelle, et par-là ils fortifient les fibres intestinales (1). J'avouerai franchement que j'ai plus d'une fois guéri la colique bilieuse au moyen de ces exercices, après avoir inutilement employé tout autre remède; cependant il ne faut y venir qu'après avoir suffisamment évacué le malade, et il faut les continuer durant plusieurs jours.

Preuve de cela par un exemple.

11. Un pauvre homme de mon voisinage, et qui est encore vivant, eût pendant cette constitution une colique bilieuse très violente. Il avait pris des purgatifs, des lavemens, et il avait avalé des bales de plomb, le tout sans succès. J'eus recours à l'usage fréquent des narcotiques, et ils me réussirent; car le malade fut assez bien tant qu'il en usa; mais, comme ces remèdes palliaient seulement la maladie sans la détruire, elle revenait dès que leur action avait cessé. J'eus pitié de la triste situation de ce pauvre homme, et je lui prêtai un de mes chevaux, afin qu'il pût s'exercer dessus. Il n'eut pas continué cet exercice durant quelques jours, que ses intestins se fortifièrent, et il fut guéri radicalement sans le secours des narcotiques.

(1) Rien ne fortifie plus les viscères et les intestins que d'aller à cheval. Cet exercice, en secouant doucement toutes les parties du bas-ventre, par l'agitation continuelle qu'il donne au corps, chasse les viscosités contenues dans les intestins et les vaisseaux sanguins, et facilite extrêmement la circulation, particulièrement dans les intestins et les vaisseaux mésentériques, et les ramifications de la veine porte où le sang circule très-lentement. De cette façon il atténue ce liquide, et par conséquent détruit les obstructions du foie, du pancréas, des glandes du mésentère et des intestins, et aide aussi beaucoup l'action de la rate qui envoie le sang au foie. L'exercice du cheval augmente encore beaucoup la transpiration, l'expérience le démontre, et par-là il est utile non-seulement dans la colique bilieuse, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, où il s'agit d'évacuer par les pores de la peau les humeurs nuisibles. En effet, cet exercice seul a guéri des maladies qui avaient résisté à tous les remèdes. Ainsi, lorsque le malade peut se tenir à cheval, il faut l'y faire aller chaque jour. Voyez *Huxham de morb. colic. damnon. pag.* 38.

SECTION IV.

12. Et à dire vrai, j'ai toujours vu, non-seulement dans la colique bilieuse, mais encore dans plusieurs autres maladies chroniques, l'exercice du cheval être d'une utilité merveilleuse, pourvu qu'on le continuât avec assiduité. En effet, si l'on considère que le ventre est alors fortement secoué, et que les organes secrétoires qu'il contient souffrent dans un seul jour une infinité d'agitations, il sera aisé de comprendre qu'ils peuvent, au moyen de cet exercice, se débarrasser des sucs vicieux dont ils sont engorgés; et, ce qui est encore plus important, se fortifier par l'augmentation de la chaleur naturelle, jusqu'au point de s'acquitter de la fonction que leur a donnée la Nature, et qui consiste à dépurer le sang.

Le régime dans cette maladie.

13. Si le malade est jeune et d'un tempérament chaud, j'ordonne un régime tempérant et incrassant, comme des crêmes d'orge, des panades, etc., et de trois jours en trois jours, si le malade a faim, un poulet tendre ou un merlan. Je ne permets d'autre boisson que de la petite-bière douce, ou de l'eau laiteuse. Voilà tout ce que j'accorde, à moins que ceux qui, pour se rétablir, sont dans la nécessité de se mettre à l'exercice du cheval, n'aient besoin d'une nourriture plus abondante et d'une liqueur plus généreuse, afin de réparer les esprits que cet exercice a épuisés (1).

---

(1) Les martiaux et les stomachiques sont très-propres pour raccommoder le sang et fortifier les viscères. Je me sers de l'infusion suivante :

Prenez *racines de gentiane et de galanga, de chacune une once; calamus aromaticus, et écorce sèche d'orange, de chacun deux onces et demie; clous de girofle, deux gros; mars préparé avec le tartre, trois onces. Versez sur tout cela trois chopines et demie de vin blanc, et une chopine et demie d'eau*

14. Il est même arrivé quelquefois que des coliques bilieuses ayant duré fort long-temps pour avoir été mal traitées, et les viscères ayant perdu leur ressort, les malades étant épuisés et réduits à la dernière maigreur; il est arrivé, dis je, quelquefois dans ce cas-là, qu'un grand usage de l'eau épidémique, de l'eau admirable, ou de toute autre liqueur que les malades aimaient le plus quand ils étaient en santé, leur a été utile au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer. C'est que ces liqueurs spiritueuses ranimaient le peu de chaleur naturelle qui restait alors, et qu'elles détruisaient le mauvais levain qui, séjournant dans les premières voies, produisait de temps en temps de nouveaux accès de colique.

Chap. VII. Utilité des cordiaux lorsqu'elle est invétérée.

15. Le régime peu nourrissant que nous avons recommandé durant la maladie, doit être continué encore quelque temps après la guérison: car, comme cette maladie est plus sujette qu'aucune autre aux rechutes, et que d'ailleurs elle a son siége dans les viscères qui sont les principaux instrumens de la digestion, et dont elle affaiblit le ressort, la moindre faute en matière de régime renouvellera aussitôt les douleurs. Voilà pourquoi, tant dans cette maladie que dans toutes les autres affections des viscères du bas-ventre, il faut éviter avec grand soin les alimens indigestes, et ne prendre même de ceux dont on peut user, qu'autant qu'il est nécessaire pour se soutenir.

Régime léger doit être continué quelque temps après la guérison.

16. Certaines femmes sont sujettes à une sorte de maladie hystérique qui ressemble entièrement

Colique hystérique.

---

d'absynthe composée. Laissez en infusion pendant douze jours dans un vaisseau de verre que vous remuerez souvent.

Lorsque les viscères sont faibles, et le corps plein d'humeurs glaireuses, cette infusion est très-bonne, étant d'ailleurs très-convenable à l'estomac. *Idem. p.* 37.

SECTION IV.

à la colique bilieuse, tant par la violence que par le siége de la douleur, et outre cela par les humeurs jaunâtres et verdâtres que les malades vomissent : c'est pourquoi je traiterai ici de cette maladie par occasion, de peur qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse.

Quelles femmes y sont le plus sujettes.

17. Les femmes d'un tempérament lâche et faible, celles qui ont déjà eu auparavant quelque affection hystérique, celles qui ont eu un accouchement laborieux et difficile, causé par la grosseur de l'enfant, et qui a épuisé leurs forces, sont les plus sujettes à la maladie dont nous parlons. Elle cause une douleur à la région de l'estomac, et quelquefois un peu plus bas Cette douleur est aussi violente que celle de la colique ordinaire ou de la passion iliaque; et elle est suivie de vomissemens énormes d'une matière tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre. Les malades, comme je l'ai souvent observé, se laissent plus aller au désespoir, et ont de plus grands abattemens d'esprit que dans toute autre maladie. Après un jour ou deux la douleur se calme, et au bout de quelques semaines, elle revient avec autant de violence qu'auparavant. Il s'y joint quelquefois une jaunisse considérable qui se dissipe d'elle même en peu de jours.

D'où provient la rechute.

Tous les symptômes ayant cessé, et la personne se trouvant assez bien, la douleur se renouvelle à la moindre émotion de l'ame, soit qu'elle vienne de colère ou de chagrin, deux passions dont les femmes sont extrêmement susceptibles dans ce cas-là. La même chose arrive, lorsque les femmes se pressent trop de marcher ou de faire quelqu'autre exercice. Toutes ces causes élèvent des vapeurs dans un corps faible et dont les fibres sont lâches. Je dis des *vapeurs* avec le

vulgaire ; car il n'importe, pour l'explication des phénomènes de la maladie, que ce soit réellement des vapeurs, ou bien des convulsions de certaines parties.

Chap. VII.

Les vapeurs ressemblent à la plupart des autres maladies.

18. Quand donc ces vapeurs ou ces convulsions attaquent telle ou telle partie du corps, elles causent des symptômes proportionnés à cette partie. Ainsi, quoiqu'elles produisent toujours une seule et même maladie, cette maladie ne laisse pas de ressembler exactement à la plupart des autres. Par exemple, quand elle attaque les parties voisines du colon, elle ressemble tout-à-fait à la colique bilieuse. Quand elle attaque un des reins, elle y cause une douleur très-cruelle, qui est suivie d'un vomissement terrible ; souvent même le mal gagne l'uretère, et produit les symptômes de la pierre. Les lavemens et les remèdes lithontriptiques, et propres à chasser la pierre au dehors, ne font que l'irriter et le prolonger, et quelquefois même ils le rendent mortel, quoique de sa nature il soit exempt de danger (1). Je lui ai vu aussi causer des symptômes absolument semblables à ceux que cause la pierre de la vessie.

Exemple de cela.

Il n'y a pas long-temps qu'on vint m'appeler

(1) Une dame Anglaise, attaquée de cette sorte de douleur, avait pris inutilement des laxatifs, des carminatifs, et des huileux, soit par la bouche, soit en lavement. Le Médecin qui la traitait l'ayant interrogée, et apprenant qu'elle était fort sujette aux vapeurs hystériques, lui ordonna de prendre sur-le-champ la potion suivante, et de la réitérer de six en six, ou de huit en huit heures, suivant la violence des symptômes. La douleur cessa au bout de vingt-quatre heures. Et cette dame ayant été de nouveau attaquée de la même douleur quelque mois après, eut recours au même remède avec un pareil succès.

Prenez *eaux distillées de pouliot et de rue, de chacune six gros ; eau de bryone composée, et eau de camomille composée, de chacune trois gros ; teinture de castoreum, de succin et laudanum liquide, de chacun quinze gouttes ; sirop diacode, deux gros. Mêlez tout cela ensemble.*

SECTION IV.

de nuit pour aller avoir une Comtesse de mon voisinage qui avait été attaquée tout à coup d'une douleur très-violente dans la région de la vessie, et d'une suppression d'urine. Comme je savais certainement que cette Dame était sujette à différentes affections hystériques, et que je jugeais de là que sa maladie n'était pas ce qu'elle pensait, je ne souffris pas qu'on lui donnât les lavemens que sa servante préparait déjà, et qui auraient augmenté le mal, ni les émolliens, comme le sirop de guimauve qu'apportait l'Apothicaire; mais au lieu de tout cela je donnai un narcotique, qui aussitôt arrêta tous les symptômes.

L'affection hystérique attaque toutes les parties du corps, non-seulement les internes, mais encore les externes, comme le gosier, les côtes, les cuisses; elle y excite des douleurs insupportables qui, étant finies, laissent une sensibilité, comme si les chairs avaient été rouées de coups, et le malade ne peut souffrir qu'on y touche.

19. Après avoir donné par occasion quelque chose de l'histoire de la colique hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse, je dirai aussi quelque chose de la curation du symptôme qui l'accompagne, savoir, la douleur; car ce n'est pas ici le lieu de traiter de la curation radicale, qui consiste à guérir cette maladie en détruisant sa cause.

La saignée et la purgation n'y conviennent pas.

20. La saignée et les purgations réitérées qui sont visiblement indiquées dans le commencement de la colique bilieuse, ne conviennent point ici, excepté dans le cas dont je parlerai plus bas. L'expérience montre que ces remèdes, en agitant les humeurs, augmentent la douleur et tous les autres symptômes. J'ai même remarqué plusieurs fois que les lavemens les plus doux étant réitérés,

avaient excité une foule de symptômes qui se suivaient sans interruption.

D'ailleurs la raison est ici d'accord avec l'expérience ; car si nous examinons les causes les plus ordinaires de cette maladie, nous trouverons qu'elle vient plutôt du trouble et du mouvement déréglé des esprits, que de quelque vice des humeurs. Ces causes sont de grandes hémorrhagies, des passions violentes, des exercices du corps violens, et d'autres choses de ce genre ; et toutes ces causes font voir qu'on doit bannir les remèdes capables d'augmenter le trouble des esprits, et qu'il faut s'en tenir aux calmans.

Il est vrai que la couleur verdâtre des matières que l'on rejette par le vomissement, semble indiquer le contraire ; mais les conséquences que l'on peut tirer des couleurs, sont trop incertaines pour autoriser des évacuations que l'expérience montre réellement être nuisibles ; et je suis persuadé que la colique hystérique, laquelle n'est nullement dangereuse, malgré la douleur excessive qu'elle cause, devient souvent mortelle par des évacuations employées mal à propos ; ajoutez à cela que si on s'avise de donner un émétique, et même un des plus puissans, sous prétexte d'évacuer le prétendu foyer de la maladie, la malade vomira le lendemain une matière aussi verte, ou d'une aussi mauvaise couleur que celle du jour précédent.

En quel cas néanmoins elles sont nécessaires.

21. Quelquefois néanmoins le sang et les humeurs sont en si grande abondance et dans un si grand orgasme, que les narcotiques, quoique très-souvent réitérés, ne font rien, à moins qu'on ne saigne ou qu'on ne purge auparavant. C'est ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament sanguin et vigoureux. Dans ce cas-là

Section IV.

il faut préparer les voies aux narcotiques par la saignée ou par la purgation, et peut-être par l'une et l'autre ensemble; alors un calmant, qui auparavant ne faisait rien du tout, quoiqu'on le donnât à très-grande dose, produira, même à une dose médiocre, l'effet qu'on en attend.

Le cas dont je parle arrive rarement, et il ne faut pas alors réitérer la saignée ni la purgation; mais s'il est nécessaire de les mettre en usage, on donnera ensuite les narcotiques de la manière que nous avons dite en traitant de la colique bilieuse; et on les emploiera plus ou moins fréquemment, à proportion que la douleur diminuera.

La méthode que je propose regarde seulement la douleur violente, qui est un symptôme de la maladie; car je ne prétends pas traiter ici des moyens de guérir les causes.

Colique hystérique se termine souvent par la jaunisse.

22. La colique hystérique, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques (car il en est de même ici des deux sexes), aboutit fort souvent à l'ictère, et diminue à mesure que l'ictère augmente. Dans la cure de cette sorte d'ictère, il faut s'abstenir de tous les purgatifs, ou, en cas qu'ils soient nécessaires, n'employer que la rhubarbe seule, ou quelque autre remede fort doux; car il est à craindre que la purgation n'excite de nouveaux troubles, et ne renouvelle tous les symptômes. Ainsi le meilleur est de ne faire aucun remède, parce que l'ictère dont nous parlons se dissipe ordinairement de lui-même en peu de temps; mais s'il est long et opiniâtre, il faut recourir aux remèdes. Celui dont j'ai coutume de me servir, est le suivant.

Traitement de cette jaunisse.

Apozème apéritif.

Prenez *racines de garance et de curcuma, de chacune une once; grande chélidoine entière, et sommités de petite centaurée, de chacune une poi-*

gnée: faites bouillir tout cela dans parties égales de vin du Rhin et d'eau de fontaine, qui seront reduites à deux livres; coulez la liqueur, et y dissolvez deux onces de sirop des cinq racines, pour un apozème que le malade prendra chaud matin et soir, à la dose d'une demi-livre, jusqu'à ce qu'il soit guéri (1).

Chap. VII.

Traitement de la jaunisse idiopathique

23. Mais quand l'ictère est venu de lui-même, sans avoir été précédé de la colique, il faut donner les cholagogues une ou deux fois avant l'apozème précédent, et en suite une fois la semaine durant l'usage de l'apozème (2). Par exemple,

(1) Cet apozème serait aussi bon avec l'eau seule, puisque la longue ébullition dissipe entièrement la partie spiritueuse du vin, et ne laisse que de l'eau pure

Le suivant est beaucoup meilleur, et plus propre à remplir les vues qu'on se propose.

Prenez *racines et feuilles de grande chelidoine, racines de curcuma et de garance, de chacune une once; eau de fontaine, trois chopines. Faites bouillir cela ensemble jusqu'à la réduction d'une pinte. La liqueur étant refroidie, ajoutez-y le suc de deux cents cloportes, et deux onces de sirop des cinq racines. Mêlez tout cela ensemble.*

(2) Notre Auteur a donné ici fort superficiellement le traitement de la jaunisse, et n'a point fait mention des remedes volatils, savonneux, atténuans, détersifs et martiaux qui, étant judicieusement employés, réussissent souvent dans des cas où la méthode simple de l'Auteur serait inutile. Ainsi pour suppléer en quelque sorte à ce qu'il n'a pas dit, nous joindrons ici en abrégé la méthode générale de traiter les différentes espèces de cette maladie, et nous la tirerons principalement du Docteur Huxham, dans son Traité *de Aëre et Morb. epid. pag.* 143, *etc.*

La jaunisse est toujours dangereuse quand elle est accompagnée d'une hémorrhagie; car cela denote que le sang est fort âcre et fort liquide; et alors les atténuans, les aloetiques, les volatils et les martiaux sont extrêmement nuisibles. Au contraire, les acides, les délayans, les adoucissans, les eaux minérales, et semblables remèdes sont extrêmement utiles.

Si la jaunisse est accompagnée de fièvre et d'un pouls fréquent, une décoction de chenevis dans du lait, ou une émulsion faite avec les amandes douces et la graine de pavot blanc est utile après une médiocre saignée et une purgation convenable.

Il y a encore une autre espèce de jaunisse très-différente, qui vient d'une bile épaisse et gluante, et demande par conséquent une méthode entièrement différente. Dans cette maladie le sang étant epais et visqueux produit une bile de même qualité, qui à la fin obstrue les conduits biliaires; en

SECTION IV.

Bol purgatif.

Prenez *électuaire de suc de roses, deux gros; rhubarbe en poudre subtile, demi-gros; crême de tartre, un scrupule; sirop de chicorée composé de rhubarbe, quantité suffisante. Faites de tout cela un bol, que le malade avalera de grand matin, en buvant par-dessus un coup de vin du Rhin.*

Si elle est opiniâtre, il faut recourir aux eaux minérales.

Si la maladie résiste à ces remèdes long-temps continués, il faudra que les malades aillent prendre des eaux ferrugineuses, comme par exemple, celles de Tunbrige, et qu'ils les boivent à la source tous les matins jusqu'à ce qu'ils soient guéris (1). Voilà ce que j'avais à dire sur les maladies de cette constitution.

---

sorte que l'obstruction du foie est plutôt l'effet que la cause de la maladie. Dans ce cas-là, il faut d'abord des vomitifs, ensuite des purgatifs aloétiques et mercuriaux, et après cela des apéritifs, des savonneux, des tartareux et des volatils. Mais on doit prendre garde de ne pas donner trop tôt le mars, sur-tout avant que d'avoir atténué les humeurs; autrement, loin de guérir le mal, il pourrait causer au foie un squirrhe incurable. Et à cette occasion je ne saurais m'empêcher de relever ici l'excellence du *tartre régnéré*, ou *terre foliée de tartre*, comme d'un admirable apéritif, non-seulement dans cette maladie, mais encore dans plusieurs autres; car il atténue puissamment les humeurs épaisses et visqueuses, et par ce moyen détruit les obstructions. Et quoiqu'il possède de si grandes vertus, il n'a presque aucune âcreté; et ce qui est plus singulier, on peut le donner aussi sûrement dans la pleurésie que dans l'hydropisie. Des remèdes capables par leur poids et leur subtilité de diviser ainsi les humeurs épaisses et visqueuses, ne sauraient manquer d'être fort utiles; mais on peut encore augmenter leur efficacité en y joignant quelque savon détersif propre à dissoudre et atténuer les humeurs onctueuses et tenaces.

Il faut se souvenir que le mars et les remèdes chauds sont très-pernicieux quand la jaunisse est inflammatoire; et que les vomitifs ne conviennent pas si elle provient des concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel, ce que l'on peut conjecturer lorsqu'elle revient fréquemment.

(1) L'Auteur, en recommandant les eaux minérales qui sont assurément très-efficaces dans une jaunisse opiniâtre, n'a pas marqué la saison propre à les prendre, qui est sur-tout le commencement de l'été; et n'a pas indiqué non plus qu'on peut les prendre utilement loin de la source quand on ne saurait s'y transporter. Quant à la manière de prendre les eaux quelles qu'elles soient, il n'est pas possible de la marquer en détail, parce qu'elle doit être appropriée à la nature de la maladie, au tempérament, à la façon

SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'an 1673, *et des années entières* 1674 *et* 1675.

1. Vers le commencement du mois de Juillet 1673, il parut une autre sorte de fièvre, mais qui ne fut pas fort épidémique, parce que la constitution de l'air ne la favorisait pas tellement, qu'il ne restât aucune des maladies de la constitution précédente. La petite-vérole qui avait commencé en 1670 durait encore, quoiqu'elle fût plus rare et accompagnée de symptômes plus doux. Ainsi ces deux maladies marchaient presque d'un pas égal, sans qu'aucune des deux fût fort répandue; car la constitution précédente n'avait pas tellement cessé, qu'elle ne produisît plus aucune des maladies qui lui étaient propres, puisqu'il restait encore quelques dyssenteries; et la nouvelle constitution n'était pas encore assez établie pour produire des maladies qui fissent disparaître entièrement les autres.

Nouvelle sorte de fièvre en 1673.

---

de vivre, choses qui varient extrêmement dans les différens sujets. D'ailleurs, il faut quelquefois joindre à l'usage des eaux certains correctifs, y entremêler des remèdes, et toujours observer un régime très-exact par rapport aux alimens, à l'exercice, etc., si on veut en retirer une pleine utilité sans courir aucun risque. Tout cela montre clairement qu'il est très-difficile, et peut-être même impossible de donner des règles qui puissent être appliquées à une si grande variété de circonstances.

SECTION V.

2. La petite-vérole et la fièvre dont nous parlons marchèrent d'une pas égal pendant l'automne de cette année, et pendant tout l'hiver, sans être néanmoins fort répandues; et durant ce temps-là les dyssenteries tendaient à leur fin. Au mois de Novembre un froid très-violent qui dura quelques jours, ayant été tout-à-coup suivi d'une telle chaleur, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de si considérable en pareille saison, il y eut quelques dyssenteries en petit nombre un peu avant Noël et aux environs de Noël; elles furent les dernières, et dès-lors cette maladie, ou du moins l'espèce dont il s'agit, cessa entièrement.

Rougeole en 1674.

3. L'année suivante les rougeoles commencèrent de très-bonne heure, savoir, au mois de Janvier, et ne furent pas moins épidémiques que celles qui en 1670 avaient commencé à peu près dans le même temps. Presque aucune famille n'en fut exempte, et elles attaquaient sur-tout les enfans; elles n'étaient pas aussi régulières, et ne gardaient pas aussi exactement leur type que celles de 1670. Je parlerai plus au long de cette différence, quand je traiterai en particulier de ces rougeoles de 1674; elles augmentèrent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles allèrent en diminuant par degrés, et peu de temps après le solstice d'eté elles disparurent entièrement.

4. Or, comme les rougeoles épidémiques de 1670 amenèrent des petites-véroles noires que nous avons décrites parmi les maladies de cette année-là, de même les rougeoles de 1674 qui n'étaient pas moins épidémiques, en amenèrent aussi de semblables. Les petites-véroles de la constitution précédente, ainsi que nous avons remarqué ci-devant, produisaient des pustules qui, après les deux premières années, devenaient de jour en jour

moins noires et plus grosses, tellement que sur la fin de 1673 ces petites-véroles étaient d'un bon caractère, eu égard à leur espèce, mais ensuite elles reprirent leur première malignité, et furent accompagnées de très-fâcheux symptômes : elles se firent violemment sentir pendant l'automne de 1674, et même assez avant dans l'hiver, parce que la chaleur qui était alors plus grande qu'à l'ordinaire, les favorisait; mais le froid étant venu, elles diminuèrent, et firent place à la fièvre qui commençait à se répandre.

Retour des petites véroles.

5. Cette fièvre, après avoir duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de Juillet 1675; aux approches de l'automne elle commença à se porter sur les intestins, avec des symptômes tantôt de la dyssenterie, tantôt de la diarrhée; quelquefois néanmoins elle n'était accompagnée ni de dyssenterie, ni de diarrhée, mais elle attaquait la tête, et causait une stupeur aux malades. Les petites-véroles étaient alors devenues très-rares, et vers l'équinoxe d'automne elles disparurent entièrement, car la fièvre avait alors le dessus sur toutes les autres maladies épidémiques de cette année.

Différentes formes que prenait la fièvre en 1675.

Il faut néanmoins observer que comme cette fièvre déposait volontiers sur les intestins la matiere morbifique, d'où s'ensuivait quelquefois la dyssenterie, et plus souvent la diarrhée, cela donnait occasion d'attribuer communément aux tranchées du ventre les désordres qu'on auroit dû attribuer à la fièvre; mais les Médecins qui traitèrent des malades pendant l'automne de cette année-là, savent combien cette fièvre était violente; et ils n'ignorent pas non plus que la dyssenterie et la diarrhée étaient des suites et des symptômes

SECTION V.

de la fièvre, et non pas des maladies primordiales et idiopathiques.

Autre forme qu'elle prend.

6. Cette fièvre subsista ainsi durant l'automne jusqu'à la fin d'Octobre, tantôt attaquant la tête, tantôt les intestins, et produisant des symptômes conformes à la nature de ces parties. Vers la fin d'Octobre, le temps qui jusqu'alors avait été chaud et sec, comme en été, devint tout à coup froid et humide (1), ce qui causa un si grand nombre de rhumes et de toux, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Ce qu'il y avait de plus considérable, c'est que la fievre stationnaire de cette constitution survenait ordinairement à la toux, et qu'elle en était plus violente, et causait des symptômes particuliers. Car, au lieu que, peu de temps auparavant, elle attaquait le plus souvent les intestins, comme nous avons déjà dit, il se trouvait que, dans le temps dont nous parlons, elle attaquait principalement les poumons et la plèvre, et produisait des symptômes de péripneumonie et de pleurésie. C'était néanmoins tout-à-fait la même fièvre qui, ayant commencé au mois de Juillet 1673, avait subsisté jusqu'à la venue des rhumes, sans aucun changement dans ses symptômes.

---

(1) Un air froid et humide qui dure pendant quelque temps, ou qui succède tout à coup à un air chaud et sec, est extrêmement nuisible à la santé; car il relâche les solides, et en conséquence les fluides circulent plus lentement, leur mouvement intestin diminue; ainsi ils deviennent épais et visqueux, et à cause de cela ne peuvent être poussés jusque dans les vaisseaux extrêmement fins de la transpiration, pour s'y débarrasser de leurs parties superflues et nuisibles. D'ailleurs, la froideur et l'humidité de l'air, bouchant les pores de la peau, empêchent aussi en partie cette transpiration. De là il s'amasse dans le corps beaucoup de recrémens, et les sucs perdant leur qualité douce et balsamique, deviennent âcres et irritans; en sorte que s'ils ne sont évacués à temps de quelque autre manière, soit naturellement, soit par le secours de l'art, il en résulte des enflures de gorge, des toux, des esquinancies, des fièvres catarrheuses, etc.

7. Les rhumes et les toux durèrent jusqu'à la fin de Novembre, après quoi ils diminuèrent tout d'un coup; mais la fièvre demeura la même qu'elle était avant les rhumes, quoiqu'elle ne fût ni tout-à-fait aussi épidémique, ni accompagnée des mêmes symptômes, parce que les rhumes en occasionaient de particuliers, et augmentaient l'épidémicité. Lorsque les rhumes cessèrent, il parut des petites-véroles du même genre que celles de l'année précédente; mais, comme elles avaient déjà duré près de deux ans, leurs symptômes n'étaient pas si violens que quand elles commencèrent. Je ne saurais dire combien durera encore cette constitution; tout ce que je sais, c'est qu'elle a été jusqu'à présent très-inégale et très-irrégulière, et que toutes les maladies qu'elle a causées ont été entièrement de même.

CHAP. II. Elle demeure néanmoins essentiellement la même.

Je vais traiter maintenant de ces maladies épidémiques, dans le même ordre qu'elles se sont suivies l'une l'autre.

CHAPITRE II.

Fièvre continue des années 1673, 74, 75.

1. Cette fièvre, de même que les autres maladies épidémiques, avait, dès son commencement, certains symptômes par lesquels on voyait clairement que l'inflammation était alors plus grande qu'elle ne fut dans la suite de la maladie (1). Car

Cette fièvre très-inflammatoire au commencement.

(1) Il est probable que les matières contenues dans l'air, et qui causent une maladie épidémique, ont plus de virulence et d'activité lorsqu'elles com-

SECTION V.

la première année que la fièvre régna, et le printemps suivant, les symptômes de la pleurésie survenaient, et le sang que l'on tirait ressemblait à celui des pleurétiques, du moins dans la première et la seconde saignée; mais, quand la maladie eut duré quelque temps, il n'y eut plus de signes d'une violente inflammation.

Ses symptômes propres.

2. Voici quels étaient les symptômes particuliers de cette fièvre, outre ceux qui sont communs à toutes les fièvres en général. Les malades étaient ordinairement attaqués d'une douleur assez violente à la tête et au dos, d'un assoupissement et d'une douleur tensive dans les articulations et les membres, et même dans tout le corps, mais un peu moins grande que dans le rhumatisme. Les premiers jours, la chaleur et le froid se succédaient alternativement, et quelquefois même il y avait de légères sueurs dès le commencement de la maladie. Quand la fièvre était abandonnée à elle-même, la langue n'était ni sèche, ni d'une couleur fort éloignée de la couleur naturelle, seulement elle était un peu blanche, et la soif était médiocre; mais, si on augmentait la chaleur ordinaire de la fièvre, en donnant au malade des remèdes échauffans, alors la langue était très-sèche, et d'une couleur jaune-noirâtre; la soif augmentait, et l'urine qui autrement conservait presque sa couleur naturelle, devenait fort rouge.

Quand la fièvre n'avait pas d'autres symptômes, et qu'elle était bien traitée, elle se terminait le quatorzième jour, et au plus tard le vingt et unieme.

---

mencent à communiquer leur impression morbifique, qu'au bout d'un certain temps. C'est pourquoi il peut se faire que la maladie qu'elles produisent soit beaucoup plus inflammatoire et plus répandue dans son commencement que dans son progres et dans son declin.

3. Le plus considérable de ses symptômes était une espèce de coma qui jetait le malade dans l'assoupissement et le délire ; il dormait quelquefois durant plusieurs semaines, et ne se réveillait que par de grands cris et avec peine : alors il ouvrait simplement les yeux, et après avoir pris quelque remède, ou un verre de sa boisson ordinaire, il retombait aussitôt dans son assoupissement, lequel était quelquefois si profond, qu'il aboutissait à une parfaite aphonie.

Le principal était une espèce de coma.

4. Les malades qui revenaient de cet état, commençaient à se mieux porter le vingt-huitième ou le trentième jour. Le premier signe de convalescence était l'envie démesurée qu'ils avaient de quelque nourriture ou de quelque boisson extraordinaire. La tête restait faible durant quelques jours, et penchait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y avait encore d'autres signes qui montraient que la tête avait beaucoup souffert. A mesure que les forces revenaient, cette faiblesse s'évanouissait.

Premier signe de guérison.

5. Quelquefois le malade avait plutôt un délire tranquille qu'un sommeil. Cependant il parlait de temps en temps sans rime ni raison, comme un homme qui est en colère et hors de son bon sens ; mais il ne devenait pas si furieux que ceux à qui la petite-vérole ou d'autres fièvres causent la frénésie. Une autre différence, c'est qu'il s'endormait tout à coup par intervalles, et ronflait plus profondément ; d'ailleurs son délire, quoique moins violent que la frénésie, durait plus longtemps. Le délire tranquille arrivait sur-tout aux enfans et aux jeunes gens au-dessous de l'âge de puberté ; le délire furieux arrivait sur-tout aux adultes. Dans les uns ou les autres, si on donnait des remèdes trop chauds, et qu'on excitât les

Il survenait quelquefois un délire tranquille.

Section V.

sueurs, le mal se portait facilement à la tête, et causait les symptômes dont nous avons fait mention.

6. Quand il ne survenait point de délire léthargique, soit naturellement, soit par l'effet des remèdes, la maladie se terminait ordinairement le quatorzième jour; je l'ai même vue quelquefois se terminer le treizième.

7. Pendant l'automne de 1675, cette fièvre, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, finissait par la dyssenterie, et quelquefois aussi par la diarrhée. Cette dernière sur-tout arrivait souvent lorsque le malade était encore assoupi. Mais autant que j'ai pu m'en assurer par de soigneuses observations, la dyssenterie et la diarrhée n'étaient que des symptômes de la fièvre.

Curation de cette fièvre qui était d'un genre particulier.

8. Quant à la curation de cette fièvre, ses divers phénomènes, très-différens de ceux qui accompagnaient la fièvre précédente, et d'ailleurs sa résistance aux purgatifs par le moyen desquels j'avais guéri très-heureusement toutes les fièvres de la précédente constitution, me firent connaître dès qu'elle commença, savoir, au mois de Juillet 1673, qu'elle était d'un tout autre genre. Mais j'eus besoin d'employer plus de temps que les autres fois à examiner sa nature, et par conséquent j'étais d'abord incertain et en suspens sur l'indication que je devais suivre dans le traitement. Car lorsque cette fièvre commença, il n'y avait en même temps aucune autre maladie épidémique, dont la connaissance pût me fournir quelques idées vraisemblables sur sa nature, parce que les petites-véroles qui l'accompagnaient ressemblaient entièrement, comme j'ai déjà dit, à ces petites-véroles noires qui avaient commencé en 1670, et que d'ailleurs elles étaient alors très-bénignes,

et sur le point de cesser tout-à-fait. Ainsi il ne me restait d'autre moyen que d'examiner avec beaucoup d'attention la maladie en elle-même et indépendamment de toute autre, et de considérer avec toute l'application possible ce qui était utile et nuisible aux malades, afin de régler là-dessus mes indications.

Elle était accompagnée d'une grande inflammation.

9. La violente douleur de tête et de côté, et la ressemblance du sang avec celui des pleurétiques, m'apprirent bientôt que cette fièvre était accompagnée d'une inflammation considérable, et que néanmoins on ne pouvait pas saigner aussi copieusement qu'il est nécessaire dans la pleurésie. Car après la première, ou tout au plus la seconde saignée, il ne paraissait plus de coëne sur le sang; et quand on saignait davantage, le malade n'était point soulagé, à moins que la maladie ne se changeât en pleurésie, comme il arrivait quelquefois après un régime trop échauffant, surtout le premier printemps qu'elle régna, c'est-à-dire en 1674. Car alors elle semblait approcher de la péripneumonie, à cause de la chaleur de la saison, et parce qu'étant encore dans son commencement, elle dépendait d'un principe qui était alors plus spiritueux qui ne fut ensuite. L'exemple des autres et mon expérience propre m'empêchant donc de réitérer la saignée, quoiqu'il me fût évident que cette fièvre, sur-tout quand elle commença, était fort inflammatoire, il ne me restait d'autre moyen pour en tempérer la chaleur, que l'usage des lavemens fréquemment réitérés et des remèdes rafraîchissans.

La saignée réitérée y était nuisible.

Nécessité des lavemens.

Non-seulement les signes manifestes d'inflammation, mais encore l'assoupissement dont cette fièvre était plus souvent accompagnée que toute autre, demandaient l'usage continuel des lave-

Section V.

mens, afin de détourner la matière fébrile qui se portait si rapidement à la tête. Les lavemens tenaient lieu des fréquentes saignées, qui ne convenaient pas à la nature de la maladie ; et ils suppléaient à leur défaut, en ce qu'ils modéraient peu à peu l'effervescence du sang, et évacuaient la matière morbifique.

Utilité des vésicatoires.

10. Je crus aussi que des emplâtres vésicatoires assez grands, et appliqués sur la nuque du cou, seraient plus utiles dans cette fièvre que dans les autres où la matière fébrile ne portait pas de même à la tête ; car la douleur et la chaleur que ces sortes d'emplâtres causent à la partie sur laquelle on les applique, y fait une dérivation de la matière qui, autrement, se porterait à la tête. Avec ces remèdes et un régime rafraîchissant, on venait sans peine à bout de la maladie. Mais si on l'attaquait d'une autre manière, elle était très-rebelle, comme un grand nombre d'expériences ne me l'avaient que trop fait voir.

Détail du traitement.

11. Voici donc la méthode que je suivis. Je faisais, avant toutes choses, saigner du bras, et la quantité de sang que l'on tirait était proportionnée à l'âge et aux forces du malade, et aux autres circonstances. Aussitôt après je faisais appliquer sur la nuque du cou un grand emplâtre vésicatoire. Le lendemain j'ordonnai un lavement laxatif; et je voulais qu'il fût pris d'assez bonne heure pour que le tumulte qu'il causerait pendant son opération fût appaisé avant la nuit, c'est-à-dire, à deux ou trois heures après-midi. On réitérait chaque jour ce lavement, jusqu'à ce que la maladie diminuât. Alors je faisais cesser les lavemens, et même plutôt, si la fièvre durait au-delà du quatorzième jour : car dans ce cas-là, quoique les lavemens précédens ne l'eussent pas emportée, je trouvais qu'il

était inutile d'en donner de nouveaux, et qu'il valait mieux abandonner la maladie à la nature, et la laisser s'affaiblir insensiblement d'elle-même, puisque l'ébullition précédente avait déjà arrêté sa plus grande violence, et qu'il n'y avait plus à craindre de symptômes dangereux. Cette méthode m'a toujours mieux réussi que de tenter alors aucune évacuation. Durant ce temps-là j'interdisais la viande au malade, et je lui permettais de la petite-bière à discrétion.

Les malades sortaient du lit chaque jour, et pourquoi.

12. Une autre chose qui m'a réussi un très-grand nombre de fois, et que je ne dois pas omettre en décrivant le régime qui convenait dans cette maladie, c'est que je faisais chaque jour sortir les malades au moins pendant quelques heures; ou si la faiblesse ne leur permettait pas de se lever, je les faisais habiller et demeurer ainsi couchés sur leur lit, la tête un peu élevée. Car en considérant la grande rapidité avec laquelle la fièvre portait à la tête, et en même temps la disposition inflammatoire du sang, il me vint en pensée qu'il serait avantageux pour les malades de ne pas garder toujours le lit, parce que la chaleur du lit, en augmentant l'impétuosité du sang qui se porte à la tète, échauffe davantage le cerveau, met les esprits animaux en mouvement, augmente les vibrations du cœur, et par conséquent la fièvre.

Inconvénient de demeurer trop long-temps levé.

13. Mais quoiqu'il soit très-bon dans toutes les fièvres où il y a une inflammation considérable, de ne pas toujours garder le lit, néanmoins si on demeure trop long-temps levé chaque fois, surtout dans le déclin de la maladie, il survient quelquefois des douleurs vagues, qui peuvent dégénérer en rhumatisme; et d'autres fois il survient une jaunisse.

Section V.

Dans ce cas-là, il faut que le malade se tienne au lit, afin que les pores de la peau étant ouverts, les particules qui causent l'une ou l'autre de ces deux maladies, s'évacuent par la transpiration : mais il ne faut garder le lit qu'un jour ou deux, sans exciter la sueur. Ces accidens sont fort rares, et n'arrivent jamais que dans le déclin de la fièvre. Alors il vaut beaucoup mieux permettre au malade de garder le lit, que dans le commencement ou dans la force de la maladie. De cette façon la matière fébrile s'atténue mieux; au lieu qu'elle s'effarouche et s'enflamme davantage quand on oblige trop tôt le malade de demeurer continuellement couché.

Justification de cette méthode.

14. Si on objecte que cette méthode est assez bonne pour empêcher le sang de se porter à la tête, et pour soutenir les forces du malade, mais que d'ailleurs elle est mauvaise en ce qu'elle empêche les sueurs par lesquelles doit s'évacuer la matière fébrile après qu'elle a été digérée, je réponds que cette raison ne prouve rien, à moins qu'on ne montre auparavant que les sueurs sont nécessaires dans toute sorte de fièvres; ce qu'on ne montrera pas facilement.

C'est l'expérience et non pas la raison qui apprend quelles sont les fièvres qui doivent se guérir par les sueurs, et quelles sont celles qui doivent se guérir par les purgatifs, etc. Nous avons même sujet de croire qu'il y a certaines fièvres que la nature guérit par une méthode particulière, et sans aucune évacuation sensible, c'est-à-dire, en corrigeant la matière morbifique, et en la rendant semblable au sang avec lequel elle ne pouvait auparavant s'assimiler.

C'est sur ce fondement que j'ai souvent guéri la fièvre dont nous parlons, et d'autres sortes de fièvres, pourvu qu'elles ne fussent pas intermit-

tentes, et je les ai guéries dès qu'elles commençaient, et avant que toute la masse du sang fût infectée, sans employer pour cela d'autre remède que la petite-bière, dont j'ordonnais aux malades de boire toutes les fois et en telle quantité qu'ils voudraient. Je leur défendais en même temps les bouillons et toute autre nourriture, et je leur permettais de faire leurs exercices ordinaires, et de prendre l'air, sans que je misse en usage aucune évacuation, pas même une seule fois. Par cette méthode, continuée seulement pendant deux ou trois jours, j'ai guéri mes enfans et quelques-uns de mes amis. Mais elle ne convient que dans des personnes jeunes et d'un tempérament sanguin.

Quelle sorte de sueur il faut exciter dans les fièvres.

15. Quand on accorderait même que la nature ne peut vaincre la maladie que par les sueurs, il faudrait toujours convenir qu'il s'agit uniquement des sueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, et lorsque la matière morbifique est digérée, et non pas de celles qui arrivent les premiers jours de la maladie, et qui sont l'effet du trouble où est alors l'économie animale. Il ne faut point exciter ces dernières sueurs, mais plutôt calmer le tumulte qui les produit. Les premières se rencontrent dans plusieurs sortes de fièvres, quoique non pas dans toutes. Il y a certaines fièvres où elles sont critiques et nécessaires dans le déclin de la maladie. Telles sont les accès de fièvres intermittentes : telle est une autre fièvre considérable et très-fréquente, je veux dire celle qui dépend de la constitution de l'air par laquelle sont produites les fièvres intermittentes épidémiques. Dans ce cas-là, on doit travailler en premier lieu à digérer la matière morbifique, ensuite à l'évacuer par les sueurs. Si on suit une autre méthode, la maladie ne fera qu'augmenter.

Section V.

C'est pourquoi toutes sortes d'évacuations doivent être bannies, si ce n'est les premiers jours de la maladie, où il s'agit de modérer sa violence : hors de là, les évacuations pourraient être funestes. Et même la fièvre pestilentielle, dont la cause est d'une extrême subtilité, peut se guérir dès les premiers jours par les sueurs, comme l'expérience l'a toujours fait voir.

Dans quelles fièvres la sueur est nuisible.

16. Mais dans les fièvres où nous ne voyons point que la nature abandonnée à elle-même, et selon le cours ordinaire des symptômes, évacue au bout d'un certain temps la matière morbifique déjà préparée, ne serait-ce pas une trop grande témérité de vouloir guérir la maladie, en excitant bon gré malgré les sueurs, puisque, selon Hippocrate (*), *tout est inutile quand la nature est contraire*? Or, je pense que c'est-là justement le cas de la fièvre particulière dont nous traitons maintenant. Quantité d'expériences m'ont appris qu'elle peut se guérir sans sueurs; et même que si l'on s'obstine à vouloir faire suer les malades, on les jette souvent à pure perte dans un danger évident, parce qu'alors la matière morbifique se porte à la tête.

Néanmoins, si dans cette fièvre, ou dans toute autre de celles qui n'ont pas coutume de se terminer par une sueur critique, il survient dans le déclin de la maladie et sans le secours de l'art, une sueur de cette espèce, que la diminution de tous les symptômes fasse juger être l'effet d'une digestion convenable de la matière morbifique, aucun Médecin prudent ne méprisera une pareille sueur. Mais quand elle ne vient pas ainsi d'elle-même, pouvons-nous être assurés de ne pas tuer le ma-

(*) Τῆς φύσεως ἀντιπρατ τούσης κενεὰ πάντα.

lade, si, pour le faire suer, nous employons un régime échauffant et des cordiaux ? Un homme qui trouverait par hasard un trésor à terre, serait simple de ne pas le prendre. Mais ce serait être fou de risquer sa vie dans l'espérance de trouver un pareil trésor. Quoiqu'il en soit, je suis très-assuré que la chaleur de la fièvre toute seule, suffit pour préparer la matière fébrile à la coction, et qu'il ne faut pas augmenter cette chaleur par un régime échauffant.

Utilité de la saignée et des lavemens dans cette fièvre, et mauvais effet des sudorifiques.

17. La méthode de traiter cette fièvre par la saignée et les lavemens, réussissait très-bien : mais quand on y employait les sudorifiques, non-seulement il survenait des symptômes très-fâcheux, mais le succès était toujours fort incertain. Le principal de ces symptômes et qui arrivait souvent, comme nous l'avons dit, était un délire, où le malade ne parlait pas beaucoup, mais était plutôt attaqué d'un assoupissement qui ressemblait au coma. Ce symptôme venait quelquefois de lui-même, et le plus souvent de ce que des gardes ignorantes travaillaient mal à propos à exciter les sueurs; car la matière morbifique qui, dans cette sorte de fièvre ne s'évacuait point par les sueurs, venant à être violemment agitée, elle se portait à la tête, et mettait les malades en grand danger.

L'assoupissement ne cédait à rien dans le commencement de la maladie.

18. En traitant la fièvre d'une autre constitution, j'avais déjà pris garde que durant les dernières années de cette fièvre, il survenait quelquefois un assoupissement, principalement aux enfans et aux jeunes gens qui étaient à peine sortis de l'âge de puberté. Mais cet assoupissement n'était ni aussi profond, ni aussi épidémique que celui qui accompagnait la fièvre dont il s'agit maintenant. Je ne pus toutefois venir à bout de dissiper le premier, qui était le plus léger, et beaucoup moins

Section V. pus-je dissiper le second dans le commencement de la maladie, quoique je n'oubliasse rien pour cela, et que j'employasse les saignées réitérées du bras, de la gorge et du pied, les emplâtres vésicatoires, les lavemens, les diaphorétiques de toute espèce, etc.

Enfin, je pris le parti de saigner du bras, d'appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, et de donner deux ou trois lavemens avec le lait et le sucre, tout cela dans les premiers jours de la maladie; après quoi je ne faisais rien du tout, si ce n'est que j'interdisais la viande et toute sorte de liqueurs spiritueuses. En même temps j'étudiais la méthode de la nature, afin d'apprendre, en marchant sur ses traces, le moyen de dissiper cet assoupissement. Le succès fut heureux; la maladie diminuait peu à peu, et enfin disparaissait entièrement. Je crus donc devoir insister sur cette méthode dans toutes les fièvres que je traitai ensuite. La grandeur du symptôme que j'avais à combattre, et le bon succès que j'eus toujours, justifient suffisamment ma conduite.

On va trop vite dans le traitement des maladies.

19. Il m'est quelquefois venu en pensée que dans le traitement des maladies nous allons trop vite; qu'il faudrait, au contraire, aller plus lentement, et laisser plus agir la nature qu'on ne fait aujourd'hui. C'est une erreur grossière de croire que la nature a toujours besoin du secours de l'art. Si cela était, elle n'aurait pas assez bien pourvu à la conservation du genre humain; car il n'y a pas la moindre proportion entre le grand nombre des maladies dont les hommes sont attaqués, et les moyens qu'ils ont pour s'en délivrer : je parle même des siècles où la Médecine a été le plus cultivée et le plus en honneur. J'ignore ce qu'a produit dans les autres maladies la méthode de laisser

agir la nature. Ce que je sais certainement par des observations faites avec soin, c'est que dans la fièvre dont nous parlons, l'assoupissement léthargique se dissipait heureusement de lui-même après les évacuations générales, savoir, la saignée et les lavemens.

En quel cas il faut permettre un régime absurde.

20. Nous avons dit ci-dessus qu'on ne voyait le plus souvent des signes de convalescence que le trentième jour (savoir, dans le cas d'un assoupissement considérable), et qu'il survenait même quelquefois une aphonie ; après quoi le malade demandait obstinément quelque nourriture ou quelque boisson mauvaise et absurde, parce que la longueur de la maladie avait extrêmement corrompu le levain de l'estomac. Dans ce cas-là, comme il était absolument nécessaire de réparer les forces épuisées, je permettais volontiers des choses moins convenables, pourvu qu'elles fussent agréables au goût des malades.

Histoire d'une guérison.

21. Au mois de Septembre 1674 je traitai un enfant de neuf ans, fils d'un Libraire de mes voisins, nommé M. *Not.* Il était attaqué de la fièvre et de l'assoupissement. L'ayant fait saigner du bras, et lui ayant fait donner des lavemens pendant quelques jours de suite dans le commencement de la maladie, j'en demeurai-là, et je m'opposai aux importunités de sa mère, qui me pressait vivement d'aller plus vite en besogne, ce que je ne croyais pas expédient pour le salut de son fils. Tout ce que j'ordonnai de plus, fut un julep ordinaire, et cela plutôt pour contenter la mère que pour autre chose. Le malade commença à se mieux porter vers le trentième jour. Il eut divers appétits bizarres, lesquels je jugeai à propos de satisfaire en partie, uniquement pour contenter son goût ; et enfin, il guérit parfaitement.

SECTION V

Frénésie dans cette fièvre.

22. Quoique l'assoupissement léthargique arrivât plus souvent dans cette fièvre que les autres symptômes, la frénésie ne laissait pas de survenir quelquefois. Les malades qui en étaient attaqués, ne dormaient ni jour ni nuit, ils étaient hors de leur bon sens, et avaient d'autres symptômes semblables à ceux que produit la frénésie qui est causée par d'autres fièvres, ou par la petite-vérole. Ce symptôme n'attendait pas, comme l'affection léthargique, que la matière peccante fût digérée, mais il enlevait le malade en peu de jours, à moins qu'on n'arrêtât l'inflammation. Rien ne fit si bien dans cette occasion, que l'esprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite-bière, que je donnais ainsi pour boisson ordinaire, après une saignée, et un ou deux lavemens. En peu de jours il procurait du sommeil, dissipait les symptômes, et guérissait le malade. Aucune autre méthode ne me réussissait de même, à beaucoup près. Un grand nombre d'expériences me persuadèrent de la bonté de ce remède.

Bons effets de l'esprit de vitriol dans cette occasion.

23. En automne 1675, la fièvre fut suivie de dyssenteries et de diarrhées. Je reconnus d'abord qu'elles n'étaient que des symptômes de la fièvre, et non pas des maladies idiopathiques et primordiales, comme dans la constitution précédente. Néanmoins, parce que la cause morbifique était renfermée dans le sang, la saignée était indiquée. Ce remède, joint à deux prises de narcotiques que l'on donnait ensuite, suffisait pour dissiper le mal.

Guérison d'une dyssenterie qui succédait à cette fièvre.

24. Au mois de Septembre 1675, Madame *Conysbi*, qui demeurait près des écuries Royales, me fit appeler. Elle avait eu la fièvre dont nous parlons, et tout à coup elle fut saisie de tranchées du ventre, qui furent suivies de déjections sangui-

fiolentes et muqueuses. Quoique ses forces se trouvassent depuis quelques jours fort épuisées par la longueur de la maladie, et sur-tout par les fréquentes selles qui, la nuit précédente, l'avaient beaucoup fatiguée, je ne laissai pas de la faire saigner du bras sur-le-champ, et peu de temps après, je lui fis donner un narcotique; la nuit d'ensuite les déjections furent stercoreuses; le matin et le soir du jour suivant, je réitérai le narcotique, et j'ordonnai un cordial modéré pour ranimer ses forces. Par ces remèdes, la malade fut bientôt guérie

Traitement de la diarrhée qui lui succédait.

25. Quant à la diarrhée, elle donnait encore moins de peine que la dyssenterie. Il me parut qu'elle n'était ni utile, ni nuisible au malade, soit qu'il y eut assoupissement ou non. Ainsi, je ne pouvais en tirer aucune indication curative lorsqu'elle n'était pas assez violente pour mettre le malade en danger; car si elle le mettait en danger, elle demandait sans contredit les narcotiques. C'était-là le seul cas où ces remèdes convenaient durant toute cette fièvre; autrement ils auraient augmenté la grande disposition qu'avaient les malades à tomber dans l'assoupissement, et par conséquent on ne devait jamais les employer que dans une nécessité absolue.

Sueurs nocturnes, d'où elles venaient, et leur remède.

26. Il arrivait assez souvent à ceux qui relevaient de cette fièvre, ou d'autres fièvres, sur-tout à ceux qui en avaient été long-temps malades, et n'en avaient été quittes qu'après de longues et de grandes évacuations, principalement s'ils étaient d'un tempérament faible, il leur arrivait, dis-je, de suer abondamment la nuit, lorsqu'ils étaient couchés. Cette sueur les affaiblissait extrêmement; ils étaient long-temps à reprendre leurs forces, et même quelques-uns devenaient étiques. Ce symp-

Section V.

tôme me paraissait venir uniquement de ce que le sang était si appauvri et si affaibli par la longueur de la maladie, que, ne pouvant assimiler les nouveaux sucs qu'il recevait, il les évacuait par les sueurs. C'est pourquoi je conseillais toujours à ceux qui étaient dans cet état, d'avaler, tous les matins et tous les soirs, cinq ou six cuillerées de vin vieux de Malaga. Par ce moyen, les forces se rétablissaient et les sueurs cessaient (1).

Voilà ce que nous avions à dire touchant la fièvre de cette constitution que nous avons jugé à propos de nommer *fièvre comateuse*, à cause du grand assoupissement dont elle était presque toujours accompagnée.

CHAPITRE III.

Rougeoles de l'an 1674.

Nouvelle espèce de rougeole.

1. Au commencement de l'an 1674, c'est-à-dire, au mois de Janvier, il parut des rougeoles d'une espèce différente de celles qui avaient paru dans le même mois en 1669 et en 1670. Les rougeoles de 1674 n'étaient cependant pas moins épidémiques que ces autres, mais elles n'étaient pas si régulières et ne gardaient pas si constamment le même type : car leur éruption se faisait tantôt plutôt, et tantôt plus tard ; au lieu que dans les autres,

---

(1) Une nourriture restaurante, un exercice convenable, et l'usage d'une légère infusion de quinquina dans du vin rouge, manqueront rarement de produire dans cette occasion l'effet que l'on désire. L'élixir de vitriol est regardé aussi comme un excellent remède dans le même cas.

Chap. III.

elle se faisait toujours le quatrième jour depuis le commencement de la maladie. De plus, les rougeoles dont nous parlons attaquaient d'abord les épaules et les autres parties du tronc, au lieu que les rougeoles précédentes attaquaient premièrement le visage, et se répandaient ensuite peu à peu sur le reste du corps.

On ne voyait que très-rarement dans les rougeoles de 1674, l'épiderme s'en aller par petites écailles farineuses à la fin de la maladie; au lieu que dans les autres rougeoles cela était aussi ordinaire qu'à la fin de la fièvre rouge. Les rougeoles de 1674 enlevaient plus de gens, lorsqu'elles étaient mal traitées, que les précédentes; car la fièvre et la difficulté de respirer, qui arrivaient sur la fin de la maladie, étaient plus violentes, et approchaient davantage de la péripneumonie.

Quelque irrégulières que fussent ces rougeoles, par rapport aux symptômes dont je viens de faire mention, elles s'accordaient néanmoins assez bien, quant aux principaux, avec l'histoire que j'ai donnée de la rougeole, en décrivant les maladies épidémiques de l'an 1670. Ainsi, je n'aurai pas besoin de répéter ici cette histoire. Les rougeoles de 1674 augmentèrent, de même que les précédentes, jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi, elles diminuèrent; et vers le solstice d'été, ou peu après, elles cessèrent entièrement.

Curation.

2. Comme la curation ne diffère presque en rien de celle que j'ai exposée au long dans l'histoire de la rougeole, il faut y avoir recours. J'ajouterai seulement ici, selon ma coutume, un exemple de la méthode que je suivais en traitant les rougeoles dont il s'agit maintenant.

Exemple dans quelques enfans.

3. Au mois de Février 1674, la Comtesse de Salisbury, Dame d'une vertu et d'un mérite extraor-

Section V.

dinaires, me fit appeler. Il n'y avait alors qu'un de ses enfans qui eût la rougeole ; les autres, au nombre de cinq ou six, en furent bientôt attaqués. Je les traitai tous de la même façon. Je leur fis garder le lit pendant deux ou trois jours avant l'éruption, afin d'évacuer par la transpiration les particules morbifiques qui pouvaient aisément se séparer du sang. Je défendis qu'ils fussent plus couverts, et qu'on leur fît plus de feu que quand ils étaient en santé. Je leur ôtai le gras, et je leur donnai des décoctions d'orge, d'avoine, et de temps en temps une pomme cuite. La boisson était de la petite bière, ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau. Quand ils étaient tourmentés de la toux, comme il est ordinaire dans la rougeole, je leur faisais prendre fréquemment de la tisane pectorale. Par cette méthode, ils furent entièrement guéris au bout du peu de temps que la maladie a coutume de durer, et soit pendant la rougeole, ou sur la fin, ils n'eurent aucun symptôme extraordinaire à la maladie.

Fièvre de rougeole.

4. Les deux premiers mois que ces sortes de rougeoles régnèrent, il y eut une fièvre de même genre, et médiocrement répandue, dans laquelle il sortait des pustules sur le tronc, et principalement sur le derrière du cou et sur les épaules. Ces pustules ressemblaient à celles de la rougeole, et en différaient au moins en ce qu'elles n'occupaient pas tout le corps, et se bornaient aux parties que nous avons marquées. La fièvre, quoiqu'entièrement de même genre, était plus violente, et durait jusqu'au quatrième jour, et quelquefois même davantage. La saignée, les lavemens ne convenaient point, et ne faisaient que l'irriter. Mais elle cédait aisément à la méthode que j'employais pour la rougeole. Voilà ce que j'avais à dire sur cette dernière maladie.

Saignée et lavemens n'y convenaient pas.

CHAPITRE IV.

Petites-Véroles irrégulières des années 1674 *et* 1675.

1. Ainsi que les rougeoles épidémiques qui parurent au commencement de l'année 1670, amenèrent des petites-véroles noires que j'ai décrites en traitant des maladies de cette année-là, de même les rougeoles qui se firent sentir au commencement de l'an 1674, et qui n'étaient pas moins épidémiques, amenèrent une sorte de petites-véroles si semblables aux précédentes, qu'elles paraissaient être les mêmes. Nous avons dit en décrivant les petites-véroles précédentes, qu'après les deux premières années les pustules devenaient de jour en jour moins noires et plus grosses, et qu'à la fin de l'année 1672 la maladie, eu égard à son genre, était douce et bénigne. Mais en 1674 elle revint avec sa première violence, et avec plusieurs symptômes dangereux. Les pustules étaient noires comme de la suie, savoir, lorqu'elles étaient confluentes, et que le malade ne mourait pas avant qu'elles fussent parvenues à maturité; car quand elles n'étaient pas encore parvenues à maturité, elles étaient jaunes. Quand il y en avait beaucoup, elles étaient très-petites; et quand il y en avait peu, elles étaient aussi grosses que dans les autres genres de petites-véroles, et très-rarement elles étaient noires.

Retour des petites-véroles noires.

Mais quoique les petites-véroles dont il s'agit maintenant, ressemblassent si fort à celles de 1670,

Section V.

elles en différaient néanmoins en quelques particularités, qui montraient que la pourriture y était plus grande, et la matière morbifique plus grossière, et d'une coction plus difficile. Car quand les pustules étaient mûres, elles sentaient plus mauvais ; en sorte qu'on ne pouvait presque approcher des malades. De plus, elles parcouraient plus lentement leurs différens périodes, et duraient plus long-temps que dans aucune sorte de petites-véroles que j'aie jamais vues.

Plus la petite-vérole est bénigne, plus tôt elle suppure.

2. Il est remarquable que plus la petite-vérole est bénigne, plus tôt aussi les pustules parviennent à maturité, et plus tôt la maladie se termine. C'est ainsi que dans les petites-véroles confluentes régulières qui commencèrent en 1667, le onzième jour était le plus dangereux; après quoi il n'y avait ordinairement rien à craindre. Dans les petites-véroles confluentes irrégulières qui vinrent ensuite, et qui commencèrent en 1670, le plus grand danger était le quatorzième jour, ou même le dix septième. Si les malades allaient au-delà, ils étaient entièrement hors d'affaire ; et je n'en ai vu aucun qui soit mort passé ce jour-là.

Mais dans les petites-véroles confluentes de 1674, il mourait des malades, même après le vingtième jour. Quant à ceux qui en réchappaient, et qui étaient en petit nombre, non-seulement les jambes leur enflaient, ce qui est ordinaire dans toutes les petites-véroles confluentes ; mais encore les bras, les épaules, les cuisses, et d'autres parties. Cette enflure commençait par une douleur insupportable, et qui ressemblait entièrement aux douleurs rhumatismales. Assez souvent elle tournait en suppuration, et aboutissait à des abcès qui formaient de grands sinus dans les parties musculaires, et le malade était encore en danger

durant plusieurs jours après qu'il n'avait plus de petite-vérole. Chap. IV.

Je voyais donc clairement trois degrés de petites-véroles épidémiques dans les trois différentes constitutions que j'ai décrites ; le dernier degré était toujours plus mauvais que le précédent, soit par rapport à la pourriture qui était plus grande, soit par rapport à la matière morbifique dont la coction était plus difficile.

Celle-ci paraît une nouvelle espèce.

3. Les petites-véroles dont je traite maintenant me paraissaient être comme un rejeton des précédentes : car, quoique ces dernières, en se rallentissant, fussent devenues bénignes, néanmoins la matière morbifique, venant à fermenter de nouveau, et étant aidée de la constitution de l'air qui se trouvait favorable aux petites-véroles, elles se renouvelèrent avec beaucoup de fureur et de violence. Elles étaient d'autant plus irrégulières, et accompagnées d'une pourriture d'autant plus grande, que la matière qui les produisait était plus grossière et d'une coction plus difficile que celle qui avait produit les précédentes.

Et, pour mieux entendre ce que je dis, il faut supposer comme une chose certaine, qu'il n'y a jamais dans l'air une telle disposition qui produise dans un endroit une maladie épidémique, et qui en même temps en produise une autre fort différente dans un endroit peu éloigné. Si cela était ainsi, tous les vents qui souffleraient pourraient changer cette disposition de l'air. Il me paraît plus vraisemblable que telle ou telle étendue de l'air se remplit des vapeurs qui proviennent de quelque fermentation minérale. Ces vapeurs infectent l'air, et, selon les différens endroits de la terre d'où elles partent, elles causent diverses maladies qui sont funestes à telle ou telle espèce d'animaux,

SECTION V.

et qui durent jusqu'à ce que les vapeurs soient épuisées ; mais ce qui reste de la matière des vapeurs peut de nouveau fermenter, comme dans le cas dont j'ai fait mention.

Elle était d'une nature plus grossière et plus pourrissante.

4. Pour moi qui ne cherche pas à pénétrer au-delà des causes sensibles et évidentes, il m'est fort indifférent qu'on suive cette hypothèse, ou une autre dans l'explication des phénomènes de la maladie. Ce que je sais, du moins certainement, c'est que les petites-véroles de 1674 étaient très-semblables à celles de la constitution précédente, si ce n'est que la matière morbifique paraissait y être plus grossiere, et la pourriture plus grande. De là vient que, quand elles étaient fort confluentes, elles enlevaient plus de monde qu'aucune autre petite-vérole que j'aie jamais vue ; et je trouve qu'elles attaquaient un aussi grand nombre de gens que la peste même. Mais, quand elles étaient discrètes, elles n'étaient pas plus dangereuses qu'aucune autre espèce ; et la grosseur des pustules, la couleur et les autres circonstances faisaient juger qu'elles étaient d'un bon caractère.

Elle fournissait des indications contraires.

5. Quant à la curation, il y a déjà bien des années que je m'étonne des indications entièrement contraires que m'a fournies cette maladie. D'un côté, il était manifeste que le régime trop chaud produisait en peu de temps les symptômes qui dépendent d'une trop grande inflammation ; savoir, la fièvre, la frénésie, les taches de pourpre, et autres accidens semblables, auxquels la petite-vérole est sujette, plus que toute autre maladie. D'un autre côté, il n'était pas moins évident qu'un régime trop froid empêchait l'enflure du visage et des mains, qui est si nécessaire ici, et causait un affaissement des pustules.

Méthode curative spécifiée.

Après avoir long-temps et mûrement réfléchi

là-dessus, je compris enfin qu'on pouvait remédier en même temps à ces deux inconvéniens. D'un côté, j'avais moyen de modérer l'effervescence du sang, en faisant boire abondamment de l'eau laiteuse, de la petite-bière, ou quelque autre semblable liqueur : de l'autre côté, je pouvais aider l'élévation des pustules, et l'enflure du visage et des mains, en tenant continuellement le malade au lit, sans lui permettre de se découvrir seulement les bras. Cette méthode n'a rien qui se contredise : car, quand l'éruption est finie, le sang est censé avoir déposé à la superficie du corps les particules enflammées, et n'avoir plus besoin d'éguillon pour séparer une plus grande quantité de matière morbifique. Ainsi, comme la suppuration est alors le point essentiel, il s'agit uniquement d'empêcher que les particules enflammées qui ont été poussées à la superficie du corps, ne rentrent dans le sang, et de procurer la maturation des pustules, en entretenant les parties extérieures dans une chaleur douce.

6. Or, quoique la méthode dont je parle, m'eût très-bien réussi dans les autres petites-véroles confluentes, elle me manqua néanmoins dans celles de la constitution dont il s'agit maintenant; et la plupart de ceux qui étaient violemment attaqués, mouraient, soit qu'on les traitât par cette méthode, ou qu'on employât un régime échauffant et des cordiaux.

Elle manque dans cette petite-vérole.

Je vis donc bien, qu'outre les remèdes propres à modérer l'effervescence du sang, et à favoriser l'élévation des pustules et l'enflure du visage et des mains, il en fallait encore quelque autre qui fût capable de détruire la pourriture que je voyais plus grande dans ces petites-veroles que dans toutes les précédentes.

SECTION V. Autre qui réussit.

Je m'avisai enfin de l'esprit de vitriol, et je crus qu'il serait en état de remplir les deux indications qui consistaient à détruire la pourriture et à rabattre la violence de la chaleur. Je ne faisais rien aux malades jusqu'à ce que les douleurs et les envies de vomir qui ont coutume de précéder l'éruption, eussent cessé, et que toutes les pustules fussent sorties. Le cinquième ou le sixième jour de la maladie, je commençais à faire user de l'esprit de vitriol. On le mêlait dans de la petite-bière jusqu'à une agréable acidité. Cette bière ainsi préparée, était la boisson ordinaire du malade, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement bien guéri; et je l'obligeais d'en boire abondamment, sur-tout lorsque la suppuration approchait.

Bons effets de l'esprit de vitriol.

7. L'esprit de vitriol était le vrai spécifique de cette maladie, et il arrêtait merveilleusement bien tous les symptômes. Le visage s'enflait de meilleure heure, et beaucoup davantage. Les interstices des grains étaient plus rouges. Les plus petites pustules grossissaient, du moins autant que le permettait cette sorte de petites-véroles. Les pustules qui autrement auraient été noires, rendaient une matière jaune et de couleur de miel. Le visage, au lieu de noircir, était par-tout d'une couleur jaune foncée. La suppuration et tout le reste se faisait plus tôt.

Mais tous ces avantages n'étaient que pour ceux qui buvaient abondamment de la petite-bière ainsi préparée. C'est pourquoi, lorsque les malades refusaient d'en boire la quantité nécessaire, je suppléais à ce défaut, en donnant de temps en temps l'esprit de vitriol dans une cuillerée de quelque sirop, ou dans une eau distillée à laquelle j'ajoutais du sirop.

Il n'y a aucun inconvénient.

8. J'ai parlé des bons effets de ce remède. Quant

Chap. IV.

aux inconvéniens, je ne lui en ai jamais trouvé aucun (1). A la vérité, il arrête presque la salivation le dixième ou le onzième jour; mais ce défaut est suppléé par quelques selles qui arrivent alors, et qui sont moins dangereuses pour le malade, que n'était la salivation. Car, comme nous avons dit plus d'une fois, ce qui met principalement en danger dans les petites-véroles confluentes, c'est que la salive étant devenue plus visqueuse le dixième ou le onzième jour, elle menace d'étouffer le malade. La diarrhée remédie alors à ce symptôme, ensuite elle cesse d'elle-même, ou du moins on l'arrête aisément par l'eau laiteuse et les narcotiques, dès qu'il n'y a plus de danger du côté de la petite-vérole.

Comment les malades gardaient le lit.

9. Durant ce temps-là, le malade gardait le lit, sans même découvrir ses bras; mais je ne souffrais pas qu'il fût plus couvert qu'à l'ordinaire. Je lui permettais même de changer de place, comme il voulait, dans son lit, afin d'empêcher les sueurs auquelles il avait une très-grande disposition, malgré l'usage de l'esprit de vitriol. Sa nourriture était des décoctions d'avoine et d'orge, et quelquefois une pomme cuite. Les derniers jours, s'il se trouvait languissant, ou s'il avait des maux d'estomac, je lui accordais trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Tous les soirs, dès le cinquième ou le sixième jour, je faisais prendre de bonne heure un narcotique aux adultes; car les enfans n'en avaient pas besoin : ce narcotique était quatorze gouttes de laudanum liquide dans l'eau de fleurs de primevère.

Le régime.

(1) Il y a néanmoins sujet de craindre que le grand usage de cette liqueur acide ne coagule le sang, et ne nuise aux poumons et aux parties nerveuses : ainsi il faut l'employer avec beaucoup de prudence. L'huile de soufre par la cloche, ou l'esprit de vin dulcifié, remplira la même vue, et peut être donné beaucoup plus sûrement.

SECTION V.

Saignée et purgation après la maladie.

10. Le quatorzième jour, je permettais au malade de se lever; le vingt et unième, je le faisais saigner du bras (1); ensuite, je le purgeais deux ou trois fois, après quoi son visage était meilleur et plus vermeil que ne l'avaient ordinairement ceux qui avaient été violemment attaqués de cette maladie. Ajoutez à cela, qu'en usant de l'esprit de vitriol, on n'était presque jamais marqué de la petite-vérole, dont les cicatrices sont causées par des humeurs âcres et échauffées qui rongent l'épiderme.

Exemple de cette méthode dans un adulte.

11. Le 26 Juillet 1675, M. Elliot, Gentilhomme de la Chambre du Roi, et mon ami, me chargea de soigner un de ses domestiques, attaqué de tous les symptômes qui annonçaient une petite-vérole confluente noire: c'était un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'un tempérament très-sanguin, et qui était tombé dans cette maladie, pour avoir trop bu. Les pustules sortirent en si grande quantité que je n'en ai jamais tant vu; et elles étaient si confluentes et si serrées les unes contre les autres, qu'on pouvait à peine les distinguer. Me confiant sur l'efficacité de l'esprit de vitriol, je ne fis point du tout saigner le malade, quoique j'en eusse le temps, et que j'eusse dû le faire, sachant que la maladie était causée par excès de vin.

Quand l'éruption fut achevée, c'est-à-dire, le cinquième ou le sixième jour, je fis mettre de l'esprit de vitriol dans des bouteilles qui étaient

(1) Peu d'Auteurs ont recommandé généralement la saignée après la petite-vérole, et la pratique moderne ne favorise nullement cette méthode. En effet, lorsque la maladie a été violente, la saignée doit être nuisible, parce que le sang a été nécessairement fort appauvri, et les forces considérablement épuisées. Cependant il peut y avoir des cas où la saignée est nécessaire, mais il faut les spécifier et les marquer comme des exceptions à la règle générale. Quant à la purgation, elle convient toujours, et on ne doit jamais l'omettre.

pleines de petite-bière, et je permis au malade de boire de cette bière à discrétion. Le huitième jour, il lui prit une si violente hémorrhagie par le nez, que la garde, épouvantée, crut devoir m'envoyer querir sur-le-champ. Etant arrivé, et voyant que ce symptôme venait d'une chaleur excessive et d'un mouvement extraordinaire du sang, j'ordonnai au malade de boire encore une plus grande quantité de petite-bière imprégnée d'esprit de vitriol, et en très-peu de temps l'hémorrhagie cessa.

Comme la salivation fut abondante, l'enflure du visage et des mains considérable, et les pustules d'une bonne grosseur, la maladie se termina assez heureusement, si ce n'est que les derniers jours il y eut des déjections muqueuses et sanguinolentes, lesquelles ne m'auraient peut-être point embarrassé si j'avais fait saigner le malade dès que je fus appelé. Cependant je n'employai contre ce symptôme dyssentérique, d'autre remède que mon narcotique, lequel j'aurais été d'ailleurs obligé d'employer tous les soirs, quand même il n'y aurait point eu de déjections sanguinolentes. Le narcotique les arrêta, les pustules disparurent; ensuite le malade ayant été saigné du bras assez copieusement, et ayant bu abondamment de l'eau laiteuse, il guérit en peu de temps.

Et dans deux enfans.

12. Presque dans le même temps, un de mes voisins, nommé M. *Clinch*, me confia deux de ses enfans qui avaient la petite-vérole : l'un était âgé de quatre ans; l'autre tettait encore, et n'avait pas six mois : tous deux avaient des pustules très-petites, extrêmement confluentes, qui sortaient à la maniere de l'érysipele, et qui étaient du genre des noires. Je fis mettre de l'esprit de vitriol dans tout ce que buvaient l'un et l'autre; et, malgré leur bas-âge, sur-tout du plus jeune, ils le prirent

SECTION V.

sans aucune répugnance. Ils n'eurent même aucun symptôme considérable, et guérirent en peu de temps. Le Docteur *Mapletoft*, mon intime ami, étant allé les voir avec moi, trouva l'aîné déjà guéri, et le plus jeune encore malade dans son berceau.

L'esprit de vitriol n'était pas nécessaire dans les petites-véroles discrètes.

13. Comme les petites-véroles discrètes de cette constitution étaient assez bénignes, il n'était pas nécessaire d'y employer l'esprit de vitriol; il suffisait de les traiter suivant la méthode qui convient aux petites-véroles discrètes, et que j'ai expliquée ci-dessus.

14. Voilà, mon cher Lecteur, tout ce que j'avais à dire sur la petite-vérole. Il y aura peut-être des gens qui en feront peu de cas, car tel est le génie de notre siècle. Je sais néanmoins combien cela m'a coûté de peine, de soins et de travail durant plusieurs années de suite. Je ne l'aurais pas même publié, si la charité pour le prochain et le désir d'être utile aux autres, ne m'y avaient engagé; quoique je sente bien que la nouveauté des choses que j'avance fera du tort à ma réputation.

Aucun vestige de la petite-vérole dans Hippocrate, ni dans Galien.

Je ne vois pas cependant pourquoi l'on doive condamner une méthode nouvelle de traiter une maladie, dont on ne trouve aucun vestige ni dans Hippocrate, ni dans Galien [§], à moins que de donner la torture à quelque passage obscur et difficile. Certains modernes ne suivent-ils pas tous les jours des méthodes qui ne viennent point de ces deux grands Médecins? Et, si les uns ont droit de vanter ces méthodes, les autres ne sont-ils pas également en droit de les rejeter.

15. On ne doit pas être surpris si je me suis un peu écarté de la route commune dans le traitement des fièvres qui dépendent des constitutions

qui produisent les petites-véroles épidémiques. Car, s'il n'y a point eu de petites-véroles dans les premiers siècles du monde, il s'ensuit qu'il n'y avait point non plus de ces fièvres qui en dépendent. Or, il est très-vraisemblable, pour ne rien dire de plus, que la petite-vérole n'existait pas anciennement : car, si elle eût existé comme aujourd'hui, elle n'aurait pu être inconnue à un Médecin aussi éclairé qu'Hippocrate. Ce grand homme qui a mieux connu l'histoire des maladies, et qui les a décrites plus exactement qu'aucun de ceux qui sont venus après lui, n'aurait pas manqué de nous donner pareillement une description simple et fidèle de la petite-vérole.

Les maladies ont des périodes, et d'où cela vient.

16. Ainsi, je pense que les maladies ont des périodes marquées, lesquelles dépendent des altérations secrètes et inconnues qui arrivent en divers temps dans les entrailles de la terre. Et comme certaines maladies qui ont existé autrefois ne se voient plus du tout aujourd'hui, ou du moins sont très-rares et très-affaiblies par la longueur du temps, comme la lèpre et quelques autres; je crois de même que les maladies qui règnent maintenant, finiront un jour, pour faire place à de nouvelles, dont nous ne pouvons avoir le moindre soupçon. La chose peut fort bien être ainsi, et le passé semble nous répondre de l'avenir.

CHAPITRE V.

Toux épidémiques de l'an 1675, avec des Pleurésies et des Péripneumonies symptomatiques.

Commencement d'une toux épidémique.

1. L'AN 1675, l'automne, contre son ordinaire, fut si beau et si doux jusqu'aux derniers jours

Section V.

d'Octobre, qu'on aurait cru être en été ; mais le temps ayant changé subitement, et étant devenu froid et humide, il y eut de tout côté un si grand nombre de toux, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Presque personne n'en était exempt, de quelque âge et de quelque tempérament qu'il fût, et des familles entières s'en trouvaient attaquées en même temps. Ces toux n'étaient pas seulement remarquables par leur nombre, puisqu'il n'est aucun hiver qui n'en produise beaucoup ; elles l'étaient encore par le danger où elles jetaient les malades.

La fièvre épidémique qui a été décrite ci-dessus, régnait violemment alors depuis le commencement de l'automne ; et comme il n'y avait point d'autre maladie épidémique qui pût affaiblir cette fièvre, la toux aidait à la produire, et en même temps lui donnait moyen d'attaquer la plevre et les poumons, de même qu'immédiatement avant la naissance des toux, elle attaquait la tête.

La fièvre était la même qu'auparavant.

2. Ce changement imprévu des symptômes donna occasion à quelques Médecins qui n'y avaient pas fait assez d'attention de regarder cette fièvre comme une pleurésie ou une péripneumonie essentielle, quoiqu'elle fût entièrement la même qu'elle avait été pendant toute la constitution. Car alors, de même qu'elle avait fait auparavant, elle commençait toujours avec une douleur à la tête, au dos et dans les membres, symptômes qui accompagnaient toutes les fièvres de cette constitution. La seule différence qu'il y avait, c'est que la matière fébrile se portant en grande quantité à la plevre et aux poumons, à la faveur de la toux, elle causait des symptômes qui sont propres à ces parties-là.

Preuve de cela par la manière dont elle attaquait.

Et par le traitement.

Néanmoins la fièvre, autant que j'ai pu obser-

ver, était absolument la même que celle qui avait régné jusqu'au jour que les toux commencèrent. Les remèdes qui la guérissaient très-promptement, démontraient encore cette vérité. Et, quoique la douleur piquante de côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang que l'on tirait, et les autres signes ordinaires de la pleurésie, semblassent indiquer une pleurésie essentielle; toutefois la maladie ne demandait d'autre traitement que celui qui convenait à la fièvre de cette constitution, et la méthode de traiter la vraie pleurésie n'y convenait nullement, comme on verra ensuite. D'ailleurs, quand la pleurésie est une maladie primitive, elle règne ordinairement entre le printemps et l'été; au lieu que la pleurésie dont il s'agit ici régnait dans un temps bien différent. Ainsi on ne doit la regarder que comme un symptôme de la fièvre de cette année, et comme un produit de la toux que le froid de la saison avait occasionée.

Circonstances auxquelles il faut faire attention pour traiter la toux.

3. Pour expliquer maintenant la méthode de traiter ces toux, et même celles qui arrivent en d'autres années, pourvu qu'elles viennent des mêmes causes, je parle ici de la méthode que l'expérience a montré être la meilleure; il faut remarquer que lorsque le froid vient à resserrer tout à coup les pores de la peau, la matière qui a coutume de se séparer du sang par la transpiration insensible rentre alors en dedans, se dépose sur les poumons, les irrite, et excite la toux. Cette matière qui est une vapeur chaude et recrémentitielle, étant ainsi retenue et ne pouvant s'évacuer par les pores de la peau, la fièvre s'allume aisément, savoir, lorsque la vapeur morbifique est en si grande quantité, que le poumon ne peut s'en débarrasser, ou lorsque par des remèdes

Section V.

et un régime trop chauds, on augmente la chaleur du sang, qui n'était déjà que disposé à la fièvre.

Mais quelle que soit la fièvre *stationnaire* qui domine alors, la nouvelle fièvre dont il s'agit en prend aussitôt le nom et le caractère, et en suit totalement le génie, nonobstant qu'elle conserve encore quelques symptômes dépendans de la toux qui l'a produite; et par conséquent il est sûr que dans toutes les toux qui viennent de pareille cause, il faut remédier non-seulement à la toux, mais encore à la fièvre qui s'y joint si facilement.

Détail du traitement

4. Sur ces principes, voici comment je traitais les malades qui avaient recours à moi. Si la toux n'avait pas encore produit la fièvre et les autres symptômes dont nous avons parlé, je jugeais que c'était assez d'interdire au malade la viande et toutes sortes de liqueurs spiritueuses, et de lui ordonner de faire un exercice modéré, de prendre l'air, et de boire de la tisane pectorale. Cela suffisait pour appaiser la toux, et pour prévenir la fièvre et les symptômes qui avaient coutume de l'accompagner.

L'abstinence de viande et de liqueurs spiritueuses, et l'usage des rafraîchissemens tempéraient tellement le sang, qu'il n'était pas susceptible des impressions de la fièvre. L'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétablissait la transpiration arrêtée par le froid, et procurait l'évacuation de la matière qui causait la toux.

Danger d'employer les narcotiques, etc. dans cette toux.

5. Il était dangereux de vouloir appaiser cette toux par les narcotiques et les anodins, comme aussi par des liqueurs spiritueuses et des remèdes chauds. Car on ne faisait par-là qu'épaissir et rendre visqueuse la matière qui l'excitait; et cette matière

qui aurait dû s'évacuer en vapeurs au moyen de la toux, étant ainsi retenue dans le sang, dont elle ne pouvait plus se séparer, allumait la fièvre. C'est un malheur qui arrivait souvent aux gens du peuple, lesquels voulant arrêter la toux avec de l'esprit-de-vin brûlé, ou d'autres liqueurs chaudes, causaient des pleurésies et des péripneumonies; et de cette façon, une maladie très-légère de sa nature, et très-aisée à guérir, devenait dangereuse, et souvent mortelle. Ceux qui employaient les sueurs ne réussissaient pas mieux, quoiqu'ils parussent agir plus raisonnablement. J'avoue que les sueurs qui viennent d'elles-mêmes sont assez souvent le meilleur remède contre la toux; mais quand on les excite de force, il est certain qu'elles enflamment le sang, et qu'elles peuvent causer la mort.

Elle était quelquefois accompagnée de fièvre.

6. Quand on ne traitait pas la maladie de la manière que nous avons décrite ci-devant, et même indépendamment de cela, il survenait quelquefois, principalement aux personnes délicates et aux petis enfans, tantôt dès le commencement, et tantôt au bout d'un jour ou deux, une alternative de chaud ou de froid, une douleur à la tête, au dos et dans les membres, et des sueurs spontanées, sur-tout la nuit. A tous ces symptômes, qui accompagnaient ordinairement la fièvre de cette constitution, se joignait souvent une douleur de côté, et quelquefois un resserrement de poitrine; ce qui rendait la respiration difficile, arrêtait la toux, et augmentait la fièvre.

Manière de traiter cette fièvre,

7. Des observations exactes m'apprirent que la meilleure méthode de combattre cette fièvre et ses dangereux symptômes, était de saigner du bras, d'appliquer des vésicatoires sur la nuque du cou, et de donner tous les jours un lavement.

SECTION V.

Durant ce temps-là, je voulais que le malade demeurât levé chaque jour pendant quelques heures; je lui interdisais la viande, et je lui faisais boire tantôt de la petite-bière, tantôt l'eau laiteuse, tantôt une tisane rafraîchissante et adoucissante.

Précaution au sujet des lavemens.

Au bout de deux ou trois jours, si la douleur de côté était encore violente et ne diminuait pas, je réitérais la saignée, et je continuais les lavemens. Une remarque importante à faire au sujet des lavemens, tant dans cette fièvre que dans les autres, c'est qu'il ne faut pas les continuer long-temps et sans interruption lorsque la maladie est sur son déclin, principalement dans les femmes hystériques, ou dans les hommes hypocondriaques; d'autant que dans ces sujets-là le sang et les humeurs s'agitent et s'échauffent très-aisément; ce qui trouble l'économie animale, et prolonge les symptômes de la fièvre au-delà de leur durée ordinaire.

Multitude de remèdes était pernicieuse.

8. En donnant ainsi à la matière morbifique qui s'était jetée sur la plèvre et sur les poumons le temps de se dissiper peu à peu, tous les symptômes disparaissaient insensiblement. Mais les Médecins qui voulaient attaquer la maladie à force ouverte, et employer quantité de remèdes, causaient la mort aux malades, ou du moins se trouvaient contraints, pour les sauver, d'avoir recours à un grand nombre de saignées, qui ne convenaient point dans une pareille maladie, ou qui étaient même dangereuses.

Il est vrai que dans la pleurésie idiopathique, la saignée réitérée plusieurs fois suffit seule pour la guérison, pourvu qu'on n'y mette pas d'obstacle par des remèdes chauds et un régime de même nature. Mais dans la pleurésie symptomatique dont il s'agit ici, il suffisait de saigner une fois

ou tout au plus deux, à condition que l'on permît au malade de se lever, et d'user d'une boisson rafraîchissante. Il n'était nullement nécessaire, autant que j'ai pu l'observer, de saigner davantage, sinon lorsque la violence du symptôme pleurétique se trouvait fort augmentée parce qu'on avait échauffé le malade; et alors même la saignée n'était pas tout-à-fait sans danger.

Pleurésie maligne en certaines années.

9. A Cette occasion je remarquerai ici une chose dont tous les Médecins ont déjà parlé, savoir, qu'en certaines années la pleurésie est si maligne, que la saignée n'y convient point, ou que du moins on ne peut y saigner autant de fois qu'il est ordinairement nécessaire dans cette maladie. J'avoue que la pleurésie vraie et essentielle qui attaque indifféremment dans toutes sortes d'années et de constitutions, comme nous dirons ensuite, indique toujours la saignée réitérée. Mais il arrive quelquefois, qu'une fièvre épidémique dépose volontiers sur la plèvre et sur les poumons la matière morbifique, en conséquence d'une altération des qualités manifestes de l'air, et que néanmoins la fièvre demeure entièrement la même.

La saignée y convient peu.

Dans ce cas-là, quoiqu'on puisse permettre la saignée pour obvier à ce symptôme, et, lorsqu'il est fort violent, néanmoins, à parler en général, il ne faut pas tirer beaucoup plus de sang à raison du symptôme, qu'on n'en aurait tiré à raison de la fièvre qui le produit. Car si la fièvre est de telle nature, que la saignée y convienne, on pourra réitérer la saignée dans la pleurésie qui est un symptôme de la fièvre. Mais si la saignée ne convient pas dans la fièvre, elle ne conviendra pas non plus, et même sera nuisible dans la pleurésie qui en dépend.

Or, c'était justement le cas, du moins selon moi,

de la pleurésie symptômatique, dont la fièvre qui régnait en ce pays-ci dans le temps que les toux survinrent, était accompagnée, savoir, cet hiver 1675; et jai cru devoir le remarquer, parce que je pense qu'on se trompe grossièrement dans le traitement des fièvres, si l'on n'a pas sans cesse devant les yeux la constitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, et qu'elle communique à toutes les autres maladies qui règnent en même temps, la nature et le caractère de cette maladie épidémique.

Exemple de pleurésie symptomatique guérie avec une seule saignée.

10. Au mois de Novembre de cette année 1675, je traitai le fils aîné du Chevalier *François Windham*; il était attaqué de la fièvre dont nous parlons. Il avait une douleur de côté, et les autres symptômes ordinaires de cette maladie. Je ne le fis saigner qu'une fois; je lui fis appliquer un emplâtre-vésicatoire sur la nuque du cou, et je lui fis donner des lavemens tous les jours. Je lui fis boire tantôt des tisanes et des émulsions rafraîchissantes, tantôt de la petite-bière, tantôt de l'eau laiteuse; et je voulus qu'il demeurât chaque jour levé pendant quelques heures. Par cette méthode, il fut hors d'affaire en peu de jours, et ayant été purgé, il fut entièrement guéri.

Traitement de la toux sans fièvre.

11. Quoique les symptômes qui survenaient à la toux fussent particuliers à cet hiver, néanmoins la toux arrivait encore plus souvent alors sans en être accompagnée. Il ne fallait pour la guérir ni saignées ni lavemens, à moins qu'on n'eût excité la fièvre par un régime ou des remèdes chauds. Il suffisait de permettre au malade de sortir et de prendre l'air, et de lui interdire absolument la viande, le vin, et les autres liqueurs spiritueuses qui occasionnent la fièvre. J'ordonnais aux malades de mâcher souvent des tablettes

suivantes. Ce sont les meilleures que je connaisse contre les toux qui viennent de froid (1).

CHAP. V.

Tablettes pectorales.

Prenez sucre candi, deux livres et demie. Faites-le cuire dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez alors poudre de réglisse, d'aunée, de semence d'anis et de semence d'angélique, de chacune demi-gros; poudre d'iris, et fleurs de soufre, de chacune deux scrupules; huile d'anis, un scrupule. Faites des tablettes que le malade portera toujours sur soi, et il en prendra une de temps en temps.

12. Avant que de finir ce que j'avais à dire touchant les maladies épidémiques, je dois répondre par avance à une objection qu'on ne manquera pas de me faire, savoir, que ma méthode ne combat pas suffisamment la malignité qui se trouve dans plusieurs de ces maladies. Je ne prétends pas détruire l'opinion reçue par de très-savans hommes, tant de notre siècle que des siècles précédens, sur la malignité de certaines maladies, et quand je le voudrais, je ne le pourrais pas, cette malignité n'étant que trop manifeste dans la plupart des maladies épidémiques (2).

(1) Les tablettes que l'Auteur décrit ici sont utiles dans les toux habituelles qui ne sont pas accompagnées de fièvres, et où la matière morbifique a besoin d'être atténuée pour la facilité de l'expectoration. Mais lorsque la matière est claire, âcre et irritante, les tablettes doivent être composées de choses glutineuses, adoucissantes, mucilagineuses, et légèrement astringentes. Dans l'un et l'autre cas les vésicatoires sont très-utiles. Le looch suivant, qui est tiré de la pharmacopée d'Edimbourg, est un excellent remède pour appaiser la toux produite par une humeur claire et irritante.

Prenez *poudre de gomme adraganthe composée, deux gros; blancs d'œufs battus, une once; sirop diacode, deux onces. Mêlez cela ensemble pour un looch, auquel on peut ajouter un gros de cachou.*

La poudre de gomme adraganthe composée est faite avec gomme adraganthe, une once; gomme arabique, cinq gros; amidon, réglisse et graine de pavots blancs, de chacun deux gros; graines des quatre grandes semences froides dépouillées de leur peau, de chacune un gros.

(2) Voici les signes qui font connaître les maladies malignes. Elles commencent avec un froid et un frisson léger, qui est suivi aussitôt d'un grand

SECTION V.

On me permettra seulement d'exposer ce que je pense de sa nature, afin de justifier par ce moyen ma pratique.

En quoi consiste la malignité dans les maladies.

13. Je crois donc que toute la malignité des maladies épidémiques, quelque puisse être d'ailleurs sa nature spécifique, consiste dans des particules très-chaudes et très-subtiles, plus ou moins contraires à la nature des humeurs du cops humain; parce qu'il n'y a que de semblables particules qui puissent altérer aussi promptement les humeurs, que nous voyons que cela arrive. Je crois encore que ces particules chaudes et spiritueuses agissent principalement en s'assimilant les humeurs; car suivant les lois de la nature, tout principe actif tend à produire son semblable, et à changer en sa propre nature tout ce qui lui est opposé. C'est ainsi que le feu engendre le feu, et qu'un homme attaqué d'une maladie contagieuse en infecte un autre, au moyen des vapeurs corrompues qui, se communiquant aux humeurs, se les assimilent, et les changent en leur propre nature.

Dans quelle sorte de malignité les sueurs sont utiles.

14. Il semblerait de là, que le premier soin devrait être d'évacuer par la sueur ces particules morbifiques; car de cette façon on guérirait radicalement la maladie en peu de temps. Mais l'expérience est contraire, et elle fait voir que cela ne saurait se faire dans toute sorte de malignité. Il est vrai que dans la peste, les particules pes-

abattement; en même temps le pouls est petit, fréquent, et concentré. Le malade tombe aisément en défaillance s'il se tient le corps élevé : il est continuellement assoupi, sans pouvoir dormir; et s'il dort, il se trouve ensuite plus abattu, et tombe en délire. Il ne se plaint pas de grandes douleurs, de soif, ou d'autres symptômes incommodes; cependant il est mal à son aise. A la fin les extrémités deviennent froides, le pouls devient intermittent, on ne le sent presque plus, et la mort n'est pas éloignée.

tilentielles étant extrêmement subtiles, et étant jointes aux parties les plus spiritueuses du sang, elles peuvent se dissiper et s'évacuer par une sueur continuée. Mais dans d'autres fièvres malignes dont les particules morbifiques ne sont pas si subtiles, et sont unies à des humeurs plus grossières, cette évacuation est absolument impossible, et souvent même les sudorifiques ne font qu'augmenter la malignité ; car plus on met en mouvement ces particules chaudes et spiritueuses par l'usage des remèdes échauffans, plus aussi on augmente la faculté qu'elles ont de s'assimiler les humeurs ; et plus les humeurs sur lesquelles elles agissent sont échauffées, plus aisément aussi elles cèdent à leur impression, et leur deviennent semblables.

La raison semble dicter que les remèdes qui sont d'une nature contraire aux particules morbifiques, non-seulement répriment leur violence, mais encore épaississent et fortifient les humeurs, et les mettent en état de soutenir ou même de rendre inutiles les efforts de ces particules nuisibles. J'en appelle à l'expérience ; elle m'a appris que les taches des fièvres pourprées, et la noirceur des pustules dans la petite-vérole, augmentent à mesure qu'on échauffe le malade ; et qu'elles diminuent quand on emploie un régime tempéré, qui est le seul convenable dans ce cas-là.

Pourquoi les maladies malignes ont souvent peu de sypmtômes fébriles.

15. On me demandera peut-être comment il arrive que la malignité consistant en des particules emflammées et spiritueuses, on voit néanmoins assez souvent, même dans les maladies les plus malignes, si peu de signes de fièvre. Je réponds que, dans la peste, qui est la principale des maladies malignes, les parties morbifiques sont si subtiles et si spiritueuses, sur-tout dans

Section V.

le commencement de la contagion, qu'elles pénètrent le sang comme un éclair, détruisent les esprits animaux, et ne causent pas même d'ébullition dans le sang; d'où il arrive que le malade meurt sans fièvre.

16. Mais dans d'autres maladies épidémiques où le degré de malignité est moindre, la confusion que les particules morbifiques produisent dans le sang et dans les humeurs, et le trouble où elles jettent l'économie animale, sont quelquefois cause de ce qu'on voit si peu de signes de fièvre; car la nature étant alors comme accablée, ne saurait exciter les symptômes réguliers qui conviennent à la maladie, et elle n'en excite presque que d'irréguliers. Ainsi la fièvre qui devrait naturellement paraître, se trouve arrêtée. Cela vient aussi quelquefois d'une métastase de la matière morbifique qui, lorsqu'elle est en turgescence, se jette sur les nerfs, ou sur quelques autres parties du corps, ou même sur les humeurs qui sont hors du courant de la circulation.

Quels sont les remèdes les plus convenables contre la malignité.

17. Quoiqu'il en soit, je ne vois pas qu'on doive employer contre la malignité d'autres remèdes que ceux qui conviennent à la maladie épidémique où elle se trouve. Si donc la maladie épidémique est du nombres de celles où la matière fébrile doit d'abord être digérée et ensuite évacuée par les sueurs, ou du nombre de celles qui se terminent par quelque éruption, ou du nombre de celles qui ont besoin de quelque évacuation produite par le secours de l'art; dans tous ces cas, la malignité qui accompagne la maladide aura les mêmes vicissitudes qu'elle, subsistera, diminuera et finira avec elle; et par conséquent toutes les évacuations qui sont nécessaires en général contre la fièvre, le sont aussi contre la malignité, quel

que contraires qu'elles soient les unes aux autres. Ainsi les sueurs qui sont une suite et un effet de la coction de la matière morbifique, remédieront à la malignité des fièvres intermittentes d'automne, et de la fièvre continue qui est de même nature. La maturation convenable des pustules remédiera à la malignité de la petite-vérole, et ainsi de toutes les autres maladies. La même méthode qui les guérit, détruit aussi la malignité qui les accompagne. Voilà, si je ne me trompe, ce que m'apprend la raison, et ce qui est toujours confirmé par l'expérience.

CHAPITRE VI.

Récapitulation.

Cinq différentes constitutions de l'air décrites par l'Auteur.

1. Nous voyons que dans ce nombre d'années que comprennent les observations précédentes, il y a eu en tout cinq constitutions, c'est-à-dire cinq différentes dispositions de l'air qui ont produit un pareil nombre de maladies épidémiques différentes, et nommément des fièvres. La première de ces fièvres régnait pendant les années que les fièvres intermittentes étaient le plus épidémiques; et autant que j'ai pu m'en assurer jusqu'ici par des observations exactes, elle est la seule où la nature disposait de telle manière tous les symptômes, que la matière fébrile, après avoir subi une coction et une préparation convenables, était ensuite évacuée par les sueurs, ou par une transpiration abondante. C'est pour-

Section V.

quoi je donne à cette fièvre le nom de *dépuratoire.*

Fièvres intermittentes sont plus souvent épidémiques que les autres maladies.

2. Et de fait je suis porté à croire qu'elle est la principale de toutes les fièvres, soit à cause de la régularité avec laquelle la nature prépare et digère la matière morbifique, soit parce que cette fièvre est la plus fréquente de toutes. Car si nous en croyons les Auteurs qui dans les siècles passés ont tant écrit sur les fièvres intermittentes, il est vraisemblable qu'elles sont plus souvent épidémiques qu'aucune autre maladie; quoique par des causes qui nous sont inconnues elles aient été fort rares en ce pays-ci depuis la peste de Londres. La fièvre pestilentielle précédait toutes les fièvre inflammatoires qui suivirent la peste.

C'est à la première fièvre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, que conviennent, si je ne me trompe, les fameux axiomes ou aphorismes que nous ont laissés Hippocrate et les autres anciens Médecins; axiomes que l'on doit suivre en traitant cette fièvre; en sorte que l'on prépare la matière fébrile, afin qu'il s'en fasse par les sueurs une évacuation critique. Mais je ne vois pas que ces axiomes puissent convenir aux autres sortes de fièvres qui vinrent ensuite; car elles sont d'une nature très-différente, et demandent aussi une autre méthode.

Quoiqu'il en soit, il me paraît remarquable que la fièvre qui dépendait de la constitution où les fièvres intermittentes dominaient sur les autres, devenait aisément intermittente si elle durait longtemps, ou si le malade avait été trop épuisé par des évacuations; au lieu que les fièvres des années suivantes devenaient très-rarement intermittentes, quand même elles avaient duré fort long-temps: preuve manifeste que la fièvre continue et les

intermittentes dont il s'agit, étaient en quelque façon de même nature, ou du moins d'une nature peu différente.

Chap. VI.

Comment on peut reconnaître l'espèce d'une fièvre.

3. Maintenant si on me demande comment on peut reconnaître les espèces particulières des fièvres continues par les marques que nous avons données dans la description des fièvres, puisque la plupart des fièvres continues ont des symptômes qui appartiennent à toutes les fièvres en général, comme la chaleur, la soif, l'inquiétude, etc.; je réponds qu'à la verité la chose est difficile, mais non pas absolument impossible, pourvu qu'on se donne la peine d'examiner scrupuleusement toutes les circonstances dont nous avons parlé dans l'histoire précédente, sur-tout si l'on est dans une ville, ou dans quelque autre lieu où il y ait beaucoup de monde.

Supposons qu'un Médecin soit appelé pour traiter une fièvre continue. Le premier moyen qu'il a pour juger sainement de la nature du mal, c'est de savoir, par ses propres observations, ou par celles d'autrui, quelles autres maladies épidémiques règnent dans le même lieu outre cette fièvre, et de quel genre elles sont. Quand il connaîtra cela, qui n'est pas difficile, il ne pourra plus douter de quel genre est la fièvre qui accompagne la maladie épidémique regnante. Car quoiqu'il puisse arriver que cette fièvre ne se montre que sous des symptômes communs à toutes les fièvres, principalement si la nature est troublée et dérangée par une mauvaise méthode, on ne laissera pas cependant d'y reconnaître des caractères propres et manifestes d'épidémicité.

4. Par exemple, un Médecin qui examinera des petites-véroles, et qui saura bien l'histoire de

Section V.

cette maladie, jugera facilement, soit par le jour que commence l'éruption, soit par la grosseur des pustules, la couleur, etc. de quel genre sont ces petites-véroles; et quand il aura une fois cette connaissance, il saura aussi quel est le genre de la fièvre qui règne en même temps et dans les mêmes lieux.

Pour moi, si je connaissais parfaitement l'histoire des maladies, ce que je suis bien éloigné de m'attribuer, je pourrais, en voyant toute sorte de maladies épidémiques, prononcer hardiment sur le genre de la fièvre qui règnerait alors, quand même je n'en aurais pas vu une seule; et de même en voyant une fièvre quelle qu'elle fût, je saurais quelle maladie épidémique l'accompagnerait, si ce serait la petite-vérole, ou la rougeole, ou la dyssenterie, etc.; car chaque constitution particulière est toujours accompagnée de quelqu'une de ces maladies, et d'une fièvre particulière.

5. Mais outre les moyens que nous fournit la considération des maladies épidémiques du même temps, pour connaître la nature de chaque fièvre continue, les symptômes mêmes de la fièvre servent beaucoup à cela. Car quoique toutes les fièvres, comme nous avons dit plus haut, aient certains symptômes qui leur sont communs, il ne laisse pas d'y avoir certaines marques distinctives que la nature à mises dans chaque espèce particulière; et comme ces marques sont délicates et peu sensibles, elles ne se laissent apercevoir que par des gens habiles et accoutumés à examiner avec une attention scrupuleuse les moindres circonstances d'une maladie.

Sueur, ou défaut de sueur, principaux signes distinctifs des fièvres.

Entre les signes distinctifs dont je parle, j'ai toujours regardé la sueur, ou le défaut de sueur, comme le principal et le plus certain, pourvu qu'on n'ait pas dérangé l'état naturel de la fièvre

par une mauvaise manière de la traiter: et c'est une vérité dont j'ai été pleinement convaincu dans toutes les maladies épidémiques que comprennent mes observations précédentes.

Exemple de cela.

6. Par exemple, dans la fièvre continue qui regnait avec force lorsque les fièvres intermittentes d'automne ne furent plus si dominantes, la peau des malades était sèche, et avant la coction de la matière fébrile, qui s'était faite ordinairement le quatorzième jour, on ne voyait pas la moindre marque de sueur. On ne pouvait même l'exciter sans mettre les malades en grand péril, et sans leur causer aussitôt la frénésie, et d'autrès symptômes très-dangereux.

Dans la fièvre pestilentielle qui suivit cette fièvre continue, et qui précéda toutes les fièvres inflammatoires qui vinrent depuis ce temps-là, il n'y avait point de sueurs spontanées; mais on pouvait les exciter par des sudorifiques, même dès le premier jour de la maladie; et quand une fois elles étaient venues, tous les symptômes disparaissaient.

Dans la fièvre qui régna ensuite, et qui accompagna les petites-véroles régulières, les malades, dès le commencement qu'ils étaient attaqués, avaient des sueurs si abondantes, qu'ils en étaient tout trempés. Mais quand on laissait aller ces sueurs, elles ne faisaient qu'augmenter tous les symptômes, loin de les diminuer.

Dans les deux fièvres qui accompagnèrent les deux sortes de petites-véroles irrégulières et les dyssenteries, il y eut aussi des sueurs irrégulières; mais le plus souvent ce n'était que les premiers jours, quoique la sueur de la première des deux fièvres fût un peu plus abondante que celle de la seconde. Dans l'une et dans l'autre elle n'était d'au-

Section V.

cune utilité, parce qu'elle ne venait pas d'une coction qui eût précédé, mais d'un mouvement confus de la matière morbifique.

Difficulté de connaître l'espèce d'une fièvre dans le commencement.

7. Ce qui me paraît sur-tout difficile, c'est de connaître dans le commencement d'une constitution, l'espèce particulière d'une nouvelle fièvre, puisqu'alors on n'en a vu aucun exemple, et qu'on ne sait point encore quelles seront les maladies épidémiques qui viendront ensuite, et qui sont ordinairement précédées de la fièvre. Il serait ennuyeux de rappeler ici tout ce qui arrivait au commencement de chaque nouvelle constitution pendant les années dont nous avons parlé, pour montrer que la nature fournit des moyens assez sûrs de parvenir à cette connaissance, laquelle dépend nécessairement d'une observation très-soigneuse et très-exacte de toutes les circonstances.

Danger d'aller trop vite dans le traitement.

8. Mais quelque difficile qu'il soit de distinguer sûrement l'espèce d'une nouvelle fièvre qui ne fait que commencer, et quand même on supposerait cela entièrement impossible; du moins il nous reste toujours, par rapport au traitement, de prendre notre indication sur ce qui est utile et sur ce qui est nuisible; et par ce moyen, nous pouvons mettre le malade hors de danger, pourvu que nous allions en tâtonnant, et sans trop nous presser : car il n'est rien, selon moi, de plus pernicieux que cette précipitation, ni rien qui fasse périr un plus grand nombre de ceux qui sont malades de la fièvre.

Quant à moi, j'avouerai franchement, qu'ayant à traiter des fièvres dans lesquelles je ne voyais pas clair, et ne connaissant pas encore la route que je devais suivre, j'ai pourvu plus d'une fois à la sûreté du malade et à ma propre réputation

en ne faisant rien du tout ; car en veillant sur la maladie, afin de trouver l'occasion favorable d'entreprendre quelque chose d'avantageux, la fièvre se dissipait insensiblement d'elle-même, ou bien elle prenait un type qui me faisait connaître par quelles armes il fallait la combattre. Mais une chose déplorable, c'est que la plupart des malades ne sachant pas qu'il est également du devoir d'un habile Médecin de ne rien faire en certaines occasions, et d'employer en d'autres les plus puissans remèdes, ils attribuent à sa négligence ou à son ignorance, ce qu'ils devraient regarder comme un effet de sa probité et de sa bonne foi; puisque le plus extravagant empirique est aussi en état d'accumuler remèdes sur remèdes, et qu'il a coutume de le faire davantage que le plus sage Médecin.

9. Voilà à peu près ce que j'ai observé, du moins ce que j'ai pu réduire en méthode touchant les différentes espèces de maladies épidémiques, et suivant l'ordre qu'elles on gardé depuis l'an 1661, jusqu'à la fin de l'an 1675, auquel temps les petites-véroles et les fièvres continues qui les accompagnent, sont devenues d'un meilleur caractère, et semblent prêtes à cesser, après avoir dominé depuis près de deux ans. Quant aux maladies qui viendront ensuite, elles ne sont connues que de celui à qui rien n'est caché.

SECTION VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres intercurrentes.

Fièvres *stationnaires* se succèdent les unes aux autres.

1. MES observations des années précédentes font assez voir qu'entre les diverses sortes de fièvres, il y en a qu'on peut appeler avec raison *stationnaires*; j'entends celles qui, dépendant d'une constitution particulière de telle ou telle année, règnent chacune à leur tour, se répandent extrêmement, et dominent, pour ainsi dire, sur les autres, tant que dure la constitution. De savoir maintenant s'il y a d'autres sortes de fièvres *stationnaires*, outre celles dont j'ai parlé; et si, au bout d'un certain nombre d'années, elles reviennent et se suivent les unes les autres avec un ordre constant et invariable, ou si la chose est autrement, c'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Fièvres *intermittentes* se mêlent avec les *stationnaires*, et les unes avec les autres.

Mais il y d'autres fièvres continues qui, quoiqu'elles règnent tantôt plus violemment, tantôt moins violemment, ne laissent pas dans la même année de se mêler indifféremment avec toutes sortes de fièvres *stationnaires*, et les unes avec les autres. Je crois devoir, par cette raison, les appeler *intercurrentes*. J'exposerai dans les Chapitres suivans ce que l'observation m'a appris jusqu'à présent, tant de leur nature que de la manière dont il faut les traiter. Ces fièvres sont la fièvre rouge, la pleu-

résie, la fausse péripneumonie, le rhumatisme, la fièvre érysipélateuse, l'esquinancie, et peut-être quelques-autres.

CHAP. I. Dénombrement des fièvres intercurrentes.

Fièvre est la maladie primitive.

2. Or, comme la fièvre accompagne toutes ces maladies, du moins pendant un certain temps, jusqu'à ce que la matière fébrile se soit déchargée sur telles ou telles parties, suivant la nature de la maladie, je ne doute point qu'on ne doive regarder la fièvre comme la maladie primitive, et qu'on ne doive regarder les autres accidens, desquels ces maladies tirent le plus souvent leur nom, comme des symptômes qui sont critiques, ou qui dépendent principalement de la partie sur laquelle se jette le mal. Mais, pourvu qu'on convienne de la chose, je ne disputerai pas sur les noms, bien entendu que j'aurai aussi la liberté de désigner une maladie par tel ou tel nom qu'il me plaira.

Fièvres intercurrentes sont quelquefois épidémiques.

3. Comme les fièvres *stationnaires*, ainsi que nous avons dit, sont plus ou moins épidémiques, suivant qu'elles sont favorisées par la constitution de l'année, c'est-à dire par la température secrète et inexplicable de l'air ; de même les fièvres *intercurrentes* sont aussi quelquefois épidémiques, mais moins souvent que les autres : quoiqu'elles viennent ordinairement d'un vice particulier du sang et des humeurs, elles viennent aussi quelquefois d'une cause générale qui est dans l'air ; et cette cause produit dans le sang et les humeurs telle ou telle intempérie qui est la cause immédiate de ces fièvres.

Par exemple, lorsqu'après un froid qui a été long, et qui a duré jusque bien avant dans le printemps, il vient tout à coup des chaleurs, on voit ordinairement des pleurésies, des esquinancies, et d'autres maladies semblables, quelle que

SECTION VI.

soit la constitution générale de l'année. Et parce que ces maladies sont quelquefois épidémiques de même que les autres, et que néanmoins elles attaquent indifféremment dans toutes sortes d'années, je les nomme *intercurrentes*, afin de les distinguer de celles qui sont renfermées dans un certain nombre d'années continues.

En quoi les fièvres intercurrentes et les stationnaires se ressemblent.

4. Or, quoique ces deux sortes de fièvres diffèrent extrêmement l'une de l'autre, par rapport aux causes qui dépendent de l'air, elles se ressemblent souvent par rapport aux autres causes extérieures et antécédentes. Car, sans parler de la contagion qui produit quelquefois des fièvres stationnaires, et de la crapule qui est la mère des unes et des autres, une cause extérieure et evidente de quantité de fièvres, c'est lorsqu'on quitte de trop bonne heure ses habits d'hiver, ou lorsqu'on s'expose imprudemment au froid dans le temps qu'on est échauffé par l'exercice. Alors les pores de la peau étant tout à coup bouchés, et la transpiration interceptée, il survient telle ou telle espèce de fièvre, suivant que la constitution générale qui règne alors, ou le vice particulier des humeurs détermine l'une plutôt que l'autre.

Beaucoup de fièvres surviennent pour avoir eu froid.

Pour moi, je pense qu'il périt un plus grand nombre de gens par des fièvres de cette nature, que par la guerre, la peste et la famine prises ensemble. En effet, si un Médecin se donne la peine d'interroger en détail le malade qui est attaqué de quelqu'une des maladies aiguës dont nous parlons, sur ce qui a premièrement occasioné sa maladie, il trouvera presque toujours qu'elle est venue ou de ce que le malade a quitté trop tôt quelque habit qu'il portait depuis longtemps, ou de ce qu'il a eu froid tout à coup, lorsqu'il était échauffé. C'est pourquoi j'ai toujours

Chap. 1.

soin d'avertir mes amis, de ne quitter aucun de leurs habits ordinaires, si ce n'est un mois avant le solstice d'été; et je les avertis de même d'éviter soigneusement le froid, lorsqu'ils se sont échauffés par quelque exercice.

Maladies intercurrentes sont la plupart essentielles.

5. Mais il faut remarquer ici avec soin que, quoique les maladies dont j'ai à parler sous le nom d'*intercurrentes*, soient presque toutes des maladies essentielles, il se joint néanmoins souvent aux fièvres stationnaires des accidens qui ressemblent aux maladies intercurrentes qui portent le même nom, et qui ne sont toutefois que des symptômes des fièvres stationnaires. Dans ce cas-là, il ne faut pas employer la méthode qui convient à ces maladies, lorsqu'elles sont essentielles; mais celles que demande la fièvre de laquelle elles sont des symptômes; et, pour les traiter, il faut seulement changer quelque petite chose à la méthode de cette fièvre.

En général, on doit faire grande attention à la fièvre de l'année, et examiner par quel moyen on peut le plus facilement la guérir, si c'est par la saignée, par les sueurs, ou par quelqu'autre méthode. Faute de cette attention, on prendra très-souvent le change, et on mettra les malades en grand danger.

Si quelqu'un objecte que les accidens que j'appelle *maladies essentielles*, et dont il s'agit maintenant, ne sont réellement que des symptômes, je réponds qu'ils peuvent être quelquefois des symptômes de la fièvre qui dépend de la constitution annuelle; mais qu'ils sont toujours des symptômes des fièvres qui les produisent nécessairement. Par exemple, dans la pleurésie essentielle, la fièvre est de telle nature, qu'elle dépose toujours sur la plèvre la matière morbifique.

Section VI.

Dans l'esquinancie essentielle, elle dépose toujours la matière morbifique sur le gosier; et ainsi des autres fièvres intercurrentes: au lieu que dans les fievres stationnaires, cela n'arrive que par accident, et non pas nécessairement, en quoi ces maladies sont très-différentes les unes des autres.

Comment on peut distinguer les maladies essentielles d'avec les symptomatiques.

6. Or, pour bien distinguer les maladies que j'appelle *essentielles*, d'avec celles qui sont purement symptomatiques, il faut savoir que les symptômes qui accompagnent le commencement de la pleurésie ou de l'angine, lorsque ces maladies sont de simples accidens d'une fièvre stationnaire, sont entièrement les mêmes que ceux qui accompagnent cette fièvre quand elle commence. C'est ce qu'on voyait dans la pleurésie symptomatique dont nous avons parlé, et qui, en 1675, se joignit à la fièvre épidémique. Tous ceux qui étaient attaqués de cette pleurésie, ressentaient dans le commencement une douleur à la tête, au dos et dans les membres. C'était là les symptômes les plus constans et les plus ordinaires de la fièvre épidémique; car ils survenaient avant qu'il y eût des pleurésies, et ils subsistaient après qu'elles eurent cessé.

Mais, quand les maladies intercurrentes sont essentielles et primitives, elles arrivent indifféremment dans toute sorte d'années, et n'ont rien de commun avec la fièvre stationnaire qui règne alors. D'ailleurs tous les symptômes se manifestent davantage, n'étant point mêlés et confondus avec des symptômes d'une autre nature, et qui appartiennent à une autre fièvre. Outre cela, le temps auquel la plupart des maladies intercurrentes essentielles ont coutume de ré-

gner, marque assez souvent à quelle classe il faut les rapporter.

Au reste, le meilleur moyen de distinguer sûrement ces maladies et toutes les autres, c'est d'être si bien instruit de tous leurs symptômes par des observations exactes et fidèles, qu'à la première inspection, on ne puisse se méprendre dans le diagnostic, quoiqu'il y ait peut-être d'autres différences caractéristiques si subtiles et si délicates, qu'il soit impossible de les faire entendre par des paroles.

Comment il faut traiter ces différentes sortes de fièvres.

7. Comme les diverses fièvres intercurrentes doivent leur origne à une inflammation particulière du sang, et propre à chaque maladie (du moins autant que j'ai pu m'en assurer, en examinant soigneusement les symptômes de ces maladies et ce qui arrive dans le traitement), je fais consister l'essentiel de la curation à tempérer et à rafraîchir le sang; et en même temps je travaille à évacuer la matière morbifique, en variant ma méthode, suivant la nature de chaque maladie, et suivant ce que l'expérience m'a fait voir être le plus propre à la guérir. Et certes le meilleur moyen de réussir dans le traitement de toutes sortes de fièvres, c'est de bien connaître de quelle manière il faut évacuer la matière fébrile, si c'est par la saignée, par les sueurs, par les selles, ou de quelqu'autre façon.

CHAPITRE II.

De la Fièvre rouge.

Symptômes de la fièvre rouge.

1. La fièvre *rouge*, autrement fièvre *écarlate*, arrive dans toutes les saisons, mais le plus

Section VI.

souvent à la fin de l'été. Elle attaque des familles entières, mais principalement les enfans. Les malades ont d'abord un frisson et un tremblement, comme dans les autres fièvres, et ne sont pourtant pas extrêmement mal. Après cela, toute la peau se trouve couverte de petites taches rouges qui sont en plus grand nombre, d'un rouge plus vif, plus larges et moins uniformes que celles de la rougeole. Ces taches durent deux ou trois jours; après quoi elles se dissipent, et laissent sur la peau des espèces d'écailles farineuses qui reviennent et disparaissent deux ou trois fois.

Manière de la traiter.

2. Comme cette maladie me semble n'être autre chose qu'une médiocre effervescence du sang, produite par la chaleur de l'été, ou par quelqu'autre cause, je n'y fais rien du tout, et j'abandonne à la Nature le soin de dépurer le sang, et d'évacuer la matière morbifique par les pores de la peau. C'est pourquoi je n'emploie ni saignée, ni lavemens; car je crois que ces remèdes, en faisant une révulsion, mêlent davantage avec le sang les particules nuisibles, et empêchent leur séparation : d'un autre côté, je ne donne point de cordiaux, parce qu'ils échaufferaient et agiteraient trop le sang qui n'a besoin que d'un mouvement doux, pour être en état de séparer la matière morbifique; d'ailleurs les cordiaux pourraient augmenter la fièvre.

Il me suffit donc que le malade s'abstienne entièrement de viande et de toute sorte de liqueurs spiritueuses, qu'il ne sorte point, et ne garde pas le lit continuellement. Quand toutes les écailles de la peau sont tombées et que les symptômes

ont cessé, je purge doucement le malade suivant son âge et ses forces.

Par cette méthode simple et naturelle, cette maladie qui n'en mérite guère que le nom, se passe sans peine et sans danger. Au contraire, si on fatigue trop le malade, soit en l'obligeant de ne pas sortir du lit, soit en l'accablant de cordiaux et d'autres remèdes hors de saison, la maladie ne manque pas d'augmenter, et le malade périt assez souvent par la faute du Médecin qui a voulu faire trop de remèdes.

3. Il faut remarquer néanmoins que, s'il survient des convulsions épileptiques, ou une affection comateuse dans le commencement de l'éruption, ce qui arrive quelquefois aux enfans et aux jeunes gens qui sont attaqués de la fièvre rouge, on doit appliquer aussitôt un grand et puissant emplâtre vésicatoire à la nuque du cou, et donner tous les soirs un calmant ; savoir, le sirop diacode, jusqu'à la fin de la maladie, ordonnant au malade de s'abstenir de viande, et de faire sa boisson ordinaire de lait bouilli avec trois fois autant d'eau.

Ce qu'il faut faire quand il survient des convulsions.

CHAPITRE III.

De la Pleurésie.

1. Cette Maladie qui est des plus fréquentes, attaque en toute saison, mais sur-tout entre le printemps et l'été ; car alors le sang étant échauffé par la chaleur de la nouvelle saison, bouillonne d'une manière extraordinaire, et se dérègle dans son mouvement. Les gens d'un tempérament

En quel temps la maladie survient.

Section VI.

Ses symptômes.

sanguin sont plus sujets que les autres à la pleurésie, comme aussi les paysans et ceux qui supportent de rudes travaux. La maladie commence par un frisson et un tremblement qui sont suivis de chaleur, de soif et des autres symptômes de la fièvre. Quelques heures après, et quelquefois beaucoup plus tard, le malade est atteint d'un côté ou de l'autre, à l'endroit des côtes, d'une douleur vive et piquante, qui tantôt s'étend vers les omoplates, tantôt vers l'épine du dos, et d'autres fois vers le devant de la poitrine. Il est en même temps affligé d'une toux fréquente qui l'incommode extrêmement, parce qu'elle met en jeu des parties enflammées, ce qui oblige le malade de retenir de temps en temps sa respiration, pour s'empêcher de tousser.

La matière qu'il rend par les crachats est d'abord claire, en petite quantité, et souvent mêlée de particules de sang; ensuite elle est plus épaisse, plus abondante, et mêlée aussi de sang. La fièvre augmente à proportion des symptômes, et elle diminue aussi-bien que la toux, le crachement de sang, la douleur piquante, etc., à mesure que l'expectoration devient plus facile (1)

2. La matière morbifique n'acquiert pas toujours le degré de coction nécessaire pour l'expec-

---

(1) *Aretée* décrit excellemment la pleurésie en ces termes : « Elle est accompagnée d'une douleur aiguë, qui s'étend jusqu'au gosier, et dans quelques-uns jusqu'au dos et aux épaules. Cette douleur est suivie de difficulté de respirer, de veilles, de nausées, de rougeur des joues, et d'une toux sèche. Les crachats viennent difficilement, et ils sont pituiteux, fort sanguinolens, ou jaunâtres. Le mal est plus grand, si les crachats ne sont pas sanguinolens, ou s'il survient un délire, ou un coma. » Cet Auteur dit aussi que les pleurétiques guérissent ou périssent dans sept jours ou dans quatorze jours, selon la violence des symptômes ; ou si la maladie dure jusqu'au vingtième, il leur vient un empyème. *V. Aret. liv.* 1, *chap.* 10.

toration, et alors ce qu'on rend par les crachats est toujours clair et en petite quantité : d'où il arrive que la fièvre et les autres symptômes ne diminuent en aucune façon, et que le malade périt. Le ventre est quelquefois trop resserré, et d'autres fois trop libre, les selles étant fréquentes, et les matières trop liquides.

Quand la pleurésie est violente, et qu'on a négligé de saigner le malade, il arrive quelquefois qu'il ne peut tousser, qu'il a une très-grande difficulté de respirer, et qu'il est prêt à suffoquer, parce que l'inflammation est si grande, que la poitrine ne saurait se dilater autant qu'il est nécessaire pour la respiration, sans causer une très-vive douleur (1) ; d'autres fois après une violente

---

(1) Les causes de ce symptôme ayant été très-exactement et très-clairement expliquées par le Docteur *Hoadley*, nous rapporterons ici son sentiment là-dessus. Différens obstacles, dit-il, peuvent empêcher le poumon de se dilater et de se contracter librement et facilement. Les uns sont extérieurs, les autres intérieurs. Les obstacles extérieurs sont, premièrement, une adhérence à la plèvre ; secondement, une quantité de liquide extravasé qui occupe une partie de la cavité de la poitrine, et ne laisse pas au poumon l'espace nécessaire pour ses mouvemens.

Quant à l'adhérence du poumon à la plèvre, c'est un cas si commun, que le nombre de ceux que l'on trouve par l'ouverture avoir des adhérences, surpasse de beaucoup le nombre de ceux à qui on n'en trouve point ; mais ces adhérences sont peu étendues, sinon en des sujets qui ont été fort malades.

Tandis que l'adhérence est ainsi peu étendue, et que la personne jouit d'une santé passable, le poumon peut se dilater et se contracter avec assez de liberté, et la respiration n'est pas beaucoup gênée. Mais lorsque l'adhérence est fort étendue, et que le poumon et la plèvre sont enflammés, non-seulement cela gêne beaucoup la respiration, mais encore augmente la maladie.

Alors le symptôme qui fait juger le plus sûrement qu'il y a une adhérence, c'est lorsque le malade ne peut se coucher que sur un des côtés sans douleur, et avec une facilité passable de respirer. L'adhérence est toujours du côté sur lequel le malade se couche aisément.

Car, premièrement, lorsque le malade est couché sur le côté opposé, le poids du lobe qui est adhérent tend à le séparer de la plèvre, au lieu que quand le malade est couché sur le côté où est l'adhérence, cela n'arrive pas.

Secondement, lorsqu'il y a adhérence, et que les parties sont enflam-

Section VI.

inflammation, et faute d'avoir saigné dans le commencement (1), le mal prend la voie de la suppuration, et forme un empyème; alors, quoique la fièvre primordiale cesse entièrement, ou du moins diminue beaucoup, le malade n'est pas hors d'affaire, mais il tombe dans la fièvre lente, et périt enfin par la phthisie.

---

mées, le mouvement de la respiration doit se faire avec plus détendue au côté opposé, afin de soulager les parties souffrantes. Mais lorsque le malade est couché sur le côté opposé, cette situation non-seulement empêche ce côté de soulager l'autre, les côtes sur lesquelles le malade est couché ne pouvant alors se mouvoir librement; mais elle oblige aussi le côté souffrant d'exécuter la plus grande partie du mouvement de la respiration, ce qui doit nécessairement augmenter la douleur et la difficulté de respirer. Il y a quelquefois des adhérences des deux côtés de la poitrine, lesquelles par les mêmes raisons ne gênent que peu ou point du tout la respiration avant qu'il survienne quelque autre maladie du poumon ou de la plèvre. Et lorsque cette maladie cause une inflammation ou une suppuration, un des côtés est ordinairement plus affecté que l'autre, et par conséquent il y a à peu près les mêmes symptômes que quand l'adhérence n'est que d'un côté seulement.

Dans les poumons qui ont long-temps souffert, l'adhérence s'étend peu à peu, et quelquefois devient universelle. C'est ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois, et qui mérite attention. Voyez *l'Auteur*, *Leçons sur les organes de la respiration*, *p.* 76, 77.

(1) Le traitement de cette maladie consiste principalement dans la saignée, qui est extrêmement utile non-seulement dans les jeunes gens, mais encore dans les personnes âgées, parce qu'ordinairement celles-ci ont plus de sang, et que leur sang est plus épais, plus visqueux, et produit des inflammations plus violentes; c'est pourquoi on doit réitérer la saignée suivant leurs forces. Il faut avoir grand soin de proportionner la saignée aux forces, et de régler tellement la quantité de sang, qu'on n'en tire ni trop, ni trop peu. Le trop non-seulement arrête l'expectoration, mais augmente l'engorgement que l'on voulait dissiper, ou le fait tourner en gangrène. Le trop peu ne servant qu'à faciliter le cours du sang vers la partie affectée, augmente par ce moyen l'engorgement et l'inflamation. Voyez *Hoffmann, Med. Rat. Systemat. tom. IV*, *part.* 1, *p.* 453.

Nous joindrons ici une excellente remarque du Docteur *Huxham*, au sujet de la saignée dans les maladies du poumon. « La saignée, dit-il, bien loin d'être utile dans les maladies du poumon, lorsque l'expectoration se fait bien, l'arrête au contraire entièrement; ainsi elle n'est indiquée en aucune façon, à moins qu'il n'y ait une pléthore manifeste, ou une douleur aiguë, ou une difficulté de respirer, ou que le malade ne crache du sang tout pur en assez grande abondance pour que la saignée soit nécessaire ». Voyez *Huxham*, *de aëre et morb. épid. page* 52.

CHAP. III. La pleurésie est quelquefois symptomatique.

3. Or, quoique la pleurésie, quand elle est une maladie essentielle, doive sa naissance à une inflammation particulière et spécifique du sang, elle ne laisse pas de survenir quelquefois par accident à d'autres fièvres, de quelque genre qu'elles soient; savoir, lorsque la matière fébrile se jette sur la plèvre ou sur les muscles intercostaux, (1). Cela arrive pour l'ordinaire dans le commencement de la fièvre, la matière morbifique étant encore crue, et n'ayant pas eu le temps de subir la coction et la préparation nécessaires pour être évacuée par les endroits convenables.

La cause la plus commune de cet accident, c'est l'usage que l'on fait mal à propos des remèdes chauds : en quoi pèchent certaines femmes de condition qui, ayant de la charité pour les pauvres, feraient beaucoup mieux de leur donner des alimens, que de se mêler de les médicamenter. Il est vrai que leur vue, si toutefois elles en ont aucune, est d'exciter la sueur dès le commencement de la fièvre ; mais elles ne voient pas les funestes suites de cette manœuvre téméraire qui, en troublant la nature, l'oblige à se débarrasser

(1) La surface interne des côtes, les muscles intercostaux, le diaphragme, et toute la surface externe du poumon et du péricarde sont très-exactement recouverts de la plèvre, membrane forte et unie qui tapisse toute la cavité de la poitrine, et forme, par ses duplicatures, le médiastin qui partage cette cavité en deux.

Dans l'état de parfaite santé, la plèvre est souple et flexible par-tout, afin de pouvoir se prêter au mouvement continuel des parties qu'elle couvre : mais comme elle a beaucoup d'artères, de veines et de nerfs, elle est nécessairement susceptible d'engorgement, d'inflammation, de douleur et de suppuration, de même que les autres parties du corps. Ainsi lorsqu'elle est attaquée quelque part de l'un de ces accidens, cela doit troubler beaucoup l'action des parties sur lesquelles elle s'étend ; et, selon que l'endroit affecté est appliqué aux côtes, ou au diaphragme, les côtes ou le diaphragme seront gênés dans leur mouvement. *Idem. p.* 71, 72.

Section VI.

par où elle peut des humeurs encore crues; car alors la matière fébrile ne manque pas de se jeter tantôt sur les membranes du cerveau où elle produit la frénésie, tantôt sur la plèvre où elle cause la pleurésie, sur-tout lorsque l'âge et le tempérament des malades y contribue, et que d'ailleurs on est entre le printemps et l'été, qui est la saison où les fièvres tournent plus aisément en pleurésie.

État du sang dans cette maladie.

4. Le sang que l'on tire dans cette maladie semble montrer qu'elle vient réellement du transport de la matière fébrile sur la plèvre, ou sur les muscles intercostaux. Ce sang, lorsqu'il est refroidi, du moins celui que l'on tire après la première saignée, ressemble par sa superficie à du suif fondu, ou à du pus : c'est quelque chose néanmoins de bien différent du pus, et qui n'est point liquide comme le pus, car quand on sépare cette partie d'avec le reste du sang, on trouve que c'est une pellicule tenace, ou une coëne assez épaisse, composée de fibres comme le reste du sang; et peut-être n'est-ce autre chose que des fibres du sang, qui, ayant perdu leur enveloppe rouge et naturelle, en se déposant sur la partie enflammée, se sont jointes ensemble, et ont formé la pellicule blanche dont il s'agit.

Mais il est bon de remarquer, pour le dire en passant, que si le sang, quand il sort de la veine, ne darde pas horizontalement, mais tombe perpendiculairement après avoir coulé le long du bras, souvent il ne forme pas de pellicule blanche, quoiqu'il sorte avec impétuosité; phénomène dont j'avoue que je ne sais pas la raison. Une saignée où le sang coule de la sorte, soit parce que l'ouverture est trop petite, soit par quelque autre raison, ne soulage pas autant le malade que lors-

que le sang darde horizontalement; et d'ailleurs quand le sang coule ainsi le long du bras, il ne se trouve point dans les palettes de la couleur de celui des pleurétiques. J'ai encore observé que, de quelque maniere que soit venu le sang, si on le remue avec le doigt aussitôt après la saignée, sa superficie sera rouge et vermeille comme dans les autres maladies.

Mais quelle que soit la couleur du sang dans la pleurésie, et quelque dangereuse que soit cette maladie, il est aisé de la guérir, si on la traite comme il faut; et on peut en venir à bout aussi sûrement que l'on vient à bout de quantité d'autres maladies.

Ce que c'est que la pleurésie.

5. Après avoir examiné soigneusement les différens symptômes de la pleurésie, je crois qu'elle n'est autre chose qu'une fièvre provenant d'une inflammation particulière du sang, et par laquelle la nature dépose la matière morbifique sur la plèvre (1), et quelquefois sur les poumons:

---

(1) La vraie pleurésie est une inflammation du sang, causée par le séjour de ce liquide dans les petits vaisseaux des bronches, découverts par le célèbre Ruiseh, et qui servent uniquement à la nutrition des membranes, des vésicules et des vaisseaux du poumon. C'est pourquoi le poumon est principalement affecté dans cette maladie, mais seulement à sa surface extérieure. La vraie pleurésie est accompagnée d'une plus grande difficulté de respirer que la fausse; il y a un crachement de sang, et la maladie se termine par l'expectoration. La fièvre y est plus aiguë; mais la douleur n'est pas si piquante, ni la partie affligée si sensible que dans la fausse pleurésie. *Hoffmann, Med. rat. system. t. 4 part. 1, p. 427.*

Dans la fausse pleurésie la douleur de côté est très-aiguë et très-piquante, et elle augmente lorsqu'on touche la partie affectée. Le malade ne saurait se tenir couché sur le côté souffrant; il a une toux sèche, sans crachats pituiteux ou sanglans; néanmoins si la toux est violente, elle augmente la douleur. Cette maladie est pareillement accompagnée de fièvre, et d'un pouls dur, fréquent et concentré. Elle ne demande pas la saignée, à moins qu'il n'y ait pléthore; et pour l'ordinaire, elle se termine heureusement et promptement vers le septième jour par une sueur douce et une transpiration plus abondante, et elle n'est point dangereuse.

Boerhaave observe qu'il y a deux sortes de pleurésie, l'une sèche et l'au-

Section VI.

dans ce dernier cas c'est une péripneumonie (1), maladie qui, selon moi, ne diffère de la pleurésie qu'en ce que l'inflammation est plus grande et plus étendue.

Intentions curatives dans cette maladie.

6. Le but que je me propose dans le traitement de la pleurésie (2), c'est d'appaiser l'inflammation

---

tre humide. La dernière se guérit aisément ; mais la première est ordinairement dangereuse : ainsi il est nécessaire de les distinguer. La pleurésie humide est accompagnée d'un crachat symptomatique d'une matière gluante et jaunâtre, teinte de sang, laquelle vient de la partie enflammée du poumon avec de grands efforts. Mais dans la pleurésie sèche les crachats sont clairs, et viennent du gosier ; ce qui montre que la matière inflammatoire ne s'expectorera pas. Voyez *Prax. Med. part. 4 p.* 164.

(1) La douleur qui accompagne la péripneumonie est tensive, obtuse et pesante, plutôt qu'aiguë, et s'étend jusqu'au dos et aux épaules. Mais la difficulté de respirer est plus grande que dans la pleurésie, et elle est aussi accompagnée d'anxiété et de crachats de différentes couleurs qui viennent difficilement. Car dans cette maladie les vaisseaux du poumon qui portent le sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, étant engorgés d'un sang fort épais, qui tend à la coagulation. C'est pourquoi la péripneumonie est plus dangereuse, et cause aisément la mort, sur-tout si le malade est âgé, et si on a manqué de rafraîchir à propos le sang. *Hoffmann, Med. rat. system. t. 4, part. 1, p.* 428.

(2) Comme la stagnation du sang qui dérange la circulation est la seule cause prochaine de cette maladie, tout le traitement consiste à dissiper l'engorgement et à rétablir la circulation ; et pour cela il faut remplir les indications suivantes. 1.° Empêcher que l'inflammation et la stagnation du sang n'augmentent ; 2.° délayer et atténuer le sang épaissi ; 3.° ramollir et relâcher la partie affligée, où le spasme, la douleur et l'abondance du sang qui s'y est porté, ont produit une tension, et faire en sorte que le sang qui y séjourne en puisse être chassé et remis en mouvement, par le moyen du sang artériel qui y abordera ; 4.° enfin, aider l'expectoration de la matière visqueuse, sanguinolente ou purulente qui est logée dans les bronches, et empêcher qu'il ne se forme un abcès, ou un empyème.

Il faut saigner plus ou moins copieusement et plus ou moins fréquemment, selon les forces du sujet, la violence de la maladie, etc. L'ouverture de la saignée doit être grande, afin de dissiper plus aisément l'inflammation, et plus tôt l'on saigne, plus la saignée est utile. Les délayans et les discussifs servent admirablement à détruire la viscosité du sang ; à quoi l'eau de gruau ou l'eau d'orge adoucie avec le miel, comme aussi le petit-lait, réussissent très-bien, étant bus chauds. On peut beaucoup diminuer la douleur et la tension de la partie affligée, en y appliquant et y tenant une vessie remplie d'une décoction chaude de drogues émollientes faites dans le lait, comme de

du sang, et de détourner par des évacuations convenables les particules enflammées qui se sont jetées sur la plèvre, et ont causé tout le désordre.

Détail du traitement.

Pour remplir ces indications, ma plus grande espérance est dans la saignée. Ainsi dès que je suis appelé auprès du malade, je lui fais tirer sur-le-champ environ dix onces de sang au bras du côté de la douleur (1), et aussitôt après la saignée je lui fais donner la potion suivante.

Potion rafraîchissante.

Prenez *eau de coquelico, quatre onces; sel de prunelle, un gros; sirop violat, une once: mêlez tout cela pour une potion.*

En même-temps j'ordonne l'émulsion suivante.

Émulsion.

Prenez *sept amandes douces pelées; semences de melon et de concombre, de chacune demi-once; graine de pavot blanc, deux gros: broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par-dessus eau d'orge, une*

---

fleurs de sureau, de mélilot, de camomille, d'oignons de lis, de racines de guimauve, de têtes de pavots, de graine de lin et de fenugrec, etc.

Le looch suivant aidera beaucoup l'expectoration.

Prenez huile fraîche d'amandes douces, demi-once; blanc de baleine, deux gros; safran en poudre, dix grains; sirop violat et sucre fin, de chacun une once et demie. Faites un looch dont le malade prendra souvent une cuillerée, ou seule, ou délayée dans un petit verre d'eau de gruau chaude, ou de petit-lait chaud.

Il faut tenir le ventre libre par des lavemens émolliens, éviter également l'extrémité du froid et du chaud, et ne rien boire de froid. Tous les remèdes qui agissent fortement par les urines par les sueurs ou les selles, doivent être soigneusement bannis. Les narcotiques sont nuisibles aux gens âgés, et lorsque les humeurs sont épaisses, et l'inflammation considérable. Il ne faut pas donner dans le commencement de la maladie les expectorans, mais attendre que la matière soit cuite, visqueuse, et en état d'être évacuée par les crachats; autrement on attirerait sur les poumons une grande abondance d'humeurs. V. *Hoffmann, Med. rat. syst. t. 4, part.* 1, *de febre pneumon. sparsim.*

(1) La pratique la plus ordinaire et la plus autorisée est de saigner du côté opposé à la douleur, afin d'opérer plus sûrement la révulsion, c'est-à-dire de détourner plus aisément le sang, et d'empêcher qu'il n'aborde en si grande quantité sur la partie affligée, ce qui est nécessaire pour que l'inflammation puisse se résoudre.

Section VI.

livre et demie ; eau rose, deux gros ; ajoutez sucre candi, demi-once ; faites une émulsion dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.

J'ordonne aussi l'usage fréquent des remèdes pectoraux. Par exemple :

Apozème pectoral.

Prenez décoction pectorale, deux livres ; sirop violat et de capillaire, de chacun une once et demie. Mêlez cela pour un apozème, dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée.

Looch pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces ; sirops violat et de capillaire, de chacun une once ; sucre candi, demi-gros. Mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent dans la journée.

On peut donner avec beaucoup d'utilité pour la même fin, l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin, seules, quand elles sont nouvelles.

Régime.

7. Pour ce qui est du régime, j'interdis absolument la viande, et même les bouillons de viande les plus légers. J'ordonne à la place les décoctions d'orge et d'avoine, et les panades ; et pour boisson ordinaire, la tisane faite avec l'orge, les racines d'oseille, de réglisse, etc., et quelquefois la petite-bière.

J'ordonne aussi le liniment suivant :

Liniment émollient.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces ; onguent rosat et onguent d'althea, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un liniment, dont on frottera matin et soir le côté douloureux ; et on appliquera par-dessus une feuille de chou.

Je continue ces remèdes pendant toute la maladie.

Comment il faut régler les saignées.

8. Si la douleur est violente, je réitère la saignée dès le premier jour que je suis appelé, et je fais tirer une pareille quantité de sang que

la première fois. J'en fais de même le second, le trosième et le quatrième jour, si la douleur et les autres symptômes continuent avec violence. Mais si la maladie et le danger diminuent, ou si le malade est trop faible pour soutenir des saignées si proches les unes des autres, je me contente d'en faire d'abord deux de suite, et je mets entre les autres un jour ou deux d'intervalle. Ma règle en cela est d'avoir égard aux contr'indiquans, savoir, d'un côté à la violence de la maladie, et de l'autre, à la faiblesse du malade.

Et quoique dans la pratique de la Médecine, je saigne plus ou moins, suivant l'exigence du cas, toutefois j'ai rarement vu de pleurésie confirmée qui ait été guérie sans avoir tiré environ quarante onces de sang. Il est vrai que dans les enfans, une ou deux saignées suffisent d'ordinaire. La diarrhée qui survient quelquefois ne doit pas empêcher le nombre de saignées que nous avons dit; et elles l'arrêteront bientôt, quand même on n'emploiera aucun astringent.

9. Je ne fais pas donner de lavemens, ou si j'en fais donner, c'est le plus loin des saignées qu'il est possible, et ils sont composés très-simplement, savoir, avec le lait où l'on a dissous du sucre.

Comment il faut employer les lavemens.

10. Pour que le malade ne s'échauffe pas trop, je lui permets de se tenir levé tous les jours pendant quelques heures à proportion de ses forces. Cela est d'une telle conséquence dans cette maladie, que si on oblige le malade de garder continuellement le lit, ni les saignées réitérées, ni les autres remèdes, quelques rafraîchissans qu'ils soient, ne serviront quelque-

Importance de faire lever le malade chaque jour.

Section VI.

fois de rien du tout contre les symptômes de la maladie.

En quel temps il faut purger.

11. Aussitôt après la dernière saignée, et peut-être même plus tôt, tous les symptômes diminueront, et le malade ne sera pas long-temps ensuite à reprendre ses forces; quoiqu'il faille encore durant quelques jours lui retrancher absolument toute liqueur spiritueuse, et tout aliment solide. Quand il aura repris ses forces, il sera à propos de le purger doucement.

Pourquoi l'Auteur ne parle pas de l'expectoration.

12. Si quelqu'un est étonné de ce que je ne parle pas même de l'*expectoration*, bien loin de me tourmenter à chercher les moyens de l'exciter pendant les divers temps de la maladie, il saura que j'ai gardé exprès le silence sur cet article, parce que j'ai toujours cru qu'il était extrêmement dangereux de compter sur une pareille évacuation pour la guérison de la pleurésie. Car sans parler de la longueur ennuyeuse de cette méthode, il arrive assez souvent qu'une certaine quantité de la matière morbifique ayant subi une coction convenable, et peut-être même ayant été évacuée par les crachats, le reste demeure cru, malgré l'usage des meilleurs maturatifs et expectorans; en sorte que les crachats tantôt vont assez bien, et tantôt se suppriment entièrement; alternative infiniment dangereuse pour le malade, qui ne peut échapper de la mort que par l'expectoration, de laquelle néanmoins le Médecin n'est nullement maître.

Au contraire, par le moyen de la saignée je suis le maître d'évacuer la matière morbifique, et l'ouverture de la veine me tient lieu pour cela de la trachée artère (1). J'ose même assurer har-

(1) Il est absurde de vouloir exciter l'expectoration dans une simple pleu-

diment que la pleurésie qui est regardée avec raison comme une maladie des plus meurtrières, quand on la traite suivant la méthode que je condamne, se guérit aussi sûrement qu'une autre maladie, si on la traite par la saignée réitérée, sans parler qu'on la guérit ainsi en très-peu de temps. D'ailleurs je n'ai pas encore trouvé que ce grand nombre de saignées ait nui le moins du monde à aucun malade, comme pourraient croire les ignorans (1).

---

résie. Rien n'est si utile dans ce cas-là que la saignée copieuse et fréquente, et faite de bonne heure, avec les boissons délayantes et adoucissantes prises chaudes; car en même temps que ces boissons humectent le sang, elles relâchent les fibres trop tendues, et atténuent peu à peu les humeurs épaissies, sur-tout si l'on emploie d'une manière convenable le nitre et le camphre, avec lesquels on peut mêler de temps en temps l'opium pour diminuer la violence de la douleur. Comme l'opium relâche puissamment, il convient, par cette raison, dans toutes les maladies où il y a une trop grande tension; car il modère la trop grande rapidité de la circulation, et facilite merveilleusement la coction de la matière morbifique : de là vient qu'on voit souvent dans l'urine un sédiment copieux après l'usage de l'opium.

La vraie pleurésie ne demande pas plus de remèdes pectoraux, des loochs, et semblables, que n'en demande une inflammation de la jambe, ou la goutte même. Les fomentations y sont beaucoup plus utiles; souvent elles soulagent la douleur, et procurent la guérison. Les ventouses sont aussi d'un très-grand secours dans une douleur vive et opiniâtre, lorsque tout le reste est inutile. Quand la maladie est fort violente, on emploie quelquefois les vésicatoires. Voyez *Huxham*, *de Aëre et morb. épid. p.* 64, 65.

(1) La méthode générale de traiter les fièvres qui attaquent les organes de la respiration est si judicieusement exposée en peu de mots par le Docteur *Hoadley*, que je joindrai ici tout ce qu'il dit sur cette matière, tant pour suppléer à ce qui manque à notre Auteur, que pour faire connaître davantage les excellentes règles que donne ce Docteur, et en rendre par ce moyen l'utilité plus universelle.

Lorsqu'un Médecin, dit-il, trouve un malade attaqué d'une fièvre, avec chaleur, soif et insomnie, et en même temps d'une violente douleur de côté, de toux, de difficulté de respirer, ou d'autres symptômes qui montrent que les organes de la respiration sont lésés, il doit s'informer soigneusement du commencement de la maladie, et examiner avec attention tous les symptômes, afin de juger si les accidens qui blessent la respiration sont l'effet ou la cause de la fièvre.

S'il paraît évidemment que ces accidens viennent de la fièvre, le Médecin doit reconnaître ensuite la nature et le caractère de cette fièvre indépendam-

SECTION VI. Grande utilité de la saignée dans la pleurésie.

13. Il est vrai qu'en traitant la pleurésie, j'ai souvent cherché à pouvoir la guérir, sans être obligé de répandre tant de sang, savoir, en procurant la résolution ou l'expectoration de l'humeur morbifique. Mais je n'ai jamais pu trouver

---

ment des symptômes qui regardent la respiration : car quoiqu'il faille avoir égard à la violence de la douleur et à la grande difficulté de respirer, et y apporter soulagement, néanmoins la guérison du malade dépend essentiellement de la guérison de la fièvre.

Et comme on sait par expérience qu'il y a une grande variété dans les fièvres ; que les unes au lieu de diminuer, s'augmentent plutôt par la saignée, tandis que les autres ne cèdent presque à aucune méthode, sans y joindre plusieurs saignées ; que les unes empirent par un régime chaud, et cèdent bientôt à un régime rafraîchissant, tandis que d'autres sont accompagnées de tant de faiblesse, qu'elles demandent l'usage continué des cordiaux les plus chauds ; que quelques-unes ne peuvent soutenir le plus doux laxatif, sans qu'il survienne ensuite une dangereuse diarrhée, tandis que d'autres augmentent visiblement si on manque de tenir le ventre ouvert, en donnant chaque jour des lavemens ou de petites doses de rhubarbe; que quelques-unes cèdent tout-à coup, comme par enchantement, à l'usage des vésicatoires, tandis que d'autres, bien loin d'y céder, augmentent au contraire par la douleur et l'incommodité qu'ils causent, etc. comme il y a, dis-je, une si grande variété dans la nature des fièvres, et par conséquent dans la manière de les traiter; et comme les maladies aiguës qui attaquent les organes de la respiration, accompagnent souvent chacune de ces sortes de fièvres, et en dépendent, il est impossible d'établir une méthode générale pour les traiter; mais tout dépend nécessairement du jugement du Médecin, jugement qui est formé sur l'état de chaque malade particulier.

C'est pourquoi je tâcherai de marquer les moyens de juger dans les cas particuliers quelle méthode on doit suivre préférablement aux autres dans le traitement de ces maladies; s'il est plus à propos d'employer les saignées réitérées, ou les rafraîchissans, ou les échauffans, ou les vésicatoires.

Je sens bien que j'entreprends ici une chose très-difficile, et qu'il n'est peut-être pas possible d'établir aucune règle sûre pour juger tout d'un coup de la nature d'une fièvre, et de la méthode particulière qu'il faut suivre en la traitant. Mais je ne doute pas qu'on ne puisse au moins reconnaître par quelques signes évidens quand il faut abandonner quelqu'une de ces méthodes, et ne pas la suivre obstinément.

Quoique l'on convienne de la difficulté qu'il y a de déterminer le genre de fièvre qui accompagne la pleurésie, par exemple, aussi promptement que la violence de la douleur et le danger de la maladie le demandent ; néanmoins si l'on sait que des fièvres différentes exigent nécessairement des traitemens différens, on pourra aussi être assuré que celles qui demandent la même méthode, ne céderont pas toutes également au même degré de cette méthode ; c'est-à-dire, par exemple, que celles où il faut saigner, auront besoin d'un nombre de saignées plus ou moins grand. D'un autre côté, si une ou deux

de méthode qui égale celle de la saignée, laquelle j'emploie avec un succès merveilleux, sans attendre l'expectoration, et malgré le funeste pronostic qu'Hippocrate fait de la pleurésie sèche.

saignées n'apportent que peu ou point de soulagement, et si au contraire le pouls baisse et que les forces diminuent, tandis que la douleur latérale et la difficulté de respirer subsistent aussi violemment que jamais, ou à peu près, on pourra être assuré que cette méthode ne convient point à la fièvre, et qu'il serait dangereux de réitérer la saignée. Voilà donc la véritable marque à quoi on connaîtra quand il faudra abandonner la saignée.

J'ai pris pour exemple la saignée, parce que l'on convient généralement que c'est le premier pas que l'on doit faire dans le traitement de la pleurésie, et qu'en effet la violence de la douleur et la difficulté de respirer la demandent absolument; et aussi parce que la saignée fournit le moyen d'examiner les altérations qu'a souffertes le sang dans cette fièvre; ce qui, joint à la connaissance de l'état du pouls et de la force du malade avant et après la saignée, sert beaucoup à déterminer s'il faut l'échauffer ou le rafraîchir.

Si le malade est vigoureux et pléthorique, et qu'il ait de gros vaisseaux, si son pouls est élevé, et que les forces se soutiennent avant et après la saignée, si le sang est vermeil, avec peu ou point de sérosité, ou s'il est fort visqueux, il est évident qu'on doit réitérer la saignée, et cela autant de fois que les symptômes le demanderont, et qu'on doit s'attacher à la méthode des rafraîchissans et des adoucissans. Vers le déclin de l'inflammation on pourra, si la douleur continue, appliquer les vésicatoires, qui ne manqueront guère de réussir.

Mais si le malade est d'un tempérament faible et délicat, si les forces lui manquent, et que son pouls s'affaisse par la saignée; si en même temps la douleur et la difficulté de respirer continuent, il y a sujet de croire qu'il serait top dangereux de saigner davantage, que le cerveau pourrait être attaqué, qu'il pourrait survenir des syncopes et d'autres accidens fâcheux; ainsi on doit alors s'abstenir de saigner, comme il a été dit auparavant. Le sang est alors ou fort visqueux, ou fort coulant, et comme dissous, ayant toutes ses parties mêlées ensemble, et le peu d'épais qui s'y trouve se brise dès qu'on le touche tant soit peu, et se mêle avec le reste.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque le sang est fort visqueux, le sel volatil, ou l'esprit volatil de corne de cerf, le sel volatif de succin, et semblables, donnés en dose convenable de trois en trois, de quatre en quatre, ou de six en six heures, suivant le besoin, en y joignant un régime chaud, sont très-utiles, et soulagent quelquefois sur-le-champ. On peut appliquer aussi les vésicatoires dès qu'on voit que le pouls baisse et que les forces diminuent, car ils produisent le même effet que les sels volatils. C'est apparemment dans des cas semblables que le sang de bouquetin et la fiente de cheval ont réussi, à cause de leurs sels ou esprits volatils; ce qui les a mis en réputation pour la cure de la pleurésie.

Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque le sang est dissous, les vésicatoi-

SECTION VI. Piqûre du tendon par la saignée.

14. Le traitement de la pleurésie consistant donc presqu'entièrement dans l'usage de la saignée réitérée, il arrive très-souvent dans les endroits éloignées des villes considérables, que

res et les sels volatifs ne conviennent pas, mais les acides en grandes doses, en y joignant quelques cordiaux, comme la thériaque, etc.

Je ne propose tout cela que comme des vues qui peuvent conduire à la véritable méthode curative, c'est-à-dire, à la méthode la plus convenable à la fièvre qui accompagne les maladies aiguës qui attaquent la respiration. Cependant je ne prétends pas qu'on suive obstinément aucune de ces méthodes lorsque la douleur ou la fièvre y résiste; il faut au contraire les varier, selon que les symptômes le demandent.

L'Auteur, pour appuyer ce qu'il dit des différentes manières de traiter ces sortes de fièvres, cite un endroit de Sydenham, tiré de la Sect. V, Chap. V, num. 9, et ensuite un autre tiré des *Exercitationes Medicæ*, du Docteur Tabor. Le voici.

« Tout cela est encore confirmé par une fièvre d'un certain genre, qui, » ces dernières années, a été très-fatale au peuple de ce pays-ci, et régnait, » tantôt dans une saison de l'année, et tantôt dans une autre. C'était une » fièvre pleurétique. Elle commençait par un frisson et un tremblement con- » sidérables, qui annonçaient une issue de la maladie d'autant plus funeste, » qu'ils duraient plus long-temps. Dès qu'ils cessaient, il survenait une dou- » leur aiguë, et souvent spasmodique au côté droit, un abattement consi- » dérable, une difficulté de respirer, une grande oppression et pesanteur » de poitrine. La chaleur n'était pas ordinairement fort violente, le pouls » était fréquent ou dur, la toux fréquente, la soif considérable, le ventre » lâche ou resserré. L'urine ne donnait aucun sédiment, et était de couleur » de paille. Une insomnie opiniâtre continuait pendant toute la maladie; » mais il n'y avait point de délire. D'abord la toux était sèche; mais » au bout d'environ vingt-quatre heures les malades crachaient une » matière claire et teinte de sang, et cette expectoration était fréquente; en- » suite la toux augmentait, et devenait presque continuelle, la matière des » crachats étant plus abondante et plus épaisse. La maladie se terminait par » une expectoration très-copieuse, ou bien le malade était suffoqué par une pi- » tuite extrêmement visqueuse qui restait dans le poumon; ce qui arrivait » ordinairement le neuvième jour, rarement plus tard, et souvent plus tôt, » sur-tout si l'on avait, mal à propos réitéré la saignée.

» Peu de malades, à moins qu'ils ne fussent jeunes, robustes et pléthoriques, pouvaient soutenir la saignée sans inconvénient. Dans ceux-là, » deux et quelquefois trois saignées faites les premiers jours de la maladie, » étaient utiles; dans les autres il fallait s'en abstenir entièrement, ou ne » saigner pas plus tard que quelques heures après la première attaque, » encore une pareille saignée était extrêmement dangereuse, à moins qu'on » ne donnât aussitôt un émétique, et ensuite continuellement des expecto- » rans, car la maladie était de telle nature, qu'excepté dans les pléthoriques, » la guérison s'opérait entièrement par le moyen d'une abondante expecto- » ration d'une pituite visqueuse qui sortait plus facilement et plus copieuse-

d'ignorans Chirurgiens ou des Médecins de village piquent le tendon, ce qui met le malade en grand danger de perdre le bras, et même la vie. C'est pourquoi j'ai cru qu'il serait à propos de joindre ici la manière de remédier à un si fâcheux accident.

Comment il faut y remédier.

15. Ceux à qui on pique le tendon ne sentent pas aussitôt la douleur, mais seulement douze heures après; et il ne la sentent pas tant

» ment quand on ne saignait pas que quand on saignait. Dans les sujets qui
» n'étaient pas pléthoriques, la saignée arrêtait d'ordinaire l'expectoration,
» et produisait une grande difficulté de respirer, et un râlement; et plus on
» la réitérait, plus les symptômes augmentaient, et plus tôt les malades mou-
» raient »

L'Auteur continue.

Il ne faut pas douter que les Médecins qui ont beaucoup de pratique, et qui voient continuellement des fièvres, n'acquièrent une connaissance qu'ils ne sauraient communiquer aux autres, et par le moyen de laquelle ils peuvent juger plus promptement et plus facilement de la nature d'une fièvre, et par conséquent de la méthode curative qui y convient, que les autres qui n'ont pas les mêmes occasions: mais cela n'empêche pas que les autres ne doivent être sur leurs gardes, et tâcher de se former des règles et des maximes de pratique, soit pour acquérir avec le temps cette sagacité, soit pour éviter les fautes où ils pourraient tomber.

Quoique les vues que j'ai proposées paraissent peut-être trop générales, on ne doit pas néanmoins les mépriser ou les négliger entièrement, parce qu'elles peuvent servir dans le traitement de toutes les fièvres en général, comme dans celles en particulier qui sont accompagnées de maladies qui attaquent les organes de la respiration; et parce que le Médecin est toujours maître de les suivre ou non, suivant que les différentes combinaisons des symptômes paraîtront l'exiger.

Aussi ne les ai-je proposées que pour obéir à une coutume trop ordinaire, qui est de traiter toujours de la même façon les mêmes symptômes, sans considérer par combien de différentes causes ils peuvent être produits; coutume qui vient de ce qu'on a donné des noms généraux, non-seulement à ces symptômes ordinaires, comme s'ils accompagnaient seulement une maladie, mais aussi aux remèdes favoris d'un Médecin qui sera en réputation pour cette maladie: d'où il arrive que ceux qui ne sont habiles qu'en recettes, ordonnent aisément pour le nom de la maladie, et non pas pour la maladie même; et que l'idée qu'un nouveau praticien se sera formée de l'habileté d'un Médecin de qui il emprunte sa recette, peut le conduire dans une méthode curative que ce Médecin n'aurait pas suivie dans telle occasion particulière. Voyez *Hoadley, Leçons sur les organes de la respiration, p.* 105 *jusqu'à la fin.*

SECTION VI.

à l'ouverture de la veine que vers l'aisselle. C'est-là que la douleur se fixe, et elle se fait principalement sentir quand on étend le bras. Cependant la tumeur qui se forme à l'endroit blessé n'est pas fort considérable, et surpasse à peine la grosseur d'une noisette; mais il sort continuellement de l'ouverture une humeur aqueuse ou sérosité, qu'on doit regarder comme le signe le plus certain de la piqûre du tendon. Voici la manière de traiter cette piqûre, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux (1).

---

(1) Comme la piqûre du tendon ne se guérit pas toujours par cette simple application, et qu'elle est accompagnée d'autres symptômes que ceux dont notre Auteur fait mention, nous les rapporterons ici, avec les meilleurs moyens de remédier à cet accident, selon Heister.

Les blessures des nerfs ou des tendons se manifestent principalement par les signes suivans. 1.° Le malade, au moment qu'il est piqué, sent une si vive douleur, qu'il ne saurait presque s'empêcher de crier, sur-tout si elle continue. 2.° Cette douleur est incontinent suivie d'une enflure, d'une inflammation, d'un spasme, et d'une roideur de la partie. 3.° Ces accidens, si l'on n'y remédie promptement, sont suivis de convulsions extrêmement dangereuses; ensuite de grangrène, et enfin de la mort, en très-peu de temps.

La meilleure manière de traiter la piqûre du tendon, paraît être celle dont Ambroise Paré dit qu'il se servit avec succès pour le Roi de France Charles IX. Ce Prince ayant témoigné par un cri la douleur qu'il ressentit au moment qu'il fut blessé par la lancette, Paré soupçonna avec raison qu'il y avait quelque nerf blessé, parce que le bras commença aussitôt à enfler avec une très-violente douleur, et qu'il devint entièrement roide. C'est pourquoi les Médecins de Sa Majesté, conjointement avec Paré, ordonnèrent aussitôt les remèdes convenables. D'abord on fit couler dans la plaie de l'huile de térébenthine chaude, mêlée avec de l'esprit de vin rectifié, ensuite on couvrit tout le bras d'un emplâtre diachalcitéos, ramolli avec le vinaigre et l'huile rosat, sur lequel on appliqua un bandage expulsif; enfin pour achever la guérison, on mit sur le bras le cataplasme suivant jusqu'à ce que la douleur eût entièrement cessé.

Prenez *farine d'orge et d'ers, de chacune deux onces; fleurs de camomille et de mélilot, de chacune deux poignées; beurre frais, une once et demie; faites bouillir tout cela dans de la mousse de savon jusqu'à consistance de cataplasme.*

Le bras demeura près de trois mois sans pouvoir faire ses mouvemens naturels; mais enfin il reprit peu à peu sa force ordinaire.

La méhode suivante est aussi très-bonne. Au lieu d'un mélange d'huile de térébenthine et d'esprit de vin, on fera couler dans la plaie, plusieurs fois le

Prenez racine d'oignon de lis, quatre onces. Faites-les cuire dans deux livres de lait de vache, jusqu'à ce qu'elles soient bien ramollies, et coulez le lait. Prenez ensuite farines de lin et d'avoine, de chacune trois gros. Faites-les cuire en consistance de cataplasme dans suffisante quantité du lait que vous avez coulé, et mêlez-les avec les oignons de lis que vous broyerez auparavant. Vous aurez un cataplasme qu'on appliquera chaudement matin et soir sur la partie malade.

CHAP. IV. Cataplasme émollient.

CHAPITRE IV.

De la fausse Péripneumonie.

1. Tous les ans, au commencement de l'hiver, mais plus souvent à la fin de cette saison, et au commencement du printemps, il paraît une fièvre qui est accompagnée de plusieurs symptômes de la péripneumonie. Elle attaque prin-

Origine de la fausse péripneumonie.

jour du baume du Pérou liquide, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, qu'on aura fait chauffer, et on continuera ainsi jusqu'à ce que la douleur diminue. On peut substituer à l'emplâtre diachalcitéos le diachylum simple, ou l'emplâtre de minium; mais il faut toujours avoir le plus grand soin de ne pas laisser la plaie découverte pendant qu'on prépare ce qui est nécessaire au pansement. Ainsi on appliquera aussitôt un emplâtre, quel qu'il soit, et on enveloppera tout le bras de compresses de linges, trempées dans l'oxycrat; par ce moyen non-seulement on préviendra, ou l'on adoucira l'inflammation, mais on défendra encore la plaie de l'air extérieur, ou d'autres matières pernicieuses. Dans les sujets pléthoriques il est nécessaire, pour prévenir l'inflammation, et autres accidens fâcheux, de saigner copieusement du bras opposé, et cela sur-le-champ. Scultet, dans son Observation 47, recommande extrêmement pour les piqûres des nerfs, un certain onguent dont il donne la description, et il dit au même endroit qu'il a coupé avec succès des nerfs blessés de la sorte. Voyez *Heister, Instit. chirurg. p.* 11. *Sect.* 1 *Chap.* 11.

SECTION VI.

cipalement les gens gras et replets, ceux qui sont d'un âge moyen, et encore plus souvent les vieillards, ceux qui boivent trop de liqueurs spiritueuses, et sur-tout d'eau-de-vie. Le sang de ces gens-là étant chargé d'humeurs pituiteuses qui se sont amassées pendant l'hiver, et étant mis en mouvement par la chaleur du printemps, la toux qui survient ensuite, pousse sur le poumon ces humeurs pituiteuses. Alors si le malade ne veut garder aucun régime, et continue à boire des liqueurs spiritueuses, la matière qui excitait la toux s'épaissit, et ne pouvant s'évacuer par les crachats, cause la fièvre (1).

Ses symptômes.

2. Dès que la fièvre commence, le malade a tantôt chaud, tantôt froid. Il a des vertiges. Il ressent un grand mal de tête. Lorsque la toux est violente, il revomit tous les liquides, tantôt en toussant, tantôt sans tousser. Les urines sont troubles et fort rouges. Le sang que l'on tire est semblable à celui des pleurétiques. La respiration est fréquente et difficile. Quand le malade veut tousser, il sent un mal de tête comme si la tête allait se fendre; car c'est ainsi qu'il s'exprime d'ordinaire. Toute

(1) Peu d'Auteurs ont écrit de la fausse péripneumonie, et peu même, outre notre Auteur, l'ont connue distinctement; d'autres en ont parlé sous le nom de catarrhe, ou de rhume de poitrine.

En hiver le corps est chargé de graisse et de pituite; mais aux approches de la chaleur du printemps et de l'été il survient une fonte subite aux humeurs, au moyen de quoi elles se mêlent avec le sang des veines, et sont portées au ventricule droit du cœur, et de là au poumon; d'où il arrive que ce viscère est alors surchargé d'un sang froid et pituiteux, mais non pas inflammatoire; c'est pourquoi la péripneumonie vient toujours après un temps très-froid au printemps.

La chaleur dissout la graisse qui, étant ensuite mêlée avec le sang, et portée au poumon, s'arrête et s'embarrasse dans les ramifications de l'artère pulmonaire. Ainsi la péripneumonie est causée par des humeurs qui s'étant amassées dans le corps pendant l'hiver, se mêlent ensuite avec le sang. Voyez *Boerhaave, Prax. Méd. vol. 4. de Peripn. nothâ.*

Chap. IV.

la poitrine est douloureuse, et la toux est accompagnée d'un certain bruit rauque, parce que le poumon étant engorgé, et ne pouvant se dilater suffisamment, le passage de l'air est, pour ainsi dire, fermé. De là vient que la circulation est tellement gênée, qu'il n'y a presqu'aucun signe de fièvre, sur-tout dans les gens replets; quoique cela puisse aussi venir de la grande quantité de matière pituiteuse dont le sang des malades est surchargé, et qui l'empêche de fermenter suffisamment.

Quelles sont les indications curatives.

3. Dans la cure de la fausse péripneumonie, il s'agit de détourner par la saignée le sang qui accable la poitrine, de dissiper par les remèdes pectoraux l'engorgement des poumons, et de tempérer par un régime rafraîchissant la chaleur de tout le corps. La grande quantité d'humeur pituiteuse contenue dans le sang, et qui fournit matière à l'inflammation du poumon, semblerait demander beaucoup de saignées. Mais comme j'ai observé dans cette maladie que les fréquentes saignées réussissaient très-mal aux gens replets, sur-tout quand ils n'étaient plus à la fleur de l'âge, j'ai pris le parti d'y substituer de fréquentes purgations : ce qui réussit assez bien dans les sujets qui ont de la répugnance pour les saignées copieuses et en grand nombre (1).

Méthode curative en détail.

4. Voici donc la manière dont je procède. Je fais d'abord une saignée du bras, le malade étant au lit, et je ne permets pas qu'il se lève deux ou trois heures. De cette façon il soutient mieux la saignée, et il sera moins abattu si on lui tire dix onces de sang étant couché, que si on

(1) Boerhaave conseille seulement une saignée ; mais il recommande fort les lavemens laxatifs, le bain, et les vésicatoires. *ibid.*

Section VI.

lui en tire seulement six ou sept étant levé. Le lendemain matin je donne la potion suivante.

Potion purgative.

Prenez casse mondée, une once; réglisse, deux gros; quatre figues grasses; feuilles de séné, deux gros et demi; trochisques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau; et, dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, dissolvez une once de manne et une demi-once de sirop de roses solutif.

5. Le jour suivant je fais saigner une seconde fois, et après un jour d'intervalle je donne la même potion purgative, que je réitère ensuite de deux en deux jours jusqu'à la fin de la maladie. Les jours que je ne purge pas, je fais user d'une décoction pectorale, d'huile d'amandes douces, et d'autres choses semblables.

Régime.

Durant ce temps-là j'interdis au malade la viande et les bouillons de viande, et principalement toute sorte de liqueurs spiritueuses. Je donne pour boisson ordinaire de la tisane d'orge et de réglisse, ou de la petite-bière à ceux qui en souhaitent.

6. Voilà la manière de traiter la fausse péripneumonie, qui est causée par une abondance d'humeur pituiteuse que le froid de l'hiver a amassée dans le sang, et qui s'est ensuite jetée sur les poumons. Dans cette maladie la saignée réitérée et la purgation sont indiquées; au lieu que dans la vraie péripneumonie la saignée seule est indiquée. Du reste je crois que la vraie péripneumonie est absolument de même nature que la pleurésie, et qu'elle en diffère seulement en ce qu'elle affecte plus universellement les poumons. Aussi ces deux maladies demandent entièrement les mêmes remèdes, et principalement la saignée et les rafraîchissans.

7. Quoique la fausse péripneumoie ressemble à l'asthme sec par la difficulté de respirer et par quelques autres symptômes ; elle en diffère néanmoins sensiblement en ce que l'asthme sec n'est jamais accompagné de fièvre; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fièvre et les signes d'inflammation sont manifestes, quoiqu'ils soient beaucoup moins violens et plus obscurs que dans la vraie péripneumonie.

En quoi cette maladie diffère de l'asthme sec.

8. Il faut remarquer soigneusement que si les malades attaqués de la fausse péripneumonie ont été auparavant dans l'habitude de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses, il serait dangereux de les leur ôter tout d'un coup; mais il faut le faire peu à peu, crainte qu'un changement subit ne donne lieu à l'hydropisie ; et c'est ce qu'on doit aussi observer dans toutes les maladies qui viennent d'une pareille cause.

Or, à propos de l'eau-de-vie, je dirai une chose en passant. C'est qu'il serait à souhaiter qu'on bannît absolument l'usage de cette liqueur, ou du moins qu'on l'employât seulement pour réparer les forces, et non pas pour les épuiser. Encore peut-être vaudrait-il mieux ne s'en point servir du tout intérieurement, et ne l'employer que pour les usages de la Chirurgie, savoir, en la mêlant dans les fomentations digestives pour les ulcères, ou en l'appliquant extérieurement sur les brûlures. Dans ce dernier cas l'eau-de-vie est le meilleur remède qu'on ait trouvé jusqu'ici; car elle empêche merveilleusement bien la pourriture de la peau, et par ce moyen elle guérit en très-peu de temps le mal, prévenant ainsi la suppuration et toutes les suites qui durent fort long-temps.

Eau-de-vie est excellente pour les brûlures.

Soit donc que la brûlure ait été causée par

Section IV.

l'eau bouillante, ou par la poudre à canon, ou de quelqu'autre manière, il faudra appliquer aussitôt sur le mal des linges trempés dans de l'eau-de-vie, et réitérer de temps en temps l'application de ces linges ainsi imbibés, jusqu'à ce que la douleur soit entièrement appaisée: ensuite on se contentera de les renouveler deux fois le jour (1).

CHAPITRE V.

Du Rhumatisme.

Causes du rhumatisme et ses symptômes.

1. Cette maladie arrive dans toutes les saisons, mais particulièrement en automne, elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle vient d'ordinaire pour avoir eu froid tout à coup lorsqu'on s'était échauffé par un violent exercice, ou de quelqu'autre manière. Elle commence par un frisson, qui est suivi de chaleur, d'inquiétude, de soif et des autres symptômes de la fièvre. Après un ou deux jours de temps, et quelquefois plus tôt, il survient une douleur cruelle, tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, aux épaules, aux poignets, et principalement aux genoux. Cette douleur passe alternativement d'un endroit à un autre,

(1) Cela ne doit s'entendre que des brûlures légères, où l'huile de térébenthine est un bon remède ; comme aussi un décoction d'oxycrat et de sel, appliquée chaude sur la partie, et souvent renouvelée. Il est encore fort utile d'approcher du feu la partie, et de la tenir de cette sorte aussi long-temps que l'on peut, cela résout le sang coagulé, et empêche qu'il ne survienne des ampoules et d'autres fâcheux symptômes. Voyez *Heister, Institut. chirurg. p. 1, Lib. 4, Chap. 15, p. 331.*

et laisse de la rougeur et de la tumeur dans celui qu'elle occupe le dernier.

La fièvre et les autres symptômes mentionnés ci-dessus subsistent quelquefois avec la douleur les premiers jours de la maladie; ensuite la fièvre s'évanouit insensiblement, sans que la douleur cesse. Quelquefois même elle devient encore plus cruelle, parce que la matière fébrile s'est alors jetée sur les membres; et c'est ce que marquent assez les fréquens retours de fièvre qui arrivent lorsque la matière morbifique se trouve répercutée par des remèdes extérieurs employés mal à propos.

2. Quand le rhumatisme n'est pas accompagné de fièvre, il passe souvent sous le nom de *goutte*, quoiqu'il en diffère essentiellement, comme savent très-bien ceux qui connaissent à fond ces deux maladies; et c'est peut-être parce qu'on les a confondues ensemble, que les Auteurs ont traité si légèrement la matière du rhumatisme. Peut-être aussi est-il une maladie nouvelle qui est venue se joindre à toutes les autres (1). Il est souvent pris pour la goutte.

Quoiqu'il en soit, elle n'est que trop commune présentement; et quoiqu'elle soit très-ra- C'est une maladie opiniâtre quoique non pas dangereuse.

(1) Dans le rhumatisme, la douleur attaque les muscles conjointement avec la membrane commune et leurs tendons, mais dans la goutte elle attaque les ligamens. Dans la goutte commençante, le siége de la douleur est principalement à la surface des ligamens; et dans la goutte ancienne, l'humeur morbifique qui cause la douleur est située plus profondément, et occupe plus d'espace entre les os. Il y a encore cette différence entre la goutte et le rhumatisme : la goutte revient plus souvent, cause plus de douleur, dure plus long-temps, et se guérir plus difficilement; le rhumatisme n'attaque quelquefois une personne qu'une ou deux fois dans sa vie, ne dure pas si longtemps, et se guérit plus aisément. La douleur diffère aussi dans les deux maladies; dans le rhumatisme elle est tensive, gravative, accompagnée de froideur, et sans aucune enflure ou rougeur remarquable : dans la goutte elle est perçante, déchirante, et menace pour ainsi dire de faire crever la partie affectée qui se trouve très-enflée et très-rouge.

SECTION VI.

rement mortelle quand une fois il n'y a plus de fièvre, cependant la violence et la longue durée des douleurs qu'elle fait sentir ne permettent pas de la négliger ; car si on la traite mal, elle persiste assez souvent durant plusieurs mois et même durant plusieurs années, quelquefois même toute la vie, non pas, à la vérité, sans intervalles, mais par des accès qui reviennent de temps en temps comme ceux de la goutte.

Il arrive aussi quelquefois que les douleurs rhumatismales, après avoir duré long-temps et s'être fait sentir cruellement, cessent enfin d'elles-mêmes. Mais alors les parties affectées demeurent entièrement privées de mouvement pendant tout le reste de la vie du malade. Les articulations des doigts sont, pour ainsi dire, renversées, et il y a, comme dans la goutte, des nodosités, surtout au côté interne des doigts. Du reste, l'appétit est bon, et le malade se porte bien d'ailleurs.

Rhumatisme des lombes.

3. Il y a une autre sorte de rhumatisme, qui est ordinairement regardé comme une maladie d'un autre genre, et qu'on peut très-bien nommer *rhumatisme des lombes*. On ressent à la région des lombes une douleur fixe et très-violente qui s'étend quelquefois jusqu'à l'os sacrum, et ressemble à la colique néphrétique, si ce n'est que le malade ne vomit pas : car outre la douleur cruelle et presque insupportable que l'on souffre aux environs des reins, on en ressent quelquefois une tout le long des uretères jusqu'à la vessie. Il est vrai que cette dernière douleur est moins violente que l'autre. Cependant j'ai été trompé autrefois, croyant qu'elle venait de quelque gravier arrêté dans les uretères ; au lieu qu'elle est réellement causée par la matière enflammée du rhumatisme qui, abandonnant le reste du corps,

se jette sur ces endroits-là, et y produit une ardeur brûlante.

Si on ne traite pas cette seconde sorte de rhumatisme de la même façon que la première, elle dure aussi long-temps, et n'est pas moins cruelle. Les malades ne peuvent demeurer couchés; ils sont obligés de se lever, ou de se tenir assis dans leur lit, et cela avec un agitation continuelle, se penchant tantôt en devant, tantôt en arrière.

Ces deux sortes de rhumatismes viennent d'une inflammation.

4. Les symptômes de ces deux sortes de rhumatismes font assez voir qu'ils viennent d'une inflammation, et on n'en doutera pas si on examine la couleur du sang que l'on tire aux malades; car il est parfaitement semblable à celui des pleurétiques. Les choses étant ainsi, je crois que le traitement du rhumatisme consiste, d'un côté, à diminuer par la saignée le volume du sang; et de l'autre, à tempérer son ardeur par des remèdes rafraîchissans et incrassans, et par un régime convenable. (1).

Comment il faut les traiter.

Sitôt donc que je suis appelé auprès d'un malade, je lui fais tirer dix onces de sang au bras du côté du mal, et je lui ordonne un julep rafraîchissant et incrassant, à peu près de la manière suivante.

Julep rafraîchissant.

Prenez des eaux de nénuphar, de pourpier et

(1) Pour traiter cette maladie, il faut examiner si elle est nouvelle, et provient d'une abondance de sang; ou si elle est ancienne, et provient d'un amas de sérosité vicieuse; et il faut régler les indications suivant ces différences.

Dans le premier cas, la saignée, dès le commencement, est le plus prompt remède; mais dans le second cas on doit l'éviter soigneusement, sur-tout dans les tempéramens délicats et froids, et dans les gens âgés.

Les doux diaphorétiques mêlés avec le nitre, et donnés souvent et à petites doses, réussissent très-bien dans les deux cas. Les laxatifs conviennent encore extrêmement, et aussi le bain chaud dans le déclin de la maladie. Dans le rhumatisme froid rien n'est au-dessus des vésicatoires. Les narcotiques sont nécessaires lorsque la douleur est fort violente.

Section VI.

de laitue, de chacune quatre onces; sirop de limon, une once et demie; sirop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à sa volonté.

Ou bien j'ordonne l'émulsion qui a été décrite dans le traitement de la pleurésie.

Pour calmer la douleur, je fais appliquer sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain blanc et de lait avec le safran, ou bien une feuille de choux, et j'ai soin qu'on renouvelle souvent cette application (1).

Régime.

5. Quant au régime, je défends entièrement la viande et même les bouillons de viande les plus légers. J'y substitue des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, et autres choses semblables. Je ne donne pour boisson que de la petite-bière, ou, ce qui vaut encore mieux, de la tisane d'orge avec la racine d'oseille, la réglisse, etc., bouillies dans l'eau de fontaine. Je veux que le malade se tienne levé tous les jours pendant quelques heures, parce que la chaleur du lit, quand on le garde continuellement, ne sert qu'à augmenter la maladie.

Combien de fois il faut saigner.

6. Le lendemain, je fais tirer la même quantité de sang que la première fois, et après un ou

(1) Voici un très-bon liniment qui est tiré d'Hoffmann.

Prenez *eau de la Reine de Hongrie, deux onces; baume du Pérou, deux gros; thériaque vieille, un gros : faites infuser cela ensemble pendant quelque temps, et passez ensuite la liqueur, à laquelle vous ajouterez des teintures de safran et de castoreum, de chacune deux gros; huile de noix muscade, un scrupule; camphre, un gros, pour un liniment dont vous frotterez souvent les parties affligées.*

S'il reste dans la partie une roideur et un engourdissement causés par la longue douleur, on pourra user du liniment suivant, qui a souvent produit des effets merveilleux.

Prenez *graisse humaine, deux onces; baume du Pérou et huile de girofle, de chacun deux gros : mêlez cela ensemble pour s'en servir comme du liniment précédent.*

deux jours d'intervalle, suivant les forces du malade; ensuite, laissant un intervalle de trois, ou de quatre jours, à proportion des forces, de l'âge, du tempérament du malade, et des autres circonstances, je réitère la saignée pour la quatrième et ordinairement la dernière fois. Il est rare que j'aille au-delà, à moins que le malade n'ait usé d'un régime trop chaud, ou qu'on ne lui ait donné mal à propos des remèdes échauffans.

Inconvéniens des narcotiques dans cette maladie.

Si on employait les narcotiques, il faudrait saigner davantage. C'est pourquoi, quelque violentes que soient les douleurs, je m'abstiens scrupuleusement d'employer ces sortes de remèdes pendant toute la maladie, lorsque j'ai dessein de la guérir par la saignée; car les narcotiques ne font que fixer le mal, et rendre la saignée moins efficace; et quand on les a donnés, on est obligé de la réitérer plus souvent qu'il n'aurait été besoin sans cela. Dans la force même de la maladie, les narcotiques sont incapables de calmer les douleurs.

Quand est-ce qu'il faut purger.

7. Les jours qu'on ne saigne pas, je fais donner un lavement avec le lait et le sucre. On continue les remèdes et le régime ordonnés ci-devant au moins pendant huit jours depuis la dernière saignée, et je suis exact là-dessus. Au bout de ces huit jours, je fais prendre, le matin, une potion purgative douce; et le soir du même jour une assez forte dose de sirop diacode dans l'eau de primevère, afin d'arrêter entièrement l'orgasme du sang, qui autrement pourrait causer une rechute. Tout cela étant fini, je permets au malade de reprendre peu à peu sa manière de vivre ordinaire, c'est-à-dire ses alimens, ses exercices et son air accoutumé; si ce n'est que je lui interdis encore pour long-temps le vin et toute sorte de liqueurs

Section VI.

spiritueuses, les alimens salés ou épicés, et toutes les choses indigestes.

8. Après qu'on aura fait le nombre de saignées que je recommande, les douleurs du malade diminueront beaucoup, quoiqu'elles ne cessent pas entièrement; mais, quand il aura repris les forces qu'il avait perdues par les saignées, surtout s'il se trouve dans un temps de l'année plus favorable que celui où sa maladie a commencé, tous les symptômes disparaîtront, et il se portera ensuite à merveille.

Mauvais effets d'une méthode contraire.

9. On vient ordinairement à bout de guérir le rhumatisme par la méthode que nous avons expliquée, ou par quelque autre semblable, pourvu qu'on l'emploie de bonne heure et dès le commencement de la maladie; mais il arrive assez souvent que, quand on a suivi une méthode contraire, le malade demeure toute sa vie sujet à des douleurs vagues, tantôt plus violentes, et tantôt moins violentes. Ces douleurs en imposent facilement à ceux qui ne sont pas bien attentifs, et on les prend ordinairement pour des symptômes du scorbut.

Le scorbut moins commun qu'on ne croit.

A la vérité, je ne doute point que le scorbut ne se rencontre véritablement dans nos pays septentrionaux. Mais aussi je suis persuadé qu'il n'y est pas si fréquent qu'on le croit d'ordinaire; et que plusieurs affections que nous jugeons à propos de traiter de scorbutiques, sont uniquement des maladies commençantes et qui n'ont point encore de type certain, ou de malheureux restes de quelque maladie qui n'a pas été guérie parfaitement, et qui corrompt le sang et les autres humeurs.

Par exemple, lorsqu'il s'est formé depuis peu dans le corps quelque matière propre à causer

la goutte, et que cependant elle ne s'est pas encore jetée sur les extrémités, il paraîtra divers symptômes qui feront soupçonner le scorbut, jusqu'à ce que la goutte étant formée et se faisant actuellement sentir, ne laisse plus aucun lieu de douter de la nature de la maladie.

10. Je n'ignore pas aussi que quand l'attaque de goutte est passée, il survient au malade plusieurs symptômes qui ressemblent à ceux du scorbut. La raison de cela est que la Nature, soit qu'elle ait été troublée par des évacuans employés mal à propos, ou par quelque autre cause, soit que le grand âge du malade la rende trop faible, n'a pu déposer sur les extrémités la matière goutteuse. Cette matière ainsi retenue dans le sang, et ne pouvant s'assimiler avec ce liquide, en corrompt toute la masse, et produit une infinité de symptômes très-fâcheux.

Ce que je dis ici de la goutte, doit s'entendre pareillement de l'hydropisie commençante. Et quoiqu'on dise ordinairement que l'hydropisie commence où finit le scorbut, cette règle ne signifie très-souvent autre chose, sinon que, lorsque l'hydropisie commence à se déclarer par des signes évidens, l'idée qu'on s'était formée d'un prétendu scorbut, se dissipe aussitôt. On peut avancer la même chose de quantité d'autres maladies chroniques, ou de maladies qui commencent, et n'ont pas encore de type certain, ou même de quelques maladies qui ont été guéries, mais ne l'ont pas été parfaitement.

Et certes, si l'on ne convient pas de cette vérité, le nom de *scorbut*, de la manière que les choses vont aujourd'hui, deviendra un nom général qui comprendra presque toutes les maladies. Mais, si l'on s'applique sérieusement à découvrir le carac-

SECTION VI.

tère essentiel de chaque maladie, à travers le voile des symptômes irréguliers qui la couvrent, on la reconnaîtra bientôt telle qu'elle est réellement, et il sera facile de lui assigner la classe qui lui convient. Alors il faudra se régler pour le traitement, non sur les symptômes irréguliers dont elle est accompagnée, mais sur la maladie elle-même actuellement existante, et entièrement déclarée.

Les fréquentes saignées ne conviennent pas dans un rhumatisme invétéré.

11. Lorsque le rhumatisme a déjà duré plusieurs années, et a jeté par conséquent de profondes racines, on ne doit pas faire des saignées si proches les unes des autres, que dans le commencement de la maladie; mais il faut mettre un intervalle de quelques semaines entre chaque saignée. On évacuera entièrement par ce moyen la matière morbifique; ou du moins on sera en état, après les saignées, de détruire les restes de cette matière, en ouvrant un cautère à une des jambes, ou en donnant matin et soir quelques gouttes d'un esprit volatil dans du vin de Canarie.

Rhumatisme scorbutique.

12. Cependant, quelque différence qu'il y ait entre le vrai rhumatisme et le scorbut, comme nous avons dit ci-devant, on doit avouer qu'il y a une sorte de rhumatisme qui approche beaucoup du scorbut, puisqu'il en imite les principaux symptômes, et qu'il demande presque les mêmes remèdes : c'est pourquoi je le nomme *rhumatisme scorbutique* (1). La douleur attaque

---

(1) Hoffmann observe aussi qu'il y a un rhumatisme scorbutique, dans lequel toute la lymphe et la sérosité du sang sont viciées et remplies de parties impures, excrémentitielles, sulfureuses, salines et âcres qui se manifestent dans l'occasion par différentes sortes d'éruptions. Cette maladie est causée par des alimens mal sains, salés, et de digestion difficile, par une vie oisive et sédentaire, par un air grossier et croupissant, et par de longs déplaisirs : de là vient que les habitans des côtes de la mer y sont plus sujets que les autres.

Les remèdes délayans et adoucissans, long-temps continués, sont les

Chap. V.

tantôt une partie du corps, et tantôt une autre; mais elle n'y cause pas souvent de tumeur, comme dans le rhumatisme ordinaire, et elle n'est pas accompagnée de fièvre; d'ailleurs elle n'est pas aussi fixe, mais plus vague et plus inconstante, parce qu'elle est accompagnée de symptômes irréguliers. Quelquefois elle n'occupe que les parties externes, et d'autres fois elle se jette sur les parties internes, qu'elle abandonne ensuite pour revenir sur les externes. Elle tourmente ainsi le malade par cette alternative, et dure aussi long-temps qu'aucune maladie chronique.

Les femmes sont les plus sujettes au rhumatisme scorbutique, de même que les hommes d'un tempérament faible. Cela me porterait à croire que cette maladie doit être mise au nombre des affections hystériques, si quantité d'expériences ne m'avaient montré qu'elle ne cède nullement aux remèdes hystériques. Les personnes qui ont usé pendant long-temps du quinquina, sont encore sujettes à cette maladie; et c'est-là, pour le dire en passant, le seul mauvais effet que j'aie jamais vu produire au quinquina.

13. Mais, soit que le rhumatisme scorbutique vienne de là ou de quelque autre cause, on le guérit très-facilement par l'usage des remèdes suivans; et si je n'avais pas préféré l'utilité publique à mon intérêt particulier, j'aurais dû les passer sous silence; car, par leur moyen, et sans faire autre chose, j'ai guéri, du rhumatisme dont il s'agit, quantité de gens auxquels ni les saignées souvent réitérées, ni les purgatifs, ni la diète lactée, ni les poudres absorbantes, etc., n'avaient

Comment on le guérit.

plus convenables dans cette maladie. Les eaux minérales bues avec le lait, en y joignant un régime convenable, sont aussi très-efficaces.

Section VI.

absolument servi de rien. Voici quels sont ces remèdes.

Électuaire antiscorbutique.

Prenez *conserve de cochlearia des jardins, deux onces; conserve d'alleluia, une once; poudre d'arum composée (1), six gros; et, avec suffisante quantité de sirop d'orange, faites un électuaire dont on donnera au malade deux gros trois fois le jour pendant un mois entier; et par-dessus il avalera trois onces de l'eau suivante.*

Eau antiscorbutique.

Prenez *cochlearia des jardins, huit poignées; beccabunga, cresson de fontaine, sauge et menthe, de chacun quatre poignées; les écorces de six oranges; et demi-gros de noix muscade concassée : faites infuser tout cela dans douze livres de bière de Brunswick : distillez ensuite à la manière ordinaire, et retirez seulement six livres de liqueur.*

Il faudra s'en tenir exactement à la dose de poudre d'arum que j'ai marquée pour l'électuaire, ou du moins ne la pas diminuer.

CHAPITRE VI.

De la fièvre érysipélateuse.

Description de l'érysipèle et de ses symptômes.

1. Cette maladie attaque toutes les parties du corps, mais sur-tout le visage. Elle arrive dans tous les temps de l'année, mais principalement à la fin de l'été; elle prend souvent, tandis que l'on est à l'air (2). Le visage se tuméfie tout d'un

(1) Cette poudre se fait avec la racine d'arum fraîchement séchée, deux onces; les racines de calamus aromaticus et de pimpinella saxifraga, de chacune une once; les yeux d'écrevisses, demi-once; la canelle, trois gros; le sel d'absynthe, deux gros. Le tout mêlé ensemble.

(2) Heister observe que l'érysipèle est une inflammation de l'épiderme et

coup, il devient très-rouge et très-douloureux, et se trouve parsemé d'un grand nombre de petites pustules fort proches les unes des autres, lesquelles, à mesure que l'inflammation augmente, se convertissent quelquefois en de petites vessies. Le mal s'étend de là sur le front et sur toute la tête, et l'enflure devient si grande, qu'elle cache presque les yeux. Les symptômes de ce mal ressemblent beaucoup à ceux que causent les piqûres des abeilles et des guêpes. Voilà la description de l'espèce d'érysipèle la plus connue et la plus ordinaire.

2 Quelque endroit du corps que l'érysipèle occupe, et en quelque temps de l'année qu'il arrive, il est ordinairement accompagné de frisson et de tremblement, de soif, d'inquiétude, et des autres symptômes de la fièvre. Quelquefois le frisson et le tremblement se font sentir un jour ou deux avant que l'érysipèle se déclare. A mesure que la maladie avance, la rougeur, l'enflure, la fièvre et les autres symptômes augmentent, et quelquefois même ils se terminent par la grangrène, à moins qu'on ne prévienne ce malheur par des remedes convenables.

---

de la graisse voisine, laquelle inflammation s'étend quelquefois très-considérablement, avec rougeur, chaleur et douleur. Dès qu'on presse avec le doigt la partie affligée, elle blanchit d'une manière remarquable, et dès qu'on ôte le doigt elle devient rouge comme auparavant. L'érysipèle attaque le plus souvent les bras et les jambes, quelquefois aussi le cou, la tête, les épaules, le visage, quelquefois le nez, et d'autres parties. Il commence ordinairement avec un frisson qui est aussitôt suivi d'une chaleur semblable à celle des fièvres ardentes; c'est pourquoi les anciens ont appelé cette maladie *feu sacré et feu de Saint Antoine.*

L'érysipèle vient des mêmes causes que les autres inflammations, mais sur-tout d'un froid subit qui succède à une grande chaleur, ou à une sueur; d'une transpiration arrêtée, de l'usage des liqueurs trop spiritueuses, et de trop de nourriture, enfin d'un sang fort échauffé et fort âcre, toutes ces choses étant de nature à épaissir aisément le sang, et à le faire séjourner. *Heister, Instit. chirurg. P.* 1. *Lib.* 4. *Cap.* 6. *p.* 290.

Section VI. Autre espèce d'érysipèle et ses symptômes.

3. Il y a une autre sorte d'érysipèle qui est plus rare et qui attaque indifféremment dans tous les temps de l'année. Elle est ordinairement causée par des excès de vins subtils et fumeux, ou de semblables liqueurs spiritueuses. Elle commence par une petite fièvre qui est suivie d'une éruption de pustules presque sur tout le corps ; ces pustules qui ressemblent à des piqûres d'orties, s'élèvent quelquefois en forme de petites vessies qui disparaissent bientôt après, se cachent sous la peau, excitent une démangeaison insupportable, et se montrent de nouveau dès qu'on les gratte tant soit peut (1).

(1) Les Praticiens divisent ordinairement l'érysipèle en deux espèces, savoir, le *vrai* ou *simple*, et le *faux* ou *scorbutique*.

Le premier cède aisément aux remèdes convenables internes et externes, et il a son siége à la surface de la peau. Le second dure plus long-temps, et à cause du vice des liqueurs, il est situé plus profondément, est plus difficile à guérir, et dégénère facilement en ulcère malin ; c'est pourquoi on le sous-divise encore en érysipèle avec ulcération et en érysipèle sans ulcération. L'érysipèle avec ulcération est le plus dangereux, est souvent de longue durée, et se cicatrise difficilement.

La fièvre érysipélateuse est quelquefois idiopathique, ou maladie primitive; quelquefois sympathique, ou maladie secondaire. L'érysipèle symptomatique succède souvent à l'anasarque, à l'ascite, à un ictère invétéré, jaune ou noir, et emporte bientôt le malade ; souvent aussi il se joint aux blessures des parties nerveuses; sur-tout du crâne et de ses membranes, et aux fractures des os ; et dans ce cas-là il est dangereux. *Hoffmann*, *Med. rat. Syst. tom.* 4. *part.* 1. *p.* 304. 305.

Cet Auteur observe, par rapport au pronostic, que l'érysipèle n'est pas dangereux quand il vient tout à coup, et sans causer beaucoup de trouble, que c'est dans un bon tempérament, qu'il n'attaque point une partie principale, ni les parties nerveuses ; et qu'au moyen d'une transpiration plus abondante et des remèdes convenables, l'enflure se dissipe successivement dans un jour ou deux, la chaleur et la douleur cessent, la couleur rouge se change en jaune, l'épiderme se déchire et s'en va par écailles, et la maladie se termine heureusement.

L'érysipèle est même quelquefois un signe de santé ; car on a vu d'autres maladies, particulièrement l'asthme convulsif, et la colique convulsive, cesser par un érysipèle qui leur succedait.

Mais lorsque l'érysipèle est grand, qu'il est situé profondément, qu'il survient dans un corps cacochyme, qu'il attaque une partie douée d'un sentiment exquis, il n'est pas sans danger ; alors la rougeur devient livide et noire,

CHAP. VI. Traitement de l'érysipèle.

4. Pour guérir cette maladie, je trouve qu'il y a trois indications à remplir, qui sont d'évacuer d'une manière convenable la matière peccante qui est mêlée dans le sang, d'appaiser par des remèdes rafraîchissans l'effervescence de ce liquide, de résoudre la matière qui, étant fixée dans la peau, cause la tumeur (1).

---

et aboutit bientôt à une mortification funeste, ou bien l'inflammation ne pouvant se résoudre, tourne en suppuration, et produit des ulcères malins, des fistules, et la grangrène.

Dans les corps cacochymes, et dans les tempéramens en partie sanguins et en partie phlegmatiques, l'érysipèle laisse une enflure considérable au pied, en sorte que la cheville paraît trois fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, et cette enflure s'en va très-difficilement. Ceux qui meurent de cette maladie, périssent d'ordinaire par une fièvre qui le plus souvent est accompagnée d'une difficulté de respirer; quelquefois d'un délire, quelquefois d'un assoupissement, et les malades ne vont guères au-delà du septième jour.

L'érysipèle devient extrêmement dangereux, et souvent mortel, quand il n'est pas bien traité. On l'a vu rentrer après que le malade avait pris un vomitif et un fort purgatif, d'où s'ensuivit une inflammation d'estomac, et enfin la mort. La saignée l'a fait aussi quelquefois rentrer, et l'a rendu vague et ambulant; ce qui était très-incommode. Une autre fois ayant été répercuté à la jambe par un topique composé de camphre, de minium et de bol d'Arménie, il fut suivi d'une violente fièvre, d'une insupportable douleur d'estomac, d'une grande difficulté de respirer, d'un vomissement bilieux, d'une perte de forces et d'appétit; symptômes qui ne cessèrent pas jusqu'à ce qu'on eût rappelé l'érysipèle à l'endroit qu'il occupait d'abord, et cela par le moyen d'un vésicatoire, et par des antispasmodiques, et de doux sudorifiques donnés intérieurement.

Un érysipèle à la tête ayant été traité par des répercussifs, des rafraîchissans, des astringens, des applications trop spiritueuses, et des linimens avec le camphre, causa un vertige, une léthargie, une esquinancie, un délire, et une paralysie de la langue; accidens qui ont souvent été funestes aux gens âgés et aux sujets scorbutiques. Les applications rafraîchissantes et huileuses, comme celles où entre le plomb, les linimens spiritueux, et ceux qui contiennent beaucoup de camphre, sont également nuisibles dans l'érysipèle, et le font dégénérer en des ulcères d'un mauvais caractère, comme on voit par *Hildanus*, *Cent.* 1. *Observ.* 82, *Moinichen*, *Observ.* 11, *p.* 245. *Timœus à Guldenklee*, *lib.* 6, *cap.* 23.

(1) Les indications curatives, selon Hoffmann, sont 1.° d'entretenir la fièvre dans un état de modération, c'est-à-dire, de la diminuer si elle est trop violente, et de l'augmenter si elle est trop faible; 2.° d'adoucir l'humeur subtile et caustique qui est logée dans les parties nerveuses; 3.° de résoudre l'inflammation, et d'évacuer parfaitement la matière morbifique.

C'est une règle certaine dans la pratique, suivant l'observation du même

Section VI.

Voici comment je remplis ces différentes indications. Dès la première fois que je suis appelé, j'ordonne une bonne saignée du bras; et le sang qu'on tire est presque toujours sembla-

---

auteur, que dans les fièvres aiguës et accompagnées d'éruption, il faut toujours entretenir une douce moiteur, de façon que le sang se porte par un mouvement continu et uniforme à la surface du corps, et que la matière excrémentielle qu'il entraîne soit évacuée par les pores de la peau. Ainsi on doit faire la même chose pour l'érysipèle, tant à l'égard de tout le corps qu'à l'égard de la partie affligée; par ce moyen on adoucira la douleur, et on aidera beaucoup la résolution.

L'usage des topiques demande une extrême attention, de peur qu'ils ne nuisent, soit en répercutant l'érysipèle, soit en le changeant en ulcère. D'ailleurs, comme beaucoup de personnes ont une idiosyncrasie, c'est-à-dire, une sensibilité particulière et individuelle, sur-tout à la peau, à raison de ce qu'elle est une partie nerveuse, il faut, à cause de cela, une circonspection encore plus grande dans l'application des topiques dans les maladies de la peau, chaque personne ne pouvant pas supporter toutes sortes de topiques. J'ai souvent observé dans des érysipèles de la poitrine, continue le même auteur, que l'application d'un emplâtre innocent qui avait cent fois réussi en d'autres sujets, avait augmenté en peu de temps l'inflammation et la douleur, lesquelles diminuaient au contraire dès qu'on avait ôté cet emplâtre. Ainsi le plus sûr est de n'appliquer que des choses adoucissantes, comme les fleurs de camomille, de sureau, de mélilot, de fève, etc., en forme de sachet, ou en poudre.

Mais si nonobstant l'usage des discussifs les plus efficaces, internes et externes, l'enflure subsiste, si la rougeur commence à se dissiper, et qu'il lui succède une couleur bleue, si la douleur est située plus profondément, si elle semble s'étendre au périoste, et que l'érysipèle tende à la suppuration, alors il faut avoir recours à des suppuratifs, mais qui en même temps puissent empêcher la putréfaction. Le diachylon simple où l'on ajoute suffisante quantité de camphre et de safran, et l'emplâtre de plomb de Barbette avec le savon, couvrant cela d'épithèmes balsamiques qui empêchent la corruption, sont des topiques fort utiles en pareil cas. Lorsque le pus est situé profondément, et occupe peu de place, il faut ouvrir la tumeur avec une lancette, et faire sortir la matière à diverses reprises, et non pas tout d'une fois; mais de peur que l'abcès, sur-tout dans les endroits glanduleux, ne dégénère en ulcère fistuleux et malin, après l'évacuation du pus, il faut y injecter une liqueur balsamique faite avec la teinture de fleurs de millepertuis, l'essence de baume du Pérou et de myrrhe, et quelques gouttes d'huile de térébenthine.

Lorsque l'érysipèle est fort étendu et situé profondément, et qu'il menace de la grangrène, ce que l'on connaît par sa couleur qui tire sur le rouge-brun, et par la continuation des symptômes après l'éruption, alors, outre les remèdes internes qui arrêtent l'inflammation et la pourriture, comme le nitre, avec une petite quantité de camphre, il sera nécessaire d'appliquer fréquem-

ble à celui des pleurétiques. Le lendemain, je fais prendre la potion purgative douce, dont je me sers ordinairement dans ma pratique; et si le malade a été purgé un peu copieusement, je donne à l'heure du sommeil un remède calmant, par exemple, le sirop diacode dans l'eau de fleurs de primevère, ou quelqu'autre narcotique semblable.

Après la purgation, je fais fomenter la partie malade avec la décoction suivante.

Fomentation émolliente.

Prenez *racines de guimauve et de lis, de chacune deux onces; feuilles de mauve, de sureau et de bouillon blanc, de chacune deux poignées; fleurs de mélilot, sommités de millepertuis et de petite centaurée, de chacune une poignée; graines*

---

ment sur la partie affligée des linges en plusieurs doubles, trempés dans des liqueurs spiritueuses et fortifiantes, composées avec de l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre avec la litharge, et où l'on mêlera aussi l'essence de scordium et la myrrhe.

La saignée est quelquefois nuisible dans l'érysipèle, et quelquefois utile. Si une fièvre érysipélateuse attaque des sujets pléthoriques, ou des gens accoutumés à boire des liqueurs spiritueuses, la saignée du bras convient dans le commencement de la maladie, parce qu'elle rend la circulation plus libre, et facilite l'éruption de la matière morbifique. Elle est beaucoup plus utile si l'érysipèle attaque la tête, parce qu'elle prévient des symptômes dangereux. Quelquefois, au lieu de saigner, il est à propos d'appliquer des ventouses entre les épaules; mais après la saignée il faut toujours avoir soin d'entretenir une libre et égale transpiration.

Dans l'érysipèle scorbutique qui a duré long-temps, il faut employer des remèdes propres à purifier le sang, des laxatifs et des sudorifiques, purgeant d'abord pendant quelques jours, et ensuite donnant des sudorifiques et des diurétiques pendant quelque temps, et réitérant ces remèdes alternativement plusieurs fois. La boisson ordinaire du malade doit être une décoction adoucissante, faite de racines et de bois mucilagineux, avec des amers, comme la racine de chicorée et de dent de lion, et les raisins.

Pour empêcher le retour dangereux de cette maladie, le meilleur moyen est, après avoir préparé le corps par la saignée ou la purgation, ou par tous les deux, selon le besoin, de faire prendre des eaux minérales, avec un régime convenable; mais si cela est impossible, on pourra y substituer commodément la saignée, sur-tout au printemps et en automne; la purgation, et les remèdes qui purifient le sang, avec un régime convenable quant aux alimens, l'exercice, etc.

Section VI.

de lin et de fenugrec, de chacune demi-once : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres ; coulez la liqueur, et ajoutez sur chaque livre trois onces d'eau-de-vie.

On trempera dans cette liqueur un morceau de flanelle, et l'ayant exprimé, on l'appliquera chaudement deux fois le jour sur la partie malade. Après avoir ainsi fomenté cette partie, on se servira de la mixture suivante.

Mixture spiritueuse.

Prenez *eau-de-vie, une demi-livre ; thériaque, deux onces ; poivre long et clous de girofle, tous deux en poudre bien fine, de chacun deux gros : mêlez tout cela ; et après y avoir trempé un papier brouillard, couvrez-en la partie malade* (1).

(1) La pratique d'aujourd'hui ne s'accommode pas en pareil cas d'un remède si chaud et si violent, qui est plus propre à augmenter l'inflammation et la douleur, qu'à l'adoucir, du moins dans un érysipèle simple. Heister recommande une poudre digestive faite avec les fleurs de sureau, la racine de réglisse, la craie préparée, la céruse et la myrrhe, mêlées ensemble, en quantité égale, et auxquelles on ajoute un peu de camphre. On enferme cette poudre dans du papier brouillard, ou dans un linge, et on l'applique chaude sur la partie malade. Il recommande aussi la poudre de Minsicht contre l'érysipèle, et en vante l'efficacité.

Entre les remèdes liquides, il observe que l'eau-de-vie camphrée seule, ou mêlée avec la thériaque et le safran, et appliquée chaude par le moyen d'un papier brouillard, ou d'une compresse de linge trempée dedans, fait merveille dans le cas présent ; et il dit, d'après sa propre expérience, que l'eau de chaux et l'eau-de-vie camphrée, mêlées ensemble, et appliquées de la même manière, sont un excellent remède. *Heister, Inst. chirurg. Part.* 1, *Lib.* 4. *Cap.* 6. *p.* 292.

Voici un exemple d'un érysipèle des plus violens et des plus étendus qu'on ait peut-être jamais vu. Une personne d'un moyen âge, d'un tempérament chaud et bilieux, et un peu replète, ayant perdu pendant quelque temps l'usage d'un de ses bras, je ne me souviens pas pourquoi, on lui conseilla de le fomenter avec une liqueur chaude et stimulante, et d'y appliquer un liniment chaud et nervin pour lui rendre le mouvement ; mais dès qu'elle eut commencé l'usage de ces remèdes, qui toutefois ne la soulagèrent point, il survint au bras malade un érysipèle qui de là gagna l'épaule et un côté du visage, et s'étendit ensuite sur tout un côté du cou et du tronc, tant devant que derrière. Les parties affligées étaient si sensibles et si douloureuses, qu'elles ne pouvaient souffrir la moindre fomentation, quelque émolliente, et quelque

Chap. VI. Régime.

5. Je n'accorde au malade, pour sa nourriture, que des décoctions d'orge ou d'avoine avec des pommes cuites; sa boisson est de la bière très-légère, et je veux que tous les jours il soit levé pendant quelques heures. Par cette méthode, la fièvre et les autres symptômes cessent d'ordinaire en très-peu de temps; mais s'ils ne cessent pas, je fais une seconde saignée : on est quelquefois obligé d'en venir à une troisième, savoir, lorsque le sang est mauvais et la fièvre violente; mais il faut toujours mettre entre chaque saignée un jour d'intervalle.

Les jours qu'on ne saigne pas le malade, on lui donne un lavement avec le lait et le sirop violat, et on lui fait prendre à chaque heure du jour des juleps rafraîchissans, dont j'ai parlé dans la curation des rhumatismes, et qui sont préparés avec l'eau de nénufar, etc. Le plus souvent une seule saignée faite de bonne heure, et ensuite une purgation, suffisent pour guérir la maladie.

L'érysipèle qui ressemble à des piqûres d'orties, et qui est accompagné de démangeaison, doit être traité de même, si ce n'est qu'on n'est pas obligé d'y employer tant de topiques.

Certaines maladies cutanées demandent un autre traitement.

6. Mais, quoique l'érysipèle, et même la plupart des maladies qui attaquent la peau, et qui sont accompagnées de quelqu'éruption, pourvu

---

anodine qu'elle fût, et la maladie était accompagnée d'une violente fièvre, de beaucoup de soif et d'agitation; néanmoins elle céda plus tôt qu'on espérait aux saignées réitérées, aux doux purgatifs délayans, bus copieusement, aux remèdes nitreux, aux cataplasmes émolliens souvent renouvelés, et composés principalement avec l'écorce de sureau bouillie dans le lait, où l'on ajoutait un peu d'onguent de sureau.

On espérait qu'une inflammation si considérable ranimerait la chaleur naturelle du bras, et lui rendrait en quelque manière son mouvement; mais cela n'arriva point, et le bras demeura aussi immobile qu'auparavant.

Section VI.

qu'elles ne soient pas des maladies chroniques, cèdent aisément à cette méthode, savoir, à la saignée et à la purgation réitérée ; il y en a cependant quelques-unes qui demandent un traitement tout-à-fait différent, et où ni les saignées, ni les purgations réitérées, ni les poudres absorbantes, destinées à adoucir le sang, ne sont d'aucune utilité, à cause de certaines matières récrémentitielles d'un mauvais caractère, qui sont engagées intimement dans le tissu de la peau, et qui ne peuvent en aucune façon en être délogées, sinon par des remèdes propres à donner de la force et de la vigueur au sang, et capables par conséquent d'ouvrir les pores de la peau. Aussi, dans les démangeaisons violentes, et dans d'autres maladies cutanées de ce genre, et invétérées, j'ai employé avec beaucoup de succès les remèdes suivans.

Quel est ce traitement.

Bol sudorifique.

Prenez *thériaque d'Andromaque, demi-gros ; électuaire d'œuf, un scrupule ; racine de serpentaire de virginie réduite en poudre très-fine, quinze grains ; bezoard oriental, cinq grains ; sirop d'écorce de citron, quantité suffisante : formez de tout cela un bol qui sera donné le matin à jeun, et le soir à l'heure du sommeil pendant vingt et un jours ; et le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de chardon béni, six onces ; eau épidémique, et eau thériacale distillée ; de chacune deux onces ; sirop d'œillets, une once : mêlez cela pour un julep.*

7. Tous les matins, après avoir pris ce remède, il faudra que le malade sue dans son lit pendant une heure ou deux, ou plutôt qu'on le tienne durant ce temps-là dans une légère moiteur, en le couvrant plus qu'à l'ordinaire.

Chap. VI.

Après les vingt et un jours, si les pustules ne s'évanouissent pas, on frottera les parties malades avec le liniment suivant.

Liniment détersif.

Prenez *onguent de racine de patience sauvage*, *deux onces*; *onguent pomatum*, *une once*; *fleurs de soufre*, *trois gros*; *huile de bois de Rhodes*, *un demi-scrupule: mêlez tout cela pour un liniment.*

Saignée et purgation doivent précéder ces derniers remèdes.

Mais il ne faut user de ces derniers remèdes qu'après avoir saigné et purgé le malade: et si la saignée et la purgation ne suffisent pas seules pour la guérison entière, du moins elles garantiront de la fièvre que l'usage des remèdes échauffans qu'on emploie ensuite ne manquerait pas de causer.

Éruption moins fréquente, et son traitement.

8. Il y a une autre espèce d'éruption moins fréquente, et qui ne demande absolument aucune sorte d'évacuation. Elle paraît quelquefois sur les autres parties du corps, mais le plus souvent sur la poitrine, et elle se fixe dans un endroit par une tache fort large qui s'élève à peine au-dessus de la peau, qui est furfureuse, et qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste, le malade se porte assez bien; mais quand elle s'évanouit, comme cela arrive souvent, il est légèrement indisposé: son urine devient trouble, et d'un rouge qui tire sur le jaune.

Ce mal se guérit par les mêmes remèdes que l'on emploie dans la démangeaison violente et opiniâtre, si ce n'est qu'il n'y faut point d'évacuations; mais il est absolument nécessaire d'accorder au malade l'usage du vin et des viandes faciles à digérer, et tous les rafrîchissans y sont plus nuisibles qu'utiles. Cependant on ne saurait quelquefois venir à bout de cette éruption

Section VI.

qu'en faisant boire long-temps des eaux ferrugineuses (1).

CHAPITRE VII.

De l'Esquinancie.

En quel temps l'esquinancie attaque, et qui principalement.

1. Cette maladie arrive dans tous les temps de l'année, et sur-tout entre le printemps et l'été. Elle attaque particulièrement les jeunes gens et ceux d'un tempérament sanguin, mais sur-tout les rousseaux, comme je l'ai plusieurs fois observé (2). Le mal commence par un frisson qui

Ses symptômes.

(1) Entre les espèces particulières d'érysipèle, il y en a un que peu de modernes ont connu, et dont les anciens n'ont pas beaucoup parle; Pline le nomme *zoster*, et nous *zona*, c'est-à-dire *ceinture*. En effet, il environne le corps comme une ceinture immédiatement au-dessus du nombril, et de la largeur ordinairement de plusieurs travers de doigts. Il est accompagné d'une chaleur violente et d'une éruption de pustules pointues qui sont brûlantes comme du feu. C'est un mal dangereux, et quelquefois mortel. Mais le plus redoutable de tous les érysipèles, est celui qui vient au-dessous de la poitrine, et aux parties voisines du cœur, ou aux mains, et d'autres parties fort sensibles, ou à des gens âgés et cacochymes, et qui ont perdu leurs forces, ou dans des fièvres malignes et pestilentielles : alors il devient bientôt livide, ensuite noir, et le malade ne tarde guère à périr.

Platérus décrit cette sorte d'érysipèle au second volume de ses Œuvres, page 23, sous le nom de *tache large*. Langius, dans son Epître 110, montre par deux exemples combien il est dangereux. Tulpius, dans ses *Observations médicinales, Liv. 3. Ch. 45*, décrit sous le nom de *Herpes exedens præcordia*, une maladie qui semble être la même que celle-ci. Elle a été une fois guérie en quinze jours par l'usage des doux diaphorétiques pris intérieurement, et de l'huile d'œuf appliquée extérieurement.

(2) Hoffmann définit l'esquinancie « une inflammation du gosier, accompagnée d'une douleur brûlante, d'une enflure, d'une rougeur, d'une difficulté de respirer et d'avaler, avec une fièvre provenant d'une stagnation du sang, ou d'une sérosité âcre et visqueuses qui séjourne dans les vaisseaux sanguins ou lymphatiques, laquelle fièvre est très-dangereuse ».

Pour avoir une idée juste de cette maladie, il faut remarquer principalement son siége qui est dans le gosier, sur-tout dans les parties qui forment le pharynx et le larynx, et qui sont en grand nombre, d'un grand

est suivi de fièvre, à laquelle succède bientôt la douleur, l'inflammation et l'enflure du pharinx, de la luette, des amygdales et du larynx; en sorte que le malade ne peut ni avaler ni respirer, et qu'il est prêt à suffoquer.

---

usage, et très-sensibles, comme, par exemple, la racine de la langue, avec l'os hyoïde, les conduits des narines qui s'ouvrent dans la bouche, la partie supérieure de l'œsophage, les muscles internes e externes du pharynx et du larynx, qui sont au nombre de treize, les glandes des amygdales, les muscles qui font mouvoir les machoires, les petits rameaux des vaisseaux sanguins et lymphatiques, et les nerfs.

Suivant donc que l'inflammation attaque les unes ou les autres de ces parties, elle est plus ou moins violente, et prend aussi différens noms. La plus ancienne et la plus générale division de l'esquinancie, est en interne et externe, ou en occulte et manifeste. L'esquinancie interne a son siége dans les tégumens internes nerveux et musculaires du gosier; c'est pourquoi on n'aperçoit extérieurement ni enflure, ni inflammation, soit au cou, soit dans la bouche; mais il y a une chaleur interne et une fièvre aiguë; et lorsque la maladie est violente, il y a une difficulté de respirer et d'avaler, et le danger est grand. L'esquinancie externe s'étend vers les yeux, et occupe principalement les parties externes, soit musculaires, soit glanduleuses, les amygdales la racine de la langue, la luette, et elle se guérit aussi plus aisément.

La plus violente et la plus dangereuse espèce d'esquinancie, si on la considère par rapport aux parties affectées, est celle qui a son siége dans les muscles internes du larynx, et dans laquelle il ne paraît point de rougeur extérieurement, soit à la partie antérieure, soit à la partie postérieure du cou; mais il y a intérieurement une douleur brûlante: non-seulement la parole se perd à cause de la contraction du larynx, mais il y a aussi difficulté de respirer, et quelquefois même la respiration devient tout-à-fait impossible, et cela en si peu de temps, que le malade périt en vingt-quatre heures, ou le troisième jour. Cette espèce d'esquinancie est appelée par les Grecs *cynanché*. Celle qu'ils nomment *synanché*, occupe les muscles internes du pharynx, et il n'y a pareillement aucun signe extérieur d'enflure ni de rougeur, mais il y a une plus grande difficulté d'avaler que de respirer, et souvent les liquides sont rejetés avec violence par les narines. L'inflammation qui attaque les muscles externes du pharynx, est appelée par les anciens *parasynanché*; celle qui attaque ceux du larynx, *paracynanché*.

Les Praticiens divisent l'esquinancie en vraie et en fausse. L'esquinancie vraie provient d'une stagnation du sang, et la fausse d'une collection inflammatoire de sérosité dans le gosier et les parties internes du cou. La première est une maladie aiguë, et elle est toujours accompagnée de frisson et de fièvre. La seconde est accompagnée d'une fièvre lymphatique et catarrhale, plutôt que d'une fièvre aiguë. Dans l'esquinancie vraie, il y a non-seulement une douleur brûlante et pungitive qui se fait sentir dans les parties internes du gosier, mais encore la langue paraît gonflée de sang, et d'un rouge obscur,

Section VI.

L'esquinancie est extrêmement dangereuse, car elle enlève quelquefois le malade en peu d'heures ; savoir, lorsqu'il se jette sur les parties que nous avons nommées, une grande quantité de

---

le visage est pareillement rouge, les artères temporales battent fortement, et quelquefois il survient des défaillances ; et si la maladie est fort violente, il y a une grande difficulté de respirer, une anxiété et une agitation extrêmes, et une froideur des extrémités ; ainsi elle est très-dangereuse, et demande un prompt secours. L'esquinancie fausse n'a pas des symptômes si violens : elle est moins dangereuse, pourvu qu'on la traite comme il faut.

On peut encore diviser l'esquinancie en sèche et brûlante, et en humide ou pituiteuse. La première est produite par le sang, et se trouve accompagnée d'une fièvre très-aiguë, comme nous avons remarqué de l'esquinancie vraie. La seconde est plutôt chronique, et accompagne les fièvres catarrhales Elle est très-commune dans les sujets cachectiques et scorbutiques ; elle tapisse la langue et le gosier d'une mucosité épaisse et gluante, et elle est accompagnée d'une haleine puante.

Toutes ces espèces d'esquinancies doivent être distinguées des autres maladies du gosier. L'esquinancie vraie et sèche ne doit pas être prise pour cette inflammation pituiteuse de la bouche et de l'œsophage, qu'on nomme en latin *prunnella alba ;* car dans celle-ci la langue et toutes les parties du gosier sont tapissées d'une mucosité blanche, la langue est couverte de fentes douloureuses, avec une grande chaleur qui s'étend jusque dans la poitrine. Cet accident arrive souvent dans les fièvres malignes, et il est ordinairement d'un mauvais augure, parce qu'il indique une inflammation actuelle de l'estomac et de l'œsophage. Toute inflammation du gosier n'est pas non plus une esquinancie, mais seulement celle qui est accompagnée de fièvre et d'une difficulté de respirer et d'avaler.

Souvent aussi l'esquinancie est symptomatique, car elle peut survenir dans une diarrhée et une dyssenterie, sur-tout si on a arrêté mal à propos l'évacuation, ou dans le cas d'un érysipèle rentré, ou dans un goutte répercutée par des remèdes externes, ou dans la petite-vérole, ou dans les fièvres malignes et pestilentielles, et toujours avec grand danger.

Elle est quelquefois épidémique ; ce qu'on doit attribuer à une mauvaise disposition de l'air, et alors elle est ordinairement accompagnée de malignité. Elle survient ainsi après une longue durée d'un temps humide ou pluvieux, au printemps ou en automne.

Quant au pronostic, l'esquinancie est fort dangereuse, tant parce qu'elle est souvent jointe à une fièvre aiguë, que parce qu'elle menace de suffoquer le malade. Ce dernier accident est sur-tout à craindre lorsque le muscle thyroarithenoïdien, qui sert à fermer le larynx, est attaqué. C'est un mauvais signe quand l'enflure des parties externes s'évanouit tout à coup, et qu'en même temps les symptômes augmentent au lieu de diminuer ; car la maladie se jette alors sur quelque partie nerveuse, attaque le cerveau, et cause le délire et des convulsions ; ou se jette sur les poumons, et cause une péripneumonie mortelle, comme le témoigne Hippocrate dans ses Aphorismes, sec-

matière fébrile, et qu'on n'emploie pas de bonne heure les remèdes capables de prévenir l'orage. CHAP. VII.

2 Pour traiter cette maladie, je saigne d'abord copieusement du bras, et ensuite sous la langue. Je fais toucher de temps en temps les parties enflammées avec le miel rosat et l'esprit de soufre mêlés ensemble jusqu'à une forte acidité; et j'ordonne le gargarisme suivant, dont on se servira, non pas à la manière ordinaire, en l'agitant dans la bouche, mais en le retenant longtemps, jusqu'à ce qu'il s'échauffe; pour lors on le rejettera, et on réitérera de temps en temps la même chose. Traitement.

Prenez des eaux de plantain, de roses rouges, et de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; sucre candi, trois gros. Mêlez tout cela pour un gargarisme. Gargarisme.

Je fais user chaque jour, de l'émulsion rafraîchissante, décrite dans le traitement de la pleurésie, ou de quelque autre semblable.

3. Le lendemain matin, en cas que la fièvre et la difficulté d'avaler ne soient pas diminuées, je réitère la saignée du bras, remettant la purgation au jour suivant. Mais si la fièvre et la difficulté d'avaler sont dimninuées, je donne aussitôt

---

tion V, aph. X. Mais lorsque la difficulté de respirer diminue, que la douleur et la rougeur sont plus extérieures, et se dissipent peu à peu, cela signifie que la maladie se terminera heureusement; sinon elle aboutit à un abcès, ou menace de la mort. Si elle aboutit à un abcès, et que le pus tombe dans les bronches et les poumons, l'événement est fort incertain, comme le témoigne Forestus, liv. 14, observation 24. Si elle menace de la mort, cela est annoncé par une écume à la bouche, une enflure considérable, une rougeur obscure de la langue, une froideur des extrémités, un serrement de poitrine, une anxiété, un pouls dur, convulsif et intermittent.

L'esquinancie symptomatique est dangereuse, et très-difficile à guérir, à cause de la faiblesse du malade, et de la virulence de la matière morbifique. Voyez *Hoffmann, Méd. rat. syst. tome 4, p. 1, p. 389, jusq. 395.*

Section VI.

un doux purgatif; l'expérience m'ayant appris qu'il n'est rien de si utile et de si nécessaire après la saignée que de purger.

Si la fièvre et les autres symptômes persévèrent après la purgation, ce qui est très rare, il faut encore réitérer la saignée du bras, et appliquer sur la nuque du cou un grand et puissant emplâtre-vésicatoire Pendant toute la maladie on donne tous les matins, excepté les jours de purgation, un lavement rafraîchissant et émollient.

Régime.

4. La viande et les bouillons de viande seront absolument interdits au malade. On le nourrira de décóctions d'orge ou d'avoine et de pommes cuites, et d'autres choses semblables; il boira de la tisane d'orge ou de la petite-bière, et il demeurera chaque jour hors du lit pendant quelques heures; car la chaleur du lit ne fait qu'augmenter la fièvre et les autres symptômes que je cherche à combattre par ma méthode.

Comment il faut traiter l'esquinancie symptomatique.

Mais il est important d'observer que l'esquinancie, qui est simplement un symptôme de la fièvre stationnaire, doit être traitée par la même méthode que la fièvre primordiale dont elle dépend; c'est-à-dire par les diaphorétiques, ou par toute autre méthode qui convient à cette fièvre primordiale (1).

(1) Hoffmann observe que le traitement de cette redoutable maladie diffère selon ses différentes espèces, et selon les différentes causes qui la produisent; ainsi lorsqu'il y a des signes manifestes d'une stagnation considérable du sang dans la tête, ce qui augmente l'inflammation et produit des symptômes funestes, le premier et le principal soin du Médecin doit être d'en détourner le sang qui s'y porte avec impétuosité, ce qui se fait très-bien en ouvrant la veine la plus proche. La saignée à la jugulaire soulage très-promptement. Mais si on ne peut la faire, il faut d'abord saigner du bras, et ensuite sous la langue. Si la maladie vient du séjour d'une humeur âcre dans les nerfs du gosier et les tuniques du larynx, sans qu'il y ait de pléthore manifeste, les scarifications au cou et au menton, ou l'application

5. Il y a d'autres fièvres qui doivent être mises au nombre des *intercurrentes*, et que pour l'ordinaire on ne regarde pas comme des fièvres, parce qu'elles ont une manière particulière de se

---

des sangsues sont plutôt indiquées. Et lorsque dans des sujets cacochymes et pituiteux, il y a aux parties extérieures du cou une enflure causée par une abondance de sérosité visqueuse, et que la douleur et l'inflammation sont légères, les scarifications au cou et aux épaules doivent être préférées à la saignée.

Enfin, il faut évacuer les humeurs par en bas. Les doux laxatifs en forme liquide sont ici les meilleurs; par exemple, une décoction de deux onces de manne, et d'un gros et demi de nitre antimonié dans dix onces de petit-lait. Cette décoction non-seulement purge les humeurs, mais encore adoucit leur âcreté et leur salure. Mais si le malade ne peut rien prendre par la bouche, il faut donner un lavement fait avec le lait, le miel, l'huile d'amandes douces, le sel commun et le nitre.

Le trop de sang étant ainsi diminué, et les mauvaises humeurs évacuées, il faut avoir soin de résoudre par des remèdes internes et externes convenables, le sang ou la sérosité qui séjourne dans les vaisseaux, et en même temps de tempérer la chaleur de la fièvre. A cela servent les mixtures diaphorétiques et légèrement anodines données fréquemment, et les délayans bus en grande quantité.

Quant aux remèdes externes, quelques-uns doivent être employés en forme de gargarisme, et d'autres appliqués sur le gosier et le cou, afin de diminuer la douleur et la chaleur inflammatoire, d'adoucir l'âcreté des humeurs, et de résoudre les fluides qui séjournent. Lorsqu'il y a beaucoup de chaleur et de douleur, je ne conseille pas d'injecter des gargarismes avec une seringue; il suffit de laver de temps en temps la bouche avec une liqueur convenable et chaude. Le rob ou le sirop de mûres, le sirop de pavots rouges, ou de violettes, le mucilage de semence de coing, la crême d'orge, le nitre, le sel de prunelle, l'esprit de nitre dulcifié sont utiles pour cet effet. On peut varier ces remèdes suivant les circonstances, et les mêler avec du lait, ou avec une décoction de réglisse et de figues, ou avec de l'eau de gruau. Une quantité convenable d'une mixture d'huile fraîche d'amandes douces, de blanc de baleine, de safran, et de sirop de violettes, donnée dans de l'eau de gruau, et tenue quelque temps dans la bouche, est aussi fort utile en ce cas-là.

Les remèdes qu'on applique le plus souvent sur le gosier et sur le cou sont des cataplasmes préparés avec des drogues anodines et résolutives, telles que les fleurs de sureau, de mélilot, de camomille et de bouillon blanc; les oignons de lis, les figues, le safran, les graines d'anis et de fenouil, la farine de graine de lin, auxquelles on ajoute quelquefois du nid d'hirondelle, et de l'album græcum, comme spécifiques. Les emplâtres adoucissans et émolliens sont bons aussi pour cela, comme le diachylon

Section VI.

terminer, et qu'elles aboutissent à tel ou tel symptôme; cependant elles sont originairement de véritables fièvres, et les maladies dont elles tirent leur nom, ne sont proprement que des symptômes qui les terminent. Je ne parlerai maintenant que de deux de ces maladies, savoir, de l'hémorrhagie du nez, et de l'hémoptysie, ou crachement de sang.

Saignement du nez, et ses symptômes.

6. L'*Hémorrhagie du nez*, ou *saignement du nez*, arrive en toute saison; il attaque principalement les personnes qui ont un sang bouillant, mais

---

simple, l'emplâtre de mélilot ramolli avec l'huile d'amandes douces, ou rendu plus efficace en y mêlant le blanc de baleine, le safran et le camphre.

Dans l'usage des remèdes externes, il faut avoir égard aux différentes sortes d'inflammations du gosier, et y approprier les remèdes : ainsi dans les inflammations douloureuses et brûlantes de cette partie, le julep de roses avec le nitre et un peu de camphre est très-utile. La gelée de corne de cerf y est encore excellente. Si le gosier est sec et brûlant, la langue enflée, la respiration et la déglutition difficile, le looch suivant est convenable.

Prenez blancs d'œufs battus, deux onces; eau rose, une once; sirop de grenades et de mures, de chacun demi-once; sel de prunelle, douze grains. Mêlez tout cela ensemble.

On frottera le cou et le gosier avec le liniment suivant.

Prenez huile d'amandes douces, un once; huile de pavots blancs, deux gros; camphre, un demi-gros. Mêlez tout cela ensemble selon l'art.

Dans une esquinancie occulte, interne, et accompagnée de grande chaleur, il faut se laver souvent la bouche avec du lait seul, ou de la crême, ou bien en y ajoutant du sel de prunelle et du sirop de pavot rouge, et boire fréquemment du petit lait.

Dans l'inflammation de l'œsophage qui arrive souvent dans les fièvres malignes, il est bon de donner intérieurement la poudre suivante avec une émulsion d'amandes douces, et d'en tenir un peu dans la bouche.

Prenez sucre, une once; nitre, un gros; camphre, trois grains. Faites de tout cela une poudre.

La douleur inflammatoire qui vient d'une sérosité âcre et saline qui séjourne dans les parties glanduleuses du gosier, et qui est accompagnée de rougeur, et d'une évacuation abondante de salive, mais sans fièvre, se dissipe très-bien au commencement, en se gargarisant la bouche et le gosier avec du vin du Rhin

Lorsqu'il tombe une grande quantité d'humeur pituiteuse et viciée sur les glandes du palais et du gosier, les doux purgatifs et les gargarismes détersifs doivent être souvent mis en usage.

qui sont d'un tempérament faible, et plutôt dans le déclin de l'âge que dans la première jeunesse. Il commence le plus souvent avec des signes de fièvre, mais qui disparaissent dès que le sang coule par les narines, et il reste seulement de la douleur et de la chaleur à la partie antérieure de la tête. Le sang coule dabord pendant quelque temps, puis il s'arrête; ensuite il recommence à couler, et cela à diverses reprises, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête entièrement, ou de lui-même, à cause de la quantité que le malade en a perdu, ou par la force des remedes; en sorte néanmoins que le malade est tous les ans en danger de retomber s'il vient à s'échauffer par l'usage des liqueurs spiritueuses, ou de quelque autre manière.

Comment il faut le traiter.

7. Le but que je me propose dans le traitement de cette hémorrhagie, est d'appaiser par tous les moyens possibles la trop grande chaleur et l'ébullition du sang, qui sont cause de l'extravasation de cette liqueur, et de produire en même temps une révulsion.

Pour cela, je fais plusieurs copieuses saignées du bras, et le sang que l'on tire est toujours de même couleur que celui des pleurétiques; j'ordonne un régime rafraîchissant et incrassant. La boisson du malade est de l'eau laiteuse, c'est-à-dire trois parties d'eau et une partie de lait bouillies ensemble, et cela se boit froid. La nourriture consiste en des pommes cuites, des décotions d'orge et autres choses semblables; mais j'interdis la viande et les bouillons de viande. J'ordonne aussi des juleps rafraîchissans et incrassans, et les émulsions qui ont été décrites ci-dessus, en parlant des maladies inflammatoires. Je veux que le malade demeure chaque jour levé pendant quel-

Section VI.

que temps, sans jamais y manquer; et tous les soirs à l'heure du sommeil, je lui fais prendre une dose de sirop diacode, afin d'arrêter l'impétuosité du sang.

Mais comme les hémorrhagies du nez sont souvent accompagnées d'une lymphe âcre qui, étant mêlée avec le sang, en augmente l'agitation, ma coutume, outre l'usage de la saignée révulsive et des remèdes rafraîchissans, est de donner un doux purgatif, même dans le fort de la maladie. Quand l'opération du purgatif est finie, je donne un narcotique en plus grande dose qu'à l'ordinaire; et lorsque l'hémorrhagie a cessé entièrement, je purge une seconde fois.

8. Pour ce qui est des applications extérieures, ce sont des compresses trempées dans de l'eau froide, où l'on a dissous du crystal minéral; lesquelles étant légèrement exprimées, s'appliquent sur la nuque et tout autour du cou, plusieurs fois le jour.

De plus, après les évacuations générales, on peut appliquer la liqueur suivante (1).

Liqueur styptique.

Prenez vitriol de Hongrie et alun, de chacun une once; phlegme de vitriol, demi-livre. Faites bouillir le tout jusqu'à parfaite dissolution. Quand la liqueur sera refroidie, filtrez-la et la séparez des crystaux qui s'y seront formés. Ajoutez-y ensuite une douzième partie d'huile de vitriol. Trempez bien dans cette liqueur une tente de vieux linge; introduisez-la dans la narine d'où sort le sang, et laissez-l'y deux jours.

On peut aussi, en appliquant des linges trempés

(1) Voyez *sect.* 1, *chap.* 4, *num.* 48.

dans cette liqueur, arrêter toutes sortes d'hémorrhagies qui viennent des parties extérieures.

Description de l'hémoptysie.

9. L'*Hémoptysie* arrive entre le printemps et l'été, et aux personnes d'un tempérament chaud, mais qui sont peu robustes et qui ont des poumons faibles, et plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards. Cette maladie est à peu près de même nature que l'hémorrhagie du nez; car elle est pareillement une fièvre qui se termine par une évacuation critique. Toute la différence est que dans l'hémorrhagie du nez, le sang trop agité s'ouvre un passage par les vaisseaux du nez, et que dans l'hémoptysie il sort par ceux du poumon. Et comme dans celles-là, tandis que l'écoulement dure, on sent une douleur et une chaleur à la partie antérieure de la tête, de même dans celle-ci on ressent une douleur et une chaleur à la poitrine, avec une certaine faiblesse.

Comment il faut la traiter.

Le traitement de l'hémoptysie est aussi, à peu près, le même que celui de l'hémorrhagie du nez, si ce n'est qu'il ne faut pas tant purger; car les purgations fréquentes jetteraient aisément le malade dans la phthisie. Mais les saignées fréquentes, les lavemens quotidiens, le sirop diacode pris à l'heure du sommeil, le régime rafraîchissant et incrassant, et les remèdes de même nature, auront tout le succès qu'on peut attendre.

Vérité des observations de l'Auteur.

10. Voilà toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur les différentes espèces de fièvres et sur leurs symptômes. Voilà leur histoire, que j'ai écrite avec toute la bonne foi et la sincérité possible, sans m'attacher à aucune hypothèse. Ce ne sont pas mes idées et mes imaginations que je propose au public, mais les phénomènes naturels des fièvres. J'y ai

SECTION VI.

joint avec la même fidélité la manière de les traiter.

Que si le désir extrême de découvrir et d'établir une méthode plus sûre de guérir les maladies, m'a engagé dans des routes nouvelles et inconnues auparavant, j'espère que les habiles gens ne m'accuseront pas pour cela de témérité, et ne me feront pas un crime, si je suis plutôt mon propre jugement que les sentimens des autres. Les heureux succès que j'ai eus dans ma nouvelle méthode, justifient mon entreprise; et les expériences de ceux qui viendront après moi, feront assez voir que je n'ai rien avancé que de vrai.

Les fièvres détruisent les deux tiers du genre humain.

11. On ne saurait assurément s'appliquer avec trop de soin à combattre des maladies aussi redoutables que les fièvres, lesquelles font une guerre continuelle au genre humain, n'épargnent ni vieux ni jeunes, ni forts ni faibles, et enlèvent au moins les deux tiers des hommes, sans parler de ceux qui périssent chaque année de mort violente; et toutes les méthodes proposées avec tant de confiance, et avec de si magnifiques promesses, dans les livres des Médecins spéculatifs, toutes ces méthodes, dis-je, qui ne sont que des fruits de l'imagination, et de savantes chimères, ne servent pas davantage pour la guérison des maladies dont il s'agit, que si on n'y faisait rien du tout, et qu'on les abandonnât entièrement à la nature.

Si donc j'ai contribué de quelque chose à faciliter la guérison des fièvres, comme je crois pouvoir m'en flatter, sans qu'on m'accuse de présomption, j'aurai obtenu la fin que je me proposais, et je me trouverai bien récompensé des peines et des travaux que j'ai essuyés pour le service du prochain.

Voilà à peu près les principales choses que j'ai découvertes, ou du moins que j'ai pu réduire en méthode, touchant les fièvres et leurs symptômes, jusqu'au jour présent trentième décembre 1675, auquel j'écris ceci.

Fin du premier volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

SECTION V.

SECTION VI.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.